

~~Yr 10~~  
~~Aug 1<sup>a</sup>~~  
~~May 9~~

10  
1  
10

L A V I E  
D E  
L'EMPEREUR  
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

TROISIE'ME PARTIE.

*Enrichie de Figures en Taille-douce.*



A BRUXELLES;

Chez JOSSE DE GRIECK, Marchand Libraire;  
proche la Steen-Porte.

---

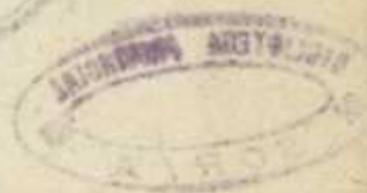
M. DCC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

L. R. M. P. E. R. R. U. R.

Travaux de l'Académie de Médecine

Travaux de l'Académie de Médecine



A. B. R. U. X. E. L. L. E.  
Chap. des Médecins, Marchand Libraire,  
près la Stee-Porte.

M. D. C. C. X. V. I.

M. D. C. C. X. V. I.



L A V I E  
D E  
L' E M P E R E U R  
C H A R L E S V.

TROISIE<sup>ME</sup> PARTIE. LIVRE I.

*Années 1541. 1542. 1543. 1544.*

A R G U M E N T.



*Ordre du Pape de lui faire une Relation de l'entreprise d'Alger : Mémoires fournis à l'Auteur par ses Amis : Relations envoyée au Pape par le Secretaire Magnalotti : Recit du débarquement de l'Armée à Alger : Charles la range en bataille : Incommoditez causées par les Ara-*

*Tome III.*

A

*line*

LA VIE DE CHARLES V.

bes : Signal de la Bataille : Grand nombre de Chevaliers de Malthe accourent à cette entreprise : L'Armée Chrétienne investit Alger : Description de cette Ville : On commence à l'assiéger : On fait couper la tête à un Espion : Grande pluye & froid : Action courageuse de Colonne & de Spinola : Des Chevaliers de Malthe. On veut surprendre Alger : les Turcs par leur diligence font manquer l'entreprise : Carnage qu'ils font des Chrétiens : Les Chevaliers en grand péril , sont secourus : Chevaliers & Soldats de Religion tueZ : Tempête furieuse : Les Galeres souffrent plus que les Vaisseaux , & pourquoi : Résolution téméraire : Exemple de la Galere de Malthe , nommée la Bâtarde : Nombre des Vaisseaux perdus & des gens tueZ par les Arabes en cette occasion : Grands objets de compassion : Galeres de Doria coulées à fonds : Courage de Charles V. dans les disgraces : Action de ce Prince d'une éternelle mémoire : Action de Doria pleine de zèle pour l'Empereur : Lettre qu'il lui écrit : Charles suit les avis qu'il lui donne : Il fait tuër les

Les chevaux pour donner à manger aux Soldats qui mouroient de faim: Marche de l'Empereur, & de l'armée: Combien ce voyage fut périlleux & incommode: Il s'embarque avec l'armée: Autre tempête, & perte: Il arrive à Bugia: Le Roi de Cuco l'envoie visiter: Il arrive en Espagne: Apprend que Perpignan est assiégé: Envoie le Prince Philippe son Fils pour le secourir: Levée du Siège: Déplaisir des François: François I. envoie un Ambassadeur au Turc pour le solliciter à la Guerre: Charles-Quint arrive à Madrid: Lettre qu'il écrit au Pape: Termes de sa réponse: O Etave Farnese va en Espagne: Instances de l'Empereur au Pape pour l'Assemblée d'un Concile: On le publie pour la Ville de Trente: Particularitez: Charles remet le Gouvernement de l'Espagne à son Fils Philippe: Il travaille à le marier avec Marie Infante de Portugal: Part pour l'Italie: Honneurs qu'on lui fait à Gènes: La Duchesse de Parme sa Fille le va trouver, & caresse qu'il lui fait: Le Cardinal va à Gènes: Il traite avec l'Empereur des affaires de son Oncle:

2 LA VIE DE CHARLES V.

Abouchement du Pape & de l'Empereur : Suites de la Conférence : Plaintes de l'Empereur au Pape contre François I. Du Pape contre Charles-Quint : Ils se radoucisissent & puis se séparent : Charles V. arrive à Spire : Mulei-Hassen lui demande du secours : Réponse qu'il lui fait : Son armée contre le Duc de Cleves : Il va assiéger Duren : Prise de cette Ville, avec plusieurs particularitez : Le Duc recourt au pardon de l'Empereur, l'obtient, & comment : Ligue entre l'Empereur & le Roi d'Angleterre : Barberouffe se met en mer : Lettre de Solyman a François I. Courses & prises des Turcs sur les côtes d'Italie : Donne l'alarme à Rome : L'Ambassadeur de France accompagne Barberouffe : Remarque sur l'alarme des Romains : Barberouffe conduit son armée à Marseille : François I. le caresse & le régale : Les François & les Turcs assiègent ensemble Nice : Levent le Siège : Les Génois prennent l'épouvente : Les François fort blâmés, & de quoi : Nôces du Prince Philippe : Siège de Landrecy : Secours de François I. Charles V. se dispose à donner Bataille :

Bataille : Fait lever le Siège : Retraite honorable : Pasquinade curieuse contre ces deux Princes : Véritables desseins de Charles-Quint : Il va à Cambrai , & à quelle intention , à Spire pour la Diète : Résolution qu'on y prit contre François I. Luthériens contens d'un Decret publié en leur faveur : Catholiques mécontens : Charles & François également accusez de perfidie : Barberouffe part de France avec son armée : Il est caressé des Génois par politique : Dommages faits au Prince de Piombino par les Turcs : Autres dommages en d'autres lieux : Barberouffe va attaquer Salerne : Il est battu de la tempête : Sacrage la Ville de Lipari , & celle de Policastro : S'en retourne à Constantinople & meurt : Guerre de l'Empereur & du Roi d'Angleterre contre la France : De quoi Charles est accusé : Sujets de crainte qu'il donne de tous côtez : Prélude de la paix , fort agréable à François I. & pourquoi : Charles-Quint signe la paix : Parole considérable de ce Prince : Opinions différentes , & réjouissances au Sujet de cette paix : Sédition au Pérou , avec plusieurs particu-

laritez : Déroute du Marquis du Guast dans le Milanois : Amours de Charles-Quint avec la Plombes , qui fut mere de Don Juan d'Autriche , avec plusieurs remarques curieuses : L'Amour des femmes en un Prince : Jusqu'ou cette passion peut être permise : Comment les Princes se rendent malheureux : Exemples loüables de l'Empereur Charles V.

Ordre  
du Pape  
pour un  
journal  
ex. 26  
de cette  
entre-  
prise.  
1541.

LE Pape Paul III. avoit chargé *Antanio Magnalotti*, qui étoit allé en Afrique en qualité de Secretaire du Légat à latere, qui devoit accompagner l'Empereur à l'entreprise d'Alger, de faire un journal exact de tout ce qui s'y passeroit, pour lui en donner avis. Magnalotti avoit été Capitaine de Cavalerie, & avoit fait cinq Campagnes lors des guerres d'Italie, avec la réputation de bon Soldat: mais soit qu'il ne trouvât pas dans cette profession la fortune qu'il cherchoit, ou qu'il crût y parvenir plutôt par la Croix que par l'épée, ou qu'il voulût reprendre ses études, où il avoit fait d'assez grands progrès, ou par quelque autre raison, il quitta la profession des Armes, & embrassa l'état Ecclesiastique, quoi qu'il n'en eût pas encore pris l'habit quand il fit ce voyage. Le Pape avoit fait choix de  
lui

lui pour accompagner le Légat en Afrique, persuadé qu'il ne pouvoit trouver personne qui fût plus capable de lui faire une bonne relation de tout ce qui s'y passeroit, parce qu'il sçavoit, & les termes de l'art Militaire, & le stile du Cabinet.

Lorsque je pris la résolution de donner au Public l'Histoire de Philippe II. & pendant que je travaillois à cet ouvrage, j'écrivis à plusieurs de mes amis, pour les prier de vouloir m'aider à rendre service au public en me donnant quelques lumieres. Un de ceux à qui je m'adressai fut Don Emanuel *Panealbo* de Turin, qui entre autres mémoires me donna celui dont je me sers aujourd'hui, que je n'ai pas trouvé occasion d'employer dans l'Histoire de Philippe II. Il m'assura le tenir d'une main desinterressée, & qu'il avoit été tiré des Archives du Duc de Savoye. J'ai douté si je me devois servir de ce seul mémoire sur ce fait, mais ayant considéré qu'il contient des choses de conséquence, & des plus considérables, de la Vie de Charles V. quoi que le succès ne lui en ait pas été favorable, & que l'on a diversement écrit sur ce sujet, j'ai crû en devoir donner toute la connoissance possible à mon Lecteur. Ce que j'ai écrit dans un autre Livre touchant le succès de l'entreprise de Charles en Afrique, je l'ai pris de divers Auteurs. Ce que j'en rapporte ici,

*Mémoire  
des  
voyez  
à l'Alou  
cours*

n'est autre chose que la relation même que j'ai reçûe du Seigneur Panealbo. Au fonds j'ai crû ne devoir pas m'en rapporter à cette seule relation, & qu'il y falloit joindre ce que j'en ai dit ailleurs. Je suis persuadé que la diversité qui se trouvera entre l'un & l'autre, ne déplaira pas à mes Lecteurs, parce que chacune a des choses particulieres. Les Evangelistes, ( cela soit dit sans profanation ) quoi que parfaitement d'accord quant au fond, ne laissent pas de rapporter chacun des choses différentes.

## RELATION

*Du succès de l'entreprise de Charles-Quint sur Alger l'an 1541. envoyé au Pape Paul III. par le Secretaire Antonio Magnalotti.*

2541.

**T**RÈS-Saint Pere. Après avoir baisé les pieds de Vôtre Sainteté avec la plus profonde humiliation de mon cœur, je lui dirai que la premiere chose que nous avons faite, Monseigneur le Légat & moi, après être arrivez moitié morts en cette Ville de Cartagène, ç'a été de rendre graces à Dieu de nous avoir sauvé d'un si profond abîme de malheurs; & ensuite de mettre la main à la plume, non sans larmes, pour satisfaire à nôtre devoir envers V. S. en lui faisant  
sçavoir

ſçavoir ce qui ſe paſſe en pais éloignez , ce que je ne doute pas qu'elle n'attende avec impatience. Ainſi me remettant à ce qu'en apprendra V. S. par les lettres de Monſieur le Légat , je ne vous parlerai que du ſuccès de l'armée Navale deſtinée contre Alger. Il eſt certain que la Mer n'en avoit jamais vû juſques ici de plus nombreuſe , de plus floriffante , ni qui eût de plus grands Capitaines & de meilleurs Soldats. Armée qui méritoit d'être commandée par un Empereur tel qu'eſt l'invincible & très-pieux Charles V. Prince digne d'une meilleure fortune , & qui l'auroit eû ſans doute , ſi Dieu dont les jugemens nous ſont cachez , n'en avoit autrement diſpoſé.

Je dirai donc à V. S. que l'Armée étant arrivée près d'Alger que l'on vouloit attaquer fut accuëillie d'une tempête des plus terrible que l'on ait jamais vû , & obligée de combattre contre des vents contraires & furieux , pendant deux jours entiers & ſans relâche. Au troiſième , la Mer s'étant un peu appaiſée , on commença à débarquer les Troupes en bon ordre , au Levant de la Ville. Le Prince Doria , homme de grande expérience , commanda de faire avancer ſoixante Galeres ſoutenuës par les plus grands Vaiſſeaux , pour recevoir les Soldats qui y étoient , ne portant que leurs armes , & peu de munitions pour les Mouſ-

quetaires, sans vivres, ni bagage, pour l'embaras. Ainsi on les porta plus facilement à terre sur des esquifs, & des barques. Cela fut heureusement exécuté, & la Cavalerie Arabe, qui d'ordinaire n'est point armée, & qui s'étoit avancée pour s'opposer à la descente, fut attaquée par les nôtres, qui d'abord en jetterent plusieurs à terre à coups de mousquet; les autres prirent l'épouvante, & loin de faire aucune résistance, se sauverent dans les montagnes voisines. Mais quoi que les nôtres eussent la descente libre, ils ne purent pourtant pas gagner la terre ferme, où ils pussent marcher à pied sec dans ces marais, & ils furent obligez de se mettre dans l'eau jusqu'aux genoux pour les plus grands, parce que les Barques ne pouvoient pas s'approcher assez de la terre. Nos Soldats passerent pourtant avec tant de courage & d'adresse, que l'Empereur qui les voyoit aller, se mit à leur crier du grand plaisir qu'ils lui faisoient, *Courage, courage, mes chers Compagnons, vous aurez les premiers la gloire de cette action, & notre première récompense.* Il n'étoit pas possible que ces Soldats ne fissent bien leur devoir, étant animez par l'exemple du Chevalier Frere George Schiling grand Baillif d'Allemagne, qui étoit à leur tête.

*Char-*  
*les met*  
*l'Ar-*

Ce commencement de bon succès fit recevoir de grandes esperances. L'Empereur  
laissant

laissant le soin de l'Armée Navale à Doria, <sup>mée en</sup>  
 prit pour lui celui de l'Armée de Terre. Il <sup>baraille.</sup>  
 ne fut pas plutôt débarqué, qu'il monta à <sup>1541.</sup>  
 cheval, avec les principaux Seigneurs de  
 sa suite, ayant à sa gauche Don Ferrante  
 Gonzague, qui faisoit la fonction de Lieu-  
 tenant Général de Sa Majesté Impériale.  
 Il rangea l'Armée par Nation en trois  
 Corps, pour empêcher les jalousies ordi-  
 naires en telles occasions. Le premier fut  
 composé d'Italiens, auxquels l'Empereur  
 voulut que fussent incorporez les Che-  
 valiers & Soldats de Malthe commandez  
 par le Grand Baillif, qui faisoient en tout  
 dix mille hommes de pied. Le second étoit  
 composé d'Espagnols, tous bons & vieux  
 Soldats, la plupart pris des Troupes de  
 Naples, de Milan, & de Sicile, aussi au  
 nombre de 10000. Le troisième étoit com-  
 posé d'Allemands, au nombre de sept mille,  
 mais comme on y joignit jusqu'à quatre  
 milles Bourguignons Volontaires, & autres  
 gens qui étoient à la suite de la Cour, il  
 trouva que ce Corps fut plus nombreux  
 que les autres.

Les Cavaliers montoient à cheval à mesu- <sup>Incom-  
 moditez  
 causées  
 par les  
 Arabes</sup>  
 re qu'ils étoient débarquez. Chacun de ces  
 Corps d'Armée avoit trois pièces de Cam-  
 pagne, pour épouventer & battre les Ara-  
 bes, qui ne manquèrent pas de faire des  
 courses, & d'incommoder beaucoup les

Chrétiens. Il ne fut pas possible d'achever en ce seul jour le débarquement des hommes & des chevaux ; cependant avant que l'obscurité de la nuit fût arrivée , il y eut vingt-cinq mille hommes à terre ; qui furent obligez de passer la nuit sous les Armes, à cause des Arabes qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Gonzague voyant que l'Empereur craignoit, qu'il n'arrivât du desordre, passa la nuit sous les Armes comme les autres, & alla plusieurs fois à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers à la poursuite des Arabes, dont il fit un grand carnage. Le lendemain au point du jour, on commença à mettre à terre le reste d'Armée, avec tant de diligence, que les hommes & les vivres furent débarquez avant midi ; & pendant que les Soldats se rafraîchissoient un peu, on travailla à débarquer l'Artillerie & les Munitions, pour commencer le Siège de la Place, que l'on avoit donné ordre d'investir.

*Signal de Bataille.* Les Espagnols avoient l'avant-garde. Les Italiens le Corps de Bataille, où étoit l'Empereur avec les Gens de sa Cour, & un grand nombre de Gentilshommes Volontaires. Les Allemans faisoient l'Arrière-garde.

Les Arabes de leur côté se mirent en Bataille aussi, & faisoient connoître qu'ils la vouloient donner, se confians sur ce qu'ils étoient

étoient plus forts en nombre. En même-  
 tems ceux de la Ville sortirent, & se cam-  
 perent sur une colline, avec quelques pieces  
 de Canon. Je ne dois pas oublier de dire ici  
 à V.S. quoi que je suppose qu'elle en est dé-  
 ja informée, qu'il y eut si grand nombre  
 de Chevaliers de Malthe Volontaires qui  
 accoururent à cette expedition, que le  
 Grand-Maître & le Chapitre furent obli-  
 gez de nommer des Commissaires pour  
 choisir ceux qui devoient aller à cette guer-  
 re. On en choisit quatre cens des plus  
 courageux, chacun ayant deux Valets ca-  
 pables de porter les armes. Si on ne se fût  
 servi de ce moyen, ils y seroient tous ac-  
 courus, & la Religion auroit été desertée.

L'Empereur ordonna que le Corps des *Cheva-  
 liers de  
 Malthe*  
 Chevaliers s'étendît le long de l'Escadron  
 à la gauche du Corps de Bataille, pour faire  
 front à la Cavalerie ennemie. Ils étoient  
 armez les uns de cuirasses, les autres de  
 corselets, les autres de bons casques, ou  
 de piques. Ils portoient de belles manches  
 à franges d'or & de soye, avec des éguille-  
 tes ferrées proprement. Ils étoient tous ha-  
 billez d'une même maniere, de Satin, de  
 Damas, ou de Velours cramoisi, avec la  
 Croix blanche de l'Ordre sur l'habit, qui  
 faisoit un objet fort agréable. Ainsi vêtus,  
 & rangez en bon ordre au flanc de la Batail-  
 le, & à la vûe des Ennemis, ils faisoient  
 brilles

briller leur croix , & faisoient paroître un certain air de majesté , qui jettoit la terreur dans le cœur des Barbares , autant qu'il encourageoit les Chrétiens.

*L'Ar-*  
*mée au-*  
*zont*  
*d'Alger* Quoi que les Arabes fissent tous leurs efforts pour incommoder nos Troupes par leur Artillerie , cependant on y donnoit si bon ordre, qu'ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal. L'Avant-garde Espagnole s'avançoit courageusement vers la montagne , sur laquelle les Turcs & les Maures , qui étoient sortis de la Ville , s'étoient postez. Ceux-ci voyant que leur dessein ne réussissoit pas , se retirèrent dans la Ville par ordre d'Assan-Aga qui les commandoit , & qui vouloit réserver ses Troupes pour la défense de la Place. Cependant l'Armée Impériale s'alloit camper autour d'Alger , qui avoit des deux côtez deux grands & profonds fossez naturels, que deux rapides torrens , qui descendent des Montagnes voisines , & qui se vont jeter dans la Mer, avoient creusez : & ces fossez étoient si profonds , que l'on ne les pouvoit passer à pied, ni à cheval. De l'autre côté l'Armée étoit couverte de la Montagne , laquelle étant bien gardée , lui servoit de Rempart. Il ne sera pas inutile que je fasse ici à V. S. une petite description de la Ville d'Alger.

*Descri-*  
*ption*  
*d'Alger*

Cette Ville appelée par les Anciens *Julia Cesarea* , est située sur le bord de la Mer  
d'A-

d'Afrique ou de Lybie, aux côtes de la Barbarie, vis-à-vis de l'Espagne, entre le <sup>a</sup> vent Grec & la Tramontane. La Mer lave les murailles de la Ville de ce côté-là, qui s'éleve vers la montagne, entre le vent <sup>a</sup> Grec & le <sup>b</sup> Lebeche. La montagne est rude & inaccessible, & rend la Ville imprenable de ce côté-là, étant d'ailleurs fortifiée par une muraille, en forme de dents saillantes, qui la défend contre la petite Artillerie, la grosse n'en pouvant approcher. Cette muraille s'étend le long de la quatrième partie de la Ville du *Maestral* au *Syroco*, depuis un Bastion jusqu'à l'autre, & forme ainsi avec les autres murailles, qui regardent vers la montagne, une espece de Citadelle, appelée par les Arabes *Alcazaba*, ou, comme d'autres l'écrivent, *Alcazara*, c'est-à-dire, *Château*. Au couchant il y a une grande tour en forme de clocher, où le Vice-Roi, ou le Gouverneur fait sa demeure. Tout auprès il y a une porte, destinée à faire entrer du secours dans la place

\* C'est ce qu'on appelle sur l'Océan, Nord-Est.

<sup>a</sup> Termes usitez sur la Méditerranée, sur l'Océan on appelle ce vent Nord, ou selon d'autres, Nord-Est. <sup>b</sup> Lebeche, vent de Lybie ou d'Afrique, qu'on appelle sur l'Océan Sud-Ouest. Voyez les Relations du Levant, Thevenot, &c.

place en cas de besoin. La Citadelle est flanquée de deux Bastions bien armez & bien défendus, l'un au *Maestral*, & l'autre au *Syroc*.

Conti-  
nuation  
#541.

Depuis l'un de ces Bastions qui regarde le *Maestral*, ou Nord, la muraille de la Ville s'étend la plupart du côté du midy, jusqu'à la Mer. Elle est encore flanquée de deux autres Bastions, l'un vers le milieu, & l'autre vers l'angle de la muraille du côté de la Mer. Au milieu des deux Bastions est la principale porte de la Ville, appelée par les Maures *Bebelvet*, d'où on fort au *a Maestral*. L'autre partie des murailles s'étend depuis le Bastion d'Alcazaba au *Syroc*, flanquée aussi de deux Bastions, entre lesquels il y a une autre porte nommée *Beb-Azon*. Là est le plus grand concours de gens, à cause que le marché s'y tient. Il y a enfin la muraille du côté de la Mer, qui va en droite ligne du *Syroc* au *Maestral*. Au milieu presque de cette muraille, il y a un bras de Mer, à l'embouchure duquel la terre s'élargit un peu, & fait un coude qui forme comme une presque-Isle. C'est là le port, ou le Mole d'Alger, que l'on a fait avec beaucoup de travail, & la presque-Isle lui sert d'Arsenal. Ceux qui vont par  
Mer

a Nord-Oüest, Voyez le Voyage de Thevenot, sur l'Océan.

Mer à Alger, voyent la Ville de bien loin, dans une fort belle perspective, en forme de triangle, dont le plus grand angle s'étend le long du bord de la Mer, l'autre vers la Terre ferme, & le troisième fait un angle obtus en s'élevant vers la montagne.

L'Empereur ayant assemblé son Armée autour de la Place, ses Ingénieurs l'assurèrent qu'il l'emporteroit en peu de tems infailliblement en la battant du côté de la Mer; à cause que les Turcs manquoient de gros Canons pour mettre sur les Vaisseaux, & que les Chrétiens en avoient de si grands, qu'ils pouvoient faire de larges brèches aux murailles. Les Espagnols furent portez au haut de la Montagne, qui est comme au dos de la Place. Les Allemans prirent leur camp dans les petites montagnes qui sont vers le milieu, à côté de la Tente de l'Empereur. Les Italiens, parmi lesquels étoient, comme nous l'avons dit, les Chevaliers de Malthe, qui étoient commandez par la Personne même de l'Empereur, furent postez du côté de la Mer, où ils étoient derrière une élévation de terre, qui les couvroit du Canon de la Place. Tout ce premier jour fut employé à se camper & se loger avec beaucoup d'incommoditez & perte même des Espagnols, qui étoient sans cesse harcelez par les Arabes, qui étoient dans

dans des lieux élevez au dessus d'eux , jusqu'à ce que le courage de Don Alvaro de Sande les en chassa , & les obligea à s'éloigner.

*Espion.* Le même jour fut découvert un Espion venant d'Alger, qui demanda avec empressement d'être conduit devant l'Empereur. Quand il fut auprès de lui , il lui dit qu'il étoit là pour lui donner avis qu'il ne devoit pas assiéger la Ville de tous côtez , mais se contenter de l'attaquer du côté de la Mer , afin de donner occasion aux Mores d'exécuter le dessein qu'ils avoient fait d'abandonner Assan-Aga qu'ils n'aimoient pas , & de s'enfuir du côté de la terre. Mais les interprètes reconnurent par ses discours qu'il y avoit de la trahison en cet homme-là : sur cela le Conseil de guerre lui fit donner la question. Il avoua sans se faire beaucoup tourmenter qu'il avoit été envoyé par Assan-Aga , après quoi on le fit étrangler aux pieds de Gonzague , & on lui coupa la tête que l'on mit au haut d'une pique à la vûe de la Ville.

*Pluye froide.* Vers la minuit , & comme l'Armée n'avoit pour toute couverture que le Ciel , il se leva un orage terrible. L'air s'obscurcit en un moment. On ne voyoit que tonnerres & éclairs , & il tomba une grosse grêle pendant plus de demi-heure , qui causa un des plus grands froids qu'il puisse faire ;  
l'Empe-

L'Empereur lui-même en fut fort incommodé, parce qu'on n'avoit pas encore eu le tems de débarquer les Tentes. L'Armée Navale souffrit beaucoup aussi de cet orage, car cette pluye froide comme glace, avec un vent extrêmement froid durerent toute la nuit. Les Arabes en eurent leur part. Cependant trois Compagnies, que l'on avoit postées pour garder un Pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la Ville, ne pouvant resister au froid qu'il faisoit, tomberent presque toutes transies de froid à terre. Les Turcs & les Mores s'en étant apperçûs au point du jour, firent une sortie, attaquèrent ces Soldats à l'improviste, & en firent un si grand carnage, qu'il ne s'en sauva que bien peu, & sans qu'il leur en coûtât rien. Les plus courageux d'entr'eux, ou les plus téméraires, au nombre d'environ 300. osèrent bien aller jusqu'aux flancs de la Garde qui étoit autour de l'Empereur, ce qui jetta l'épouvante bien chaude par-tout, parce qu'on n'étoit pas en état de faire aucune resistance, à cause que la grande pluye avoit éteint les méches & mouillé la poudre dans les charges; & tellement détrempe la terre, qu'il y avoit de la bouë jusqu'à demi jambe.

Cela n'empêcha pourtant pas Camille *Action*  
 Colonna, & Augustin Spinola, tous deux *hardie.*  
 Colonels, voyant que la personne de l'Em-  
 pereur

pereur étoit en grand danger , & que l'Armée entiere alloit périr , d'assembler les Troupes Italiennes de leurs Régimens , de monter à cheval , & d'animer si bien les Soldats , que malgré la grande incommodité des bouës , ils marcherent vers l'Ennemi , le poursuivirent , & en firent retirer la plus grande partie. Car les Ennemis qui n'étoient pas moins incommodez que les autres du froid , ne pouvoient pas , non plus que les autres , gouverner leurs chevaux. Les Chevaliers de Malthe qui combattoient à pied , & qui étoient , comme nous l'avons dit , incorporez parmi les Italiens , coururent les premiers pour soutenir la résolution courageuse des deux Colonels , & le firent avec tant de valeur , que s'étant mêlez parmi la Cavalerie ennemie , leurs Enseignes à la tête avec leurs lances & leurs piques , ils en tuèrent plusieurs , & en démonterent d'autres pour leur sauver la vie. Entr'autres l'action d'un Chevalier François , nommé F. Nicolas de Villegagnon , fut digne d'une particuliere loüange. Voulant ouvrir le passage aux autres , par une impétuosité naturelle à sa Nation , un Turc bien monté courut à lui , & le blessa d'un coup de lance au bras gauche. Villegagnon ayant manqué son coup de pique contre lui , sans perdre courage , & pendant que le Turc vouloit tourner son cheval pour lui donner un second

Grand coup, lui qui étoit grand de stature, & extrêmement fort, voyant que le cheval de son Ennemi s'étoit engagé dans les bouës, sauta hardiment sur sa croupe, jetta le Turc à bas, & le poignarda; ce qui servit d'exemple aux autres, à faire la même chose, de sorte qu'on fit un grand carnage des Ennemis.

Pendant que les Chevaliers & les Soldats de Malthe étoient occupez à cette action glorieuse, le Vice-Roi Don Ferrante Gonzague ayant reçu avis de ce qui se passoit, donna des éperons, & courut en diligence vers le grand Baillif Schiling, & le Commandeur de Savignac Enseigne de la Religion, & se mit à crier, à vous, à vous, Messieurs les Chevaliers, animez d'une ardeur si héroïque. Considérez qu'il se présente ici une occasion de faire en présence de l'Empereur, une des plus glorieuses Actions que l'on ait jamais vû, ou plutôt de continuer celle que vous commençâtes l'année passée, lors que vous entrâtes dans un Convent pêle-mêle avec les Infidèles vos Ennemis. Il ne s'agit plus de les attendre & de les battre ici, il faut les poursuivre, & entrer dans Alger en se battant avec eux. Vous ne sauriez jamais rien faire de si capable de rendre immortelle la réputation de vôtre Ordre, que de finir ainsi une telle guerre contre les Barbares, sans Artillerie & presque sans armes, aujourd'hui

Dis-  
cours de  
Gonzague.  
1548

*d'hui que l'agitation violente de la Mer ne vous permet pas de les pouvoir débarquer, & que le mauvais tems empêche nos Ennemis de se servir des leurs.*

*On veut  
surpren-  
dre Al-  
ger.*

Les Chevaliers animez par ce discours se mirent à crier, *Vive Dieu, vive Charles, vive la Religion de Malthe*, & pleins d'ardeur & de feu, ils marcherent gayement, l'Enseigne de la Croix blanche devant eux, vers la porte d'Alger, pêle-mêle avec les Turcs qu'ils menerent toujours battant. Gonzague dépêcha le Régiment de Colonne, pour combattre en cette occasion sous les enseignes de Malthe, afin que les Ennemis, à cause du grand nombre ne s'apperçussent pas du dessein, & de la résolution des Chrétiens, qui étoit d'entrer dans la Ville, & qu'ils ne s'avifassent de fermer la porte avant que les Chevaliers s'en fussent rendus maîtres.

*Dessein  
éva-  
sion.*

Le Vice-Roi avoit résolu d'aller en personne avec le reste de l'armée pour leur donner du secours dès qu'ils seroient arrivez à la porte, & tout étoit prêt pour cela; mais le rusé Assan-Aga scût lui rompre ses mesures, car ayant reconnu de loin les Chevaliers à leurs habits, il fit lever le Pont-levis & fermer la porte, se mettant peu en peine de laisser dehors tant de malheureux Turcs, qu'il sacrifia à la fureur des Chrétiens. Action digne d'un grand Capitaine,

puis

puis qu'il vaut bien mieux perdre quelques Soldats que de laisser perir une Ville entiere. On ferma la porte justement lors que les Chevaliers y étoient déjà arrivez, & l'on dit même qu'ils la poufferent avec leurs piques, & leurs halebardes lors qu'on la fermoit ; je ne cacherai pas à V. S. que l'on assure même que le Chevalier F. Ponce de Billinguer Sieur de Savignac, François de Nation, planta son poignard dans la porte, action bien hardie.

Assan-Aga s'étant apperçu que le nombre des Chrétiens n'étoit pas grand, crût <sup>Carnage</sup> qu'il en auroit bon marché s'il attaquoit <sup>ge des</sup> vigoureusement leur Arriere-garde, & <sup>Chrétiens</sup> comme la pluye avoit cessé, & que le vent sec & froid de Septentrion étoit renforcé, eut moyen de se servir de l'Artillerie qui étoit sur les murailles de la Ville. Il en fit conduire la plus grande partie vers le Pont, & ainsi, non-seulement il incommoda la retraite des nôtres, mais il en fit même un grand carnage ; car ayant armé ses meilleurs Soldats Turcs & Maures d'Arbalètes de fer (arme très-utile, parce qu'on peut s'en servir même en tems de pluye) il sortit à cheval à leur tête pour les mieux encourager, donna une terrible attaque à nos Gens, & fit un grand carnage des Chrétiens, qui étoient en tel desordre, qu'ils ne se reconnoissoient plus les uns les autres,

&

& ne ſçavoient plus qu'étoient devenus leurs enſeignes.

*On va  
au ſe-  
cours  
des Che-  
valiers.*

L'Empereur averti que la plûpart des Italiens, qui étoient des Troupes nouvelles, ſe laiſſoient tuër ſans ſe défendre, ou qu'ils prenoient la fuite, & que par-là les Chevaliers demeuroient expoſez à la Boucherie des Barbares, envoya les Allemans pour les ſecourir. Leſquels animez par les diſcours de l'Empereur, firent efforts pour ſe tirer des bouës, avec d'autant plus de courage, qu'ils commençoient à ſe pouvoir ſervir de leurs Arquebuſes, avec leſquelles ils repouſſerent les Turcs avec perte de leurs gens, & délivrerent les Chevaliers qu'ils voyoient prêts d'être accablez par le grand nombre des Ennemis. Le Baillif Schiling qui étoit Allemand, ravi de ce que ceux de ſa Nation avoient fait une ſi belle action, les encouragea davantage, & pourſuivit les Ennemis ſi vigoureuſement, qu'il crût pouvoir entrer dans la Ville pêle-mêle avec Aſſan-Aga, qui avoit donné ordre de laiſſer ouverte la porte par laquelle il étoit ſorti; mais il fut ſi fin, qu'il courut en toute diligence vers la porte, & commanda aux plus agiles de le ſuivre. Il ne fut pas plûtôt entré, qu'il la fit fermer, ſe ſouciant fort peu de ſacrifier encore juſqu'à trois cens hommes de ſes Troupes qu'il laiſſa dehors.

Quoi que la perte que firent les Turcs

&

& les Arabes en cette occasion fut bien grande, celle que fit l'Armée Chrétienne, sur tout à l'égard des Chevaliers, le fut bien davantage. Entre les plus considérables furent tuez ceux-ci, Frere Ponce de *Savignac*, Frere Diego di *Contreras*, Castillan, F. Lopez *Alvarez*, Navarrois, F. Joan di *Pennas* Castellan, F. Pierre de *Ressay*, & F. Jean *Babots*, tous deux François : F. Charles de *Gueval*, Provençal, F. Jean *Pinart* François, F. Joseph *Della Casa*, Italien : F. Jean-Marie *Cavalcante*, Italien : De plus trois Chapelains, deux Italiens, & un Espagnol, & plus de trois cens cinquante Soldats, sans compter ceux qui moururent ensuite de leurs blessures, ou qui furent estropiez. On croit enfin qu'il y fut tué soixante & quinze Chevaliers.

J'ay du déplaisir, très-Saint Pere, d'être obligé d'affliger encore davantage Vôte Sainteté, par la relation de la triste & malheureuse journée de l'entreprise d'Alger, arrivée le vingt-huit Octobre 1541. (telle que je ne sçai si le Christianisme en a jamais eu de plus affligeante) car il semble que la Terre, la Mer, l'Air, les Vents eussent conspiré ensemble pour favoriser les Barbares, & mortifier les Chrétiens, à cause de leurs péchez, & peut-être en particulier pour punir l'orgueil, & faire évapouïr les grandes espérances que l'on

avoit fondées sur nôtre Armée ; telles que l'on ne s'attendoit pas à moins qu'à remporter la Victoire en tous lieux , & planter la Croix de Jesus-Christ dans toute l'Afrique , lors que l'on n'y a pas pû acquerir seulement un pouce de Terre.

*Tempête.* Pendant que les choses alloient si mal sur la Terre , & que le sang de nos gens formoit d'aussi gros torrens que les pluyes du Ciel, il se forma sur la Mer après un quart-d'heure d'obscures ténèbres , une si horrible & si furieuse tempête que le bon vieillard Doria avoüa qu'il y en eût jamais eu de si grande , en quelque autre Mer que ce fût. V. S. pourra juger dans quel découragement devoit être, non seulement l'Empereur , mais toute l'Armée Chrétienne , si maltraitée sur la Terre , de voir l'Armée Navale , non pas batuë des vents , & de la tempête , mais presque engloutie & ensevelie sous les ondes. Tantôt on voyoit les Vaisseaux élevez jusques aux nuës , & un moment après abîmez dans le centre de la Mer , jusques-là , que pendant plus de demi heure , plusieurs fois on crût tous les Vaisseaux perdus sans ressource. Je puis bien assurer V. S. qu'il y en avoit beaucoup plus de ceux qui recitoient le *De profundis* , pour ces malheureux , que de ceux qui disoient un *Miserere mei Deus* , en leur faveur.

Quoi

Quoique la tempête affligeât toute l'Armée Navale, il est pourtant vrai que les Galeres furent plus maltraitées que les Vaisseaux, & sur tout ceux de haut bord, qui par la pesanteur de leurs Ancres résistoient mieux à l'impetuosité & à la furie des ondes, au lieu que les Galeres pour être basses, étoient tantôt couvertes de montagnes d'eau, & puis sortant de ces abîmes elles donnoient de furieuses estrapades à leurs cables, & de grandes secousses à elles-mêmes. Souvent on voyoit des torrens d'eau courir de la poupe à la prouë, & puis ces eaux, battues des vents & de la furie de la Mer, alloient se rompre, écumer, & devenoient aussi blanches que la neige. Les Mariniers qui étoient à la Chiourme & ceux des Galeottes, à demi noyez avoient les mains & les nerfs tellement engourdis de froid, qu'ils ne pouvoient donner aucun secours, ni être secourus des autres, & dans une si rude épreuve, ils étoient forcez de se voir perir d'une maniere digne de compassion.

En un mot les Galeres furent réduites à une telle extrémité, que les Officiers & les Matelots jugerent qu'il n'étoit plus possible de les gouverner, ni de résister plus longtemps à une si furieuse tempête, d'autant plus qu'ils voyoient que les cordages leur alloient manquer : & que s'ils venoient à

*Les Galeres sont plus maltraitées que les Vaisseaux.*

*Grande misere om-elles sont réduites.*  
15414

se rompre la nuit, il n'y auroit plus aucun moyen de sauver personne de tous ceux qui y étoient, ni de les empêcher d'être misérablement noyez. On craignoit encore pis, sçavoir que la furie de la Mer, qui faisoit de ses ondes de hautes montagnes, ne les allât briser contre des écueils, & ne mît en mille pièces les Vaisseaux, les Armes & les Hommes. Cela seroit arrivé aussi, s'ils fussent allez donner contre les côtes.

*Résolu-  
tion té-  
merai-  
re.*

C'est ce qui força plusieurs Galeres à prendre la résolution, pour se sauver au plutôt, d'ôter les fers aux forçats, de mettre toutes les voiles, & d'aller le long de la côte, afin que la violence du vent les fit donner à travers quelque endroit plus proche de la terre, & que du moins quelques-uns des plus heureux se pussent sauver sur quelque débris des Vaisseaux. Cette pernicieuse & desesperée résolution fut suivie par un certain nombre de Galeres, qui périrent toutes misérablement, & furent brisées contre des écueils, ou des bancs de sable, où la force terrible des vents les portoit; ainsi plusieurs innocens, qui n'avoient pas consenti à une telle résolution, payerent aux dépens de leur vie, la témérité de ceux qui l'avoient prise.

*Exem-  
ple de  
la Ga-*

Ce mauvais exemple ( ce qui est digne d'être remarqué ) faillit à être imité par les Matelots de la Galere, apellée la *Bastarde de*

*Mal-*

*Malthe*, qui ayant navigé depuis vingt <sup>lère</sup> ans, & essuyé plusieurs tempêtes, avoit <sup>Bâtay-</sup> été plusieurs fois réparée & radoubée; mais <sup>de</sup> comme elle étoit vieille, elle étoit par conséquent moins en état que les autres, de résister à l'horrible impétuosité des ondes de la Mer. Frere François d'Azevedo qui la commandoit, s'étant apperçû du dessein des Matelots, mit l'épée à la main, & avec une colere aussi furieuse que la tempête, dit à haute voix sur la poupe: *L'Epée que je tiens sera ensanglantée du sang du premier qui osera être d'avis d'exécuter une action si téméraire. La Religion m'a donné le Commandement de cette Galere, pour la conserver, & non pas pour la détruire, & il faut ou périr par la tempête, ou attendre nôtre salut de la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui.* Après quoi ayant remis l'épée au fourreau, il fit de grandes promesses de la part de la Religion, & de lui-même, qui étoit fort riche, de recompenser largement tous ceux qui se distingueroient dans cette occasion, & qui auroient assez de courage pour résister aux malheurs qui les accabloient. Par cette action glorieuse il sauva la Galere, quoi que pendant tout le temps que dura la tempête, il eût fallu employer cinquante hommes que l'on relevoit d'heure en heure pour pomper & empêcher qu'elle ne coulât

à fonds par la grande quantité d'eau qui y entroit.

*Perte  
de gens  
sur les  
côtes  
par les  
Arabes.*

Le dessein des Mariniers & autres personnes qui étoient dans les Galeres, de sauver leurs gens par cette résolution téméraire ne leur réüffit pas, je le dirai encore une fois; & l'Empercur s'en étant apperçû, pour empêcher que les autres Galeres & Vaisseaux ne suivissent un si mauvais exemple, souffrit que tous ceux qui s'étoient jettez à terre par cette voye, fussent mis en pieces par la Cavalerie Arabe, qui avoit accouru, & s'étendoit par tout le long des côtes. Il est certain qu'il ne se feroit pas sauvé un seul de ces gens-là, si l'Empercur qui voyoit tout ce qui se passoit, ne se fût apperçû que la Galere de Jannetin Doria, Neveu d'André (qu'il aimoit comme s'il eût été son propre fils) par les secousses des autres Vaisseaux qui donnoient tout à travers, avoit déjà échoué sur un banc de sable, où elle alloit être la victime de la furie des Barbares: ce qui l'obligea d'envoyer en diligence Don Antonio d'Arragon avec trois compagnies d'Italiens pour lui donner du secours, & le délivrer des mains des Arabes; ce qui réüffit heureusement à l'entiere satisfaction du Prince, de Doria son Oncle, & de Sa Majesté Impériale.

On a déjà fait le dénombrement des Vaisseaux

seaux qui ont péri par cette horrible tem-  
 pête, & on en envoya un Extrait hier au  
 soir a Monseigneur le Légat, sçavoir quin-  
 ze Galeres, & plus de quarante petits vais-  
 seaux Espagnols, & trois Navires des plus  
 grands. Enfin depuis le matin jusqu'au  
 soir, on perdit plus de cent cinquante vais-  
 seaux, & plus de sept mille six cens hom-  
 mes noyez, ou tuez par la Cavalerie des  
 Maures sur les côtes; outre que tous les  
 autres vaisseaux furent moitié fracassez,  
 & que l'on y perdit encore toute l'Artillerie  
 destinée à battre Alger, avec presque toutes  
 les Munitions de guerre & de bouche. Que  
 peut-on ajouter à cela? sinon que toute la  
 plage depuis Alger jusqu'à *Crocillis*, étoit  
 couverte de corps morts d'hommes & de  
 chevaux, & débris de vaisseaux, en telle  
 sorte que je puis assûrer Vôtre Sainteté,  
 qu'il seroit difficile de décider, si le Ciel a  
 versé à proportion plus de pluye, que les  
 yeux ont versé de larmes à la vûe d'un si  
 triste spectacle: & qu'il n'y en a pas un seul  
 entre tous ceux qui se sont sauvez, qui n'ait  
 crû être infailliblement perdu; aussi est-il  
 vrai que la moitié de ceux qui allerent à  
 cette entreprise, y ont péri, ou par la tem-  
 pête, ou par l'épée des Barbares.

Pendant ces trois jours, on consuma  
 tous les Vivres que l'on avoit débarquez,  
 sans esperance d'en avoir ailleurs, ni quoi

que ce fût pour manger, la Mer ayant tout englouti. Où est-ce que l'on a jamais vû de plus grands objets de compassion ? Sinon que l'on y ajoûte que c'en étoit encore un plus grand, de voir plus de quatrè cens malheureux plus ou moins dangereusement blesez, qui n'avoient pas de quoi, je ne dirai pas avoir le couvert quelque part, ni de lieu où se retirer, mais non pas même où asseoir le pied sur un morceau de terre seche. Je puis assûrer Vôte Sainteté que j'ai vû, lors que nous allions d'un côté & d'autre avec Monseigneur le Légat, cinq Chevaliers de Malthe, & plus de trente Gentils-hommes Volontaires de différentes Nations, verser leur sang dans les bouës & y périr sans leur pouvoir donner aucun secours.

*Char-  
les, ser-  
me da  
les dif-  
graces*

Cependant l'épouvante & la crainte d'être encore plus exposez à la barbarie des Infideles, avoit saisi le cœur de toute l'Armée, & particulièrement des blesez, se voyant sans Artillerie, ni Munitions de guerre ni de bouche, & hors d'état de pouvoir ni se défendre, ni prendre Alger, pour s'y rafraîchir un peu, enforte que les plus courageux tomboient dans le désespoir ; & il est vrai que l'Empereur seul dans toute l'Armée de terre fit paroître un courage invincible, autant que plein de compassion pour les malheureux. Il méritoit assurément

ment une meilleure fortune , & d'être loué non seulement des hommes , mais des Anges. Il alloit par tout consolant & encourageant tout le monde , tantôt à cheval , & souvent même à pied & dans la bouë , & l'on peut dire que ce fut l'unique consolation qui resta à l'Armée , dans l'abîme de malheur & de desespoir où elle se voyoit.

Je supplie Vôte Sainteté de me permettre de lui raconter une action de l'Empereur des plus glorieuses , des plus généreuses , & des plus dignes d'être imitées , qu'aucun Monarque ait jamais faites. Son Maître d'Hôtel lors qu'on débarquoit les Vivres , avoit mis à part pour la Table & la bouche de l'Empereur , certaines provisions dans des caisses & des paniers. Charles ayant appris qu'il ne restoit pas même un seul morceau de pain , que ce qu'on avoit réservé pour sa bouche voulut aller lui-même avec son Maître d'Hôtel voir en quoi cela consistoit : après qu'il l'eut vû , il lui dit , *Misérable que tu es , comment veux tu que je me réjoüisse , que je mange & que je boive , pendant que tant de mes Compagnons meurent de misere au milieu des bonës ?* A l'instant il fit porter tous ces Vivres devant lui , & les fit distribuer à un grand nombre de blessez & de malades , ce qui lui attira mille bénédictions de tous ceux qui le virent.

*Une de  
ses ac-  
tions  
digne  
de l'im-  
morta-  
lité.*

*Action  
d'An-  
dré Do-  
ria.*

Ce fut encore une action bien glorieuse, que celle que fit sur la Mer, comme un second Neptune, le courageux & ferme vieillard le Prince André Doria, Capitaine sans égal dans la Marine. Car il demeura toujours ferme, intrepide, & invincible, contre une si terrible & si violente tempête, sans avoir jamais perdu de vûe l'Empereur; en quoi il montra plus que jamais sa fidélité, & son zele envers son Maître. Il avoit déjà prévu la tempête plusieurs heures avant quelle arrivât, par la vûe de l'Etoile de S. Simon, & S. Jude, tant redoutée des Mariniers, soit par superstition, ou que le prognostic soit fondé sur une longue experience; de sorte qu'il auroit pû se mettre en lieu de seureté, & se retirer avec ses Galeres dans le Port voisin de Bugie. Mais il ne voulut jamais partir du lieu où il avoit jetté les ancras, afin de ne pas abandonner l'Empereur, en le laissant à terre à la merci des Infideles, qui n'auroient pas manqué de l'attaquer & de le mettre en déroute, quand ils auroient vû qu'il n'avoit plus d'esperance de s'embarquer sur ses Vaisseaux. Aussi de dix-huit Galeres perduës, il y en eut douze qui lui appartenoient en propre.

*Réso-  
lution  
de Do-  
ria.  
1541.*

Vers le coucher du Soleil de cette malheureuse journée du vingt-neuf d'Octobre, Doria voyant que la violence de la Mer,

& l'impetuosité des vents commençoit à s'appaiser peu-à-peu qu'on pourroit à force de bras lever les ancres pour mettre à la voile, & qu'à cause des grands brifans de la Mer il n'y avoit aucune sorte de Barques qui osât approcher des côtes, ni aucun moyen de faire sçavoir ses intentions à l'Empereur, s'avisa de faire mettre à la nage un Matelot courageux, à qui il fit attacher des morceaux de liége, pour lui aider à nager, l'empêcher de s'enfoncer, ou le garantir, s'il donnoit contre quelque écueil; on lui attacha la Lettre suivante au cou, bien enveloppée dans de la toile cirée.

*Au très-Auguste & invincible Empereur Charles-Quint, mon Souverain Seigneur, & mon cher Fils par l'amour extrême que j'ai pour lui.*

**T**RÈS - glorieux Empereur, même dans l'infortune. La volonté de Dieu, Maîtresse des desseins & des sentimens des Princes, a permis que Vôtres Majesté Impériale n'ait pas suivi mon conseil au sujet de cette fatale entreprise; mais j'espère qu'elle permettra que vous le suiviez aujourd'hui dans le grand danger, où nous nous trouvons. Mon cher Empereur & Fils, l'amour que j'ai pour vous, m'oblige à vous faire sçavoir, que

» si avec toute la diligence possible , &  
 » sans perdre un seul moment , vous ne  
 » prenez la résolution de vous retirer , &  
 » de vous servir de l'unique moyen que  
 » je vous presente , Vôtre Majesté se met  
 » en un danger inévitable de périr , &  
 » toute l'Armée avec vous , aussi-bien  
 » que les restes de l'Armée Navale , qui  
 » ne subsiste que par miracle. Je vous sup-  
 » plie de considérer , que ce peu de Vais-  
 » seaux qui nous restent , ont été tellement  
 » mal-traitez & brisez , qu'ils ne sçau-  
 » roient résister à la moindre tempête , &  
 » que nous sommes dans la saison où il en  
 » arrive de si grandes , & de si frequentes ,  
 » qu'elles se suivent presque l'une l'autre.  
 » Je prie Vôtre Majesté , pour laquelle j'ai  
 » un vrai amour , de s'en rapporter à ma  
 » longue experience , qui me fait connoi-  
 » tre par la constitution de l'air ( conjec-  
 » ture qui ne fut que trop véritable ) que  
 » le temps se prépare à former une tempê-  
 » te plus terrible , que celle que nous avons  
 » soufferte. Ainsi je supplie vôtre Clémén-  
 » ce tant vantée , de ne pas s'obstiner à  
 » vouloir combattre contre la rigueur de  
 » l'Hyver , la fureur de la Mer , la rage des  
 » Vents , & peut-être encore les decrets  
 » du Ciel. On peut remettre cette entre-  
 » prise à un temps plus favorable , & en  
 » attendant , vous retirer en diligence par  
 » terre

terre vers le Cap de *Matafons*, où je vous irai prendre par Mer. C'est-là mon sentiment, prêt pourtant à suivre les ordres qu'il vous plaira me donner, au péril de mille vies, étant vôtre très-obéissant Serviteur,

## ANDRÉ DORIA.

Cette Lettre donna beaucoup de joye à l'Empereur. Il ne l'eut pas plûtôt lue, qu'il se mit à penser combien il lui en avoit coûté de n'avoir pas suivi en cette entreprise les conseils d'un homme qu'il faisoit gloire d'appeller son Pere. D'ailleurs il sçavoit par expérience, combien ce Prince étoit habile à prévoir les tempêtes. Ainsi il renvoya le même Porteur, après lui avoir fait un present de douze Ducats, & le chargea d'un petit Billet pour Doria, par lequel il approuvoit le conseil qu'il lui donnoit, & lui faisoit sçavoir qu'il le vouloit exactement suivre.

Cependant l'Empereur faisant réflexion à ce que l'Armée si fatiguée par tant de disgraces, & par la faim qu'elle avoit soufferte, n'auroit pas la force de marcher si loin, & d'ailleurs qu'elle seroit exposée à combattre contre les Turcs & les Arabes, devenus non-seulement hardis & insolens, par le naufrage de l'Armée Chrétienne, mais aussi plus fortes

*Charles se dispose à suivre cet avis 1543.*

*Considérations*

fortes en nombre, par l'esperance de profiter de ce qui en restoit ; d'autant plus que plusieurs principaux Chefs des Arabes, qui avoient secrettement promis à Charles V. d'embrasser son parti contre les Turcs, quand ils virent qu'il étoit réduit en un si misérable état, se joignirent aux Turcs contre lui, par l'esperance d'y mieux trouver leur compte ; conduite ordinaire aux Barbares, & quelquefois aussi aux Chrétiens, de se mettre du côté des plus forts.

*Charles  
fait tuër  
les che-  
vaux.*

Charles V. émû de compassion pour ses Troupes, chercha par quel moyen il les pourroit un peu rafraîchir, & leur faire reprendre leurs forces, afin qu'elles fussent en état de faire le voyage. Il n'en trouva point d'autre, que de commencer par faire tuër tous les chevaux de l'Artillerie, & ensuite la plûpart de ceux de l'Armée, que l'on distribua aux Soldats par Compagnies. Les Soldats étoient si affamez, qu'ils travaillèrent incontinent à les tuër & les écorcher, se servant non-seulement de coûteaux, mais de leurs poignards. Ils firent grand feu pour les faire cuire au plûtôt, avec des débris des vaisseaux, qu'ils avoient en abondance. Mais quelque bon feu qu'ils firent, ils étoient si affamez, que ne pouvant attendre que la chair fût cuite, ils la mangeoient moitié cruë ) il y a bien apparence que la graisse des chevaux ne les in-  
commo-

commoda pas ) cependant ils mangeoient cette viande dégoûtante avec tant d'avidité, qu'ils faisoient voir qu'ils se vouloient vanger par un repas si fastidieux de la faim qu'ils avoient soufferte. Mais que faire ? ils étoient excusables à ce que tout le monde disoit, parce que la faim n'a point de Loy.

Ces miserables Soldats s'étant un peu refaits, l'Empereur ordonna à son Lieutenant Général Gonzague, de faire battre la marche, & de décamper de devant Alger. On fit marcher l'Armée par le même chemin par lequel elle étoit venuë, & dans le même ordre, c'est-à-dire, divisée en trois Corps, à cela près que Sa Majesté Impériale voulut que l'on fit marcher les malades & les blessez dans le Corps de Bataille : & comme on ne doutoit pas que les Arabes n'attaquassent l'Arriere-garde, l'Empereur commanda que l'on fît mettre dans les rangs les plus exposez à l'Ennemi de l'Arriere-garde les Soldats les mieux armez de corselets, de cuirasses & de piques, & entr'autres les Chevaliers de Malte, & les Soldats de la Religion, qui furent fort maltraitez par Assan-Aga, lequel fut incessamment à leurs trouffes avec sa Cavalerie, quoique nos Soldats tuassent de tems en tems ceux des siens qui avoient la témérité de s'approcher de trop près.

On

On fait  
autre.

On marcha en cet ordre pendant cinq milles, toujours sur les côtes de la Mer, tirant vers le Levant, jusques à ce qu'on arriva au bord d'un torrent nommé *Alcarras*, qui s'étoit extrêmement enflé, non-seulement par les grandes & continuelles pluies qui étoient tombées, mais sur-tout par les ondes de la Mer, qui étant poussées par les vents, arrêtoient le cours des eaux du torrent, & l'empêchoient de se décharger. On fit sonder les guez, & on trouva qu'il étoit impossible de les passer à pied, ni à cheval ce jour-là. Ce qui obligea l'Empereur de faire camper l'Armée sur le bord en forme de triangle, du mieux qu'il se pourroit, selon la nature du lieu. Ils étoient couverts d'un côté de la Mer, & de l'autre du Torrent lui-même. Je ne dois pas oublier de dire que plusieurs des nôtres qui furent assez hardis pour entreprendre de passer à gué, furent entraînez par la rapidité du Torrent, & misérablement noyez.

On passe  
le  
Torrent

Mais comme les Arabes harceloient continuellement nos Troupes, nos Arquebustiers se tenoient aussi sur leurs gardes, & s'acquirent beaucoup de réputation : car non-seulement ils firent reculer les Arabes par leurs escarmouches, mais ils en tuèrent beaucoup sans perdre que peu des leurs, & ce fut une chose étonnante, que les Turcs, les Arabes, & les Maures, pour le  
moias

moins quatre fois plus forts en nombre que les autres, d'ailleurs tous gens frais, connoissans fort bien le País, & forts en Cavalerie, ne firent plus d'effort contre eux, & plus de mal, ou plutôt, qu'ils ne les défissent entierement; il est vrai qu'ils ne pouvoient pas, parce que ceux-ci étoient protégés du Ciel. Cependant les Ingenieurs & les Travailleurs furent occupez toute la nuit, à choisir parmi ce débris des Vaisseaux, des pieces qui leur pussent servir, eomme des vergues, & des mats, qui étoient sur la plage, avec quoi ils firent un Pont, sur lequel on fit passer assez commodément le jour suivant, les Italiens & les Allemans. Les Espagnols ayant trouvé un gué plus haut, passerent le Torrent.

Assan-Aga averti que l'Empereur passoit le Torrent avec son Armée, rappella les Turcs, laissant aux Arabes & aux Maures le soin de poursuivre les Chrétiens, ce qu'ils firent pendant quelques heures, mais voiant qu'ils ne faisoient pas de progrès, ils se retirèrent comme les autres. Le soir de ce jour-là l'Armée arriva au bord d'un autre Torrent qu'elle passa sans beaucoup de peine, parce qu'il n'étoit pas si enflé que l'autre; mais comme la nuit étoit déjà venue quand ils eurent passé, l'Armée campa à l'autre bord, laissant le fleuve derriere elle, ce qui leur donna quelque repos de corps & d'es-

*On avoit  
rivé à  
vue de  
l'Ar.  
mité Nar.  
vale.*

d'esprit, quoi qu'il fit grand froid, parce que les Ennemis s'en étant retournez sur leurs pas, commenus l'avons dit, ils n'avoient plus rien à craindre, que pour la nuit suivante, en allant vers la Mer, où ils se devoient reposer quoi qu'avec beaucoup d'incommodité. Le lendemain troisième jour de leur marche ils arrivèrent au Cap de Matafus, où la joye de l'Armée de Terre fut grande de se rejoindre avec l'Armée Navale. On assit les camps & les logemens au bord de la Mer. Mais la nuit les Chrétiens furent fort étonnez d'entendre un grand trépignement de chevaux. On découvrit que c'étoient des Arabes, qui revenoient pour tâcher de les harceler lors de l'embarquement, & d'attaquer ce qu'ils pourroient.

*Embar-  
que-  
ment.*

Doria n'eut pas plûtôt mis pied à terre, qu'il courut faire la réverence à l'Empereur, qui le reçût & l'embrassa comme si ç'eût été son Frere. Il fit porter avec lui des vivres, dont l'Empereur, & les plus grands Seigneurs de sa Cour avoient si grand besoin, qu'ils n'avoient presque rien mangé depuis trois jours. Mais on leur porta de quoi se rafraîchir, & se dédommager des fatigues & de la souffrance de leur voyage. Cependant Doria s'en retourna donner les ordres nécessaires pour l'embarquement, que l'on commença ce jour-là même, &

qui

qui dura jusques au soir du lendemain. Les Espagnols, & les Chevaliers de Malthe furent les derniers à s'embarquer ; comme c'étoient les plus vieilles & courageuses Troupes, il fallut les opposer aux Arabes, contre lesquels ils se défendirent si bien, qu'ils les forcerent de se retirer, après quoi les Espagnols & les Chevaliers s'embarquèrent. L'Empereur ne fut pas plutôt embarqué, que voyant qu'il n'y avoit plus de place, il fit jeter tous les chevaux dans la Mer, & commença par les siens, pour donner exemple, ce qui ne laissa pas de lui faire de la peine, parce qu'il en avoit de très-beaux, & de grand prix.

A peine l'Armée fut-elle embarquée, <sup>L'embarkement</sup> qu'un peu plus d'une heure après Soleil couché, il se leva des vents de § *Ponent & Ma-acheve* <sup>& départ.</sup> *estral*, qui firent beaucoup craindre les Pilotes & les Matelots, parce que l'Armée étoit alors justement prête à doubler le Cap de Matafus, où les Vaisseaux sont en sûreté contre toutes sortes de vents hors ces deux là, parce qu'ils y sont couverts par une longue suite de rochers fort hauts, en forme d'arc, en tirant sur le Nord. Cependant ils furent plus heureux qu'ils ne l'avoient espéré, en ce que la plus grande impétuosité des vents s'alloit rompre & briser <sup>contre</sup>

§ *D'Oüest, & de Nord ou Nord Oüest.*

contre des basses qui ne paroissent pas, & qu'ainsi ils ne leur faisoient pas d'autre mal que celui de causer une grosse marée qui les incommodoit pourtant beaucoup.

*On met  
à la  
voile,  
& on  
part.*

L'Empereur après avoir tenu Conseil avec Doria sur le sujet du voyage, commanda de mettre à la voile, ayant préalablement fait faire les prières ordinaires par son Chapelain. Le Prince ne perdit pas un moment à executer cet ordre, parce qu'il lui tardeoit beaucoup de s'éloigner de ces plages dangereuses & ennemies: mais comme l'armée commençoit à voguer, il arriva qu'un des plus grands Navires alla donner contre un écueil qui ne paroissoit pas, vers la pointe du Cap de Matafous. Le vent qui étoit violent le poussa avec tant de force, que le Vaisseau se mit en pièces, & que tout l'équipage composé de plus de quatre cens personnes fut noyé, sans qu'on en pût sauver un seul. Ce qui faisoit grand pitié à ceux qui étoient dans les autres Vaisseaux de voir plusieurs de ces malheureux monter sur les gabions, sur quelque débris du Vaisseau, & au haut des mats, criant misericorde, & secours. L'Empereur fit bien détacher quelques Brigantins, mais ils n'y furent pas en tems, & ils furent tous noyez & abîmez dans la Mer avant qu'on pût les secourir; ce qui renouvela le souvenir du cruel naufrage que l'Armée avoit fait quel-  
que

que tems auparavant devant Alger, où ce Navire seul se pouvoit vanter de n'avoir point été mal-traité.

Bien peu s'en fallut que la Galere de la Religion de Malthe nommée la *Catarinetta* Péril d'une Galere commandée par Frere Jean *Bariennes* ne tombât dans un semblable malheur, car un violent coup de Mer lui rompit le timon, & l'obligea de baisser ses voiles; & comme le Vaisseau sans timon étoit prêt de donner contre la terre, Dieu le sauva comme par miracle, par le moyen de deux hardis matelots, qui descendirent dans l'eau tous nuds & attachez avec des cordes, quoi qu'il fît un froid horrible; ils remirent un autre timon, qu'on avoit de réserve, faisant entrer avec leurs mains avec beaucoup de peine & péril de leur vie le crampon du timon, dans les pitons. *Bariennes* qui la commandoit encore donna douze Ducats d'Hongrie à chacun des Matelots, & ensuite les presenta au Grand-Maître & au Chapitre, qui leur donnèrent des Emplois, qui étoient au-dessus de leur condition, mais beaucoup au-dessous de ce qu'avoit mérité une Action si genereuse.

Ensuite les vents se renforcerent tellement, qu'ils changèrent la marée en une si furieuse tempête, qu'ils crurent être tous perdus sans ressource, & que les Officiers même n'en voyoient point d'autre en une telle

telle occasion ; que d'implorer la miséricorde de Dieu. Jusques là que l'on entendit dire à Doria, toujours intrépide dans les plus grands périls, *Seigneur, je ne vous recommande que la seule vie de l'Empereur mon Maître.* On perdit en cette occasion un gros Vaisseau de Gènes nommé *la Caracca Fornara*, chargé de Vivres, sans qu'on en pût rien sauver ; ce qui incommoda beaucoup les autres Vaisseaux, qui furent contraints d'essuyer la tempête, & quoi qu'il n'y eût pas d'autre perte que celle dont nous venons de parler, il n'y eut point de Vaisseau qui ne fût beaucoup endommagé, & la plûpart eurent leurs Mats rompus, & leurs voilés déchirées.

[Charles  
arrive  
à Bugia  
& est  
assisté.]

Après tant de revers de fortune, & toujours en crainte de se voir à tout moment abîmez dans la Mer, finalement Sa Majesté Impériale, avec les petits restes de cette Armée Navale, composée de Vaisseaux, & de gens sans nombre lors qu'il étoit allé sur les plages d'Alger, arriva au Port de Bugia, où étoient déjà venuës trois Galeres de Malthe, à demi brisées. Il alla loger au Château, en attendant que les vents s'appaisassent. Pendant que Sa Majesté Impériale y étoit, avec ces tristes restes de son Armée, le Roi de *Cucco* (un de ces petits Seigneurs des Montagnes de Mauritanie, qu'ils appellent Rois en leur langue,

&

& qui à peine seroient apellez Barons dans la nôtre ) envoya offrir à l'Empereur un grand secours de Munitions de guerre & de bouche , d'argent , & de Troupes , s'il vouloit avec son Armée retourner à Alger lui faire la guerre & l'assiéger. Il promettoit de donner ce secours en peu de jours , & de le continuër jusques à ce que la Ville fût prise.

L'Empereur faisant réflexion au peu de foi que l'on pouvoit ajoûter aux Maures <sup>Ambas-  
sadeurs  
de Cusa  
co Gonz-  
zague</sup> & que ce n'étoit que la passion qu'ils avoient de chasser les Turcs d'Alger , qui les obligeoit à promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir , outre que ce qui lui restoit de son Armée n'étoit pas en état d'entreprendre un tel siège , renvoya ces Ambassadeurs , après les avoir bien caressé , & régalez. Déjà le jour précédent il avoit congédié Don Ferrant Gonzague Vice-Roy de Sicile , avec ordre de s'en retourner avec les trois Galeres de Sicile. Il avoit aussi congédié le Grand Baillif d'Allemagne qui commandoit les Galeres de Malthe , qui firent le voyage ensemble jusques à Trapani.

Quand la Mer fut calmée , & par un bon vent Sa Majesté Impériale ordonna l'embarquement , qui se fit le seize Novembre , <sup>Il arri-  
ve en  
Espa-  
gne</sup> que l'on mit à la voile pour aller à Cartagene. Le voyage fut trop heureux pour ne les faire pas souvenir des disgraces du premier.

mier. L'Empereur ne s'arrêta qu'un seul jour à Cartagene, par l'impatience où il étoit d'aller à Occagna, pour y voir ses filles. Il partit le lendemain pour y aller, après avoir donné congé, avec les plus grandes démonstrations de tendresse, à Doria, qui devoit prendre le chemin de Madrid avec Monseigneur le Légat, où Sa Majesté Impériale se rendra en son tems, & cependant nous ne partirons d'ici de trois jours. Voilà, Saint Pere, ce que j'ai crû vous devoir écrire pour satisfaire à l'ordre que vous m'aviez donné, de vous faire la Relation de cette entreprise: Je suis, en me prosternant aux pieds de V<sup>ô</sup>tre Sainteté, avec toute l'humilité, dont je suis capable,

De V<sup>ô</sup>tre Sainteté,

*Le très-fidelle & très-obéïssant*

ANTONIO MAGNALOTTI.

De Cartagene le 19. Novembre 1541.

Perpi-  
gnan.  
1541.

Je ne doute pas que mon Lecteur ne soit bien aise d'avoir vû la Relation ci-dessus, s'il veut prendre la peine de la confronter, avec ce que j'en ai dit à la fin de la deuxième partie de cet Ouvrage. Cependant

dont je lui dirai , que l'Empereur allant d'Occagna à Madrid , trouva en chemin un Courrier qui lui portoit la nouvelle , que François I. pendant qu'il étoit en Afrique , avoit assemblé de grandes forces pour assiéger Perpignan , avec résolution d'attaquer la Ville & la Citadelle en même - tems , comptant qu'il les trouveroit dépourvûës , l'un & l'autre , parce que l'Empereur en avoit tiré les vieilles Troupes Espagnoles, pour son entreprise , & y en avoit mis de nouvelles, & moins qu'il n'y en avoit auparavant. Cette nouvelle donna tant de déplaisir à ce grand Monarque, qu'il ne fit pas difficulté de dire , que l'Action de François I. de s'être prévalu de son absence & d'une telle occasion pour lui faire la guerre, & de se vanger de lui comme il l'avoit fait autrefois , l'affligeoit plus , que toutes les disgraces que Dieu avoit permis qui lui fussent arrivées dans son entreprise.

François I. avoit fait dessein de faire executer cette entreprise par le Dauphin son fils, & de lui donner absolument le commandement du siège. Mais comme il n'avoit pas beaucoup d'expérience dans les armes , il le fit accompagner de ses plus grands Capitaines. L'Empereur ayant appris que le siège étoit formé, & que la place étoit vigoureusement attaquée , fut sur le point , à cause de son importance , de l'al-

*Affigé  
& son  
cours.*

ler secourir en personne; mais après y avoir mieux pensé, il jugea qu'il suffisoit d'y envoyer Philippe son fils, quoi qu'unique, voulant qu'il apprît de bonne heure le métier de la guerre. Ce Prince qui n'avoit pas encore quinze ans, fut accompagné dans cette premiere expédition militaire, de plus de huit cens Gentils-hommes volontaires, de six Grands d'Espagne, & de quatorze Barons qualifiez; desorte qu'on ne pouvoit comprendre comment on avoit pû assembler en si peu de tems un si grand nombre de Personnes de qualité. Le Prince partit suivi de toute cette Noblesse, avec deux mille Chevaux & cinq mille Hommes de pied. A peine fut-il arrivé au voisinage de cette place avec ce secours, que le Dauphin après avoir tenu Conseil de guerre, résolut de se retirer, & de ne pas se commettre avec des Troupes fraîches. La honte de cet affront que les François reçurent devant Perpignan, modera un peu la joye qu'ils témoignoient de celui, comme ils disoient, que l'Empereur avoit reçu devant Alger. Mais ces deux cas étoient bien differens, car le Dauphin reçût cet affront de Philippe, & des Espagnols, au lieu que celui de Charles-Quint, fût un coup du Ciel & des vents, & il est assuré que sans la tempête, il auroit pris Alger, & fait bien d'autres progrès.

Quoi

Quoi qu'il en soit de ce qui arriva à Perpignan, il est vrai que Charles reçut autant de joye, de voir de si heureux commencemens des Armes du Prince son fils, que les François en eurent de chagrin. Il faut qu'il ait été grand, puis que Dupleix, qui semble par sa longue Histoire n'avoir voulu faire qu'une satyre continuelle contre Charles - Quint, & un continuel Panegyrique de François I. n'a pû trouver de couleurs pour couvrir la honte de cette Action ; car il dit ces propres paroles en parlant du siège en question ; *Sa Majesté trompée par son esperance, envoya ordre au Dauphin de lever le siège, & de s'en retourner en France, après avoir demeuré environ deux mois devant la Place, y avoir perdu un grand nombre de bons Soldats, & avoir fait inutilement de grosses dépenses, succès ordinaire aux entreprises mal dirigées.* Avec tout cela il ne laisse pas de dorer la pilule ; car la vérité est que ce siège fut levé, non par ordre de François I. mais par le secours que le Prince Philippe y conduisit, qui obligea le Dauphin à décamper au plus vite, comme tous les autres Auteurs le disent. Au fond ces deux Monarques qui étoient en concurrence, méritoient chacun ce revers de fortune pour leur apprendre à mettre des bornes à leur vaine ambition.

Cependant l'Empereur fit assembler les

52 LA VIE DE CHARLES V.

Provins de guerre. États d'Arragon, dans la Ville de *Mousson*, où le Prince Philippe fut reconnu seul légitime héritier du Royaume, & en prit incontinent la qualité de Gouverneur. Charles-Quint passa toute cette année en Espagne, non pas comme autrefois en Fêtes, Joutes, & Tournois, mais à donner les ordres nécessaires dans tous les Royaumes & Etats, pour faire les préparatifs nécessaires pour la guerre qu'il alloit avoir, non-seulement contre François I. mais aussi contre le Turc, qui vouloit profiter du malheur qu'il avoit eu à Alger; & déjà les pauvres Napolitains, & Siciliens se préparoient à se voir engloutir par Assan-Aga.

Am- bassadeur à la Porte. François I. ne pensoit à autre chose qu'à faire la guerre à Charles V. & à chercher les moyens de se vanger de l'affront qu'il avoit reçu en la personne de ses Ambassadeurs qui avoient été tuez. Pour cet effet il envoya en Ambassade à la Porte, *Antonio Polino* Italien, homme d'un esprit subtil, intrigant, maître passé à trouver des tours & détours, avec ordre de porter Soliman, à attaquer vigoureusement par Mer & par Terre les Etats de l'Empereur, selon le Traité qu'ils en avoient fait. Polino eut ordre de passer à Venise, pour tâcher de mettre la République dans les intérêts de son Maître. Cet Ambassadeur

leur obtint tout ce qu'il voulut à Constantinople, mais le Grand Visir ne pût s'empêcher de lui dire, *qu'il ne comprenoit pas comment il pouvoit naître des haines si grandes entre les Princes Chrétiens, que pour se vanger les uns des autres, ils vou-  
lissent d'un Ennemi tel que le Turc.*

L'Empereur hâta son voyage de Madrid, pour y chercher les moyens de réparer du mieux qu'il seroit possible, les brèches qui avoient été faites à son Armée Navale, qui avoit coûté des sommes immenses, & épuisé les Magazins, les Arsenaux, ses Revenus, & les Garnisons; & comme il voyoit que la guerre que le Turc & François I. étoient prêts à lui faire seroit fort violente des deux côtez, & que ses Peuples étoient épuisez d'argent, il fut obligé de chercher les moyens d'y pourvoir adroitement, ce qu'il fit heureusement, en donnant les ordres nécessaires. Il fut cependant être obligé, avant toutes choses, de témoigner au Pape l'affection Filiale qu'il avoit pour lui, ce qu'il fit en lui envoyant un Gentil-homme, pour l'informer de toutes les funestes disgraces qu'il avoit eu dans son entreprise; il choisit pour cela *Don Indico Della Cuerta*, Gentil-homme ordinaire de la Chambre, qui avoit toujours été auprès de lui pendant l'entreprise, afin de le mieux informer de bouche de tout

*Charles arrive à Madrid*

ce qui s'étoit passé. Il lui ordonna de partir de Madrid le deux de Janvier, & d'aller en poste avec toute la diligence possible porter sa Lettre suivante au Pape.

A Sa Sainteté, Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre.

## CHARLES

*Par la Divine Misericorde, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite salut & longue vie.*

» **T**RÈS-saint Pere. J'envoye à Vôtre  
 » Sainteté, avec cette très-humble  
 » Lettre, *Don Indico Della Cuerta*, Gentil-  
 » homme auquel j'ai beaucoup de con-  
 » fiance, afin qu'il ait l'honneur de baiser  
 » vos très-saints pieds de ma part, & qu'il  
 » vous rende compte du malheureux suc-  
 » cès de mon Armée Navale, comme en  
 » ayant été témoin oculaire. Cependant  
 » je supplie Vôtre Sainteté d'être persua-  
 » dée, que si parmi les Chrétiens, les  
 » bonnes & sinceres intentions sont prises  
 » pour l'effet, comme je n'en doute pas,  
 » je puis au milieu des plus grandes dif-  
 » graces qui me sont arrivées, avoir la  
 » conso-

consolation, & me donner sans vanité, la gloire, non-seulement d'en avoir eu de bonnes & de droites, & un zèle peu commun en cette entreprise; mais encore de n'avoir eu d'autre vûe que d'aider à la propagation de la Foi, & de travailler au bien général de toute la Chrétienté, qui ne refusera pas, comme j'espère, de me rendre ce témoignage, puisque l'expérience a fait voir, que les effets ont répondu à mes bonnes intentions, par les dépenses immenses que j'ai faites, pour les provisions nécessaires à une telle entreprise. Dieu n'a pas voulu que ma volonté fût faite, mais la sienne, à laquelle je me sou mets humblement. De mon côté, je remercie Vôtre Sainteté de ce qu'elle a bien voulu tant contribuer par son zèle, & par des effets réels à un armement si considérable, & je prens beaucoup de part à l'affliction qu'elle a ressentie de ce malheur commun, en qualité de Pere universel, aux pieds sacrez duquel je m'humilie, demeurant. De Madrid le premier Janvier 5542. Vôtre très-dévoit, & très-obéissant Serviteur & Fils,

CHARLES.

Lettre  
du Pape  
à Char-  
les V.  
1542.

Déjà le Pape avoit été informé du malheureux & funeste succès de l'Empereur en Afrique, par Don Pietro de Toledo Vice-Roi de Naples, qui l'avoit appris par un Vaisseau qui s'étoit sauvé de la tempête. De sorte que le Pape n'eut pas plutôt appris par cet Envoyé à Rome ces fâcheuses nouvelles, qu'il avoit résolu d'envoyer en Ambassade en Espagne vers l'Empereur son petit Neveu, Ottavio Farnese, Gendre de Charles V. pour lui témoigner l'affliction qu'il avoit ressentie, & la part qu'il prenoit au malheur arrivé à toute la Chrétienté, après tant de dépenses, de fatigues, & de périls évidens de la vie & sacrée personne de l'Empereur. Ottavio partit effectivement bien-tôt après; la Lettre du Pape à Sa Majesté Impériale contenoit entr'autres choses, celles-ci: *Si les Princes pouvoient accomplir tous leurs desseins, ils oublieroient qu'ils dépendent d'une providence, qui se réserve à disposer de tout ce que les hommes projettent sur la terre. Votre Majesté Impériale a fait tout ce qu'un Empereur Pieux, Chrétien, & Protecteur de la Foi, pouvoit faire contre des Infidelles; & cette action, mon bien aimé Fils, quoi qu'elle ait eu un succès fâcheux & sinistre, ne laissera pas de faire beaucoup d'honneur à votre zèle. Au fonds, Dieu seul est Maître des vents, & peut seul mettre un frein, ou l'ôter aux flots*

*flots de la Mer : & nous devons le remercier du bien qu'il nous fait , & pour l'amour , ou bien du mal même quand il nous l'envoie. Sangro ajoute , qu'entre autres choses que le Pape disoit à Charles V. dans sa Lettre avec beaucoup de tendresse pour le consoler du mauvais succès de l'entreprise d'Alger , il y avoit ceci. Je rends graces très-humbles à ce grand Dieu , d'avoir sauvé & garanti d'un si horrible naufrage , vôtre invincible Personne , tant nécessaire à l'Eglise & à la Chrétienté.*

Quant à ce qui regarde Ottavio Farnese en particulier , plusieurs Auteurs ont dit , qu'il n'alla point en Espagne de la part du Pape son Oncle , pour faire compliment de sa part à l'Empereur , sur le mauvais succès de son entreprise , où sa Personne avoit couru tant de dangers ; mais qu'au premier avis qu'il eut de ce malheur , il crut être obligé d'aller en Espagne , tant pour lui-même , que de la part de son Epouse , pour visiter leur Pere dans cette triste occasion. Sandoval , Ulloa , Sangro , & Paul Jove assûrent , que le Pape se servit de cette occasion pour faire faire son compliment à Charles V. qui trouva fort mauvais , à ce que dit Sangro , que le Pape ne lui eût pas envoyé un Légat exprès dans une si triste conjoncture. Quoi qu'il en soit , l'Empereur reçut avec beaucoup de joye son Gen-

Ottavio  
F. e. s.  
va en  
Espa-  
gne.

dre, qu'il aimoit beaucoup, & lui fit mille caresses, quoi qu'il fût venu avec une suite de cent personnes, ce qui est hors de saison en de telles occasions. Il fit sçavoir aux gens de sa Cour, aux Officiers, & aux Grands, qu'ils lui feroient plaisir, de lui rendre les plus grands honneurs, honneurs qui sont dûs au Gendre d'un Empereur, & au Neveu d'un Pape.

*Charles  
pressé la  
tenue du  
Concile,  
1542.* Les Auteurs ne sont pas d'accord aussi, au sujet du Gentil-homme que l'Empereur envoya au Pape, ni quant au motif de son envoy. Car les uns disent, au regard de la personne, que ce Gentil-homme s'appelloit Alvaro Semigola; d'autres Don Pietro Pimentes: d'autres, comme je l'ai dit, & comme les Auteurs les plus approuvez le nomment: d'autres ne le nomment pas. Quant au dessein de son envoy, on prétend que ce Gentil-homme ne fut pas envoyé par l'Empereur au Pape pour lui faire part du mauvais succès de l'entreprise, parce qu'il sçavoit que le Légat le lui avoit assez fait sçavoir, ou qu'il n'auroit pas été nécessaire de le lui faire sçavoir par autre que par son Ambassadeur résident à Rome; mais qu'il avoit été envoyé à Rome en toute diligence, afin de solliciter de bouche le Pape, conjointement avec l'Ambassadeur, de vouloir publier sans plus différer une Bulle pour la convocation du Concile. Ce-  
pendant

pendant la Lettre de l'Empereur au Pape, ne contient rien de cela ; je veux pourtant bien croire qu'il fut envoyé pour l'une & l'autre de ces deux raisons ; ce qui est assez apparent.

Il est pourtant très-certain, que Char-<sup>Rais-  
sons</sup>les avoit fort à cœur cette assemblée du Concile. Car il voyoit approcher la fin du terme de la Trêve qu'il avoit faite avec les Luthériens, par laquelle il leur avoit promis qu'il procureroit au plûtôt la convocation d'un Concile, pour mettre fin à tous les differens de Religion, & ainsi il falloit qu'il cherchât de bonne heure les moyens de les contenter, pour éviter de plus grands troubles. D'ailleurs à son arrivée en Espagne, il avoit trouvé des Lettres fort pressantes du Roi Ferdinand son Frere, des Electeurs, & de plusieurs autres Princes, par lesquelles ils le prioient instamment, de vouloir employer son crédit auprès du Pape, pour la convocation du Concile sans y apporter plus de délai ; puis qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de donner une entiere tranquillité à l'Allemagne & à l'Eglise, qui autrement demeureroient exposées plus que jamais aux plus grands desordres.

L'Empereur qui sçavoit cela mieux que <sup>Le Pape  
pe se dé-  
terminer  
à le  
conten-  
du</sup> personne, & qui étoit entierement porté pour le Concile, fit tout ce qu'il pût auprès

du Pape pour l'obtenir, & comme il se devoit assembler une Diète à Spire pour les affaires de l'Empire, il pria Sa Sainteté en même-tems de lui envoyer la Bulle de convocation du Concile, afin qu'il la fit publier dans la Diète: Il lui fit sçavoir aussi, que les Luthériens vouloient absolument que ce Concile s'assemblât dans une Ville Impériale, & qu'il jugeoit que la plus propre seroit la Ville de Trente, qui étoit comme au milieu, entre l'Italie & l'Allemagne, & que l'on y parle les deux langues. Le Pape pour faire plaisir à l'Empereur, ou pour ne pas l'affliger davantage, ou plutôt pour ne le pas jouïr plus long-tems, comme il l'avoit fait jusqu'alors, par des délais d'un mois à autre, & d'un an à autre; ayant appris d'ailleurs qu'il se préparoit à aller en Italie, résolut de le contenter, du moins en apparence, s'il n'avoit pas l'intention sincere de tenir ce qu'il lui promettoit; il publia donc la Bulle de la convocation du Concile le premier de Juin 1542. afin que l'ouverture en fût faite dans la Ville de Trente, au premier Novembre suivant.

*On en-  
voye les  
Bulles.*

Le Pape envoya deux Originaux de cette Bulle, l'une au Roi des Romains, qui avoit en main l'autorité de l'Empereur en Allemagne, afin qu'il en donnât avis à tous les Princes & Villes libres de l'une

&

& de l'autre communion ; & avec ordre de nommer les Députez qui y devoient assister de leur part. L'autre Original fut envoyé à Charles V. qui tenoit le timon de cette affaire, & qui à la vérité avoit un peu trop, depuis plusieurs années, ému les eaux de cet étang. Le Pape pour s'acquérir davantage l'affection de Charles, témoigna souhaiter avec beaucoup de passion la tenuë du Concile, & faisoit semblant de solliciter l'Empereur d'inviter sans perdre du tems, selon qu'il étoit porté par la Bulle, tous les Princes Chrétiens, pour les obliger, autant qu'il seroit possible, de se trouver en personne au Concile, ou que du moins ils ne fissent pas difficulté d'y envoyer leurs Archevêques, Evêques, Abbez, & autres Ecclesiastiques, de tems en tems, & en nombre, pour donner leur avis sur les affaires de la Religion. Par cette Bulle le Pape invitoit particulièrement, l'Empereur, le Roi de France, & le Roi des Romains. On envoya à ce dernier une Bulle en original. Toute la Chrétienté se réjouit de la convocation du Concile.

On ne sçauroit desavoier que cette Con-<sup>Ville de</sup> vocation du Concile ne fît beaucoup de <sup>Trente.</sup> plaisir à Charles V. d'autant plus qu'il voyoit, que les Luthériens n'y pourroient plus apporter d'obstacle, puis qu'il se devoit assembler à Trente. Cette Ville est si-  
tuée

tuée dans l'endroit où la Marche Trevifane, Province appartenante à la Sérenissime République de Venise, & l'Allemagne sont jointes ensemble par le moyen des Alpes. Elle est située dans un large & beau vallon, qui en rend la perspective fort agréable. Au Septentrion elle est arrosée de la Riviere d'Adige, qui tombant des Montagnes forme son lit dans la plaine, & puis reprenant sa rapidité, elle passe entre d'autres montagnes, & se va rendre à Veronne, où après avoir fait le tour du Vallon, une partie passe au milieu de la Ville, & l'autre auprès. Ainsi cette Ville est comme une des portes de l'Allemagne, & c'est aussi le nom qu'elle se donne, également estimée des deux Nations, & l'on y parle communément les deux Langues, l'Allemande & l'Italienne. Elle n'a qu'un peu plus d'un mille de circuit. La Citadelle n'est guère plus que médiocre, & il est surprenant qu'il y ait dans un si petit espace tant de Palais considérables, & de Convents. A l'Orient il y entre un petit ruisseau, sur lequel il y a plusieurs moulins à Soye, & à Bled. L'Hyver le froid y est extrêmement rude, à cause des glaces continuelles; & l'Été les chaleurs y sont excessives, à cause que le Soleil donnant sur des rochers, il se fait une réverbération, sur-tout vers le midi, qui embrase l'air d'alentour.

Le Pape pour faire plus de plaisir à Charles V. y envoya trois Légats, qui devoient faire l'ouverture du Concile, sçavoir le Cardinal Parisio, Polo, & Morane, qui avoit été élevé depuis peu à la Pourpre. Ils y arriverent le vingt Novembre 1543. Peu de jours après arriverent les Ambassadeurs de l'Empereur, Monsieur de Granvele, & son Fils, qui étoit Evêque d'Arras, Don Diego Mendoza, alors Ambassadeur de Sa Majesté Impériale à Venise, & Don Jean d'Aguilar Ambassadeur aussi de l'Empereur à Rome. Arrivez à Trente, ils furent fort surpris d'y trouver si peu de personnes de ceux qui devoient avoir voix dans le Concile. Ils s'en plainquirent beaucoup au Légat, & le firent sçavoir à Charles V. qui entra en quelque soupçon contre le Pape, croyant qu'il n'agissoit pas avec droiture & sincérité, quand il s'agissoit d'obliger les Prélats de se trouver au Concile. Les Ambassadeurs de l'Empereur ne voyant point arriver, non-seulement les Evêques d'Espagne, qui étoient fort éloignez, mais non pas même ceux d'Italie qui étoient voisins, s'en retournerent, & dirent tous fâchez, qu'ils n'avoient pas été envoyez à Trente pour y assister à un Synode, mais à un Concile. La tromperie du Pape se découvrit bien-tôt après, par la Bulle qu'il publia, qu'à cause de la guerre

entre

Légats  
& Ambassadeurs

l'Empereur & François I. il ne jugeoit pas à propos de tenir le Concilè, ordonnant aux Légats & aux Evêques qui y étoient de s'en retourner, & à ceux qui étoient en chemin pour y aller, de ne pas passer outre.

*Charles  
va en  
Italie.*

Charles pour être mieux à portée de s'opposer aux desseins & attentats de François I. qui lui avoit fait déclarer la guerre à son de Trompe, en des termes flétrissans, & injurieux à la réputation, prit la résolution d'aller en Italie, au commencement de May 1543. Pour cet effet il déclara son Fils Philippe Gouverneur de tous les Royaumes en Espagne; & quoi que pendant quatre mois qu'il le garda auprès de lui, où il l'occupa dans les affaires difficiles, il le reconnût prudent, sage, & de bon sens, bien qu'il n'eût que seize ans, il ne laissa pas de lui donner trois Ministres & principaux Conseillers, pour gouverner le Royaume avec lui, sçavoir le Cardinal de *Tavera* Archevêque de Toledè, le *Duc d'Albe*, & le Commandeur *Don Francisco de los Cebos*. Il leur recommanda, de travailler en son absence, comme à la principale affaire, à conclure au plûtôt qu'il seroit possible le mariage du Prince Philippe son Fils avec D. Marie de Portugal, Fille de D. Jean troisième son Cousin germain. Après avoir donné ces ordres, il alla s'embarquer à Barcelone,



MARQUISE DE VAUJOURN  
Duchesse de Fronsac



MARGUERITE DAUTIGHE  
*Duchesse de Parme*

selone, où il avoit fait venir une nombreuse armée Navale, commandée par Jannetin Doria. Il emmena avec lui Ottavio Farnese son Gendre, avec plusieurs Grands, & Gentils-hommes volontaires.

La Mer fut plus favorable à l'Empereur en ce voyage qu'en celui d'Alger. A Gênes le grand André Doria le reçut dans son Palais, avec une magnificence Royale, selon sa coutume. Le Sénat lui fit tous les honneurs possibles, car il fut en corps, le Doge à leur tête, le visiter, & lui offrir tout ce qu'il pourroit souhaiter d'eux, & qui seroit au pouvoir du Sénat. Il trouva à Gênes Pierre Louis Pharnese Fils du Pape, qui l'avoit envoyé là pour lui faire la révérence, & qui l'attendoit depuis cinq jours; avec lui étoit venuë aussi Marguerite, pour embrasser son Pere, & aller au-devant de son Epoux. L'Empereur lui donna beaucoup de marques de tendresse, & lui fit connoître par les riches & considérables Presens qu'il lui fit, combien il avoit de joye de la voir. Quand il se sépara d'elle, on dit ( du moins le Manuscrit que m'a donné Don Pietro Ronquillo le dit ainsi ) que l'Empereur lui fit ce discours, *Ma Fille, je vous ai mariée avec un homme qui n'est pas Prince, mais je le trouve fort honnête homme, & son humeur est fort à mon gré; à quoi Marguerite répondit, Mon cher Empereur.*

Il est  
reçu &  
visité à  
Gênes

*Ô Pere, la qualité de Prince est bonne pour l'ostentation, mais elle ne fait pas le plaisir du mariage. Je ne doute pas que l'Empereur n'entendît ce que cela vouloit dire, & qu'il n'en fît quelque petit souris.*

*Le Cardinal Farnese sollicite l'Empereur.*

Peu de tems après arriva à Gênes le Cardinal Alexandre Farnese Neveu du Pape, avec une suite pompeuse de Prélats & Gentils-hommes, en qualité de Légat à latere, pour faire compliment à l'Empereur de la part de son Oncle, & lui parler des Décimes qu'on levoit sur les Ecclesiastiques, qui devoient être envoyées au Roi Ferdinand, selon que le Pape l'avoit fait promettre par son Nonce dans la Diète de Spire, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs. Mais la principale affaire du Légat étoit de négocier un abouchement entre le Pape & l'Empereur; il lui protesta que son Oncle souhaitoit avec passion de conférer avec lui de bouche sur les affaires de la Chrétienté & du Concile, & qu'il jugeoit cette conférence si nécessaire, qu'il croyoit que Sa Majesté Impériale ne lui refuseroit pas cette satisfaction; que pour lui il le souhaitoit tant, que nonobstant sa vieillesse, il ne laisseroit pas de le venir trouver à Bologne.

*Réponse de Charles.*

L'Empereur n'eut pas de peine à s'appercevoir que le Pape ne demandoit cette conférence, que pour tâcher de le détourner par quelques propositions de paix, de la guerre.

guerre contre François I. & le Duc de Cleves, dequoy il ne vouloit oüir parler, qu'après avoir déchargé sa colere sur eux, qui avoient été les Aggresseurs, & qui l'avoient sensiblement offensé en son honneur. Pour donc empêcher cette conférence, l'Empereur répondit aux instances pressantes du Cardinal, qu'il étoit si pressé de faire le voyage d'Allemagne, qu'il ne pouvoit se détourner aucunement de son chemin jusqu'à Bologne; mais que pour lui montrer qu'il ne refusoit pas la conférence par aucun mépris, ou autre raison semblable, qu'il vouloit bien donner cette satisfaction à Sa Sainteté, & ne lui pas refuser ce qu'elle demandoit, pourvû qu'elle voulût bien se rendre en quelque lieu que ce fût sur sa route.

Le Pape n'eut pas plûtôt reçu cet avis par un Courrier, qu'il accepta l'offre de l'Empereur; il fût convenu que leur abouchement se feroit dans un Village du Diocèse de Cremone appellé *Bosselo*, où Charles devoit nécessairement passer. Ainsi le bon Pape, sans considérer le tort qu'il faisoit à sa dignité, qu'il avilissoit par cette démarche, puis que c'étoit un Pere qui couroit après son Fils; sans avoir égard à sa vieillesse, ni à la longueur du chemin, ni aux grandes chaleurs qu'il faisoit, laissant le soin du Gouvernement de Rome entre les mains du

Abouchement  
du Pape  
& de  
l'Empereur.

Cardi-

Cardinal Carpi, s'en alla à Bosseto avec une moindre suite que le Cardinal son Neveu n'en avoit quand il alla à Gènes. Il y arriva au tems dont on étoit convenu, de même que l'Empereur, accompagné du Cardinal Farnese, qui avoit déjà envoyé à Bologne la plus grande partie de son équipage.

*Confé-  
rence.*

Ces deux Monarques arriverent au lieu marqué le vingt-trois Juin, le Pape le matin & l'Empereur le soir, & logerent dans un même Palais, ce qui fut trouvé à propos pour une plus grande commodité, quoi qu'ils y fussent logez à l'étroit. Le lendemain jour de S. Jean-Baptiste, le Pape célébra la Messe, l'Empereur lui presenta de l'eau avec beaucoup d'humilité. Après la Messe ils allerent dans l'Appartement du Pape, où ils eurent leur premiere conférence, dans laquelle Charles V. reconnut bien-tôt la vérité de ce qu'il avoit soupçonné, que le Pape n'avoit d'autre dessein que de le porter à faire la Paix avec François I. car ce fut la premiere chose qu'il mit sur le tapis. Le Cardinal Grimani, plus ardent que le Pape, qu'il avoit mené avec lui, comme un homme fort habile dans les affaires, y fit tout ce qu'il put. Mais l'Empereur, pour couper court, lui déclara qu'il n'y avoit point de considération qui le pût obliger de pardonner à un homme qui  
avoit

avoit voulu user de surprise contre lui, lors qu'il venoit de combattre pour l'intérêt commun de la Chrétienté, non-seulement contre les Turcs, mais même contre les vents.

L'Empereur s'étendit beaucoup sur les <sup>Plaines</sup> sujets de plainte qu'il avoit contre Fran- <sup>ces con-</sup>  
 çois I. même avec une certaine aigreur qui <sup>tre</sup>  
 faisoit voir qu'il étoit fort éloigné de tout <sup>Fran-</sup>  
 accommodement. Il se plaignoit particu- <sup>çois la</sup>  
 lierement, de ce que ce Prince avoit fait  
 tous ses efforts par ruses, cabales, & argent,  
 pour corrompre les Princes d'Allemagne,  
 même ceux qui lui étoient les plus affec-  
 tionnez, pour les obliger à quitter son parti,  
 & à prendre les armes contre lui, en leur  
 proposant des Traitez fort avantageux ;  
 comme il y avoit réüissi à l'égard du Duc de  
 Clèves, avec lequel il fit alliance, & pour  
 le mieux mettre dans ses intérêts, & le por-  
 ter sans raison à ruiner ses propres affaires  
 en Flandres, il lui donna une pension. Il  
 ajouta, que pour montrer la perfidie de  
 ce Prince, il suffisoit de considérer l'alliance  
 qu'il avoit faite avec les Turcs, dont les  
 Infidèles mêmes avoient été scandalisez.

Après cela, il s'étendit sur les sujets de <sup>Contre</sup>  
 plainte qu'il avoit contre le Pape lui-même. <sup>le Pape</sup>  
 me, en ce que quoi que Sa Sainteté fut bien  
 informée des Traitez que ce Roi avoit faits  
 avec Solyman, & qu'il en eût vû les per-  
 nicieux effets, & les dommages irrépara-  
 bles

bles que la Chrétienté en avoit soufferts; au lieu de les avoir en horreur, & de publier par tout la juste indignation qu'il en avoit, il lui avoit envoyé des Légats avec beaucoup de pompe, sous prétexte de parler de paix, mais qui n'avoient servi qu'à faire croire aux gens qu'il approuvoit cette iniquité: & l'on n'en pouvoit penser autrement, puis qu'on voyoit le Vicaire de J. C. fermer les yeux aux actions d'un Roi si contraire aux intérêts de l'Eglise.

*Plaintes  
du Pape  
contre  
Charles  
V.  
#543.*

Le Pape piqué jusqu'au vif par ces reproches, ne put s'empêcher de lui dire tout ce qui pouvoit le disculper, entr'autres choses, que voulant reprendre une faute contre laquelle il déclamoit tant, il l'avoit lui-même imité ou fait pis, puis qu'il avoit fait une étroite alliance avec le plus fier & le plus cruel Ennemi de l'Eglise, & du Pape, Henry VIII. Roi d'Angleterre, & qu'il tenoit lui-même pour tel, en le sollicitant de prendre avec lui les armes contre le Roi de France. Ce qui étoit d'autant plus scandaleux, qu'il avoit été lui-même le principal instigateur auprès de Clement VII. pour le porter à user de la dernière rigueur contre lui, jusqu'à le faire excommunier; que cependant, il avoit ensuite fait alliance avec lui, ce qui avoit contribué à le rendre plus obstiné dans son apostasie, & fait perdre au S. Siège toute  
espe-

esperance de pouvoir jamais recouvrer l'Angleterre. Qu'il sembloit même que Sa Majesté Impériale travailloit encore à faire perdre à l'Eglise le Royaume de Hongrie, puis qu'au lieu de joindre ses forces avec celles du Roi Ferdinand, il donnoit lieu au Turc d'entreprendre davantage, & lui ouvroit un chemin pour soumettre un si considérable Royaume à sa Tyrannie.

Le Pape avoit prononcé ce discours avec quelques marques de colere, mais ne voulant pourtant pas que l'Empereur se séparât mal satisfait de lui, tant à cause de l'intérêt général, que pour celui de sa famille en particulier, à laquelle il ne vouloit pas laisser, dans l'âge où il étoit, un Ennemi, aussi jeune que l'Empereur, il changea de ton, quitta toute aigreur, & pria Charles V. avec beaucoup de douceur, de vouloir par son Auguste générosité considérer, qu'il ne pouvoit jamais faire d'Action plus glorieuse, ni plus utile à la Chrétienté que de pardonner genereusement à un Ennemi, qu'il avoit si souvent vaincu, & par ses armes & par sa magnanimité. Quelles benedictions, ajoûtoit-il en pleurant, toute la Chrétienté ne vous donnera-t'elle pas, si elle voit que vous lui donniez la paix ? Quelle gloire ne vous aquerrez vous pas dans toute la Terre, si au lieu de porter les armes contre les Chrétiens,

tiens, vous les tournez contre les Turcs ! Quel triomphe n'en feront pas les Anges mêmes dans le Ciel, si par vôtre moyen ils entendent chanter parmi les hommes les douces & mélodieuses paroles qu'ils ont autrefois chantées. *In terra pax hominibus. Paix en terre parmi les hommes.*

Charles  
V. va à  
Spire.

L'esprit de Charles V. étoit trop irrité pour écouter de telles propositions. Ainsi ces conférences se rompirent sans rien conclure sur ce qui regardoit la France, mais ils se séparèrent contents l'un de l'autre sur toutes les autres affaires qu'ils traitèrent. L'Empereur partit pour l'Allemagne par le chemin le plus court, qui est celui de Trente, & sans s'arrêter en aucun lieu, il alla droit à Spire, après avoir donné ordre aux Officiers de son Armée, qu'on avoit envoyé de tous côtez pour lever des Troupes, de se rendre à Bonne, où il vouloit faire la revûe de l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, dans la campagne voisine de cette Ville, & où il avoit ordonné à toutes les milices qui venoient d'Espagne & de Naples de se rendre.

Mule-  
assen  
deman-  
de du  
secours.

Trois jours après qu'il fut arrivé à Spire, il reçut un Courrier qui lui avoit été dépêché par *Muleassen* Roi de Tunis, que l'Empereur avoit rétabli dans son Royaume, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais Barberousse se prévalant de la perte que  
l'Empe-

L'Empereur avoit faite à Alger, qu'il croyoit irréparable, & par conséquent, qu'il ne seroit pas en état de secourir ce Prince, il l'attaqua & le chassa en peu de temps de son Royaume. L'infortuné Muleassen, après avoir couru grand danger par une tempête, arriva en Espagne, où il alloit demander du secours à Charles V. mais il le trouva parti pour l'Italie, & comme on lui dit qu'il pouroit encore le trouver à Gènes, il y alla; mais ne l'y ayant pas trouvé, pressé par l'état de ses affaires, il s'en retourna en Afrique, après lui avoir envoyé un Courrier de Gènes, ou, comme d'autres veulent de Naples, avec une longue Lettre en Espagnol, dans laquelle il l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé dans la guerre que lui avoit faite Barberousse, & comment il l'avoit chassé de ses Etats, après avoir fait un grand carnage des Espagnols qui y étoient en Garnison, & le prioit de lui donner du secours, lui représentant qu'il étoit de l'intérêt & de la gloire de sa Majesté Impériale de le maintenir dans un Royaume, d'où il avoit chassé Barberousse, pour lequel il avoit fait tant de dépenses, été en personne en Afrique, & qui étoit devenu fief de la Couronne d'Espagne par un Traité si avantageux aux Chrétiens. Mais l'Empereur, qui venoit de recevoir un si grand échec sur Mer, ne pensa qu'à la guerre qu'il

avoit sur Terre, & répondit à Muleassen en peu de paroles. *Qu'il étoit très-fâché de sa disgrâce, & de l'impossibilité où il étoit de pouvoir faire alors ce qu'il souhaitoit.*

*Armée  
contre  
le Duc  
de Cle-  
ves.*

1543.

Cependant l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, selon les ordres de l'Empereur, se trouva au temps marqué aux environs de Bonne, Ville située sur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Dès que Charles scût qu'elle étoit arrivée, il y alla en personne; & comme le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté Impériale vouloit faire la revûe d'une Armée florissante, il y accourut une foule de gens de toutes parts. L'Empereur fit cette revûe à la satisfaction de tous ceux qui la virent, & il voulut que les Soldats reçussent la première montre en sa présence. L'Armée étoit composée de 4000. hommes de pied Italiens, levez par Don Camille Colonne, & Antoine Doria. Trois mille cinq cens Espagnols qui avoient été tirez des Troupes de Naples & de Sicile, & qui devoient être commandez par les Mestres de Camp *Don Louis Perez de Vargas*, & *Don Alvaro de Sande*. Quinze mille Allemans choisis du Comté de Tirol. Deux mille chevaux Allemans, n'ayant pas été possible d'en trouver davantage, parce qu'ils ne vouloient pas porter les armes contre le Duc de Cleves, & que presque toute la Cavalerie avoit mar-



GUILLAUME DUC  
*de Blevé*



WILLIAM LEE  
1850

marché en Hongrie pour la guerre contre le Turc. Six cens Chevaux-legers Italiens & Albanois, commandez par François d'Este Frere du Duc de Ferrare, avec tous les autres chevaux venus d'Espagne à la suite de l'Empereur, & quantité de Noblesse de Bastille & d'Arragon. Cela faisoit ensemble le nombre de 25700. hommes, sans y comprendre 500. Volontaires. A cette Armée il s'en joignit une autre que le Prince d'Orange mena des Pais-Bas, forte de 14000. hommes de pied, & 4000. chevaux. Ainsi les deux Armées jointes pour cette entreprise, faisoient 7600. Chevaux compris les Volontaires, & 36. mille hommes de pied. L'Empereur la commandoit en Personne, & avoit sous lui trois Généraux, sçavoir *Don Ferrante Gonzaga* son Lieutenant Général, *Don Stephano Colonna* Mestre de Camp Général, & le *Marquis de Marignan* Général de l'Artillerie.

L'Empereur partit de Bonne le 20. Aoust à la tête de cette florissante Armée, marchant vers Duren, à dix mille de Bonne. C'est une petite Ville, mais extrêmement bien fortifiée, ce qui fit qu'on jugea nécessaire de s'en rendre Maître: & comme l'Ingenieur qui avoit été envoyé pour la reconnoître rapporta qu'il seroit très-difficile, & presque impossible d'en venir à bout, la

*On marche vers Bonne.*

plupart des Officiers furent d'avis, quelque besoin qu'on eût de cette Place, de la laisser & de ne pas se perdre en tentant l'impossible. Mais l'Empereur déclara, qu'il vouloit l'attaquer, quand il lui en devoit coûter la vie.

*Siège de  
Diagen.*

Après avoir campé son Armée autour de la Ville, il commença par envoyer un Héraut au Seigneur de Flattes qui en étoit Gouverneur, lui faisant offrir un Traité & des conditions honorables, s'il vouloit lui remettre la Place avant qu'il l'assiégeât. Mais Flattes qui étoit homme de courage, & qui voyoit que la Place étoit forte, qu'elle étoit pour vûc des choses nécessaires, répondit fièrement : *Qu'il avoit du déplaisir que l'Empereur connût si peu son courage, que de lui proposer une telle lâcheté, qu'il étoit résolu de le faire paroître en répandant son sang pour le service de son Maître, & pour la défense de la Place.* Charles V. reçut cette réponse avec modération, & se contenta de dire, *que cela étoit bien dit, mais qu'il ne sçavoit pas, s'il seroit bien fait.* En même temps il prit avec lui son Lieutenant Général Gonzague, & fut avec lui reconnoître la Place, & pour ne perdre pas un moment, le soir même il fit ouvrir la Tranchée, & conduire les approches avec tant de diligence, que cette même nuit les Batteries furent dressées : l'Artillerie com-  
mença

mença à jouer le lendemain au point du jour , mais avec peu de succès , parce que les Dignes couvroient en telle sorte les murailles , qui étoient de terre depuis la moitié de la hauteur , que les coups de Canon ne les pouvoient presque pastoucher.

Cependant sur le soir , au rapport de Paul Jove , les Italiens & les Espagnols qui avoient été commandez pour l'assaut , las d'attendre davantage , s'avancerent vers la brèche , avec tant de couraige ou de témérité , comptant pour rien d'avoir passé le premier fossé sur la digue , qu'ils se jetterent dans le second, où il y avoit tant d'eau, que les Soldats de médiocre taille en avoient jusqu'au col : mais c'étoit le moindre obstacle à surmonter , en comparaison de la peine qu'il y avoit de s'approcher sur les ruines, qui étoient fort hautes, & défenduës avec beaucoup de couraige par Flattes & ses gens. Les Officiers qui furent de cette attaque ont avoué n'en avoir jamais vû de si vigoureuse. On ne voyoit que feu de tous côtez , par les décharges continuelles de l'Artillerie & de la mousqueterie , des Grenades , & d'un nombre infini de Bombes que l'on faisoit jouer. D'ailleurs le bruit & la confusion des cris lugubres empêchoit qu'on ne pût discerner la voix de ceux qui demandoient du secours , & qui périssoient dans l'eau, ou par le feu, ou par les blessures;

& les Officiers ne laissoient pas au milieu de ces tristes fruits de la guerre d'animer incessamment les Soldats , promettant de grandes récompenses aux braves, & menaçant les lâches des plus grands châtimens.

*Prises,  
fac in-  
cendies.*

Les Officiers avoient pris beaucoup de plaisir à ce qu'ils ont dit depuis , de voir ces deux Nations l'Italienne & l'Espagnole se disputer en presence de l'Empereur , à qui témoigneroit plus de courage , & de mépris de la vie, animez par la propre bouche de Charles V. qui promettoit une bonne récompense à tous ceux qui se distingueroient en cette occasion ; ce qui ne contribua pas peu à leur faire vaincre des difficultés d'ailleurs insurmontables. Mais enfin ils emportèrent la Place par la mort de Flatres qui fut écrasé sous les ruines d'une maison , & après y avoir perdu au-delà de 600. hommes tant Italiens qu'Espagnols , car la perte fut à peu près égale entre ces deux Nations. Adriani dit pourtant qu'il n'y eut que 200. Soldats de tuez en cette occasion. Les Soldats outrez de ce qu'on avoit tué tant de leurs Camarades , entrèrent dans la Place avec tant de furie , qu'ils passerent tous les Habitans au fil de l'épée , sans distinction de sexe ni d'âge , & assouvirent leur avidité par le pillage. Le lendemain matin il s'alluma , on ne sçait comment , un feu si grand , qu'en peu d'heu-

res, à cause du grand vent qu'il faisoit, il consuma tout, même la plûpart de ce que les Soldats avoient pillé, quoi que l'Empereur y fût accouru en personne pour le faire éteindre.

Adriani seul entre les Historiens, avan- Le pays se souleva  
 ce que l'incendie étoit arrivée par ordre de l'Empereur, qui voulant jeter la terreur dans toutes les Terres du Duc, avoit ordonné de mettre le feu à la Ville. Il est vrai que les Habitans de Juilliers Capitale de la Duché, au voisinage de Duren, envoyèrent douze Députez à l'Empereur pour lui presenter avec la plus grande soumission du monde les clefs de leur Ville, ce que firent aussi tous les autres lieux d'alentour. Il n'y eut que les seules Villes de Ruremonde & de Venlo qui ne le firent pas d'abord : Mais l'Empereur n'eut pas plûtôt fait dresser ses Batteries contre ces Places, que pour éviter le malheureux sort de Duren, elles se remirent à sa clémence. Ceux de Venlo demandèrent seulement cinq jours pour en donner avis au Duc leur Maître, ce qui leur fut accordé, & le Duc, qui avoit résolu de recourir lui-même au pardon de l'Empereur, leur ordonna de lui porter les clefs, & de le reconnoître pour Maître.

Ce pauvre Duc mal conseillé se voyant ainsi pressé, & sa Duché aux abois, résolut Le Duc recourut au pardon.  
 de faire comme ces vieux pecheurs obstinés

qui ne recourent à Dieu que lors qu'ils ont la mort sur les lèvres. Accompagné du Duc Henri de Brunswic, & des Ambassadeurs de l'Electeur de Cologne, qui ayant pitié de lui s'offrirent de le presenter à l'Empereur, & de lui obtenir sa grace, alla au camp. L'Empereur le reçut assis & couvert, & avec un visage severe & émû. Le Duc se presenta devant le Trône de Charles V. en habit de simple Gentilhomme, se mit à genoux, & fondant en larmes, lui dit ces paroles. *Très-auguste Empereur, je viens me jeter à vos pieds, ou pour recevoir le châ-timent, qu'il plaira à vôtre juste ressentiment de faire de mes fautes, ou pour recevoir de vôtre clemence quelque rayon de grace & de pardon.*

Il ob-  
tient  
son par-  
don.

Il n'y eut personne de ceux qui assisterent à cette action, qui étoient tous gens de la premiere qualité, en grand nombre, & particulièrement entre les Princes, qui ne versât des larmes, de voir l'horrible chute de ce malheureux Prince; voyant en lui une image de ce qui leur pouvoit arriver. Et comment auroient-ils pû voir, sans en être touchés & pénétrés jusqu'au fond de l'ame, un tel objet? Un Duc si puissant, qui avoit de si grandes alliances, si courageux, & si considerable entre les plus grands Princes, soumis & prosterné aux pieds de l'Empereur, ou plutôt de son En-nemi,

nemi , lui qui un peu auparavant , avoit publié des manifestes si fiers & si orgueilleux contre lui , & qui après avoir assemblé des forces si considérables , appuyé par d'autres Puissances , l'avoit menacé de le réduire à une fortune mediocre , contraint après cela de mandier avec tant de soumission sa grace auprès de lui. Qui pouvoit voir cela sans être penetré de compassion ?

Pendant que le Duc prononçoit les paroles ci-dessus à genoux , & pleurant de confusion de voir les yeux de tant de Princes attachez sur lui ; l'Empereur contre sa coutume lui répondit d'un air fier & dédaigneux. *Si votre faute n'étoit aussi grande qu'elle est , & que tout le monde le sçait , la clemence qui m'est naturelle , ne me permettroit pas de vous voir si humilié & mortifié à mes pieds sans en être touché de quelque compassion. Vous pouvez juger vous même combien votre faute m'a offensé , puis qu'elle m'avoit obligé de faire serment en presence de mes Officiers , de ne vous pardonner jamais ; non pas par un motif de vengeance , mais pour satisfaire à l'obligation où je suis de soutenir l'honneur & la Majesté de l'Empire , que vous avez tant offensée , & la gloire de la Nation Allemande , afin d'ôter à l'avenir aux autres l'envie d'imiter jamais votre exemple. Cependant je veux bien manquer plutôt à mon serment , que de ne pas*

*Réponse de Charles*

exercer ma Clemence envers vous, quoi qu'il  
 je n'eusse rien fait contre la Justice, quand  
 j'aurois exercé sur vous ma vengeance. Ju-  
 gez combien est grande la Clemence que  
 j'exerce aujourd'hui envers vous, puis  
 qu'exact observateur de ma parole, je  
 puis me résoudre à violer mon serment.

Fin de  
 cette ce-  
 rémonie.

Après avoir prononcé ces paroles, l'Em-  
 pereur se leva, & reprit cet air de Majesté  
 doux & gracieux qui lui étoit naturel. Le  
 Duc s'approcha, & lui embrassa & baïsa  
 les genoux: l'Empereur lui tendit avec  
 beaucoup de bonté la main pour le relever,  
 & lui permit de la baiser, ce qu'il fit pour-  
 tant à genoux. En même temps on enten-  
 dit crier par-tout dans la grande Sale où ils  
 étoient, *Vive notre très-Auguste Empe-  
 reur! Vive la Clemence de notre Invinci-  
 ble Cesar!* Cette action se passa environ  
 midi, le 7. Septembre: mais le soir aupa-  
 ravant le Duc avoit signé les Articles du  
 Traité suivant.

## ARTICLES

*Du Traité conclu entre l'Invincible Empe-  
reur Charles-Quint, & Guillaume Sei-  
gneur & Duc de Cleves, le 7. Septem-  
bre 1543.*

- I. **Q**UE Sa Majesté Impériale avoit bien voulu par sa Clémence naturelle accorder le pardon au Seigneur Guillaume Duc de Cleves, tant pour lui que pour les siens.
- II. Qu'il déclaroit avoir été porté à le lui accorder à la recommandation, & par les pressantes sollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henry Duc de Brunswic qui l'en avoient prié.
- III. Que pour faire davantage jouïr le Duc Guillaume des effets de sa Clémence, & montrer ausdits Seigneurs Electeurs, & Duc de Brunswic le cas qu'il faisoit de leur recommandation, Sa Majesté Impériale vouloit oublier entierement toutes les offenses qu'il avoit reçues dudit Duc, desquelles il témoignoit avoir tant de repentir.
- IV. Que ledit Duc Guillaume feroit à l'avenir une profession constante de la Religion

ligion Catholique , Apostolique & Romaine , dans laquelle avoient vécu tous ses Prédécesseurs.

V. Que s'il étoit survenu quelque changement dans son País , il s'obligeoit de bonne foi à remettre toutes choses en leur premier état.

VI. Que ledit Seigneur Duc Guillaume promettoit pour touÿours , tant pour lui , que pour ses Descendans , obéissance & fidélité , comme les autres Princes à l'Empire , à Sa Majesté Impériale , & au Roi des Romains , sans leur donner à l'avenir aucun sujet de mécontentement.

VII. Qu'il promettoit de renoncer à present & à l'avenir , à l'alliance qu'il avoit faite avec les Rois de France & de Danemarck , & à toute autre qu'il pourroit avoir faite , & de n'en faire plus à l'avenir.

VIII. Qu'il ne feroit jamais de Ligue avec quelque Prince que ce fût sans en donner avis à Sa Majesté Impériale , & au Roi des Romains , & sans les y comprendre.

IX. Qu'il renonçoit alors & pour touÿours tant en son nom , que de ses Successeurs & Héritiers , à toutes prétentions de quelque nature qu'elles fussent sur la Duché de Gueldres.

X. Qu'il s'engageoit d'assister l'Empereur de toutes ses forces , pour réduire toutes les

les Villes & lieux de la dite Duché de Gueldres, qui ne voudroient pas lui rendre l'obéissance qu'elles lui devoient.

XI. Finalement que les deux Forteresses de Heinberg, & de Siftard, demeureroient au pouvoir de l'Empereur ou du Roy des Romains pendant le temps de dix ans, après quoi elles seront restituées audit Duc.

En vertu de ce Traité, que quelques-uns disent avoir été signé, non pas devant, mais après la cérémonie du pardon, l'Empereur rendit au Duc sa Duché & tous ses pais, hors les deux Forteresses de Heinberg & de Siftard, que Sa Majesté Impériale trouva à propos de retenir, conformément au dernier Article du Traité, comme un gage de la fidelité du Duc. Mais avant que d'aller plus avant, il ne sera pas hors de propos, de retourner un peu sur nos pas pour dire une chose dont l'intelligence est nécessaire à ce que nous avons à dire ensuite. Déjà l'Empereur avant que de quitter l'Espagne, pour affoiblir son Ennemi François I. & se rendre plus puissant lui-même, avoit travaillé sourdement, & par les intrigues des principaux Ministres de sa Cour (gens toujours prêts à faire ce que veulent leurs Maîtres) à détacher le Roy d'Angleterre de l'amitié & de l'Alliance qu'il avoit faite  
avec

Chara  
les,  
Roy  
d'An-  
gleterre

avec François I. ce qui lui réussit.

Font  
allian-  
ce en-  
semble.

Charles V. trouvant Henry disposé à faire ce qu'il souhaitoit, ne fit aucune difficulté de se liguier avec lui, nonobstant l'affront qu'il lui avoit fait, de répudier honteusement sa Tante, & le serment qu'il avoit fait au Pape de ne se reconcilier jamais avec lui, qu'il ne fût rentré dans le sein de l'Eglise Romaine. Mais la vérité est que les sermens des Princes ont toujours une porte de derriere, pour s'en retirer quand il leur plaît; outre que le desir de la vengeance & l'ambition de faire des conquêtes, l'emportent beaucoup chez eux sur les droits de la Conscience. Ces deux Princes demurerent donc d'accord d'attaquer la France en Personne. Que l'Empereur entreroit par la Champagne avec les plus grandes forces qu'il pourroit mettre sur pied, & le Roy d'Angleterre par la Picardie, aussi avec les plus grandes forces. Quoi que ce Traité eût été négocié fort secrettement, François I. ne laissa pas d'en avoir connoissance, & qu'ils se préparoient à entrer vigoureusement en France par deux endroits differens; aussi répondit-il quand on lui donna cet avis. *Qu'il croyoit bien que l'Empereur, & le Roy d'Angleterre avoient fait dessein d'entrer dans son Royaume, mais qu'ils n'avoient pas juré d'en sortir honteusement.*

Pendant que l'Empereur assembloit ses forces, comme nous venons de le dire, & qu'il fit ce que nous venons de rapporter de ses affaires avec le Duc de Cleves, Antoine Paulin Baron de la Garde, Ambassadeur de François I. à la Porte, y faisoit tous les efforts par ses sollicitations pressantes pour obliger l'Armée Ottomane de se mettre en mer, d'autant plus qu'il étoit fort caressé des Turcs qui le traitoient fort souvent; aussi ne faisoit-il pas scrupule de s'accommoder à leur maniere de vivre. Finalement l'Armée Navale composée de cent dix Galeres, & quarante grandes Flûtes, étant bien pourvûe de toutes choses nécessaires, & prête à partir, mit à la Mer, commandée par *Ariadene Barberouffe*. L'Ambassadeur Paulin, s'embarqua avec lui sur l'Amirale, après avoir reçu du Grand Seigneur un Present de deux riches Vestes à la Turque, & de huit beaux Chevaux. Il le chargea de la réponse qu'il faisoit à François I. de la teneur suivante, hors les longs Titres que les Empereurs Turcs se donnent en de semblables occasions.

A ta priere, j'ai accordé avec une fraternelle générosité à Paulin ton Ministre ma puissante Armée, pourvûe de toutes choses nécessaires. J'ai ordonné aussi à *Ariadene* mon Amiral, de suivre tes avis & tes conseils, & de conduire les entreprises,

*Barberouffe  
en Mer*

*Lettre  
de Soliman à  
François I.*

» prises, contre tes Ennemis. Tu auras soin  
 » de ton côté, après avoir heureusement  
 » executé tes Entreprises, de renvoyer mon  
 » Armée à Constantinople avant la rigueur  
 » de l'Hyver. Prends garde que ton Enne-  
 » mi ne te trompe. Il n'aura jamais de paix  
 » avec toi, que lors qu'il t'aura reconnu par  
 » experience, capable de lui faire une bon-  
 » ne guerre. Dieu veuille rendre heureux  
 » tous ceux qui font cas de mon amitié.

*Barbe-  
rouffe  
prend  
Regge,  
#543.*

A la tête de cette formidable Armée, Barberouffe mit à la voile le vingt-cinq Avril; étant arrivé au Fare de Messine, après avoir jetté l'épouvaute dans la Pouille, il donna aussi l'alarme à la Ville même de Messine. Il ne lui fit pourtant pas de mal, car il porta ses armes contre Regge Capitale de la Calabre; & l'ayant trouvée abandonnée de ses Habitans, il la fit brûler. Ensuite il prit & saccoya le Château, & à la sollicitation de Paulin, il donna la liberté à soixante Espagnols qui le gardoient, & particulièrement à Don Diego Gaëtano, qui en étoit Gouverneur, & à toute sa famille; mais ayant jetté les yeux sur une de ses filles, qui n'avoit que dix-sept ans, il la trouva fort à son gré, & la reserva pour assouvir sa volupté; ensuite il l'obligea à embrasser la Religion Mahometane, & l'épousa. Le Pere de la Fille ayant appris cela, alla la voir à Portococolle, où il fût splen-

splendidement reçu & reconnu pour Beau-Pere de Barberouffe, qui le renvoya chargé de presens ; & qui sçait si cet homme ne fût pas bien aise de voir que sa Fille eût fait une si belle fortune ?

Barberouffe partit de Regge, & passa l'embouchure de l'Isle de Carpi le 24. Juin, & fit des courses sur toutes les côtes. Lors qu'il fût vers Gaëte & Ostie, il jetta une si grande consternation dans tout le Royaume, que les Habitans ne se croyoient pas en seureté même sur les Monts Apennins, où ils transportèrent leurs Meubles avec beaucoup de précipitation. Mais la consternation fut plus grande à Rome que nulle part ailleurs. Tout le Peuple étoit résolu de prendre la fuite, & l'on n'entendoit qu'une confusion de cris de voix de ceux qui emportoient leurs Meubles. Durant cette consternation le Cardinal de Carpi, Gouverneur de Rome en l'absence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur à Bossette, reçut une Lettre de l'Ambassadeur Paulin, qui rassura les plus timides. Par cette Lettre il prioit le Cardinal d'assûrer les Romains, qu'ils n'avoient rien à craindre. Que l'Amiral du Grand Seigneur ne pouvoit rien faire sans son avis, que lui ( Paulin ) avoit ordre du Roy son Maître de ne faire aucun mal qu'aux seuls Ennemis de la France ; & que loin de vuloir rien entreprendre

*Il fait des courses jusques à Naples, & donne l'alarme à Rome.*

contre

contre les Sujets de Sa Sainteté, & du Saint Siege, le Roy son maître étoit prêt de répandre son sang pour leur défense. Carpi ayant reçu cette Lettre, monta à cheval; & la portant dans la main, alla dans toutes les rues de la Ville, assurant le Peuple, qu'ils n'avoient rien à craindre, qu'ils étoient en seureté autant qu'ils l'eussent jamais été, & qu'on n'en vouloit aucunement aux Sujets de Sa Sainteté, comme le Roy de France venoit de l'en faire assûrer; ainsi les plus timides reprirent courage, & la consternation cessa.

*Non-  
vulle  
crainte.* Mais ce calme ne dura que la moitié d'un jour & une nuit, car le lendemain au matin, sans que l'on ait jamais pû sçavoir sur quoi fondé, il se répandit un bruit de toutes parts, que la seureté que leur avoit promise l'Ambassadeur Paulin, n'étoit qu'un artifice pour les tromper, & les endormir, afin de les surprendre plus facilement; de sorte qu'il y eût plus de consternation & de confusion que jamais; jusques-là que l'on disoit hautement que le Cardinal Carpi les trahissoit, de quoi il fut si effrayé, que de peur d'insulte, il n'osa plus se montrer en public. On voyoit les femmes prendre confusément la fuite, emportant leurs petits enfans sur les bras, ou les menant par la main, pour s'aller refugier à Sabine, Tivoli, & aux montagnes voisines; les hommes

mes portoient les Meubles. Les Religieuses sortoient de leurs Convents, pour aller chercher quelque seureté dans les Montagnes, & les Barons Romains assembloient tout ce qu'ils pouvoient de gens capables de porter les armes, pour se défendre contre les Barbares. Il y a des Historiens qui disent que cette seconde allarme commença justement lors que l'Armée Turque étoit entrée dans l'embouchure du Tybre, pour faire provision d'eau, dont ils manquoient.

Après avoir fait provision d'eau, ils remirent à la voile pour Marseille où Barberousse fut reçu avec tant de magnificence, que hors la maison du Roy, les honneurs qu'on lui fit n'étoient en rien moindres, que ceux que l'on fit à l'Empereur Charles V. Il fut même logé dans le même appartement, que ce Prince avoit occupé passant à Marseille. Paulin alla en poste à Paris pour apprendre de la propre bouche du Roy, ce qu'il vouloit qu'on executât. François I. envoya une magnifique Ambassade à Barberousse, & lui fit présent d'un grand Buffet garni de vases d'argent. Barberousse envoya vers le Roy son Lieutenant Agasan, & pour present un cheval de fort grand prix, avec des harnois à la Turque fort riches. De toutes les Provinces il accourut une foule incroyable de gens à Marseille pour voir, non-seulement l'Armée  
Nava-

*Barberousse arrive à Marseille.*

Navale, la plus belle que la Mer eût jamais vûe, mais aussi, le faste & la magnificence de Barberouffe, qui avoit à sa suite plus de cinquante Officiers ou Gentils-hommes, superbement habillez à la Turque, avec de riches Turbans sur la tête, & plus de trente Pages. Outre le cheval, il fit encore present au Roi de huit Mores parfaitement beaux à leur maniere, qui plûrent beaucoup à la Reine.

*Prise de  
Nice.  
1543.*

Paulin de retour de Paris porta les Instructions & les ordres pour tout ce qu'on devoit entreprendre, sçavoir, que l'Armée Navale Chrétienne, consistant en vingt-deux Galeres & dix-huit Vaisseaux, se devoit joindre à la Turque, pour aller attaquer ensemble la Ville de Nice. C'est une Ville en Provence qui appartient au Duc de Savoye, mais depuis long-tems enviée & muguetée par les François, parce qu'elle est une des Clefs de leur Pais de ce côté-là. Barberouffe commandoit en Chef les deux Armées, quoi que la Françoisise fût ordinairement commandée par son Amiral & Paulin. Cette formidable Armée, qui couvroit tellement la Mer, qu'on auroit dit que c'étoit une Ville mouvante, étant arrivée devant Nice, jetta une telle consternation parmi les Habitans, que voyant bien qu'ils n'étoient pas en état de se défendre, ils s'enfuirent vers les Montagnes

agnes plus éloignées , de sorte que les François & les Turcs y entrèrent , & la saccagerent à l'envi , avec beaucoup de barbarie.

Mais François I. n'en vouloit pas tant à la Ville mal fortifiée , & défendue par une méchante Garnison , qu'à la Citadelle , qui passoit pour imprenable. Il crût pourtant en venir à bout , la croyant mal pourvue , & incapable de résister aux efforts de deux si puissantes Armées Navales. Le Roy n'eut pas sujet de se plaindre des Turcs , ni des François , qui l'assiégerent vigoureusement , & commencèrent à la battre par Mer & par Terre avec tant de furie , qu'il sembloit qu'ils vouloient enlever les montagnes de rocher , sur lesquelles elle est bâtie. Mais ils trouverent une si vigoureuse résistance , que le Siège traîna en longueur , parce que Barberouffe n'en vouloit pas avoir le démenti , & que François I. avoit ordonné de la prendre à quelque prix que ce fût. Cependant le Marquis de Guast , Gouverneur de Milan , qui sçavoit de quelle importance étoit à l'Empereur cette place , & qui avoit sur pied une formidable Armée , courut en personne à son secours. Dès que les Turcs & les François le virent approcher , de rage ils mirent le feu à la Ville , après l'avoir entierement pillée , se rembarquèrent , & s'en retournèrent à Marseille,

seille, & à Toulon, où la plus grande partie de l'Armée se retira. André Doria & Don Gartia de Toledo, qui avoient joint les deux Flottes, l'Italienne & l'Espagnole, se présentèrent comme s'ils eussent eu dessein de donner Bataille, mais ils ne firent qu'escarmoucher, ce qui confirma les soupçons qu'on avoit répandus, que Barberouffe & Doria étoient d'intelligence : quoi qu'il en soit, ils auroient pû se battre & ne le firent pas.

*Genes*  
*allarmés.* Barberouffe de retour à Marseille, où il fut bien reçu & bien logé, demanda qu'on lui donnât au Printemps les Munitions de bouche & de guerre nécessaires pour l'Eté suivant, ce que l'on fit largement. Ainsi on fit de nouveaux projets pour la Campagne suivante. Quoi que Paulin eût assuré la Ville de Gènes, qu'elle n'avoit rien à craindre, elle ne laissa pas de vivre dans de continuelles allarmes, & de faire les provisions nécessaires pour se défendre en cas de besoin, car il leur fâchoit de voir l'Armée Turque passer l'hyver à Toulon.

*Plaintes*  
*generales.* Cependant on parloit diversement là-dessus dans toute l'Europe. Les Espagnols & Partisans de Charles V. étoient comme des enragez contre François I. On publioit même des Ecrits atroces contre une telle iniquité & impiété, d'avoir appelé les Turcs à leur secours, de les avoir reçûs, & logez

logez dans leurs Ports pour donner l'alarme, opprimer, & ruiner la Chrétienté. Les François de leur côté accusoient violemment l'Empereur, d'avoir l'avidité d'engloutir la France, d'avoir fait alliance avec un Roi Persécuteur du Saint Siège, afin de mieux réussir dans son dessein, & d'avoir réduit le Roi très-Christien à la nécessité de demander du secours au Turc, aucun Prince Chrétien n'osant lui en donner, de peur de devenir la victime de l'Empereur, qui travailloit à ruiner la France, afin de pouvoir plus facilement élever la Maison d'Autriche à la cinquième Monarchie du Monde. Mais les Personnes désintéressées, & tant de Peuples, qui se voyoient ruiner & mettre en pièces par les brigandages des Turcs, de Charles V. & de François I. donnèrent mille maledictions aux dissensions, inimitiez, querelles, ambition, avidité, guerre, peu de foi & de conscience de l'un & de l'autre, qui ruinoient l'Eglise & toute la Chrétienté.

Les Historiens François, bien que naturellement idolâtres de leur Nation, & de leur Monarchie, qui à la vérité méritent infiniment d'être estimées, & qui ont accoutumé de pallier adroitement & de couvrir d'une belle apparence jusqu'à leurs plus grands défauts, (entre lesquels excelle le Dupleix) ne laissent pas de desapprouver  
*Les François méritent la bien-*  
*ment.*  
 1542

cette

cette action ; car après avoir parlé de la Ligue de l'Empereur avec les Anglois & les Allemans Luthériens , pour faire la guerre à la France , & de ce que François I. avoit envoyé à Constantinople le Baron de la Garde , pour y conclure une Ligue avec le Turc , il fait là-dessus la réflexion suivante : *Voilà une belle conduite du Roi très-Chrétien , & du Roi Catholique : pendant que celui-ci fait des Traitez avec les Heretiques Anglois & Allemans pour faire la guerre à la France , l'autre se ligue avec le Turc contre l'Empereur. Tels furent les fruits de leurs passions , mais ils n'étoient l'un & l'autre que des instrumens en la main de Dieu , pour les châtier l'un par l'autre.*

François I.  
plus  
b. à ma-  
ble que  
Charles  
V.

Il est vrai que cet Ecrivain , qui en cela parle en Théologien , ne lâche ce mot de censure contre François I. que pour avoir lieu de rendre plus odieux Charles V. Je croi pourtant , pour dire la vérité , qu'il sçavoit mieux qu'il ne disoit ; car enfin la conduite de François I. ne peut pas être comparée à celle de Charles , que je ne prétends pas entièrement disculper. Il est certain que le Roi d'Angleterre n'auroit jamais pensé à se séparer de l'Eglise Romaine s'il n'avoit été assuré que François I. se ligueroit avec lui ; & que les Luthériens n'auroient jamais tant fait les fiers avec l'Empereur leur Maître en Allemagne , s'ils

s'ils n'avoient été assurés de l'appui, du secours, & de la protection de François I. Et si ces deux Princes eussent été bien ensemble, les Luthériens & les Calvinistes auroient été aussi-tôt détruits que nez, & les Turcs n'auroient jamais fait de si grands progrès sur les Chrétiens. Mais il faut avoir la bouche fermée, & laisser faire la Providence. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas faire plus de honte à la mémoire d'un aussi grand Prince que François I. mais on ne sçauroit jamais approuver l'alliance qu'il fit avec les Turcs, ni empêcher qu'elle ne fasse du tort à sa mémoire. Les hommes se peuvent servir pour leur défense des autres hommes, mais il ne faut jamais y employer les Ennemis de Dieu.

Il sembloit que l'Espagne ignorât les afflictions & les disgrâces dont l'Allemagne, l'Italie, & la France étoient accablées; car on ne pensoit qu'à célébrer les Noces du Prince Philippe, alors âgé de seize ans, selon l'ordre que l'Empereur en avoit donné. Elles furent célébrées à Salamanque le quinze Novembre. L'élite de la Noblesse & des Grands de Castille & de Portugal y assista. L'Epouse étoit Donna Maria, Fille de Don Jean III. Roi de Portugal, Cousine germaine du Prince Philippe son Epoux, & il y eut cela de particulier en ce mariage, que l'on n'a peut-être jamais plus

*Noces  
du Prince  
Philippe.*

vû, ou du moins fort rarement, que l'Époux & l'Épouse étoient nez en une même année, en un même mois, en un même jour, & en une même heure, chose très-rare. Le Pape donna la dispense pour la parenté. Don Ferdinand Alvarez de Tolede fut envoyé sur les Frontières du Roiaume, pour recevoir la Princesse, accompagné de deux Grands, vingt-quatre Comtes, Marquis ou Vicomtes, & quarante Gentils-hommes, qui avoient chacun leur train particulier.

*Épig.  
de Lan  
ar. 17.*

Cependant l'Empereur en Allemagne, pensoit bien plus à la guerre, qu'aux réjouissances d'Espagne; car après avoir donné la paix au Duc de Cleves, aux conditions ci-dessus rapportées, il envoya incontinent son Armée, commandée en Chef par Gonzague son Lieutenant, pour assiéger Landrecy, & il alla à Cambrai en attendre l'événement. Le siège fut commencé fort vigoureusement. On dressa trois batteries qui firent un grand effet sur les Fortifications, qui étoient nouvelles & faciles à s'ébouler. Mais comme la Garnison étoit extrêmement forte, & que le jour qui précéda le siège, les Ducs de Nevers & d'Aumale, avec plusieurs autres Capitaines de réputation, s'étoient jettés dans la Place pour la défendre, & que d'ailleurs l'hiver approchoit, le siège traîna si fort en longueur,

gueur, qu'on eut le tems de lui donner du secours.

Cependant François I. avoit déjà assem-  
blé un bon corps d'Armée, pour envoyer  
du secours au Duc de Cleves, qu'il croyoit  
prêt à se bien défendre. Il croyoit d'ail-  
leurs qu'il seroit appuyé par quelques Prin-  
ces d'Allemagne. Mais quand il vit que  
tout cela avoit si mal réüssi, & qu'il eût  
appris le siège de Landrecy, il grossit son  
Armée, & y alla lui-même en personne,  
s'assurant de faire lever le siège, fondé sur  
ce qu'il y conduisoit des Troupes fraîches,  
& courageuses, & que celles de l'Empereur  
étoient fort fatiguées. L'Armée étoit forte  
de trente-sept mille hommes, sçavoir,  
douze mille Suisses, cinq mille Allemans,  
douze mille François, & huit mille hom-  
mes de Cavalerie, en l'ordre suivant. Fran-  
çois de Bourbon Comte de Saint Pol, &  
l'Amiral commandoient l'Avant-Garde;  
dans laquelle étoient une partie des Suisses  
& des Allemans. Dans le corps de Bataille,  
qui étoit le plus considérable, étoient le  
Roi & le Dauphin. L'Arriere-Garde étoit  
commandée par les Ducs de Vandôme &  
de Guise. Il n'y eut point de poste marqué  
pour la Cavalerie legere, qui couroit tan-  
tôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour  
découvrir la marche des Ennemis.

L'Empereur qui étoit à Cambray, n'eut

*Charles  
se pré-  
pare à  
donner  
Batail-  
le.*

pas plutôt appris le dessein de François I. qu'il alla se mettre à la tête de son Armée devant Landrecy, avec une ferme résolution de donner Bataille, croyant bien que François I. venoit pour le même dessein. Il fut encouragé à l'entreprendre, par un renfort de cinq mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui avoit menez. Les Auteurs Espagnols & d'autres assûrent, que l'Empereur s'étoit approché un jour de François I. & lui avoit présenté la Bataille, mais qu'il ne l'avoit pas voulu accepter. Paul Jove au contraire, Mezerai, & autres Ecrivains François, & entr'autres Monluc, qui commandoit un Régiment de Cavalerie dans l'Armée de François I. soutiennent, que ce fut François I. qui la presenta à Charles V. qui ne fut pas d'humeur de l'accepter, en quoi il y a de l'abus, ou de la flatterie.

*Le siège  
levé.*

Autant que j'en ai pû découvrir la vérité dans les Auteurs desintéressez, François I. estima qu'il devoit être content, d'avoir obligé un si puissant Ennemi à lever honorablement le Siège. Le Roi voyant donc que les Impériaux avoient travaillé toute la nuit à la construction d'un Pont sur la Riviere, pour le pouvoir attaquer plus facilement, après avoir mieux pensé à tout, prit la résolution de partir cette même nuit-là, ou du moins une heure avant le jour du lende-

l'endemain, ce qu'il executa avec si peu de bruit, qu'il s'aquit plus de gloire par cette retraite, que par le secours qu'il avoit donné à Landrecy, & pour avoir forcé une si puissante Armée à décamper de devant cette Place après six semaines de Siège. En effet, il prit si bien son tems, & trompa si bien l'Armée de l'Empereur, qu'il se retira à la face des Impériaux, chose qu'ils croyoient du tout impossible. Mais parce qu'on a parlé de cette retraite comme d'un miracle, je crois être obligé d'en rapporter quelques particularitez.

François I. fit semblant toute la nuit de faire faire des travaux pour se fortifier dans son camp. Pour mieux tromper l'Ennemi, il fit allumer des feux en plusieurs endroits, en sorte qu'il sembloit à la lueur du feu, que les pièces de bois qu'il avoit fait planter pour les soutenir, étoient autant de Soldats. Le Capitaine Salazar qui avoit été envoyé pour reconnoître les François y fut trompé lui-même, au rapport de Paul Jove, qui louë beaucoup ce stratagème. Le soir le Roi fit mettre en état l'Artillerie & le bagage avec une grande diligence. On ôta les sonnettes des mulets de charge, & sans trompettes ni tambours, on les fit marcher sans bruit vers Guise. A minuit, on fit partir l'Infanterie avec beaucoup de

*Retraite  
le glo-  
ritieuse.*

Capitaines de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Une heure avant le jour la Cavalerie suivit à grands pas, & l'on garda un renfort considérable pour l'arrière-garde. Il est certain que cette retraite fut fort glorieuse à François I. & que les Espagnols même ne pûrent s'empêcher de lui donner des éloges, d'avoir executé son dessein de faire lever le Siège à la face de l'Empereur, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, & d'avoir scû s'en retourner si habilement chez lui sans avoir perdu un seul homme. C'est ici la sixième fois que Charles V. a eu la honte d'avoir manqué ses entreprises, depuis qu'il étoit Empereur jusques à l'année présente.

*Pasqui-  
nati ou  
truce.*

Tout l'Europe fut dans l'étonnement d'apprendre ce qui venoit d'arriver en cette occasion, chacun faisoit le signe de la Croix, comme parlent les Catholiques, par la surprise où il étoit : & personne ne pouvoit comprendre comment il étoit possible, que ces deux grands Monarques, qui avoient disputé de l'Empire, qui avoient vécu en continuelle jalousie l'un de l'autre pendant 24. ans. Qui n'avoient jamais manqué de sujets de disputes & de querelles, qui n'avoient jamais rien tant souhaité que de se faire le plus qu'ils pourroient de mal l'un à l'autre. Qui faisoient un jeu de devenir parjures & perfides l'un envers l'autre.

tre dans tous les Traitez qu'ils faisoient ensemble. Qui ne cherchoient jamais que les moyens de se tromper réciproquement. Qui se menaçoient tant l'un l'autre, & se diffamoient par des calomnies & des écrits publics. Qui s'étoient fait la guerre en tant de lieux. Qui sembloient être nez pour disputer à qui auroit le premier rang entre les gens courageux. Qui de loin s'étoient si souvent donnez défis pour se battre en duél, & qui étoient alors si proche l'un de l'autre, & chacun à la tête d'une formidable Armée, se fussent ainsi séparés sans donner un seul coup, je ne dirai pas d'épée, mais non pas même de poing en l'air, pour faire voir du moins aux Etoiles qu'ils avoient des mains. Aussi Pasquin accoutumé depuis long-tems à découvrir au public les méchancetez les plus cachées, dit là-dessus une chose qui plût à tout le monde, car interrogé par Marphorio pour quelle raison l'Empereur & François I. ne s'étoient pas donné Bataille devant Landrecy, il répondit, *Et pourquoi voulez-vous que les Maîtres se battent sur terre, puis que leurs serviteurs André Doria, & Ariadene Barberousse ont fait serment à S. George, & à Mahomet, de ne se point battre sur mer?*

Il est certain, autant qu'on peut com-<sup>Vérita-</sup>  
pter sur ce que disent les Auteurs, que l'Em-<sup>ble est</sup>  
pereur <sup>fin de</sup>

*Charles V.*  
 pereur témoigna un fort grand déplaisir de ce mauvais succès, & qu'il accusa avec beaucoup de ressentiment tous les Officiers de lâcheté. Il y en a pourtant qui assûrent que cette censure apparente n'étoit qu'une feinte, & qu'au fonds l'Empereur étoit bien aise de ce qui étoit arrivé, parce que son principal dessein étoit bien de tenter la prise de cette Place, mais de ne rien risquer, ayant besoin de ses Troupes pour donner du secours au Roi Ferdinand son Frere, qui étoit opprimé plutôt qu'attaqué par la fureur des Armes de Soliman en Hongrie, où il avoit déjà perdu tant d'hommes & de Places, & laissé toute la Chrétienté; qu'ainsi il ne jugea pas à propos de donner, ni d'accepter la Bataille, dont l'évenement est toujours incertain; & quand il auroit remporté la Victoire, cela ne se pouvoit faire sans répandre beaucoup de sang de ses propres Troupes, ce qui auroit animé davantage le Turc contre le Roi Ferdinand, quand il auroit vû qu'il ne pouvoit en attendre de secours.

*Charles V. à Cambrai.*  
 Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant bien qu'il ne pouvoit plus rien faire dans cette Campagne, licentia une partie de ses Troupes, partit le 1. Novembre pour Cambrai, & alla assouvir le chagrin qui le devoit contre les pauvres Habitans de cette Ville, fâché contre eux, de ce qu'ils avoient  
 favo-

favorisé les François en plusieurs occasions, quoi qu'ils alleguassent qu'ils y avoient été obligez par l'Evêque leur Seigneur. Mais sans avoir égard à leurs remontrances, il les condamna à entretenir à leurs dépens une bonne Garnison dans la Ville, jusques à ce que pour se mieux assurer d'eux il eût fait bâtir une Citadelle, qu'il donna ordre de commencer incessamment. Monsieur de Langé en parle pourtant d'une autre manière, car il prétend que ce fut Monsieur de Croüy qui en étoit Evêque, qui porta l'Empereur à faire bâtir la Citadelle, afin de pouvoir mieux tenir en bride des Sujets, qui refusoient souvent de lui obéir; quoi qu'il en soit, la Citadelle fut bâtie.

L'Empereur ne demeura qu'un mois à <sup>à Spi-</sup> Cambray, parce qu'ayant indiqué la Dié- <sup>re post-</sup> te à Spire pour le commencement de Fé- <sup>la Dié-</sup> vrier, il résolut de s'y rendre de bonne heure, pour mettre les affaires en état; il y arriva en effet le 9. Janvier. Le jour marqué pour l'ouverture de la Diète étant venu, l'Empereur la commença par déclamer avec beaucoup de passion contre François I. Il exagéra beaucoup l'alliance qu'il avoit faite avec Soliman, & fit voir que c'étoit une conduite indigne d'un Prince Chrétien. Il parla de l'union de son Armée Navale avec celle du Turc. Des grands dommages qu'elle avoit causez à la Chré-

tiété. Il rapporta le Sac & l'Incendie de Nice. La desolation causée par Barberousse, qui avoit dépeuplé tant de Pais pour en emmener Esclaves les Habitans. Il exagéra sur-tout l'action de François I. d'avoir gardé pendant tout l'hyver l'Armée de Barberousse à Marseille, & de lui avoir fourni toutes les choses nécessaires, afin d'achever de ruiner au Printemps suivant toutes les côtes Chrétiennes de la Mer Méditerranée.

La Diète  
de 1544  
con-  
tra  
Fran-  
çois I.  
1544.

Ce discours de Charles V. prononcé d'une maniere touchante, & comme en pleurant, accompagné de soupirs qui sembloient venir du fond du cœur navré de douleur, & non pas d'une passion de vengeance, fit tant d'impression sur l'esprit de toute la Diète, qu'ils se mirent tous à crier contre François I. l'appellant *Scite*, *Renegat*, *Barbare*, *Ennemi de Jesus-Christ & de l'Eglise*; & tant Catholiques que Protestans, ils prirent tous unanimement la résolution d'assister l'Empereur de toutes leurs forces pour abattre, & ruiner la France; on y délibéra même de ne lui plus donner la qualité du Roi. Aussi lors que ce Prince envoya ses Ambassadeurs à la Diète pour justifier sa conduite, ils refusèrent, non-seulement de laisser entrer dans ce lieu sacré les Ministres d'un Prince qu'ils appelloient *Renegat*, mais de plus ils firent mille ou-  
trages.

trages au Gentil-homme que les Ambassadeurs avoient envoyé pour demander des Passeports. On fit encore publier des défenses sur peine de la vie, à tous les naturels Allemans, ou autres qui auroient été naturalisez en Allemagne, de porter les Armes au service du Roi de France.

L'Empereur voyant que le Parti des Luthériens étoit de beaucoup accru, & qu'il en pouvoit tirer de grands secours, résolut de leur faire plaisir pour la seconde fois. Pour cet effet il fit publier un ample Decret, par lequel il suspendoit de nouveau l'exécution de l'Edit d'Ausbourg, avec défenses expresses d'inquiéter personne pour cause de Religion. Il ordonnoit de plus que jusqu'à un Concile libre, général, ou National, qui s'assembleroit en Allemagne, on remettroit la décision de tous différens à la prochaine Diète. Que chacun des deux Partis jouïroit paisiblement des Biens Ecclesiastiques dont il étoit en possession; que la Chambre Impériale seroit mi-partie, c'est-à-dire, que la moitié de ceux qui la composeroient, seroient Catholiques, & l'autre moitié Luthériens, à commencer du premier jour auquel on a accoûtumé de renouveler les Juges.

Ce Decret fut infiniment agréable aux Luthériens ou Protestans, qui se mirent à prôner Charles V. comme le plus juste, &

le plus zélé Empereur pour le Bien public que l'on eût jamais vû. L'Electeur Jean Frederic de Saxe, en fut plus content que personne, en qualité de Chef des Protestans. Il alla d'abord en remercier l'Empereur, & fit un Traité particulier avec lui, par lequel il s'obligea de reconnoître le Roi des Romains, & de lui envoyer pour cet effet un Ambassadeur, ce qu'il fit, & tous les autres Protestans, qui l'avoient refusé jusques-là, le firent aussi à son imitation. De son côté, l'Empereur confirma à l'Electeur, le Traité réciproque qu'il avoit fait avec le Duc de Cleves pour la succession des Maisons, de l'une à l'autre, quand elles viendront à manquer.

Catho-  
liques  
mal  
contents.

Les mêmes raisons pour lesquelles les Protestans s'étoient tant réjouis du Decret, firent que les Catholiques en furent extrêmement affligez. Ils s'en plainquirent hautement, particulièrement les Ecclesiastiques, qui en firent grand bruit, & le Nonce alla jusqu'à faire ses protestations de nullité contre le Decret : Mais l'Empereur, qui ne manquoit pas d'habiles gens pour défendre ses intérêts, les contenta en leur faisant dire, *Qu'il avoit eu de grandes raisons de faire un Decret. Qu'il avoit considéré, qu'autrement il avoit à craindre que les Luthériens, dont les Suffrages l'emportoient de beaucoup sur ceux des Catholiques, ne l'obligas-*

bligeassent à faire encore pis, & qu'au fonds le Decret ne contenoit autre chose, sinon que la décision des différens de la Religion, seroit renvoyée à la prochaine Diète. Raisons qui firent tant d'impression sur l'esprit des Catholiques, que non-seulement ils donnerent des loüanges au zèle de l'Empereur, mais qu'ils donnerent même leur consentement au Decret, quoi qu'ils le jugeassent fort préjudiciable.

Les François ne manquerent pas de prendre droit sur ce Decret de l'Empereur pour disculper leur Roi, en faisant voir le préjudice qu'un tel Decret faisoit aux intérêts de l'Eglise, du S. Siège, & des pauvres Catholiques, & combien il étoit favorable aux Luthériens, disant que ceux qui aimoient la nouveauté, & qui n'étoient pas bien fermes dans la Foi, ne manqueroient pas d'embrasser hardiment l'hérésie, la voyant appuyée & protégée par l'Empereur. On fit même à Paris un petit ouvrage Latin, dans lequel on faisoit voir que l'Empereur en soutenant l'hérésie au lieu de l'abbatre & de l'opprimer, faisoit plus de mal à l'Eglise de Jesus-Christ, que le Roi François I. d'avoir fait Alliance avec le Turc, par la nécessité indispensable de se défendre, parce que le mal que faisoit en cela le Roi, n'étoit au fonds que pour un peu de tems, & les dommages arrivez à

*Charles  
& François  
également  
blâmez.*

cette

cette occasion, ne tomboient que sur un petit nombre de particuliers ; au lieu que l'Empereur ruinoit l'Eglise entiere, & le S. Siège pour toujours. Au fonds on crioit généralement contre l'un & contre l'autre dans toute l'Europe, de ce que l'un ruinoit & scandalisoit toute la Chrétienté, par une Foi flottante entre Jesus-Christ & Mahomet, & que l'on ne pouvoit bien juger si l'autre étoit disciple de Jesus-Christ, ou de Luther ; il est vrai qu'à en juger par les dehors, ces deux Monarques n'étoient ni à Dieu ni à Mammon en de telles circonstances & occasions.

Barberouffe  
passé  
par Génes.  
1544.

Barberouffe ayant passé l'hyver à Toulon & à Marseille, au grand profit des Habitans de ces deux Villes, qui lui acheterent à bon marché le butin qu'il avoit fait, mit à la voile le vingt-deux Avril, après avoir fait toutes les provisions nécessaires aux dépens du Roi, avoir été bien régalez lui & les Officiers de son Armée, avoir fait mettre en liberté tous les Forçats Turcs, qui étoient sur les Galeres du Roi, & avoir promis de faire tout le mal qu'il pourroit sur les Côtes des Pais appartenant à l'Empereur. En deux jours il arriva à Va, Port qui est au voisinage de Savonne, où la Seigneurie de Génes envoya deux Galeres avec quatre Sénateurs pour lui faire compliment de leur part, & lui faire present de cent piéces

ces de Drap, & de Velours, & de beaucoup de rafraîchissemens, que Barberousse reçut fort honnêtement, & leur promit de ne causer aucun dommage à leurs Etats, ce qu'il exécuta ponctuellement. De-là il alla à l'Isle d'Elbe.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il écrivit une Lettre fort honnête à Jacques Appian Seigneur de Piombino, qu'il lui envoya par un de ses Gentilshommes, avec ordre de le prier encore de bouche de lui faire la grace de lui donner un jeune Esclave qui étoit en son pouvoir, fils de Sinan, Juif, qui s'étoit fait Chrétien, son grand ami, & qui avoit été pris à la guerre de Tunis, lui promettant qu'il reconnoitroit ce plaisir, & ne causeroit aucuns dommages à ses Terres. Appian ayant pris conseil de ses Ecclesiastiques, qui lui dirent qu'il ne pouvoit faire cela en conscience, lui fit réponse qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande, parce que ce jeune garçon s'étant fait Chrétien, les Loix de sa Religion ne lui permettoient pas de le lui rendre. Il ne laissa pas de lui envoyer beaucoup de rafraîchissemens. Barberousse conçut tant de colere de ce refus, qu'il fit jeter dans la Mer les Prefens du Prince Piombino, & mettre à terre six mille Soldats Turcs, avec ordre de faire tous les ravages possibles dans l'Isle, qu'ils saccagerent avec plus de fureur, que si ç'eussent été

*Domma  
mages  
causez  
au Prin-  
ce de  
Piombi-  
no.*

été des Ours & des Lions. Ils emporterent un riche butin , & firent jusqu'à 800. Esclaves. Appian voyant la faute qu'il avoit faite de perdre tant d'Ames pour en sauver une seule , & pour éviter qu'il ne lui arrivât pis , prit le parti d'appaïser Barberouffe en lui envoyant le jeune Garçon, magnifiquement habillé à la maniere d'Italie , après quoi il s'en alla, chargé de butin & d'Esclaves. Arrivé à Talamon , il fit débarquer l'Artillerie avec toute la diligence possible & mit ce Village en cendres. Mais s'étant ressouvenu qu'il y avoit eu un fameux Corsaire , nommé Barthelemi Talamon , qui commandant les Galeres du Pape avoit fait une descente dans l'Isle de Lesbos , où il avoit ruiné tout le bien que son Pere y possédoit , que c'étoit le même qui étoit mort il n'y avoit pas long-tems , & qu'il avoit été mis dans une Tombe honorable , il le fit déterrer , brûler , & jeter ses cendres au vent.

*P'us  
sieurs  
domma  
ges.*

Ensuite ses gens s'étant avancez plus loin dans le Pais , se rendirent Maîtres d'un lieu nommé Montano , qu'ils ruinerent, saccagerent, & en emmenerent Esclaves presque tous les Habitans , au nombre de plus de 600. De-là ils furent à Porto-Ercole , situé dans un bon Pais , qu'ils saccagerent aussi , & emmenerent plusieurs Esclaves. Il voulut en faire autant à Orbitello, mais il trou-

va ce lieu si bien gardé, qu'il n'osa l'attaquer. Ensuite il alla en personne à Ischia, lieu appartenant au Marquis du Guast, contre lequel il étoit irrité, à cause qu'il avoit été en personne lui faire lever le siège de Nice; de sorte que pour se venger, il saccagea & brûla *Tarino*, *Pausa*, *Varano*, & autres lieux appartenans à ce Marquis, où il fit 2230. Esclaves de l'un ou de l'autre sexes cela arriva le vingt-deux Juin. Il essaya de prendre Ischia, mais il trouva la Place trop forte de situation, étant bâtie sur une haute colline flanquée de murailles, il prit encore & saccagea *Procida*, mais il y trouva peu de butin, & point d'Habitans, lesquels ayant été avertis, s'en étoient enfuis, & avoient emporté tout ce qu'ils avoient pû de leurs meilleurs effets.

Il arriva au matin du vingt-cinq du même mois devant la fameuse & délicieuse *Autras.* Ville de Pouzzol. Il fit mettre à terre ses meilleures Troupes & l'Artillerie, & commença à battre la Ville avec une furie infernale, encouragez qu'ils étoient par l'esperance de faire un grand butin dans un lieu aussi riche que celui-là. Comme il n'y avoit qu'une petite garnison dans la Place, il fut sur le point de l'emporter, lors que D. Pietro de Toleda Vice-Roi de Naples, arriva avec l'élite des Troupes, & de la Noblesse du Pais, & l'obligea à se retirer.

D. Pietro agissoit bien en cela pour le bien public, mais il étoit encore particulièrement interressé à la conservation de Pouzzol, où il avoit un magnifique Palais, & Jardin délicieux, qu'il appelloit *Mio-cuore*, son cœur, outre que cette Ville en général est appellée *les Délices de Naples*. Cependant Barberouffe eut l'habileté de retirer ses Troupes & d'embarquer son Canon, sans avoir rien perdu. Le vingt-six Juin il en partit & alla droit au Cap de Massa. Jeannetin Doria étant sorti avec vingt-cinq Galeres du Canal de *Nizita*, le poursuivit, & fit tirer quelques coups d'Artillerie sur son Arriere-Garde; mais il sembloit que Barberouffe s'en mocquoit, comme s'il eût cru, qu'il n'avoit pas dessein de lui faire du mal, étant Neveu d'André Doria, dont il connoissoit les intentions, selon le bruit qui en couroit.

Barberouffe  
sur les  
Côtes  
d'A  
massa.  
1444

Tous ces desordres, ces dommages, la terreur & la consternation que Barberouffe avoit jettée dans la plus grande partie de l'Italie, par ses pirateries, ne furent pas capables d'assouvir l'avidité de ce Barbare. Fâché qu'un aussi grand Monarque que Soliman, accoutumé à faire des progrès & des conquêtes, eût mis une si puissante Armée en Mer sous son Commandement, & avec de si grandes dépenses, sans avoir fait aucune prise considérable: craignant d'ail-

leurs

leurs de retourner à Constantinople, avec si peu de butin, il doubla le Cap *Della Campagna*, avec résolution d'insulter la Côte d'Amalfi, & particulièrement la Ville de Salerne, où il esperoit de faire un riche butin, & où il avoit résolu de faire un grand carnage. Il communiqua son dessein à son Conseil de guerre, & comme tous ceux qui le composoient, étoient âpres à la proye, il n'y en eut pas un seul qui ne l'approuvât & ne lui offrît d'y faire de son mieux.

Cette formidable & barbare Armée arriva donc le Vendredy vingt-sept Juin au point du jour à la vûe de Salerne, s'approchant du Port & de la Plage lentement, comme si elle fût arrivée dans ses Terres, les Enseignes déployées, & au bruit des Trompettes & des Tambours. Les pauvres Habitans éveillés par le bruit, & consternés de voir leur Mer couverte de tant de Vaisseaux Infidèles, & les plus courageux même jugeant qu'ils n'étoient pas en état de se deffendre, sans achever de s'habiller, loin de pouvoir mettre en sûreté ce qu'ils avoient de plus précieux, sortirent en foule par la porte de derriere qui regarde la terre, & se sauverent dans les montagnes voisines, pendant que Barberousse faisoit débarquer ses Troupes sur la Plage. Mais lors que le secours des hommes manqua à cette misérable Ville, celui du Ciel la sauva; car

dans

*Il est surpris par la tempête à Salerne.*

dans le moment que les Galeres les plus avancées se préparoient à jeter l'Ancre, on vit l'air s'obscurcir, avec des éclairs & des Tonnerres, & se lever un si furieux vent du côté de la Terre, qu'en un moment il se forma une tempête si terrible, que toute l'Armée Navale des Turcs fut obligée de gagner le large, s'éloigner de la plage, & s'abandonner au gré des vents, avec beaucoup de perte. Entr'autres deux Galeres dans lesquelles il y avoit beaucoup de Chrétiens. Les Habitans ayant vû, ou eu avis de ce qui étoit arrivé, se mirent à rendre grâces à Dieu & aux Saints leurs Patrons. Ainsi fut sauvée cette Ville, dans laquelle il y avoit plus de cinquante mille Ames, & à laquelle on a appliqué le Proverbe, *Civitas nobilis quam edificaverunt Sem, Cham, & Japhet*, la grande Ville, bâtie par Sem, Cham, & Japhet. *Bonifacio* qui a écrit un Livre *in quarto* sur cet événement, en attribue tout le bon succès aux glorieuses Reliques de S. Matthieu Patron de la Ville, & aux Corps des SS. Martyrs *Fortunat Caïa*, & *Anteo*, & à S. *Grammatico* premier Evêque de cette Ville, & il assure que ce fut l'intercession de ces Saints qui souleva cette tempête, parce qu'ils étoient tous du País: mais si cela est, il me semble qu'ils la devoient rendre un peu plus forte, afin de ruiner sans ressource cette

te Armée, & de sauver tant de lieux & de gens, qu'elle a fait périr depuis, comme nous le verrons ci-après.

Barberousse ainsi battu, & transporté par la tempête, qui ne dura pourtant qu'un peu plus de demi quart-d'heure, ne voulut plus penser à Salerne, croyant que les Habitans auroient eu le tems de se préparer à se défendre. Ainsi il alla mouïller l'Ancre devant Policastro, Ville Episcopale, qu'il saccagea, & y fit plusieurs Esclaves. Il avoit dans sa Capitane un Renégat de cette Ville-là, qui y ayant été châtié pour quelque mauvaise action, la haïssoit tellement, qu'il pria avec grande instance ce Général de la brûler après l'avoir pillée. Ce qu'il ne voulut pas permettre, disant, *qu'il falloit garder quelque chose pour une autre fois.* Chargé d'un gros butin, il en partit pour aller à l'Isle de Lippari, pour réparer ce qu'il avoit souffert devant Salerne; & pour n'être pas oïseux en attendant, il fit mettre à terre 40. pièces de Canon, avec quoi il assiégea la Ville de Lippari Métropole de l'Isle. Les Habitans se défendirent vigouteusement pendant quinze jours, & se seroient défendus encore plus long-tems sans la poltronnerie d'un de leurs Citoyens, qui commandoit dans la Ville pendant le siège, & qui alla en personne traiter de la reddition de la Place; mais il n'ob-

Policaſtro  
ſiro &  
Lippari  
1544a

n'obtint autre chose que la vie & la liberté pour lui seul. Ainsi les Turcs entrèrent dans la Ville, la saccagerent, & firent tous les Habitans Esclaves au nombre de 7000. Barberouffe fit pourtant un acte d'humanité, car ayant trouvé entre les prisonniers jusqu'à vingt personnes, âgées de 80. ans, chacune de l'un ou de l'autre sexe, il ordonna qu'on les laissât dans la Ville, & qu'on leur donnât des meubles & des vivres.

Barberouffe  
s'en retourne &  
meurt.

De cette Isle Barberouffe alla en droiture dans le país de *Cariasi*, grand & bien peuplé, où il fit encore plusieurs desordres, qui mirent fin à son avidité & à son desir insatiable de faire du mal, par l'impossibilité de pouvoir plus rien mettre dans ses Vaisseaux, si remplis de butin, que dans la propre chambre de cet Infidelle, il ne restoit plus de place seulement pour étendre le Tapis sur lequel il mangeoit. Ce qu'il y eut de plus cruel encore, fut que les Esclaves furent contraints de se tenir toujours debout & fort serrez les uns contre les autres. Ainsi entra Barberouffe dans Constantinople, & pendant huit jours on ne fit autre chose que décharger les voleries & brigandages dont il étoit chargé, & les exposer en vente. L'Ambassadeur de France, le Baile de Venise, & quelques marchands Catholiques acheterent les Croix, les Calices, les

les Reliquaires, & les Images des SS. L'infidelle ne jouit pas long-tems de l'applaudissement qu'il reçut à son retour, & de la réputation qu'il avoit acquise parmi les peuples, d'avoir ruiné la plus grande partie de l'Italie, car six mois après son retour à Constantinople il fut attaqué d'une fièvre, dont il mourut âgé de 71. ans, & qui le fit aller rendre compte à Dieu de tant de mal qu'il avoit fait pendant sa vie. On dit qu'il témoigna un grand regret de mourir dans son lit, parce qu'il souhaitoit avec passion de mourir sur Mer en faisant la guerre aux Chrétiens.

Quant à l'Empereur, après avoir mis ordre à ses affaires, & obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter de la Diète, il la congédia, & partit, pour aller se mettre en état d'exécuter les desseins qu'il avoit projettez avec le Roi d'Angleterre contre la France, qui étoient de l'attaquer en même-tems & tous deux en Personne, chacun avec une puissante Armée : de se trouver tous deux, à un certain jour marqué, devant Paris, de l'attaquer avec leurs forces jointes ensemble, de saccager cette Ville, & d'en faire de même jusqu'à la Riviere de Loire. Comme ces deux Princes avoient fait ce Traité pour ruiner la France il y avoit plus de dix mois, ils eurent suffisamment du tems pour faire tous les préparatifs nécessaires à cette guerre.

*Henry  
& Char-  
les con-  
tra la  
France  
1544.*

Con-

Roi  
d'An-  
gleterre.

Conformément à ce Traité, Henry VIII. partit d'Angleterre au commencement de Juin de cette année, à la tête de trente mille hommes, entre lesquels il y avoit vingt mille chevaux, qu'il débarqua à Calais, & sans perdre du tems s'avança vers la Picardie, quoi qu'on lui eût conseillé d'aller plutôt descendre en Normandie. Il trouva à Calais le Comte de Buren avec 800. hommes, & le Comte de Reux avec 4000. Chevaux que l'Empereur envoyoit des Pais-Bas à Henry VIII. pour rendre leur Victoire immanquable. Ce Prince se voyant ainsi renforcé, prit la résolution d'assiéger en même-tems Bologne & Montreüil. Il envoya pour assiéger cette seconde place le Duc de Nortfolk & les Comtes de Buren, & de Reux, & alla lui-même assiéger Bologne. En peu de jours il l'emporta par une Capitulation fort avantageuse aux François, & puis s'en retourna à Londres. Pour ce qui est de Montreüil, on en leva le Siège quelque-tems après, à cause que les Troupes de l'Empereur se retirèrent, quand elles apprirent qu'il avoit fait la paix avec le Roi de France.

Progrès  
de Char-  
les V.

En même-tems, & vers le commencement d'Avril, Charles V. pensa à profiter de la conjoncture pour reprendre tout ce que le Roi de France lui avoit pris dans le Luxembourg, & avoir ainsi sa revanche,  
des

des avantages que le Duc d'Enguien avoit remportez en Piémont contre le Marquis du Guast à la Bataille de Cerisolles, que celui-ci perdit. Pour cet effet il s'avança dans la pleine de Mets, où après avoir fait la revue de son Armée, il alla assiéger Luxembourg, qu'il prit après trois semaines de Siege, le dernier jour de Mai. Il prit encore Ligni en Barois & S. Dizier. Mais comme il devoit attaquer le cœur de la France en même temps que le Roy d'Angleterre, il s'avança avec son Armée vers Châlons, qu'il laissa pour passer à Château-Thierry. La consternation fut si grande à Paris, d'apprendre que l'Empereur à la tête d'une puissante Armée étoit si près d'eux, que tous ceux qui pouvoient se retirer ailleurs s'enfuirent, jusques aux écoliers, qui n'avoient à perdre que quelques méchans livres.

Cela n'empêcha pas que la plûpart des plus celebres Historiens, même les plus affectionnez à la maison d'Aûtriche, n'ayent blâmé la conduite de l'Empereur en cette occasion, d'avoir entrepris le Siege de Luxembourg, contre toutes les bonnes maximes de la guerre, seulement par vanité, & pour réparer l'affront qu'il avoit reçu l'année précédente au Siege de Landrecy, que François I. lui fit honteusement lever. En effet, au lieu de s'amuser à Luxembourg,

*De quel  
l'Em-  
pereur  
est blâmé  
mé.*

il devoit marcher à grandes journées, pour se joindre avec le Roy d'Angleterre, qui n'assiegea Bologne, qu'en attendant l'Empereur, qui avoit mis le Siege devant Luxembourg. Il est certain que si ces deux Monarques se fussent d'abord joints, & qu'avec toutes leurs forces ils fussent allez assieger Paris, ils auroient obligé François I. ou à donner Bataille, ou à s'enfuir de Paris, & leur abandonner la Capitale de son Royaume, qu'ils auroient enrichy leurs Armées du pillage de cette grande Ville, & que cela auroit tellement encouragé les Soldats, que la ruine de la France s'en seroit ensuivie. Que si François I. se fût présenté pour donner Bataille ( ce qu'il n'auroit assurément pas fait, ) ils pouvoient être assurés de le battre, & de remporter infailiblement la Victoire sur lui; car les deux Monarques ensemble avoient plus de soixante mille hommes de pied, & vingt-deux mille Chevaux, presque tous vieilles Troupes; au lieu que le Roy de France avoit à peine treize mille Chevaux & vingt-quatre mille hommes de pied, tous presque gens nouvellement levez dans le País. Mais disons mieux, les guerres ne finiroient jamais si ceux qui commandent les Armées ne faisoient souvent des fautes.

*Crain*  
 200. Cependant les grands progrès de Charles V. qui réduisoient François I. ou plutôt  
 tôt

tôt l'Europe entiere à l'agonie, ne plaisoient guere aux meilleurs Politiques, & faisoient de la peine généralement à tous ; jusques-là que la haine que l'on avoit conçüe dans toute la Chrétienté contre François I. à causes des dommages que les Turcs y avoient faits, de les avoir appellez à son secours, soutenus, & pourvüs des choses nécessaires, commença à se changer en compassion, & les grandes louanges qu'on avoit données à l'Empereur en autant de sujets de crainte. Chacun voyoit bien la nécessité qu'il y avoit de tenir les affaires en un certain équilibre, & que trop de puissance en un seul avoit touÿours été dangereuse. Les propres Sujets de la Maison d'Autriche n'approuvoient pas, que l'Empereur après avoir pris des Païs considerables, fût allé avec des Armées formidables, & par vanité jusques dans le cœur de la France, fondez sur ce que plus il faisoit de conquêtes & devenoit puissant, & plus il traiteroit ses Sujets avec orgueil, & les rendroit plus esclaves. L'exemple de Cambray, qu'il venoit de brider par une Garnison & une Citadelle, leur faisoit trop mal au cœur, pour ne se pas défier de lui. Et généralement tous les Princes d'Allemagne & d'Italie, se disoient les uns aux autres, par maniere d'entretien, & pour s'exciter les uns les autres à travailler à leur interêt com-

mun, combien ils avoient raison de ne pas négliger tant de sujets de crainte que leur donnoit l'Empereur.

*Prélu-  
des de  
la paix.*

Les plus sages, & ceux qui avoient le plus de part aux affaires, se mirent à négocier secrètement un Traité de paix, & comme on ne doutoit pas qu'on ne trouvât beaucoup de disposition à cela du côté de François I. réduit en tel état, qu'il devoit, pour ainsi dire, recevoir la paix du Vainqueur, c'est-à-dire, la faire à quelque condition que ce fût, on fit tous les plus grands efforts du côté de l'Empereur. Le Pere Garcia, Dominicain & Confesseur du Roy Ferdinand, y travailla avec beaucoup d'application, soit qu'il eût été sollicité à le faire, ou que sçachant la crainte qu'avoit ce Prince, qui après avoir perdu presque toute la Hongrie, se voyoit encore menacé par Soliman de lui enlever l'Autriche, il voulut le rassûrer par la Conclusion de la paix, après laquelle il pourroit être secouru de toutes les forces de l'Empereur, son Frere. D'autres disent, que la Reine Eleonor Epouse de François I. voyant le Roy dans de si tristes conjonctures, en écrivit au Pere Gusman Confesseur de Charles V. & au Pere Garcia, lesquels agirent conjointement auprès de Granvelle premier Ministre de l'Empereur, qui y contribua beaucoup, pour faire plaisir au Pape, duquel

quel il esperoit un Chapeau, sçachant qu'il souhaitoit beaucoup la paix, & qu'il avoit envoyé à ce dessein le Cardinal Polus en qualité de Légat à *latere*, qui y contribua plus que personne; aussi un jour qu'il la demandoit à l'Empereur avec beaucoup d'instance, il en reçut cette réponse favorable, qu'il étoit prêt de sacrifier ses intérêts, d'oublier pour toujours les offenses qu'il avoit reçues, & de consentir à une paix, plus honorable qu'avantageuse, au milieu de ses Victoires, pour le service & la gloire de Dieu, & pour le bien général de la Chrétienté.

On commença par une suspension d'armes pour un mois, d'autres disent seulement douze jours, pour faciliter davantage l'ouverture de la négociation. On choisit pour le lieu de la conférence l'Abbaye de Saint Jean des Vignes, au Fauxbourg de Soissons; la plupart des Historiens disent que ce fut dans une petite Ville nommée Crêpi, ou S. Crespin, dans le Territoire de Laon; & comme c'est ainsi que le disent les François qui le doivent mieux sçavoir que personne, nous nous en tiendrons à cela. Les Plenipotentiaires de l'Empereur étoient Don Ferrante Gonzaga son Lieutenant Général, & Granvelle son premier Ministre; & de la part du Roi de France, il y eut l'Amiral Annebault, & Chemans

On la conclut.

F 3      Garde

Garde des Sceaux, quelques-uns y ajoutent Vitri, & tous se rendirent à Crépi. Ces deux Monarques envoyèrent aussi des Ambassadeurs au Roi d'Angleterre, pour le porter à intervenir à cette paix : & comme les dispositions y étoient grandes des deux côtez, elle fut conclüe en moins d'un mois, sçavoir le 14. Septembre, en la maniere suivante.

## ARTICLES

*Du Traité de Paix conclu entre l'Empereur Charles V. & François I. à Crépi le 14. Septembre 1544.*

- I. **Q**U'il y auroit à l'avenir une paix perpétuelle entre l'Empereur Charles V. & le Roi de France, & leurs Sujets, tant deçà que delà les Monts.
- II. Que Charles Duc d'Orleans & dernier Fils de François I. épouserait la Fille de l'Empereur, ou celle du Roi des Romains sa Nièce, avant la fin de l'an 1549.
- III. Qu'il seroit au choix de l'Empereur de lui donner l'une ou l'autre de ces deux Princesses.
- IV. Que pour la constitution du dot de l'une ou de l'autre de ces Princesses, l'Em-

l'Empereur donneroit audit Duc d'Orleans l'investiture du Duché de Milan, immédiatement après la conclusion du mariage, ou à faute de celui-là les Comtez de Flandres, & de Charolois, ou la Franche-Comté, au choix encore de l'Empereur, & que moyennant l'investiture de l'une ou l'autre, le Roi renonceroit à toute prétention sur le Royaume de Naples.

V. Qu'en cas que l'Empereur donnât l'investiture du Duché de Milan, il garderoit en son pouvoir les Châteaux de Milan & de Crémone, jusqu'à ce qu'il nâquit un fils de ce mariage.

VI. Que le Roi restitueroit en cette même année, tout ce qu'il avoit pris sur lui deçà & delà les Monts, mais qu'il pourroit garder les Châteaux des Places, s'il vouloit, jusqu'au tems que l'Empereur remettroit ceux de Milan & de Crémone.

VII. Que l'Empereur & le Roi garderoient chacun tout ce qu'ils avoient pris l'un sur l'autre depuis la Trêve faite à Nice.

VIII. Que le Roi donneroit à son Fils Charles une pension annuelle de cent mille livres Tournois, à prendre sur les Duchez d'Orleans, de Berry, d'Angoulême, & si ces Duchez ne suffisoient

pas pour la paier, qu'on la prendroit sur le Duché d'Alençon.

IX. Qu'en cas de survivance, la fille de l'Empereur auroit quarante mille francs de pension tous les ans, & si c'étoit la Niece de Sa Majesté Impériale, trente mille.

X. Que le Roi seroit obligé de donner un bon nombre de Troupes à l'Empereur, pour servir dans la guerre contre les Turcs en Hongrie.

XI. Que pour ce qui regarde les intérêts de la Religion, ils s'en accorderoient.

*François I.  
& sa  
Maîtresse.*

François de Beaucaire Evêque de Mets, Auteur contemporain, dit que le Roi fut porté à signer un Traité si avantageux à l'Empereur, & si honteux & préjudiciable pour lui, par les persuasions d'Anne de Piſieu Dame d'Estampes, Maîtresse de François I. qu'il aimoit avec passion, & qui depuis qu'elle avoit reçu en Present un Diamant de la part de Charles V. avoit toujours appuyé ses intérêts, & sur-tout en cette occasion, esperant de recevoir de lui des Presens encore plus considérables, comme cela ne lui manqua pas. François I. fit beaucoup de difficulté de signer le Traité, avant que l'Empereur eût fait sortir son Armée de ses Terres, ce qui ayant été rapporté à Charles V. il dit. *Que son Armée*

*ne sortiroit de France que quand le Roi l'en chasseroit ou avec l'épée, ou avec la plume.*

L'Amiral Annebaut, qui avoit négocié la paix, fut envoyé à Bruxelles, accompagné d'une suite pompeuse pour être présent lors que le Traité seroit signé. Il trouva l'Empereur si affligé de la goutte à la main droite, qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme il appuyoit sa main droite sur la gauche pour pouvoir signer, il dit à l'Amiral avec un grand air de Majesté en prenant la plume qu'on lui presentoit. *Qu'il le prioit de remarquer parce qu'il voyoit, si on pouvoit douter qu'il ne tint ce qu'il promettoit par ces Articles de paix, & si ne pouvant en tems de paix tenir une plume, il seroit en état de se servir de l'épée en tems de guerre?* Avec l'Amiral entrèrent dans la Chambre de l'Empereur, pour lui voir signer les Articles de paix plus de 40. Gentils-hommes François, outre les Pages & Valets de chambre qui se mêlerent parmi les autres, n'ayant pas d'autre occasion de voir l'Empereur qui gardoit le lit. Quand ils furent entrez pour mieux voir l'Empereur, ils monterent à la Françoisse sur les Tables, Chaises & autres meubles, gâtant & détruisant tout, jusques-là que le Chambellan fut obligé de leur crier à haute voix, qu'ils eussent un peu plus de respect pour le lieu où ils étoient; à quoi ils répondirent

civilement & honnêtement. *Eh de grace Monsieur, laissez-nous voir à plaisir, le plus courageux, & le plus grand Prince du monde!* D'autres leur font dire la chose un peu autrement, & cela est assez vrai-semblable, en cette maniere. *Eh de grace laissez-nous voir à plaisir ce grand Empereur qui nous a fait jusqu'ici tant de mal, & qui aujourd'hui nous veut faire tant de bien!*

Réjoissances pour la Paix.

Cette paix fut suivie de toutes les démonstrations de joye accoutumées en telles occasions. Les Impériaux s'en réjoüirent avec raison, parce qu'elle étoit glorieuse & avantageuse à l'Empereur. Les François la sollemniserent avec encore plus d'ostentation, pour dissiper le chagrin qu'ils avoient de voir conclure une paix si avantageuse à leur ennemi, après s'être épuisez & ruinez par les guerres précédentes, ou plutôt pour faire croire aux gens qu'ils en avoient beaucoup de joye. Mais le Pape la fit sollemniser à Rome avec plus de pompe que nulle part ailleurs, en la maniere accoutumée en cette Cour, sçavoir, par des Processions, des Messes, & des Publications d'Indulgences. Cependant toute l'Europe demeura surprise, de voir que pour en féliciter les deux Monarques, Sa Sainteté n'eût envoyé vers eux que de simples Nonces, sçavoir, à l'Empereur *Jean-François Sfondrato* Evêque d'Amalfi, & au Roi de Fran-

ce *Dandino* son Secrétaire ; cependant pour les exhorter à la paix , il leur avoit envoyé des Légats à *latere* , & même pour les féliciter de la Trêve. Il avoit encore envoyé des Légats à l'Empereur , & des Légats Cardinaux , pour lui rendre de simples visites , au lieu qu'en cette occasion il s'étoit contenté lors qu'il s'agissoit d'une paix générale , de leur envoyer deux simples Prélats. Aussi furent-ils assez mal reçûs par l'un & l'autre de ces deux Monarques. C'est apparemment ce qui a donné occasion à *Adriani* de dire que le Pape s'étoit piqué de ce que les deux Princes firent l'assemblée , & conclurent même la paix , avant qu'il eût reçu les Lettres par lesquelles on lui donnoit avis du lieu où l'on se devoit assembler, loind'attendre qu'il leur fît donner des avis , au sujet de cette paix , pour laquelle il avoit tant travaillé & fait des dépenses si considérables.

Il est certain que jamais on n'a tant & si différemment parlé de paix ni de guerre que de celle-ci. Les uns ont raisonné sur les Articles & conditions, réputées par eux pour ridicules en toutes leurs circonstances. D'autres ne pouvoient comprendre que *Charles V.* victorieux comme il étoit, eût pû se résoudre de promettre la Duché de Milan , ou la Flandre à un Fils de *François I.* après avoir dépensé tant de trefors , &

versé tant de sang pour la conservation de ces Pais. Plusieurs blâmoient François I. d'avoir fait la paix avec tant de précipitation, car on assure que les Conférences ne durèrent pas huit jours. Il y en a même qui disent, que l'Empereur ne pensoit point du tout à se dépouiller du Duché de Milan, ni du Comté de Flandres, mais qu'il les promit seulement (comme je le crois aussi) pour endormir le Roi de France, avoir les six ans qu'il s'étoit réservés pour remédier aux affaires de la Religion en Allemagne, & mettre le Roi des Romains son Frere en état de recouvrer son Royaume de Hongrie.

*François obligé à faire la paix.*

En un mot, chacun a voulu donner un coup de dent à cette paix, s'il m'est permis de me servir de cette expression, le Peuple l'attaqua par la langue, & les Auteurs avec la plume. La vérité est que ces deux Monarques furent contraints de faire la paix, s'il faut ainsi dire, les yeux fermez. Premièrement, François se voyoit attaqué par deux puissans Ennemis, & avec des forces formidables. D'un côté le Roi d'Angleterre avoit assiégé tout à la fois deux Villes qui étoient deux Clefs de son Royaume, Boulogne & Montreüil; & de l'autre Charles V. faisoit des progrès considérables sur ses Terres. D'ailleurs il voyoit son Royaume, quoi que fort & abondant, entierement épuisé,

épuisé, & ses Sujets si ruinez, qu'il n'en pouvoit plus tirer dequoi soutenir plus long-tems la guerre contre ses Ennemis.

Charles n'avoit pas moins de raison que *Charles* lui de souhaiter la Paix; car il voyoit les *y étoit* Etats de son Frere le Roi des Romains, *aussi* prêts à être engloutis d'un moment à l'autre par Soliman. Les divisions au sujet de la Religion, sur le point de ruiner l'Allemagne, & tous les autres Princes, devenus jaloux de ses Victoires, murmurer de ce qu'il laissoit les Turcs, & les Luthériens triompher, par la passion qu'il avoit de se vanger de la France. En un mot, il voyoit l'Espagne manquant de toutes choses, le Duché de Milan & les Royaumes de Naples & de Sicile entierement hors d'état de se soutenir davantage, & ces deux Royaumes particulierement ruinez, non-seulement par les contributions, qu'on y avoit exigées, mais entierement épuisez par les voleries & les brigandages du Ture.

Deux autres choses encore pressoient *Sédition* Charles de faire la Paix, sçavoir, premièrement la nouvelle qu'il avoit eu de la *au Pen* sédition arrivée au Perou, de laquelle je dirai quelques particularitez. Pendant que les affaires de l'Empereur étoient en l'état que nous venons de dire en Europe, il survint dans la Province du Pérou, d'où venoient ses plus grandes richesses, des *resta* con-

testations pour le Gouvernement entre *Don François Pizzaro*, qui le premier avoit conquis ce Pais, comme je l'ai dit dans le premier Volume de cet ouvrage, & *Don Diego Almagro*, un de ceux qui accompagnerent Pizzaro à cette conquête. Contestations qui furent fort préjudiciables à ce Pais-là, & qui firent verser le sang des meilleurs Officiers & Soldats Espagnols; Divisions qui ne furent pas moindres que celles qui arrivèrent à Rome, entre Marius & Sylla, ou entre Pompée & César, & qui peut-être firent verser encore plus de sang. Les Espagnols qui étoient au Perou se partagèrent entre l'un & l'autre. Avec ce renfort ils commencerent à se faire la guerre, & comme si le Perou n'eût pas été assez grand pour contenter leur avidité, ils disputerent des Frontieres. Pendant quelque tems la fortune sembloit être neutre, favorisant tantôt l'un, & tantôt l'autre Parti dans les occasions où ils se trouvoient aux prises, ce qui arrivoit assez souvent.

*Action indigne de Pizzaro.* Finalement il arriva que dans un combat Hernando Pizzaro, Frere de François, fit prisonnier Almagro, & puis le mena à Cuzco, où il le fit mourir publiquement, action barbare, & qui déplût beaucoup à l'Empereur, car il étoit arrivé un peu auparavant qu'Almagro ayant pris prisonnier Hernando, lui avoit donné la liberté le plus honnê-



FRANCOIS PIZZARO  
*Conquerant du Perou*



FRANCIS BARNARD

honnêtement du monde, au lieu que celui-ci payoit un si grand bien fait par une perfide ingratitude. Ulloa dit, qu'Almagro ayant oüi la Sentence de mort qu'on lui prononça, ne pût s'empêcher de dire: *Je ne me repens pas d'avoir usé de clémence & de humanité envers Hernando Pizarro, & de lui avoir donné la liberté, lors que tous mes gens me sollicitoient de le faire mourir; mais je suis fâché d'avoir vécu assez long-tems, pour avoir vû une ingratitude aussi grande, que celle de me voir condamné la mort par celui qui avoit reçu de moi un si grand bien-fait.*

Cependant Don Diego d'Almagro fils <sup>Vousi</sup> du défunt, & d'une Italienne, desirant de <sup>geance</sup> vanger la mort de son Pere, & ne le pou- <sup>d'Al-</sup> vant faire sur la personne d'Hernando qui <sup>magro</sup> l'avoit fait mourir, parce qu'il étoit parti pour l'Europe, afin d'informer l'Empereur de l'état des affaires du Perou, alla de nuit dans la maison de François Pizarro, fils d'Hernando, dans la Ville de *los Reies*, & le poignarda dans son lit. La mort de cet homme, qui avoit beaucoup de courage & d'autorité, donna l'allarme à toute la Province. En même-tems ayant pris les Armes avec quatre cens Espagnols de son parti il se fit proclamer Seigneur de la Ville, & son parti se fortifiant peu-à-peu, il se fit reconnoître pour Gouverneur & Seigneur

gneur du Perou, se battant souvent contre Gonzales Pizarro, Frere de celui qu'il avoit tué, & qui lui faisoit encore tête. L'Empereur étant prêt à partir pour l'Allemagne apprit ces nouvelles, & envoya en diligence au Perou *Don Antonio Vacco de Castro*, avec beaucoup de Troupes, & ayant appris qu'Hernando Pizarro étoit arrivé en Espagne avec d'immenses richesses, il le fit mettre en prison, pour lui faire rendre compte de la mort d'Almagro, qui étoit réputé innocent.

*Loix envoyées par Charles* Vacco di Castro ne fut pas plutôt arrivé au Perou, qu'il fit la guerre au Rebelle Don Diego, défit ses Troupes, le prit prisonnier, & lui fit incontinent couper la tête, quoi qu'il fût fort aimé pour ses belles actions & sa générosité. Il ne se contenta pas de faire couper la tête au Chef, il fit encore cruellement mourir plus de six cens hommes de son parti. L'Empereur informé de tout cela, envoya au Perou en qualité de Vice-Roi *Blasco Nugnes Vela*, avec les Loix severes, qui portoient que tous ceux qui avoient suivi le parti de Pizarro, & celui de Don Diego Almagro, fussent punis comme séditieux, & leurs biens confisquez à l'Empereur, aussi bien des uns comme des autres. Desorte que, comme ils étoient tous Espagnols du Pais, il n'en resta plus d'autres que ceux qui étoient arri-

vez.

vez depuis peu, ce qui causa un grand murmure, entre ceux qui devoient être ainsi châtiez.

Ces malheureux firent tout ce qu'ils purent, pour obliger le nouveau Vice-Roi, de surseoir à l'exécution des Loix qu'il avoit apportées, jusques à ce qu'on eût mieux informé l'Empereur, ce qu'il ne voulut jamais accorder, au contraire il les fit exécuter, quoi que lui pût alleguer pour l'en détourner Vacco di Castro. Irrité même de ce qu'il s'opposoit à l'exécution sévère des Loix de l'Empereur, il le fit arrêter, & trois jours après lui fit couper la tête comme à un Traître. Cette sévérité trop grande du Vice-Roi obligea les mécontents à prendre les Armes contre lui. Ils élurent pour leur Général Gonzalo Pizzaro frere de François, & après quelques combats, où le Vice-Roi eut quelque avantage, finalement il fut défait en une Bataille, & pris lui-même prisonnier près de la Ville de *Quito*, où il fut conduit, & comme tout le monde crioit, *qu'il meure, qu'il meure, ce cruel*, Pizzaro sans autre forme de procez lui fit couper la tête, & se rendit ainsi maître du Gouvernement. Charles V. reçut des nouvelles au siège de Luxembourg, & comme il jugeoit que la conservation de ce País lui étoit d'une grande conséquence, il résolut d'y envoyer des forces si considérables.

*Le Vice-Roi est tué.*  
1544.

rables , qu'elles auroient absorbé la plus grande partie des revenus de l'Espagne. Il ne faut pas trouver étrange que cette affaire l'obligeât encore à faire la paix.

*Défaite  
du Mar  
quis de  
Guast.*

Charles en eut encore une autre raison aussi considérable que celle-là , & que je rapporterai en peu de mots. François I. avoit envoyé en Piémont le Duc d'Enguien de la Maison de Vendôme , à la tête de vingt mille hommes , au mois de Mars 1544. A peine y fut-il arrivé qu'il alla assiéger Carignan. Pierre Colonne en étoit Gouverneur , qui défendit courageusement la Place avec une bonne Garnison qu'il y avoit dedans. Mais ayant appris que le Marquis de Guast Gouverneur de Milan s'approchoit pour secourir la Place , & voyant qu'il avoit des forces égales aux siennes , son Armée étant composée de sept mille hommes de pied , Alleinans , six mille Italiens tous vieilles Troupes , quatre mille Espagnols , & neuf cens chevaux , il leva le siège & lui alla au devant pour lui donner Bataille ( d'autres disent que le Marquis la presenta au Duc ) la Bataille commença avec furie de part & d'autre , chacun mettant le tout pour le tout , auprès de Cerisoles , comme nous l'avons dit en passant. Mais après cinq heures de combat les Impériaux furent défaits par la valeur & la bonne fortune du Duc d'Enguien. La plûpart

part des Impériaux demeurèrent morts sur la place. On fit grand nombre de prisonniers, & le reste prit la fuite. Cette Bataille fût donnée le treize Avril 1544. & fut si sanglante, qu'il y eut plus de six mille Allemans de tuez. Le Marquis du Guast qui avoit été blessé à la cuisse d'un coup d'Arquebuse, se fit porter à Asti, où se retirèrent aussi la plûpart des fuyards, ensuite les prisonniers furent échangez avec les François que le Marquis avoit pris. Les François profitèrent beaucoup de cette défaite, car ils prirent tout le Bagage des Impériaux, leur Canon, & la dépouille des morts.

La nouvelle de cette défaite que Charles V. reçut pendant qu'il assiégeoit Luxembourg, lui fut fort sensible, aussi-bien qu'une autre qu'il reçut huit jours après, par laquelle le Marquis de Guast lui faisoit sçavoir que les Milanois faisoient grand bruit de cette disgrâce, voyant bien qu'ils ne pourroient éviter d'être accablez de nouveaux Impôts, pour rétablir l'Armée perdue: & comme ils étoient déjà si chargés, qu'ils ne pouvoient plus se soutenir, ils parloient si hautement, que le Marquis n'osoit plus sortir de Milan, qu'accompagné de beaucoup de Troupes pour retenir les Mécontents dans leur devoir & les empêcher de faire quelque soulèvement. Il

*Motif  
de la  
paix.*

y a beaucoup d'apparence que la perte de cette Bataille, un Ennemi victorieux si voisin, l'état d'un Peuple tel que celui de Milan naturellement porté à la révolte, & qui paroissoit si mécontent, qu'il sembloit être prêt à prendre quelque méchante résolution, furent autant de motifs considérables qui portèrent l'Empereur à faire la paix.

*Perte  
des Im-  
périaux.*

Un autre mauvais succès qu'il eut, & que je vais raconter, ne l'y obligea pas moins. Après le Siège de Luxembourg Charles V. étoit allé, comme nous l'avons dit, assiéger Saint Dizier, Place très-forte, de laquelle étoit Gouverneur le Comte de Sancerre, lequel avoit pour Lieutenant la Lande, brave Capitaine, qui par sa valeur, & ses vigoureuses sorties coûta beaucoup de sang aux Impériaux, & y perdit lui-même la vie. Il y fut tué plus de huit cens Allemands, deux mille cinq cens Flamands, & six cens Espagnols, & entre ceux-là plus de trente braves Capitaines & Officiers. Mais ce qui affligea le plus l'Empereur, ce fut la mort de *René Prince d'Orange*, Général de l'Infanterie Flamande, tué d'un coup de Canon, pendant qu'il couroit d'un côté & d'autre pour encourager les Soldats à repousser la Lande qui avoit fait une sortie. Charles V. aimoit tant ce jeune Prince, qu'il ne put s'empêcher de dire, *que quand*  
*il*

il n'auroit pas d'autre raison de faire la paix, la seule mort du Prince d'Orange l'y obligeroit.

Mais puis que la paix est faite, il est Amour de Charles V. & de la Plombes temps de laisser un peu les Armes en repos, pour parler des Amours de Charles-Quint. Nous avons déjà parlé des Amours de ce Prince avec la mere de la Princesse Marguerite, que ce Prince éleva jusques à la faire Duchesse de Florence, & nous n'en dirons pas davantage pour parler des amours de ce Prince avec *Eliodore de Plombes*, Demoiselle Allemande, des environs de Ratisbonne. C'étoit une des plus belles personnes qu'il soit possible de voir, & aussi belle qu'une fille puisse souhaiter d'être, quoi qu'il y en ait fort peu qui y parviennent, & l'on voyoit en elle l'agrément avec la beauté se disputer à qui l'emporteroit. L'un & l'autre toucherent si fort le cœur de Charles V. & il aimait cette personne avec tant de passion, qu'il ne garda plus aucune mesure comme il avoit accoutumé de le faire pour éviter l'éclat, & le scandale, & pour sauver les apparences. Peut-être ceux qui liront cet Ouvrage ne seront-ils pas fâchez de sçavoir l'Histoire de ces Amours de Charles V.

Pendant que ce Prince étoit à Cambrai Première occasion. un peu avant la paix, une Dame nommée Catherine veuve de Ferrante de Plombes, 2544.  
mere

mere d'Eliodore dont je viens de parler, vint trouver l'Empereur accompagnée de sa fille. S'étant mises à genoux l'une & l'autre devant lui, elles lui présentèrent un Placet, ou plutôt la mere pour mieux faire réüssir son dessein, voulut que ce fut sa fille qui le présentât de sa propre main. L'Empereur qui n'étoit pas insensible, voyant cette belle fille à ses pieds, lui tendit la main, la releva, & fit signe aussi à la mere de se lever, & sans lire le Placet, il demanda à la fille pour la faire parler de ce qu'il contenoit. A quoi elle répondit, *Très beau & très-glorieux Empereur. Mon pere étant venu à mourir, a laissé ma mere veuve & chargée de trois enfans, avec fort peu de bien, deux filles dont je suis l'aînée : & un fils jeune, courageux, qui ne respiroit qu'après la guerre, & capable de faire fortune, sur lequel étoit fondée toute l'esperance de la Famille ; mais nôtre malheur a voulu qu'il a été tué il n'y a pas long-tems au Siège de Duren, au service de Vôtre Majesté, & lors qu'il étoit à quelques pas de Vôtre Personne.*

*Artifi-  
ce mer-  
veil-  
leux.*

Là cette jeune fille s'arrêta, & pleura, apparemment afin que ses larmes fussent un charme pour gagner le cœur de ce Prince, qui lui répondit incontinent, *Ne pleurez point, belle fille, on pourvoira à tout. La mort de vôtre Frere m'oblige à être de vos*

amis. Je m'en vais donner ordre qu'on donne une pension de cinq cens Ducats par an à votre mere & à votre sœur. Pour ce qui vous regarde, je me réserve d'en avoir soin moi même, si vous l'agréez. La fille lui repliqua, avec une sage & agréable modestie, Je n'ai pas assez de mérite, grand Empereur, pour esperer de vous cette grace, mais j'ai un cœur fort reconnoissant pour l'accepter. Après quoi elles se retirèrent. La mere fut extrêmement contente & de la Pension qui lui avoit été donnée, & de la bonne disposition qu'elle voyoit, à venir à bout de ses desirs, qui étoient de voir sa fille, aimée & Maîtreſſe d'un si grand Empereur. Deux jours après la Gouvernante de Cambray ayant ordonné un Bal pour divertir l'Empereur, fit enſorte que cette fille y fût priée, elle s'excusa d'abord sur ce qu'étant étrangere & en voyage, elle n'avoit pas des habits propres pour telles occasions; mais ayant appris que l'Empereur y assisteroit, elle s'ajusta du mieux qu'il lui fut possible, & y alla. Ce fut en ce Bal (occasion toujourns fatale aux amours de l'Empereur) que cette passion donna le dernier assaut au cœur du Prince, desorte, que le même soir, il fit un saut du Bal au lit; elle étoit alors âgée de vingt-deux ans au plus.

Mais comme ce devoient être les dernières

Violence  
de l'amour  
1544.

res Inclinations de Charles V. elles épui-  
sèrent aussi toute sa passion amoureuse. Il  
avouoit qu'il n'avoit jamais rien aimé avec  
tant de passion. Il est vrai que cette fille y  
contribuoit beaucoup par sa beauté, son  
agrément, & ses charmes, aussi-bien que  
par les bonnes instructions qu'elle avoit  
reçû de sa mere pour se rendre Maîtresse du  
cœur de ce Prince : & ce n'est pas chose ra-  
re qu'un homme de quarante-quatre ans se  
laisse gagner le cœur, à une fille de vingt-  
deux, aussi belle que celle-là. Peu de tems  
après l'Empereur étant obligé de commen-  
cer la Campagne suivante, envoya la Plom-  
bes, sa chere Favorite, avec sa mere à  
Bruxelles, où il avoit fait dessein d'aller,  
comme il fit après la Campagne. Cepen-  
dant la belle Favorite alla deux fois voir  
l'Empereur dans son Camp habillée en  
homme, pour lui témoigner l'amour qu'elle  
avoit pour lui : Elle fut pourtant cause  
qu'il fut plus affligé de la goutte, qu'il ne  
l'étoit d'ordinaire, car lors qu'il en fut at-  
taqué à Bruxelles & obligé de garder le lit,  
elle étoit presque toujours auprès de lui,  
lui parloit de la part qu'elle prenoit à son  
mal, & lui baisoit les endroits où il sentoit  
plus de douleur : caresses qui ne servent en  
un homme qui aime, qu'à jeter, comme  
on dit, de l'huile dans le feu, aussi fut-il  
obligé d'éprouver ce qu'on dit, *que les fem-*

*mes*

mes sont contraires à la Goute.

On ne peut pas disconvenir que Charles V. n'aimât les plaisirs sensuels, mais ils ne lui firent pourtant jamais perdre la raison, & il garda même toujours, comme je l'ai dit, les apparences. Il disoit souvent, que les Princes ne pouvoient guère s'empêcher de satisfaire leurs plaisirs, parce qu'ils en avoient plus d'occasions que les autres hommes; mais qu'ils étoient aussi plus obligez, que les autres d'éviter l'éclat & le scandale, pour ne pas faire de tort à leur dignité, & que ceux qui étoient élevez aux plus grands Emplois, ayant plus souvent les occasions de se satisfaire, devoient aussi montrer plus de prudence, pour empêcher le scandale qui en pourroit arriver. Pendant qu'il étoit à Paris, un Gentil-homme de sa Cour lui offrit un jour, de mener dans sa Chambre ce soir-la même, une noble & jeune fille, digne de l'amour d'un Empereur; mais il en eût pour réponse, que ce n'étoit point-là une proposition à faire à un Empereur, qui ne doit avoir en vûe que la reconnoissance, que d'ôter en secret l'honneur à quelqu'un, dans cette Ville capitale, pendant qu'on lui faisoit tant d'honneur en public. Et comme ce Gentil-homme lui repliqua, que les Princes au lieu d'ôter l'honneur par de telles galanteries, en faisoient beaucoup aux personnes qu'ils aimoient. Cela seroit vrai, lui

Parole  
considérable de  
Charles  
V.

répondit l'Empereur, *si chacun avoit la même opinion de son honneur, que vous avez du vôtre.* A un autre à Naples, qui lui offroit la femme d'un Capitaine de son Armée qui étoit parfaitement belle, il répondit, *à Dieu ne plaise, que j'offense l'honneur d'une femme, dont le mari défend l'épée à la main le mien.*

*Ce que c'est que le péché de l'amour à l'égard des Princes.* Il est certain que Charles-Quint aimoit le sexe, & qu'il en donna plus de marques à Naples qu'ailleurs; mais il se faisoit un plaisir de sauver les apparences, c'est ce qui le portoit à faire souvent de semblables réponses, sur-tout lors qu'il avoit déjà quelque autre occasion en main. Disons la vérité, s'il est vrai qu'il soit difficile de trouver un Prince sans défauts, il faut avouer que le moindre qu'on puisse trouver en eux, c'est l'amour des femmes, parce qu'en un mot, s'il fait par cette passion du tort à quelque famille particuliere, cette même passion sert à faire du bien à cent autres. Pour moi j'appelle défaut, j'appelle vices en un Prince ceux qui font du tort au peuple & qui le ruinent, comme l'ambition, la vengeance, l'avidité, l'avarice, l'orgueil, la vanité, la tyrannie, & autres, qui portent les Princes à surcharger leurs Sujets, & qui leur attirent la haine de tout le monde. Mais qu'importe-t-il à un Peuple que son Prince soit vierge, ou qu'il ne le soit pas;

pas ; chaste ou incontinent , adultere ou fidele à sa femme , pourvû que d'ailleurs il soit doux , bon , généreux , humain , juste , qu'il employe tous les soins , à maintenir la tranquillité publique , & la Religion , & à charger ses Peuples le moins qu'il lui est possible.

Je ne veux pourtant pas dire par-là, qu'un Prince doive être voluptueux , & adultere , Ce qu'il y a de tolé- ble. ce n'est pas-là mon dessein ; mais seulement qu'entre tous les défauts d'un Prince, l'amour des femmes est celui qui fait le moins de tort à ses Sujets , pourvû toutefois qu'il ait la prudence de Charles V. de sauver les apparences. Car ce Prince avoit encore cela de particulier , que non-seulement il a évité d'user de violence envers quelque femme que ce fût , mais qu'il a été même fort réservé dans les occasions qu'on lui offroit. Cette passion produit deux effets fort différens en un Prince. Quand elle est gouvernée avec prudence, & discretion, telle qu'elle l'étoit en Charles-Quint; elle rend le cœur du Prince humain , & affable , parce que les douceurs de l'amour servent à adoucir le courage : quoi que pourtant ceux qui aiment que les Princes soient fiers , courageux , & belliqueux , ne manquent pas de dire , qu'un tel Prince est mol & effeminé. Mais cette même passion cause quelquefois des malheurs , capables

de faire horreur , non-seulement à leurs Peuples , mais même à l'Enfer. Telle fut celle des Tarquins à Rome , des Nérons , des Heliogabales , des Caligulas , & de tant d'autres Princes & Rois , & tant d'autres Etats & Royaumes. Gens qui se faisoient un plaisir de faire de cette passion une tyrannie qui alloit jusqu'à enlever par force les plus chastes femmes , & les filles qui aimoient le plus leur virginité , forçant & obligeant leurs Peuples à presenter des Sacrifices publics à leurs Concubines , se faisant même honneur de passer les journées entieres dans des lieux infâmes : en sorte qu'il n'est pas possible de lire l'Histoire & les actions scandaleuses de ces Princes , sans concevoir de l'horreur contre la Nature elle-même , d'avoir produit de tels hommes.

*Comment les Princes de viennent malheureux.*

Cependant cela n'a pas empêché , que de tels Princes , ou pour mieux dire , de tels tyrans , engendrez , pour ainsi dire , par la Luxure elle-même , n'ayent eu leurs admirateurs , je dirai même leurs Adorateurs , & leurs Sacrificateurs , qui ont approuvé , loüé , & sacrifié même à leurs actions. Mal qui n'est que trop commun dans les Cours , & qui souvent rend les Princes méchans & Tyrans. On lit de Néron , que tant qu'il mena une vie privée , quoi qu'il fût jeune & beau , & qu'il eût des manieres & des agrémens capables de gagner le cœur des Dames ,

Dames, il fut pourtant un exemple de douceur, de modestie, & de continence, & on ne trouve pas, qu'il ait jamais fait aucun tort à son prochain. Mais il n'eut pas plutôt mis le pied sur le Thrône de l'Empire, qu'il n'y eut débauche, méchanceté, ni cruauté qu'il ne pratiquât. Et d'où peut-être venu un changement si subit de la vertu au vice? du bien au mal, & de la continence à la débauche? C'est, comme dit le Proverbe, *que l'occasion fait le larron*. Ce sont ses Sujets, ses Courtisans, ses Favoris, qui l'ont rendu tel. Quand Néron commença à régner, il ne sçavoit pas, pour ainsi dire, s'il y avoit à Rome des filles ni des femmes; mais ceux qui vouloient s'insinuer dans ses bonnes graces, trouverent bien moyen de le lui apprendre suffisamment.

Sur ce sujet nôtre Charles-Quint est assurément digne d'une gloire immortelle; car il a toujours abhorré la flâterie que ses Courtisans avoient pour ses défauts. Sangro dans son *Parfait Empereur* en rapporte plusieurs exemples considérables. Entre autres, que se plaissant souvent à demander ce que l'on disoit de quelques-unes de ses actions, il demanda un jour, étant à Naples, à un Gentilhomme de la maison, *ce que l'on disoit de l'amitié qu'il avoit pour la Princesse de Bisignano?* Le Gentilhomme lui répondit, *que tout le monde approuvoit*

Exem-  
ples  
lois ab. etc.

& admiroit l'amour qu'il avoit pour elle. A quoi il repliqua, *cela est bien dit ; mais si on louë & si on admire ainsi le vice, combien plus louëroit-on & admireroit-on en moi la Vertu, si je n'entretenois pas cette amitié ?* Il répondit aussi à un Courtifan, qui lui avoit fervi à débaucher Marguerite Vangest, & qui lui parloit un jour d'une autre belle jeune fille, *Contentez-vous d'avoir fait une fois le métier de maquereau, ce seroit un peu trop que d'en contracter l'habitude en le faisant une seconde fois.* En voici encore un plus remarquable ; mais il faut avertir premièrement que les Napolitains ont tellement dans la bouche cette parole *Domene-dio*, c'est-à-dire, Dieu, qu'ils l'employent même aux plus grandes profanations. L'Empereur étant à Salerne, vit de sa fenêtrre un Gentil-homme de la Ville qui parloit dans la Place avec une fort belle Bourgeoise, il le fit appeller, & lui demanda, sans doute pour l'éprouver, *comment il pourroit faire, pour avoir cette Fille en son pouvoir ?* Ce Gentil-homme lui répondit : *qu'il avoit tant d'horreur pour le maquerelage, qu'il ne le feroit pas, quand Dieu le lui commanderait :* une telle réponse plût beaucoup à l'Empereur Charles, qui s'écria, *plût à Dieu, que tous les Courtisans des Princes fussent de vôtre humeur !* Et lui fit present d'une très belle chaîne d'or.



L A V I E  
D E  
L' E M P E R E U R  
C H A R L E S V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE II.

*Contenant les Années 1545. 1546. 1547.*

---

A R G U M E N T.

**C**E que c'est que l'ambition & la modestie des Princes : L'ambition plus naturelle à l'homme que la modestie : Est née avec le Genre humain : Le Pape Paul ordonne la Publication du Concile : Ses intentions : Marques de grossesse dans la Maîtresse de l'Empereur : Il part pour la Diète de Wor-  
G 4 mes :

*mes : dessein des Luthériens : Leurs Prin-  
ces ne vont point en personne à la Diète :  
Couches de la Princesse Marie Epouse du  
Prince Philippe , & naissance d'un Fils :  
La Mere meurt : A quoi on attribué sa  
mort : Ce qu'en a écrit Meteren : Couches  
de la Plombes Maîtresse de l'Empereur :  
Pourquoi on appella Jean le Fils dont elle  
accoucha : Combien Charles V. l'aimoit :  
Mort du Duc d'Orleans : François I. pres-  
se la Ratification de la Paix : On envoie  
des Ambassadeurs pour cela : Mort de  
l'Archevêque de Toledé : & affliction  
qu'en ressentit Charles : Nouveaux Reli-  
gionnaires en France : Avec quelle rigueur  
ils sont persécutés : Exécutions cruelles :  
Soupçons des Luthériens en Allemagne :  
Mesures qu'ils prennent : On délibere sur  
plusieurs choses en leur faveur : Résolution  
qu'on prit : Ils rompent pour la première  
fois avec l'Empereur : Opinion d'Ulloa là-  
dessus : L'Electeur Palatin se déclare Lu-  
thérien : Mort de M. Luther : Charles  
tient la Diète : & ce qu'il fait : Ligue du  
Pape avec l'Empereur pour faire la guer-  
re aux Luthériens : Manifeste de l'Em-  
pereur*

*perceur contre les Luthériens : Craintes des  
 deux Partis : Grande hardiesse des Luthé-  
 riens : Leur Manifeste contre l'Empereur :  
 Protestans , & la haute opinion qu'ils ont  
 d'eux-mêmes : Charles les met au Ban de  
 l'Empire : On consulte s'il faut donner  
 l'Electorat de Saxe à un autre Prince ,  
 & l'ôter à Jean Frederic : Dessen de  
 l'Empereur en cela : Il veut le donner à un  
 sien Neveu : Son Favori l'en détourne :  
 Prétentions du Pape sur l'Electorat :  
 Maurice Duc de Saxe y prétend pour lui-  
 même : Il en obtient la Nomination de  
 l'Empereur : La goutte survenue à ce Prin-  
 ce prolonge les affaires : Entrepise de Mau-  
 rice contre son Cousin l'Electeur de Saxe :  
 Celui-là le chasse de ce qu'il avoit gagné  
 sur lui : Charles-Quint reçoit avis de la  
 Conspiration des Fiesques à Gènes : Crain-  
 te qu'il a du préjudice qu'il en peut rece-  
 voir : Mort d'Henry VIII. Roi d'Angle-  
 terre , son éloge , ses défauts & vices :  
 Mort de François I. ses vertus & ses dé-  
 fants : Quelles furent les pensées de Charles  
 sur la mort de ces deux Princes : Le Duc  
 de Wittemberg résolu de recourir à la gra-*

ce de l'Empereur : Gran. e humiliation en  
 sa presence : Discours qu'il lui fait devant  
 son Thrône : Réponse de l'Empereur : La  
 Ville de Strasbourg envoie demander par-  
 don à l'Empereur : Les esperances de l'E-  
 lecteur Jean Frederic sur quoi fondées : S'é-  
 vanouissent : Crainte que cela lui donne :  
 Charles part pour l'Armée : Les Luthé-  
 riens laissent perdre une belle occasion :  
 Charles en profite à leurs dépens : Disgra-  
 ce arrivée aux Luthériens : Ils se résol-  
 vent de recourir au pardon de l'Empereur :  
 Ils en sont détournés, & par quelles rai-  
 sons : ils s'encouragent à faire la guerre :  
 Sont les premiers à la déclarer, avec quel-  
 les formalitez : Comment leur Cartel est  
 reçu : Faute où ils tombent sur l'état de  
 l'Armée : Bataille entre les Catholiques  
 & les Luthériens : Ceux ci la perdent :  
 Actions dignes d'être remarquées : Jean  
 Frederic Electeur de Saxe est fait prison-  
 nier : Conduit à Charles par le Duc d'Al-  
 be : Comment il fut reçu de ce Prince : Pa-  
 roles de l'Electeur à l'Empereur, la répon-  
 se de celui-ci, & plusieurs particularitez  
 considérables : Gloire que Charles s'est  
 acquise :

acquise : Il veut se rendre Maître de la Ville de Wittemberg : Il s'en approche avec son Armée : Lettre de la Duchesse Electrice à son Epoux prisonnier : Réponse de l'Electeur : Charles assiége Wittemberg : Obstination de l'Electeur à ne vouloir pas céder cette Place : Sentence de mort prononcée contre lui : Avec quelle fermeté d'esprit il l'entendit prononcer : L'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Clèves intercedent pour lui : On demande sa grace & sa vie, & on l'obtient : Conditions sous lesquelles on accorde sa grace : Méchante conduite de l'Electeur Jean Frederic : la Duchesse Sibylle va rendre visite à l'Empereur, & comment elle est reçûë : Discours qu'elle lui fait : Réponse de Charles : Elle va voir son mari en prison : Charles lui rend visite : On cherche les moyens d'introduire l'Inquisition à Naples : On la propose au Peuple : Discours des Chefs de la Bourgeoisie au Vice-Roi là-dessus : Sédition que cela cause : Lettre de l'Empereur au Pape sur la Victoire contre les Luthériens, & réponse du Pape.

Ambi-  
tion &  
mode-  
stie.  
1545.

ON verra dans ce Livre des choses capables de faire dresser les cheveux à la tête, sçavoir une ambition effrenée & capable de changer la face de l'Europe & de l'Asie, opprimée & avilie aux pieds de cet Empereur Charles V. dont on croyoit la perte irréparable, mais qui en peu de tems s'est vû victorieux & triomphant. Aussi après toutes les Victoires surprenantes de ce Prince sur les Luthériens, qui entraînent avec elles presque l'entière ruine de ceux-ci, le Pere Cardon très-célèbre Prédicateur entre les Dominicains, fit un Sermon, qui a été imprimé depuis, sur les bienfaits que l'Eglise avoit reçûs de Charles-Quint, où il prit pour sujet ces paroles, *Dieu resiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles.* La il disoit que par ces *humbles* il falloit entendre Charles V. & par les *orgueilleux* les Luthériens. Mais on a vû ensuite, comme nous le dirons au Livre suivant, que les humbles sont devenus orgueilleux par les Victoires, & les orgueilleux humbles par les disgraces. Il est arrivé un nouveau changement de scene, par lequel il n'a pas moins paru, *que Dieu resiste aux orgueilleux, & qu'il fait grace aux humbles.*

L'am-  
bit on  
nait.

L'ambition de régner, de s'agrandir, & de s'accréditer est si grande dans les hommes,

mes,

mes, que souvent la modestie qu'ils font paroître au dehors ne sert qu'à la cacher : elle est si naturelle aux hommes, qu'ils ne s'en dépouillent jamais, particulièrement les Princes, parce qu'ils ont plus de moyens que les autres, d'en tirer des avantages. Au lieu que l'humilité & la modération sont des Vertus Angeliques, qui se rencontrent rarement dans les hommes, & qu'en ceux-là même qui semblent la posséder naturellement, c'est plutôt bêtise, que modestie & modération. La raison en est que la nature a ainsi formé l'homme, qu'elle lui a donné un desir insatiable de tout avoir, croyant que tout lui appartient, ce qui est au fond véritable. D'où vient, qu'il n'y a pas jusqu'aux femmelettes mêmes, qui ne disent que la Nature avoit fort bien partagé toutes choses, mais que l'avidité des hommes a tout renversé; peut-être n'a-t'on pas tant de tort de le dire. Quoi qu'il en soit, venons à l'Histoire.

Le Pape voyant la nécessité qu'il y avoit d'assembler un Concile, s'étoit enfin résolu tout de bon de le faire. Aussi n'eût-il pas plutôt appris la publication de la paix entre Charles & François I. dont la guerre en avoit toujours été l'obstacle, qu'il en ordonna la convocation pour le mois de Mars suivant, dans la Ville de Trente, par une Bulle. L'Empereur qui avoit une con-

*Conciles*  
*Dittes*

tinuelle

tinuelle correspondance de Lettres avec Sa Sainteté, avoit aussi convenu avec le Pape d'assembler une Diète au même tems, afin de mieux disposer les Princes Protestans pour le Concile, qui fut effectivement indiqué pour le même mois de Mars à Wormes. Le Pape, assuré par l'Empereur que cette Diète ne devoit servir à autre chose, qu'à prendre des mesures raisonnables avec les Princes & Etats de l'Empire, pour faire cesser les troubles qui s'augmentoient de jour en jour dans les affaires de la Religion, à rétablir la Justice qui avoit été brôuillée, & après avoir donné la paix à l'Allemagne, fait la guerre au Turc, résolut d'y envoyer le Cardinal Alexandre Farnese son Neveu, pour y assister de sa part en qualité de Légat à latere.

*Charles  
va à la  
Diète.*

Charles guéri de sa goute avoit résolu de partir de Bruxelles pour la Diète au commencement de Février. Mais comme la belle Eliodore ne se possedoit pas de joye de se voir grosse, & que l'Empereur lui faisoit aussi plus de caresses par la joye qu'il en avoit, il arriva que ces caresses lui firent revenir la goute. Du moins les Medecins ne l'ont attribué qu'à cela, l'Empereur étant sobre & modéré en toute autre chose. Quoiqu'il en soit, il fut obligé de renvoyer la Diète au commencement du mois de May suivant. On en fit de même du Concile. Ainsi

l'Empe-

L'Empereur partit de Bruxelles le 12. d'Avril, & arriva à Wormes à petites journées au commencement de May. Le Légat y arriva en même-tems. Mais l'Empereur se trouva bien loin de son compte, s'étant promis que les Luthériens auroient des sentimens plus modérez, quand il s'agiroit de faire des Réglemens sur les affaires de la Religion; au lieu qu'il les trouva fiers & obstinez à déclarer qu'ils vouloient un Concile libre, en une Ville au cœur de l'Allemagne, où l'autorité du Pape ne pût donner aucune ombre de jalousie à personne; prétendant outre cela, que d'autres n'y pussent présider que les Ambassadeurs de l'Empereur, ou le grand Chancelier de l'Empire. L'Empereur connut bien qu'il y avoit quelque dessein caché, voyant qu'aucun des Princes Protéstans n'y paroissoit en personne, ni autrement que par des Députez: de sorte qu'il n'y fit autre chose que de congédier cette Diète, & en indiquer une autre à Ratisbone, pour le commencement de l'année suivante. Il fit écrire par le grand Chancelier des Lettres fort pressantes à tous les Princes de se vouloir trouver en personne, autant qu'il seroit possible, à cette assemblée. Après quoi il prit congé du Cardinal Farnese, qui prit le chemin de Rome, & lui s'en retourna à Bruxelles.

Quelques jours après être arrivé à Bruxelles, *Nais.  
Jance*

*du Prin-  
ce Char-  
les.  
#545.*

nelles, il reçut la nouvelle de la Naissance d'un Prince, dont avoit accouché la Princesse Marie épouse du Prince Philippe, dans la Ville de Valladolid, le soir du 9. Juillet. Il fut nommé Charles au Baptême en considération du nom de son grand-Pere : Ce fut ce Prince infortuné dont la mort signée de la propre main de son Pere, a été la matiere de tant d'Histoires & même de Romans, Cette nouvelle donna véritablement une fort grande joye à Charles, & toute la Noblesse du Pais fit à cette occasion de magnifiques Tournois, feux de joye, Joutes, Bals, & autres Fêtes, & réjouisances.

*Mort  
de la  
Mere.*

Mais il sembloit que la fortune de Charles V. se plaisoit à faire un continuel changement de scene, tantôt du mal au bien, & tantôt du bien au mal. On en vit un exemple en cette occasion ; car pendant qu'on faisoit ces préparatifs, toute cette joye se changea en une grande tristesse, par l'arrivée d'un Courrier, qui apporta la nouvelle de la mort de la Princesse Marie, arrivée quatre jours après ses couches. Cette mort affligea sensiblement l'Empereur, quoi qu'il n'eût jamais vû sa belle Fille. Mais ce qui paroissoit l'affliger le plus, c'étoit de voir la fatalité de sa Couronne, à l'égard des aînez de sa Famille, qui l'obligeoit à faire de plus grands préparatifs, pour des Funérailles, que pour  
les

les réjouissances ordinaires dans de telles occasions. Cette Princesse fut effectivement fort regrettée à la Cour d'Espagne, & pleurée de tout le monde, tant à cause des rares vertus qu'elle possédoit, que pour la conséquence, & par la compassion de la voir mourir à l'âge de 18. ans, non encore accomplis, & après de si beaux commencemens d'une heureuse fécondité.

Mr de Meteren, d'ailleurs Historien célèbre des Guerres de Flandres & bon Calviniste, attribué la cause de la mort de cette Princesse à l'imprudencé des Dames qui la servoient; je dirai en peu de mots son sentiment. Il prétend que le jour même de la mort de la Reine, on faisoit l'exécution de quelques Luthériens, qui avoient été condamnez au feu par l'Inquisition. Que toutes les Dames & les gens de service accoururent pour voir ce spectacle, & que la Reine étant demeurée seule vit des fruits qu'on avoit laissez sur la table, se leva du lit pour en prendre, & en mangea, & particulièrement d'un melon, ce qui la fit mourir bien-tôt après. Pour dire la vérité, je croi que Meteren a été fort mal informé: car 1. ce n'est pas un grand miracle de voir une femme mourir dans les premiers jours de ses couches. D'ailleurs il n'est pas possible, & on ne sçauroit se persuader, que la Duchesse d'Albe, la principale des Dames,

mes, qui avoient soin de la Reine, femme d'ailleurs d'un âge assez avancé, eût eu l'indiscretion de l'abandonner & de permettre que toutes les autres là laissassent aussi; d'autant plus que le lieu où se faisoit cette execution étoit éloigné de plus d'un mille du Palais où étoit la Reine. Quoi qu'il en soit, après qu'elle fut morte, on la fit embaumer, & on porta son corps accompagné d'une magnifique Pompe funébre à Grenade, où elle fût enterrée dans la Chapelle Royale.

*Couches  
de la  
Plombes.*

Mais pour consoler Charles-Quint, il arriva que sa Maîtresse Plombes accoucha au mois de Septembre chez sa mere auprès de Ratisbonne, où elle s'étoit retirée lors que l'Empereur partit pour la Diète, & que sa grossesse commençoit à se découvrir, car Charles la vouloit cacher comme celle de Marguerite: & comme il avoit recommandé avec beaucoup de tendresse & d'empressement à la mere de cette fille de la faire bien servir pendant sa grossesse & dans ses couches, il eut aussi une fort grande joye d'apprendre par un Courier qu'on lui envoya à Bruges, qu'elle étoit accouchée; & sa joye fut encore plus grande d'apprendre que c'étoit d'un fils. Il voulut qu'on lui donnât le nom de Jean, & en écrivit une Lettre fort honnête à l'accouchée. Il ordonna qu'on l'élevât avec tout le soin possible,

sible , mais avec le moins d'éclat qui s'y pourroit faire. Outre divers Présens qu'il fit à la mere , il lui assigna une pension annuelle de deux mille Ducats , & lui en envoya autant en argent comptant , ce qui en vaudroit le double en ce tems-ci.

On a regardé comme une chose extraordinaire en cet Empereur la grande tendresse qu'il a fait paroître pour tous ses enfans tant naturels qu'illégitimes. On l'accusoit même de donner dans l'excès. Mais si on a eu lieu de le blâmer sur ce sujet , ç'a été particulièrement à l'égard de celui-ci , pour lequel il témoigna une affection singuliere. Il le fit bien connoître à Philippe son Fils lors qu'il lui remit ses Royaumes , car en lui parlant , il lui dit entre autres choses touchant ce fils ; *Je vous le recommande de toute mon affection , parce que je l'ai toujours aimé avec passion.* Cependant il ne déclara qu'à peu de personnes qu'il le reconnût pour son Fils , ce qui a donné lieu aux Historiens d'en parler diversement. Le bruit courut aussi que la Plombes avoit accouché d'une fille après ce Fils , & qu'elle étoit morte dans le premier mois de sa naissance. Depuis il ne s'est plus parlé d'elle, quoi que certain Auteur assure qu'après que l'Empereur eut renoncé à ses Royaumes , & qu'il se fut retiré en Espagne , elle se maria avec un Capitaine de Fortune qui étoit au service

*Combien  
il aime  
cet en-  
fant.*

ce

ce de l'Empereur Ferdinand, ce qui n'est nullement certain. Ce Fils a été *Don Juan d'Autriche* si fameux dans les Histoires.

Mort  
du Duc  
d'Or-  
leans.  
1545.

Cependant le Duc d'Orleans second fils de François I. dont il a été parlé dans le Traité de paix, vint à mourir le 8. Septembre à l'âge de 22. ans; perte dont ce Monarque ne pût se consoler, & l'on a crû que l'affliction d'avoir perdu deux Princes en un état de le soulager de ses Travaux, avoit abrégé ses jours. On a crû pourtant que les François les plus politiques n'avoient pas regretté cette perte, comme elle le méritoit, prévoyant que si ce Prince eût vécu, & que son mariage avec la Nièce de l'Empereur se fût accompli, le prétexte de cette Alliance auroit sans doute donné beaucoup d'inquiétude à son frere. D'autres disent tout le contraire, & veulent que ce jeune Prince fut généralement regretté, non-seulement des François, mais même de tous les Princes Catholiques, qui auroient toujours demeuré bien unis, par le moyen du mariage de ce Prince avec la fille ou la Nièce de l'Empereur; au lieu que la mort de ce Prince ne manqueroit pas d'être bien-tôt suivie de la guerre, la mort rompant toutes les Alliances. L'Empereur qui étoit alors à Bruges, ne se contenta pas de faire faire des complimens de condoléance

au Roi sur la mort de son fils , par son Ambassadeur ordinaire à Paris , mais il envoya encore Don Antonio Mendoza en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, François I. envoya dans ce même mois son Chancelier & l'Amiral à l'Empereur , pour le prier de ratifier la paix , nonobstant la mort de son fils , pour empêcher le monde de parler ; mais ces Ambassadeurs s'en retournèrent sans rien conclure , & avec cette seule réponse que leur fit l'Empereur de bouche. *Le Roi vôtre Maître ne voudra pas faire la guerre à un Prince gouteux , & assurément un Empereur gouteux ne la lui fera pas non plus.*

En même-tems mourut à Toledede l'Archevêque de cette Ville , nommé *Don Jean Tavera*, que Charles V. avoit accoûtumé d'appeller *l'œil de l'Empereur*, & *le bras de Philippe*. Il étoit effectivement le bras droit de ce Prince dans le Gouvernement , & l'Empereur l'avoit très - particulièrement recommandé à la prudence & à l'expérience de ce Prélat. On dit qu'il tomba malade le propre jour que l'on faisoit les funérailles de la Princesse Marie; parce qu'ayant été obligé d'être pendant long - tems revêtu d'habits Pontificaux fort pesans , il en prit une fièvre si maligne , ( quoi qu'il n'eût pas encore soixante ans ) qu'il en mourut cinq jours après. Il fut regretté de toute

toute l'Espagne, parce que c'étoit effectivement un Prélat d'un mérite extraordinaire. L'Empereur, quand il aprit sa mort, dit. *Qu'il étoit plus affligé de la mort du Cardinal de Tavera, que de celle de la Princesse Marie, parce qu'il seroit plus aisé à son fils de trouver une autre femme comme celle-là, qu'à lui de trouver un Conseiller tel que Tavera.*

Non-  
vraux  
Reli-  
gionnai-  
res en  
France.

En cette même année, malgré les rigoureuses défenses que le Pape & François I. avoient fait publier, on ne laissa pas de voir en Provence & dans la Comté d'Avignon paroître des partis de Luthériens & Calvinistes qui se répandoient en plusieurs lieux; ce qui fit de la peine au Pape & au Roi. Le nombre s'en accrût particulièrement à Merindol en Provence au-delà de la montagne d'Oppede, & à Cabrières dans le Comté Vencelin, sous la Montagne de Vaucluse, dont ils s'étoient emparez par force, & malgré le Seigneur, où ils avoient fait bâtir deux Eglises pour les exercices de leur Religion, qu'on appelloit les Eglises de Cabrières, & de Merindol, & qui s'augmenterent beaucoup, parce que la nouveauté y attiroit des Prêtres & des Moines de toutes parts, sous divers prétextes. Antoine Trivulce Légat d'Avignon, qui par ce moyen gagna un chapeau de Cardinal, comme ces lieux dépendoient du S. Siège, obtint

obtint 1600. hommes de pied que François I. lui donna, & en ayant levé quatre cens avec l'argent de l'Eglise, les envoya tous contre ces Religioneux, sous le commandement de *Malanno* qui en fut le Chef pour le service du Pape. Celui-ci ne fut pas plutôt sur les lieux avec ces Troupes, qu'il les divisa en deux corps, & assiégea en même-tems les deux Eglises, pendant que ces bonnes gens étoient desarmez, & qu'ils ne pensoient qu'à prier Dieu. Il y en eut quelques-uns qui furent assez heureux, que de sauver leur vie par la fuite, tous les autres au nombre de 400. furent pris & conduits à Avignon, où on les fit tous mourir.

Quelques-uns disent qu'on les fit mourir de divers genres de supplices, selon l'âge ou le Sexe. Que les uns eurent la tête coupée. Que les autres furent pendus, & les autres noyez dans la Riviere où on les jeta avec une pierre attachée au cou. *Ulloa* en parle autrement, & dit qu'ils furent tous mis en une Maison, peut-être en attendant qu'on leur fit leur procès, mais que le Légat ayant appris qu'ils avoient fait une conspiration pour s'enfuir, fit mettre le feu à cette Maison, & les fit tous misérablement brûler & réduire en cendres, parmi des plaintes & des cris pitoyables. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils perdirent tous la vie par les derniers & les plus rigou-

*Execu-  
tion*

rigoureux supplices. Par un ordre du Pape qui arriva bien-tôt après, Cabrières fut rasé jusques aux fondemens, afin, selon les termes de la Sentence, qu'elle servit d'exemple aux autres lieux, & à la postérité. On n'exerça pas une si grande rigueur contre Mérindol, & l'on se contenta de confiscquer les biens de tous ceux qui furent soupçonnez d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Ulloa dit là dessus ces paroles. *Ainsi furent éteints, & détruits ces Scelerats, que l'on n'a jamais plus vû en ce pais-là.* En quoi il a été fort méchant Prophète, car bien-tôt après en ce pais-là, & à l'entour, pour un que l'on avoit persécuté & fait mourir, on en vit paroître deux ou trois de nouveaux.

*Soupgons & mesures des Protestans. 1545.* La prorogation qu'avoit fait l'Empereur, de la Diète de Wormes, du mois de May 1545. jusques au commencement de Janvier 1546. à Ratisbonne, donna beaucoup de crainte aux Princes Protestans, & acheva de les confirmer dans les soupçons qu'ils avoient déjà conçûs que l'Empereur, & le Roi des Romains n'avoient d'autre dessein, que de les amuser, pour avoir plus de tems de se préparer à leur faire la guerre, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour les réduire par la force. Ainsi la crainte qui rend les hommes vigilans, leur fit prendre la résolution d'assembler en leur

leur particulier une Diète à Francfort , en même-temps que l'Empereur assembloit la sienne à Ratibonne. Là un grand nombre de Princes , ou leurs Députés & les Envoyés des Villes de leur communion , furent fort encouragez par les deux Principaux Chefs , Jean Frederic Electeur de Saxe , & Philippe Landgrave de Hesse. Le premier étoit d'une haute naissance , d'un grand courage , & fort puissant , ce qui lui avoit acquis beaucoup d'autorité ; l'autre étoit un Prince d'une valeur extraordinaire , adroit , habile , & tout-à-fait propre à se faire des partisans.

Ces deux Chefs firent donc représenter *Consul-*  
à la Diète par le Chancelier de l'Electeur, *tation*  
la nécessité qu'il y avoit de prendre des mesures , pour remédier aux continuelles & rigoureuses exécutions que faisoit la Chambre Impériale à Spire , & à tant d'autres maux dont ils étoient visiblement menacez , & que si on laissoit faire l'Empereur & les Catholiques , ils deviendroient bien-tôt si puissans , animez par la lenteur des Protestans à se défendre , qu'ils leur feroient plus de mal qu'ils ne souhaitoient de leur en faire , quoi qu'ils desirassent leur en faire beaucoup.

Il y eut plusieurs avis là-dessus dans l'As- *Résolu-*  
semblée , & plusieurs differens moyens y *tion*  
furent proposez ; mais l'avis des deux Chefs

l'emporta, qui étoit de s'unir ensemble plus étroitement que jamais, par une bonne confédération, de jurer de ne la jamais rompre, & de se préparer courageusement à la guerre. Cette résolution prise, on nomma des Commissaires pour faire le département des sommes & des Troupes que chacun devoit fournir, ce qui fut réglé en peu de jours; & arrêté que chacun auroit prêt ou l'argent ou les Troupes de son département pour la fin du mois de Mars, au plus tard. Il fut arrêté aussi, que l'Armée seroit commandée en Chef par l'Electeur de Saxe, & par le Land-grave de Hesse en qualité de Lieutenant Général. Mais les plus mode- rez étoient d'avis qu'avant que de rompre avec l'Empereur, on scût de lui quelle satisfaction il prétendoit leur donner, des injustices qui leur étoient faites tous les jours par la Chambre de Spire, & quel ordre il vouloit mettre aux affaires de la Religion.

*Les  
Protes-  
tans  
com-  
men-  
cent la  
guerre  
en  
1545.*

Les Catholiques accusent les Protestans d'avoir été les premiers à prendre les Armes contre l'Empereur, ce que les Protestans ont toujours nié, & ils ne sont pas si fots que de faire autrement. Mais si on considère cette Assemblée qu'ils firent à Francfort, quatre mois avant la Diète, & la Résolution qu'on y prit en la maniere que je viens de le dire, de prendre vigoureu-  
ment

ment les Armes, on ne peut croire autrement, sinon, qu'ils ont été effectivement les premiers qui ont fait la rupture. Oüi, mais, dira-t-on, le Pape, l'Empereur, & le Roy des Romains, tramoient entre eux une Ligue contre les Luthériens. Il est vrai, mais cette Ligue étoit encore à faire, & l'Assemblée de Francfort étoit actuellement faite, & ce seroit une méchante conduite à un Apotiquaire d'attendre à faire provision de Drogues dans sa Boutique, pour les remedes nécessaires, après que le Medecin en auroit fait l'ordonnance.

Je ne prétens point m'ériger en Juge d'une affaire de cette importance, je laisse cela au Seigneur Ulloa, qui est assurément Catholique & très-Catholique, à telles enseignes que dans tout son Ouvrage il ne traite jamais les Protestans que de *Scelerats*, d'*Impies*, d'*Heretiques*. Cet Auteur dans son Histoire de Charles V. parlant sur ce sujet, n'a pû s'empêcher de dire, *Que l'Empereur fut mal servi à lui garder le secret, puis que les Heretiques furent trop tôt avertis de la résolution qu'il avoit prise avec le Pape, & le Roy des Romains, son Frere, de lever une puissante Armée, avec laquelle on pût les mettre à la raison, puis qu'ils étoient si obstinez, qu'ils ne ventotent que ce qui les accommodoit.* Les Protestans avoient donc raison de prendre l'épée avant qu'on

la leur vint enfoncer dans le sein avec la dernière cruauté.

*L'Electeur  
Palatin se  
déclare  
Luthérien.*

Pendant que les Luthériens étoient occupés à consulter & délibérer de leurs affaires dans cette Assemblée, ils reçurent deux avis, l'un qui les remplit de tant de joye, qu'ils s'embrassoient tous les uns les autres pour s'en féliciter. C'étoit que Frederic II. qui avoit succédé à Loüis son Frere Electeur Palatin, faute de Successeurs mâles, n'étoit pas plutôt entré en possession de l'Electorat, qu'il avoit ouvert la porte de ses Etats aux Luthériens, instruit qu'il étoit déjà de leurs opinions, en avoit banni l'exercice de la Religion Catholique, y avoit appelé plusieurs Ministres Luthériens, & fait prêcher publiquement la nouvelle Religion dans sa Capitale d'Heidelberg, ensuite dans les autres lieux. L'Assemblée de Francfort lui envoya des Députés, pour le féliciter d'une si genereuse résolution; aussi les Protestans avoient-ils grande raison de se réjoüir, de voir leur Parti si considérablement fortifié dans une semblable circonstance.

*Mort  
de Luther.  
1546*

Mais cette grande joye des Protestans ne laissa pas d'être mêlée de quelque tristesse, comme l'affliction des Catholiques d'avoir perdu cet Electeur, se changea en joye par la mort de Luther, qui arriva bien-tôt après, sçavoir le dix-huit de Février 1546.  
dans



MARTIN LUTHER



MADE IN THE U.S.A.

dans le Village d'Islebe, appartenant aux Comtes de Mansfeldt, & qui étoit aussi le lieu de sa naissance. Les Catholiques eurent en effet sujet de s'en réjouir, comme les Luthériens d'en être affligez, parce que cette mort étoit un grand bien pour les uns, & un grand mal pour les autres. Véritablement Luther a été un homme d'un grand genie, d'une grande fermeté d'esprit, d'une memoire heureuse & féconde, & d'une grande éloquence de bouche & par écrit. Hardi, quoiqu'il ne fût pas extrêmement courageux. Jamais personne n'a eu plus de mépris que lui pour les honneurs, même pour les plus grandes dignitez. Si desintéressé, qu'il a été capable de renverser la Chrétienté sans dessus dessous, sans en tirer aucun profit pour lui-même, car il est mort si pauvre, qu'il n'eut pas seulement de quoi faire testament. Son nom a été en si grande vénération pendant sa vie, qu'il sera immortel, & plus celebre qu'aucun autre dans la posterité, quoique d'une réputation fort différente entre les Catholiques qu'entre les Protestans. Pour tout comprendre en un mot, il suffit de rapporter ce qu'en a dit Soave dans son Histoire du Concile de Trente. *Que Luther n'a été qu'un instrument, mais qu'il y avoit des causes cachées plus puissantes qui le faisoient agir.* Sentence bien remarquable.

*Charles  
tient la  
Diète.*

Cependant l'Empereur fut si cruellement attaqué de la Goutte, son incommodité ordinaire, vers la mi-Decembre, qu'il ne se sentit pas en état de faire le voyage de Ratisbonne; ainsi il renvoya la Convocation de la Diète au mois de Mai suivant dans la même Ville. Il ne s'y rendit pourtant pour en faire l'ouverture que le sixième Juin. Il fut beaucoup mortifié de voir que les Princes Protestans eussent fait si peu de cas des instances pressantes qu'on leur avoit fait de sa part de se trouver en personne à la Diète, que de n'y assister que par leurs Deputés. Il ne l'étoit pas moins de voir qu'il perdoit toute esperance de terminer les differends de Religion qui broüilloient toute l'Allemagne par la voye d'un Concile Général, depuis que ceux de la Ligue de Smalcalde, qui s'étoient assemblez à Francfort avoient témoigné tant de mépris pour le Concile, dont on avoit fait l'ouverture, depuis la fin de l'année precedente, qu'ils avoient rejeté, comme s'ils n'y eussent eu aucun interêt: ce qui obligea l'Empereur de s'en plaindre amèrement en pleine Diète, & d'en faire des reproches, jusques à dire, qu'à l'avenir il se serviroit de son autorité pour les reduire à la raison.

*Plain-  
tes.  
1546.*

Il ne se contenta pas même de faire connoître à la Diète les justes sujets de plainte qu'il avoit contre les Protestans, il en fit enco-

encore écrire des Lettres en son nom à l'Electeur de Saxe par son Ministre, il fournit même quelques pensées, comme celles-cy, *Qu'il n'étoit pas un homme d'honneur après avoir tant sollicité la tenuë d'un Concile Général, pour tâcher conjointement de donner la paix à l'Eglise, & après qu'il avoit disposé les choses à cela, de montrer qu'il se moquoit de lui, Empereur de l'Empire, & de l'Eglise.* Il chargea particulièrement le Baron de Krasel, Ministre de l'Electeur, d'écrire à son Maître les propres paroles suivantes, qu'il prononça en Allemand : *Que Jean Frederic n'avoit pas sujet d'avoir conçu une si haute opinion de lui-même ni de ceux de son parti. Qu'il est plus aisé de commettre une faute, que de la réparer. Qu'il feroit bien de faire reflexion, qu'il pourroit se laisser porter à entrer en une danse où le pied lui pourroit facilement manquer, & qu'il feroit bien mieux de marcher droit, & par le bon chemin.*

Mais Jean Frederic, & le Land-grave Philippe, siers de se voir les Chefs d'un Parti si considerable, & qui s'augmentoient tous les jours, en avoient conçu les plus hautes esperances. Déjà l'Empereur attentif à ses interêts particuliers, & fort éclairé dans ceux du public, avoit bien crû après avoir vû la premiere Assemblée, & puis celle de la Ligue de Smalcalde à Francfort, que ce

n'étoit nullement la pensée des Luthériens, que de chercher quelque accommodement, croyant qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à faire la guerre, qui sembloit leur promettre mille avantages. C'est ce qui les rendoit si fiers, & qui faisoit qu'ils se moquoient de la proposition du Concile, qu'ils avoient auparavant tant souhaité.

*Charles sollicite une Ligue avec le Pape.*

Tout cela obligea l'Empereur à faire de serieuses réflexions sur l'état des affaires, & sur les maux que les apparences devoient faire craindre. Il ne pouvoit voir sans chagrin les Chefs des Luthériens montrer tant de zèle, & tant d'effronterie, comme il parloit, à chercher tous moyens possibles de défendre leur Religion, qui n'étoit que le fruit du caprice d'un seul Novateur, pendant que lui, Chef de l'Empire, demeureroit les bras croisez. Il envoya donc en toute diligence à Rome le Cardinal Madrucci, Evêque de Trente, pour représenter de bouche au Pape le misérable état où alloit tomber la Religion Catholique, la liberté de l'Allemagne, & toute la Chrétienté, si on n'y apportoit un prompt remède. Le Cardinal eut ordre aussi de solliciter & de conclure une Ligue la plus grande & la plus avantageuse qu'il seroit possible, pour un prompt Armement. L'Empereur lui donna des Lettres non seulement pour les Cardinaux, qu'il croyoit les plus zelez au bien de la Chrétienté, mais

mais aussi pour plusieurs Barons Romains qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Pape, auquel il écrivit la Lettre suivante :

## A SA SAINTETÉ

Nôtre Seigneur le Pape Paul III.  
Vicaire de Jesus-Christ en Terre,  
& Pasteur de l'Eglise universelle.

## CHARLES

*Par la Misericorde Divine, Empereur des Romains, &c. Lui souhaite salut & longue vie, pour le bien de la Chrétienté.*

**T**Rès-saint Pere. Quoi que les bruits publics de la fiere & orgueilleuse insolence des perfides & obstinez Ennemis du S. Siège & les miens, leurs séditiones assemblées, les préparatifs & les forces considérables qu'ils mettent sur pied pour défendre leur Sacrilege Secte par la violence, soient des motifs suffisans pour émouvoir la pieté & le zele si connu de Vôtre Sainteté, & pour la porter, non pas seulement à entrer dans une Ligue, contre ces perfides & ces Rebelles, mais

H 5      même,

» même , solliciter les autres à la faire,  
 » Cependant , comme je vois le mal de plus  
 » près , & par consequent la nécessité qu'il  
 » y a de faire une telle Ligue ; j'ai pris la ré-  
 » solution d'envoyer à Rome avec toute  
 » l'adilgence que mérite un si grand besoin,  
 » Monsieur le Cardinal Madrucci , afin  
 » qu'il fasse un recit de bouche à Vôte Sain-  
 » teté , de l'état où sont les affaires d'Alle-  
 » magne.

» Saint Pere , il n'est pas nécessaire que  
 » je vous dise , parce que je suis assuré que  
 » vous le sçavez mieux que moi , que ce  
 » n'est point mon interêt particulier qui me  
 » porte à vous solliciter de faire une bon-  
 » ne Ligue , car il est certain que les Lu-  
 » thériens me feroient toujous fidelles &  
 » obéissans , si je voulois cesser de les persé-  
 » cuter. Il s'agit seulement , Saint Pere , de  
 » la cause de Dieu, de la Sainte & pure Reli-  
 » gion Catholique , qui est née avec Jesus-  
 » Christ , qui a été nourrie & élevée par ses  
 » travaux , arrosée de son Sang precieux ,  
 » & je dirai même de celui du S. Siege, dont  
 » vous êtes le digne Chef , & contre lequel  
 » les Hérétiques prétendent porter leurs  
 » plus dangereux coups , croyant que s'ils  
 » pouvoient venir à bout de renverser cette  
 » grande Colonne qui soutient , & sert de  
 » Rempart à toute l'Eglise Catholique ,  
 » celle-cy ne pourroit que tomber bien-tôt  
 » après.

Je

Je n'ignore pas, & Vôtre Sainteté le  
 sçait mieux que moi, que les portes de  
 l'Enfer ne prévaudront jamais contre la  
 véritable Eglise. Mais cependant Dieu a  
 établi les Princes pour être ses Protec-  
 teurs, & leur a donné des forces & du  
 pouvoir pour la défendre. Pour ce qui  
 me regarde, Saint Pere, j'ay résolu d'em-  
 ployer l'épée que la Providence de Dieu  
 m'a mise en main, par le moyen des Ele-  
 ctors de l'Empire, & tout ce que je  
 pourrai tirer de la substance de mes Su-  
 jets, qui par la grace de Dieu sont tous  
 Catholiques, sans y épargner mon pro-  
 pre sang, à défendre de tout mon pou-  
 voir la gloire & les interêts de Dieu con-  
 tre les Ennemis. Je me promets beaucoup  
 avec l'aide de Dieu, de mon entreprise,  
 sur tout lors que mes forces seront jointes  
 à celles de Vôtre Sainteté. Le Cardinal  
 Madrucci vous dira quels sont les plus  
 pressans besoins, & toutes les choses qui  
 regardent cette Ligue; cependant je bai-  
 se les pieds de Vôtre Sainteté, avec une  
 humilité profonde, & le zele le plus ar-  
 dent de mon cœur. De Wormes le 2. Juin  
 1546.

*Vôtre très-humble Serviteur*  
 & *Fils très-obéissant.*

CHARLES.

H 6

Le

Ma-  
drucci  
arrive  
à Rome  
1546.

Le Cardinal Madrucci ayant pris congé de l'Empereur, partit accompagné seulement de quatre domestiques, & fit le voyage de Wormes à Rome en dix jours. Il trouva le Pape languissant, plus par la crainte que par son âge, & toute la Cour en grande consternation à cause des nouvelles qui couroient, *Que les Hérétiques avoient résolu à Smalcalde de lever une Armée de 80. mille hommes de pied, & 40. mille chevaux, avec laquelle ils prétendoient aller droit à Rome.* Il y eut des gens qui soupçonnerent que c'étoient les Partisans de l'Empereur, qui faisoient eux-mêmes courir ces bruits, pour mieux intimider le Pape, & l'obliger à faire ses plus grands efforts, & à donner à l'Empereur le plus grand secours qu'il lui seroit possible. Je ne crois pas que ce fût heresie de croire que les Ministres de Charles V. ne pussent avoir eu la pensée de faire courir de tels bruits, avant que le Cardinal Madrucci arrivât à Rome: & s'ils ne l'ont fait, ils le devoient faire, selon moi, connoissant bien la politique de la Cour de Rome, accoutumée de tout temps, à regarder les affaires avec des Lunettes de longue vûe, à marcher à pas de plomb, à concevoir des soupçons en toute occasion, à laisser mûrir long temps les affaires de plus leger consequence, craignant toujours quelque anguille sous roche, & de renvoyer le plus

plus loin qu'elle peut la décision des affaires importantes : de sorte qu'il étoit de la bonne Politique des Impériaux de faire courir de tels bruits en un temps semblable à celui-là.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain que le Cardinal Madrucci, qui alla mettre pied à terre à la porte du Vatican pour faire plus de diligence, & où l'Ambassadeur de l'Empereur, à qui il l'avoit fait sçavoir, le fut trouver, n'eut pas plutôt baisé les pieds du Pape, qui étoit fort son ami, qu'il le trouva avant même que d'avoir lû la Lettre de l'Empereur, si disposé à ce qu'il souhaitoit, qu'il étoit plus en état de le solliciter à faire la Ligue, que d'avoir besoin d'y être sollicité. Le Pape nomma incontinent deux Cardinaux, l'un desquels étoit Alexandre Farnese, son Neveu, pour consulter ensemble sans perdre de temps, & faire le projet d'un Traité de Ligue. Il ne fut pas plutôt fait, qu'on le montra à Sa Sainteté, qui le trouva à son gré; de sorte que le Pape manda le Consistoire pour le lendemain dix-neuf Juin, afin de prendre son avis la-dessus. Le Consistoire l'approuva unanimement, & le Pape s'étant fait donner une plume, le signa; après lui le Cardinal Farnese, en qualité de premier Ministre de Sa Sainteté; ensuite signerent le Cardinal Madrucci, & l'Ambassadeur  
de

*La Ligue conclue.*

de Charles V. en qualité de Plenipotentiaires, & après eux tout le Consistoire, & les Principaux Barons de Rome, que l'on y avoit appellez pour cela. Quelques-uns ont dit que cela arriva le 20. de Juin, mais peu importe. Quoi qu'il en soit, le Cardinal Madrucci partit le lendemain avec le Traité, & s'en retourna à Wormes par le même chemin, & avec la même diligence, trouver l'Empereur, qui le signa sans l'avoir lû, disant au Cardinal Madrucci, qu'il ne vouloit pas faire ce tort à la confiance qu'il avoit au Pape & en lui, que de le lire. Voici le Traité.

## ARTICLES

*Du Traité de la Ligue de Sa Sainteté, nôtre Seigneur le Pape Paul III. & de l'Empereur Charles - Quint, pour la Guerre contre les Luthériens : Conclûë à Rome le 19. Juin 1546.*

- I. **Q**ue la Ligue tant offensive que défensive entre Sa Sainteté le Pape Paul III. tant en son nom, que du S. Siege, d'une part, & l'invincible Empereur Charles V. tant en son nom que de l'Empire, pour la Guerre contre les Luthériens, & autres Héretiques & Rebelles à Dieu, au S. Siege, & à l'Empereur

reur, demeureroit faite & conclüe, dès le moment que le present Traité seroit signé.

- II. Que Sa Majesté Impérialle, ayant fait connoître par un zèle Chrétien & généreux à Sa Sainteté, qu'il étoit résolu de faire les plus grands efforts dans cette guerre, Sa Sainteté promettoit aussi de faire tout son possible.
- III. Que Sa Sainteté mettroit sur pied au plûtôt trois Legions d'Infanterie Italienne, de 4000. hommes chacune, quinze cens Chevaux, & 600. chevaux légers.
- IV. Que ces Troupes seroient payées & entretenues de toutes munitions de guerre & de bouche aux dépens de l'Empereur pendant un an entier, & en cas qu'elles en manquassent, Sa Majesté Impériale promettoit de leur faire donner des vivres & des munitions à un prix raisonnable.
- V. Sa Sainteté feroit compter à Sa Majesté Impériale ou à son ordre 200. mille écus Romains, qu'elle feroit porter à ses dépens ou remettre par Lettres de change à Aufbourg, en l'espace de deux mois au plus tard.
- VI. Qu'il seroit encore permis à Sa Majesté Impériale, d'exiger pendant un an dans ses Royaumes d'Espagne, la moitié des Re-
- Reve-

Revenus Ecclesiastiques, tant de l'un que de l'autre sexe.

- VII. Que s'il arrivoit, ce que Dieu ne veuille, quelque disgrâce à l'Armée Catholique, & qu'il y eût des raisons pressantes de continuer la guerre, Sa Sainteté continueroit à entretenir les mêmes forces, en la maniere susdite, avec le déboursement des 200. mille écus.
- VIII. Que Sa Sainteté promettoit encore de faire son possible pour porter les autres Princes d'Italie, à contribuer selon leur pouvoir à cette guerre, où ils ont beaucoup d'interêt, ce que feroit aussi l'Empereur de sa part.
- IX. Que l'Armée de Sa Sainteté auroit sa part à proportion, à tout ce qui pourroit être pris sur les Ennemis, en quoi que pussent consister les avantages qu'on pourroit remporter sur eux.
- X. Que les Volontaires de l'Etat Ecclesiastique, qui voudroient servir, & se signaler dans cette entreprise, ne seroient pas compris entre les Troupes de Sa Sainteté, mais dans le Corps d'Armée des Troupes Italiennes de Sa Majesté Impériale.
- XI. Que toutes les Troupes de Sa Sainteté tant d'Infanterie que de Cavalerie, seroient commandées par le Seigneur Ottavio Farnese, Neveu de Sa Sainteté,
- en

en qualité de Général de l'Eglise, qui ne recevroit les ordres qu'immédiatement de l'Empereur, ou du Duc d'Albe son Lieutenant, & que tous les Officiers & Commandans de l'Armée de Sa Sainteté seroient élus par lui, & par ledit Général.

XII. Que quand on assigneroit les postes, & les lieux d'honneur, & dans les expéditions, Sa Majesté Impériale, ou son Lieutenant, auroient pour l'Armée du Pape tous les égards justes & raisonnables.

XIII. Que ledit Général Ottavio seroit appelé dans toutes les délibérations du Conseil de Guerre.

XIV. Que Sa Majesté Impériale ayant résolu d'exposer sa très-précieuse vie en cette guerre, & Sa Sainteté n'y pouvant aller en personne, comme elle le souhaiteroit, s'agissant du service & de la gloire de Dieu, tant à cause de sa Dignité sacrée, que de son âge, elle avoit résolu d'y envoyer le Cardinal Alexandre son Neveu, quelque besoin qu'il eût de lui auprès de sa personne, pour être à la suite de l'Empereur pendant la Guerre, sans que ce fût à ses dépens.

Les Ecclesiastiques d'Espagne ne furent guere contens de ce Traité, quant à l'article

*Eccles.  
sias-  
tiques.*

cle onereux qui les regardoit, aussi n'a-t'on jamais vû qu'on ait chargé les Ecclesiastiques jusques à les obliger de donner la moitié de leurs revenus. Cela produisit plusieurs plaintes ; les plus moderez ne purent même s'empêcher de faire des imprecations contre le Pape & contre l'Empereur, sur tout lors qu'ils entendirent publier que ce n'étoit pas une guerre de Religion.

### MANIFESTE DE L'EMPEREUR CONTRE LES LUTHERIENS.

*Il protesta qu'il ne prenoit pas les Armes pour cause de Religion, comme on en faisoit courir le bruit, qu'il prétendoit laisser les choses en l'état où il les avoit mises par ses Edits : mais parce qu'il étoit obligé de châtier quelques Rebelles, qui entreprennent de mépriser ses Decrets, & les Loix de la Diète & de l'Empire, & qui soulevoient contre lui les Puissances étrangères, qui dépouilloient les légitimes possesseurs de leurs biens, pratiquoient des violences inouïes envers tous, & une Tyrannie capable d'opprimer la liberté publique, & qu'ainsi il étoit obligé de tirer l'épée contre eux, après qu'ils avoient méprisé sa Clemence.*

Quand

Quand la Ligue de l'Empereur avec le Pape, où étoit aussi compris le Roi des Romains, eût été publiée, elle donna beaucoup de crainte non seulement aux Princes Protestans de l'Allemagne, quoiqu'ils témoignassent tant de courage au dehors, qu'on les traitoit de téméraires, mais même aux Catholiques, qui prévoyoit que si l'Empereur venoit à remporter quelque signalée Victoire, (comme cela arriva) il se rendoit trop puissant. En un mot, ce terrible armement, fit craindre les Anglois & les François même, lesquels, las de guerre, sans autre médiation, convinrent de faire la paix, & étant convenus du lieu où on la traiteroit, qui étoit un Village près de Campe entre Ardres & Guines, ils y envoyèrent leurs Ambassadeurs. François I. y envoya de sa part l'Amiral *Raymond*, premier Président de Rouen, & *Guillaume Bouchetel*; & le Roy d'Angleterre y envoya de la sienne *Guillaume Pages* Amiral d'Angleterre. Le besoin qu'ils avoient les uns & les autres de faire la paix, fit qu'en peu de jours ils furent d'accord, sçavoir le sept Juin de la presente année; & comme les François en avoient encore plus de besoin que les Anglois, les conditions du Traité furent aussi plus avantageuses à ceux-ci, qu'à ceux-là.

L'Allemagne ne s'étoit jamais vuë si divisée,

Crainte

L'4  
Pro.

Dans  
vrop  
gardis.

visée, ni si engagé dans la guerre, & dans les préparatifs nécessaires pour la faire ; car les deux Partis étoient résolus de mettre le tout pour le tout. Mais les plus sages blâmerent la conduite des Protestans, qui ayant depuis peu réformé les abus de la Religion, ne laissoient pas de montrer une confiance téméraire en leurs forces, comme s'ils eussent eu Dieu en leur disposition, se moquant de l'Empereur, de ses Manifestes, des forces des Catholiques, & de celles du Pape. Au commencement de la guerre ils furent un peu plus moderez, & firent un Manifeste de la teneur suivante, pour réponse à celui de l'Empereur.

Mani-  
feste des  
Prote-  
stans.

*Que chacun voyoit clairement que l'Empereur & le Pape, s'étoient liguez pour faire une guerre de Religion & forcer les consciences. Qu'ayant appris par le Manifeste que l'Empereur avoit fait publier, qu'il avoit résolu de prendre les Armes pour châtier certains Rebelles & leurs infidelles Adherens, ils souhaitoient de sçavoir quels étoient ces Rebelles, afin d'unir leurs Armes à celles de Sa Majesté Impériale, & lui aider à les châtier ; mais que si l'Empereur prétendoit faire ces préparatifs de guerre contre eux, qu'ils étoient prêts de se justifier, & lui faire voir qu'ils n'avoient jamais offensé ni l'Empereur, ni l'Empire.*

Mais

Mais leur Armée étoit trop puissante, & les sollicitations aussi de leurs Prédicateurs, qui les pressoient incessamment de se prévaloir de leurs forces, afin de donner la paix à l'Eglise, & rendre la Religion Luthérienne dominante en Allemagne, pour se contenter de la publication de ce Manifeste pour toute réponse à l'Empereur. Ils avoient une des plus formidables Armées que l'on eût jamais levée en Allemagne, & qui leur avoit donné une si grande confiance de triompher de leurs Ennemis, que déjà ils formoient le dessein de faire un Empereur Luthérien, & de bannir la Religion Catholique de l'Empire. Elle étoit effectivement capable de leur donner de grandes esperances & beaucoup de vanité aux Chefs qui la commandoient. Elle étoit forte de 80. mille Hommes de pied, seize mille Chevaux, six mille forriers, huit mille Dragons, 3000. Travailleurs, 3000. Chariots de Bagage, & de provisions, deux cens pieces d'Artillerie, trois cens Barques pour faire des Ponts, & selon la coûtume d'Allemagne, plus de vingt mille Femmes ou Enfants. Les devises de leurs Drapeaux répondoient à la nature de l'Armée, & à ses grandes esperances. Celle du Landgrave étoit celle-cy. *La coignée est mise à la racine de l'arbre, & celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé & jetté au feu.* Mais celle

Bonne  
opinion  
d'eux-  
mêmes

de

190 LA VIE DE CHARLES V.  
de l'Electeur étoit modeste, & digne d'être imitée, en ces termes; *Seigneur, sauvez-moy par la vertu de vôtre Nom saint!* Celle du Roi de Danemarck, qui suivoit le même parti, étoit extrêmement orgueilleuse. *Ta délivrance viendra du Septentrion*, aussi déplût-elle à tout le monde.

Ban de  
l'Em-  
pire.

Cependant l'Empereur avant que de tirer l'Épée, voulut faire sentir l'autorité de son Sceptre à ses Ennemis, car il fit publier dans les lieux publics, avec les cérémonies accoutumées, qu'il avoit mis au Ban de l'Empire comme Traîtres & Rebelles Jean Frederic Electeur de Saxe & Philippe Landgrave de Hesse; l'Acte étoit long, & je me contenterai d'en rapporter ici la substance. *Qu'il les declaroit perturbateurs du repos public, Violateurs de la Foy qu'ils lui avoient jurée, Rebelles aux Loix inviolables de l'Empire, Usurpateurs & Ravisseurs de Biens de l'Eglise, & de Provinces entieres.* Il y avoit encore d'autres accusations de Rebellion exprimées, comme entre autres les reproches suivans: *Que pour mieux couvrir leurs fraudes ils se servoient du prétexte de la Religion, de la paix, & de la liberté publique d'Allemagne, avec quoi ils avoient séduit & travailloient encore à séduire plusieurs Princes & Etats de l'Empire, n'épargnant aucun artifice pour les tirer de l'obéissance qu'ils devoient à l'Empire: ce*  
qui

qui faisoit connoître jusques où étoit allé leur perfidie, leur méchanceté, & leur injuste rébellion contre l'Eglise & contre l'Etat.

On par-  
le de  
donner  
l'Ele-  
ctorat.

Le Pape qui devoit selon les conditions du Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, être informé jour par jour de tout ce qui se feroit, reçût par un Courrier exprès de l'Empereur une Copie de ce Ban, & lui fit une réponse par laquelle il le louoit de son grand zele à soutenir son autorité & la gloire de Dieu, & à rendre odieux le nom des Rebelles, & lui recommandoit vivement, qu'il lui plût de faire paroître son grand zele, en donnant l'Electorat dont il avoit dépouillé le Saxon, qui en étoit déchu par sa Rébellion, à quelque Prince Catholique qui eût rendu service à l'Eglise. Le Legat, conformément aux Ordres qu'il avoit reçus de Rome, proposa un Prince de la Maison de Baviere, mais assez froidement, pour laisser agir les autres qui appuyoient avec chaleur les intentions du Pape : feignant d'être desintéressé, & disant que le bien public demandoit, qu'on eût ces égards pour un Pape si zélé, & qui avoit tant travaillé pour le bien de la Chrétienté. Il est certain que le Pape auroit voulu obtenir l'Electorat, pour Horace son Neveu, Gendre de l'Empereur, mais il croyoit mieux réussir dans son dessein, en ne témoignant point de passion pour cela, & en faisant agir les autres sous-main. L'Em-

Quel-  
ques  
raisons.

L'Empereur de son côté avoit dessein de donner l'Electorat à son Neveu, Fils de Ferdinand son Frere, qui portoit le titre de Duc d'Autriche, & de l'affecter pour l'avenir à l'Archiduché d'Autriche; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne pouvoit contenter le Pape en le donnant à son Neveu, à cause des obstacles insurmontables qui s'y trouvoient, en ce qu'il étoit expressément défendu par la Bulle d'Or, de faire aucun Electeur qui ne fût né en Allemagne, & la Bulle ne se pouvant rompre que dans la Diète Générale, les Princes Allemands n'auroient pas été si fots, que de se laisser ôter leurs Droits pour les donner à un Etranger, & à un Romain, qui au fond n'étoit né que simple Gentil-homme. Quant à ce qui étoit de donner l'Electorat à l'Archiduc son Neveu, cela lui auroit été facile à la verité, tant parce qu'il étoit Prince Allemand, que parce qu'il ne dépendoit que de lui, de lui en donner l'Investiture; mais il renonça à ce dessein, parce qu'il craignit de se rendre odieux à toute l'Allemagne, & non pas seulement aux Princes Catholiques, qui n'auroient pas vû sans chagrin que la Maison d'Autriche déjà si puissante, accrût si considérablement son autorité. Ce qui le detourna encore de ce dessein, fut qu'ayant consulté là-dessus *Nicolas Granvele* son principal



MARSHALL

1757



MAURICE DUC  
*de Saxe*

Principal Ministre, & qui étoit son Oracle pour le Conseil, il lui avoit répondu, que la circonstance des affaires vouloit qu'on remédiait à un mal par un autre peut-être encore pire.

Il fut donc trouvé à propos de donner l'Investiture de l'Electorat à *Maurice de Saxe*, Cousin germain de Jean Frederic que l'on avoit mis au Ban, qui étoit aussi Luthérien, mais qui demeurait neutre, pour voir le train que prendroient les affaires avant que de s'y engager. C'étoit un Prince fin & rusé, & qui avoit prévu que le cas pourroit bien arriver, qu'il pourroit, comme on dit, pêcher en eau trouble; ainsi pendant que d'un côté il sollicitoit les uns à défendre la Religion Luthérienne, afin d'allumer davantage le feu de l'autre, il se conduisoit si adroitement, qu'il demeurait fidelle & ami de l'Empereur, sans se rendre suspect aux Luthériens, à ce que disent quelques Auteurs.

Après la publication du Ban, l'Empereur envoya par Don Antonio Enriquez di Rosa, Secrétaire du Cabinet, une authentique déclaration au Duc Maurice, contenant au long les raisons qui l'avoient obligé de mettre au Ban de l'Empire Jean Frederic son Cousin, & celles qu'il avoit eu de lui donner l'Investiture de son Electorat. Charles-Quint fit cela, pour attirer ce Duc

dans son parti, lui envoya des Patentés de l'Investiture, & commanda qu'on le reconnût pour Electeur. Il lui ordonna même d'assembler autant de Troupes qu'il pourroit, pour s'aller mettre en possession des Etats de Jean Frederic : & pour aller au-devant des obstacles qui pouvoient survenir, outre qu'il en donna le droit à lui seul, il voulut encore, qu'il fût assisté par le Roi des Romains dans cette entreprise. Il fit faire la même déclaration à Auguste de Saxe frere de Maurice, & lui fit sçavoir, que si son frere venoit à mourir sans enfans mâles, il lui succederoit dans l'Electorat, desorte que l'intérêt étoit commun entre les deux freres.

*Char-  
les à la  
goutte.*

Cependant Charles étoit allé à Ulme, où il admira l'affection des Bourgeois de cette Ville, qu'ils lui témoignèrent par les honneurs extraordinaires qu'on lui fit à son entrée, & par un present de cinquante mille florins. Là dans le fort de ses affaires, où plutôt de celles du Public, & lors qu'il avoit le plus de besoin de santé, il fut attaqué pour la quatrième fois en un an & demi, cruellement de la goutte, & comme c'est un mal qui rend naturellement mélancoliques ceux qui en sont affligés, & qu'il faut de la joye pour les soulager, les douleurs de Charles-Quint ne pouvoient être que fort violentes dans cette circonstance où le

mauvais

mauvais état des affaires le rendoit plus que mélancolique , craignant que son mal ne prolongeât les préparatifs de la guerre, & que ses Ennemis ne profitassent de ce délai ; & comme ses Médecins lui vouloient persuader de faire quelques remedes, il s'en fâcha , & leur reprocha , *qu'ils vouloient l'affoiblir par des remedes , lors qu'il avoit besoin de forces pour aller combattre ses Ennemis.*

Le Duc Maurice , revêtu du pouvoir & de l'Investiture que l'Empereur lui avoit donnée, faisoit cependant des progrès considérables dans les Etats de Jean Frederic son Cousin, qu'il dépoüilla presque de tout, hors quelques Forteresses qu'il assiégeoit ; car outre les Troupes qu'il avoit pû lever dans ses Etats , & dans ceux du Duc Auguste son frere , le Roi Ferdinand lui avoit donné à la sollicitation de Charles-Quint, quinze cens hommes de pied commandez par *Alprando Madruccio* frere de l'Evêque de Trente ; & quinze cens chevaux commandez par *George Rensburg* vieux Officier, lesquels joints à ses autres Troupes faisoient sept mille hommes, nombre suffisant pour se rendre maître d'un Païs dépeuplé d'hommes capables de se défendre , par les Levées que l'Electeur y avoit faites les plus grandes qu'il avoit pû.

Cependant Jean Frederic, informé des

*Il est chassé par son Cousin.* ravages que faisoit Maurice son Cousin dans ses Etats, alla en Saxe avec un bon corps d'Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Peuples du Royaume de Boheme, qui n'aimoient pas le Gouvernement de Ferdinand leur Roy frere de l'Empereur, où non seulement il recouvra tout ce qu'il avoit perdu, mais chassa presque entièrement de ses Etats Maurice, & mit toute la Boheme en combustion; ce qui obligea l'Empereur de soutenir de tout son pouvoir les interêts de son frere & de son Ami; il y fut porté aussi par politique, & pour ne pas donner le temps à son Ennemi de devenir trop puissant. Pour cet effet il envoya en Boheme Albert Marquis de Brandebourg avec beaucoup de Troupes & d'argent, mais il trouva le feu de la rebellion tellement allumé dans ce Royaume, qu'il n'osa y entrer plus avant. Charles - Quint en ayant reçu avis, & pressé par son frere, qui étoit extrêmement chagrin de voir son Royaume en si grand danger, résolut d'y aller en personne, & ordonna que tout fût prêt en peu de jours pour son voyage, quittant les remedes qu'on faisoit à son mal.

*Conf- pira- tions à Genev.* Mais pendant qu'il se préparoit à ce voyage, il arriva de nouvelles affaires qui lui donnerent de l'occupation, & que je rapporterai ici en peu de mots pour changer un peu de matiere. Il n'y avoit point de

Ville

Ville que Charles V. aimât plus que Genes, & il croyoit qu'il étoit d'une indispensable nécessité, tant à cause de l'Empire, & de l'Espagne, que de ses Etats en Italie, & particulièrement du Milanez, de conserver dans sa liberté une Ville qui étoit entièrement à la dévotion de la Maison d'Autriche. Il arriva donc que Pierre Loüis del *Fiesco*, jaloux de la fortune d'André & de Jeannetin Doria, que l'Empereur avoit élevez à un tel degré de puissance & d'autorité, que non seulement ils effaçoient toutes les autres familles, mais qu'ils tenoient la Ville & la République dans une entière dépendance, résolut de se faire lui-même Seigneur souverain de Genes, en faisant mourir ces deux hommes-là. Comme il étoit fort riche, il lui fut aisé de trouver des scelerats pour le suivre; accompagné de ces gens-là, il attaqua de nuit Jeannetin Doria, & le tua d'un coup d'arquebuse. Son Oncle André, qui étoit au lit attaqué de la goute, ayant entendu ce tumulte, se fit emporter par ses domestiques, & se sauva comme par miracle.

Déjà la Ville étoit comme au pouvoir de ces séditieux, qui s'étoient secrètement Fait de la prime à Chaz les. assemblez dans le Palais de *Fiesco*, en grand nombre, & d'où ils étoient sortis bien armez. La bonne fortune de Genes voulut, que les forçats des Galères de Doria, enten-

dant le tumulte qui se faisoit dans la Ville, penserent à ôter leurs chaînes & se mettre en liberté. Mais Fiesco averti de leur dessein y accourût, & il arriva que voulant passer d'une Galere à l'autre pour les arrêter, comme c'étoit de nuit, & qu'il étoit puissamment armé, il tomba dans la Mer parmi la bouë & les joncs où il demeura, sans que l'on ait pû trouver son corps, & ceux de son parti se voyant sans Chefs, prirent l'épouvante & s'enfuirent les uns d'un côté & les autres d'un autre. L'Empereur fut fort aise qu'André se fût sauvé, mais il fut sensiblement affligé de la mort de Jeannetin, qui devoit succeder à son Oncle dans la charge de grand Amiral, étant difficile de trouver des gens capables de remplir de tels Emplois : Mais ce qui affligea le plus, ce fut d'apprendre que François I. eût eu part à cette action, & que ce fût lui qui eût suborné secrettement Fiesco pour la lui faire entreprendre. Ce qui lui fit soupçonner, qu'il avoit dessein de se prévaloir des affaires qu'il avoit avec les Luthériens, & de lui faire la guerre dans le Duché de Milan. La paix qu'il venoit de faire avec tant de précipitation avec le Roy d'Angleterre, le confirmoit dans cette pensée. Il ne doutoit pas même qu'il n'y eût entre eux un Traité secret, par lequel le Roy d'Angleterre s'obligeoit de  
lui

lui donner du secours dans cette guerre de Milan, pendant qu'il la feroit aux Luthériens; mais il fut bien-tôt après guéri de ce soupçon, qui n'étoit peut-être pas si mal fondé.

Henry VIII. Roy d'Angleterre mourut à Londres âgé de cinquante-sept ans, le quinze Mars. L'Angleterre n'avoit point eu de Roy qui eût regné si souverainement que lui. Toutes les affaires se faisoient par un conseil qu'il avoit lui-même choisi comme il avoit voulu. Les Anglois le laissoient faire, persuadés que ce Prince avoit du sçavoir, & une subtilité d'esprit, capable d'établir & de pratiquer les maximes les plus nécessaires à un bon Gouvernement. Il parla jusques à son dernier soupir, avec une entière liberté & tranquillité d'esprit, & finit sa vie par ces paroles, *Amisimus omnia, nous avons tout perdu.* Il étoit infatigable à l'Armée: il veilloit continuellement sur les actions de ses Capitaines & de ses Courtisans: Il se levoit le premier, & étoit le dernier à se coucher: Il vainquit avec beaucoup de gloire les Ecoissois, qui unis avec les François étoient allez attaquer l'Angleterre: Il tint toujours la balance entre Charles V. & François I. Il tiroit avantage de tous les deux, & se faisoit aimer & craindre de l'un & de l'autre. Sur la fin de sa vie on lui entendit dire, qu'il

Mort  
d'Hen-  
ry VIII.  
1547.

mouroit content d'avoir vécu dans le Siècle des trois plus sages Princes du Monde, Soliman, Charles-Quint, & François I.

*Ses dé-  
faits.*

Mais s'il a possédé de grandes Vertus, comme on ne le peut contester, il est vrai qu'il a eu aussi de grands défauts qui les ont obscurcies. Il auroit renversé le monde entier pour satisfaire ses passions: Il n'avoit aucun égard à sa réputation quand il étoit question de satisfaire sa lubricité, comme cela a paru par ses Mariages & ses Divorces: Il fut excessivement avare, jusques à être à gages au service de l'Empereur & de François I. & à se donner au plus offrant: c'est principalement ce qui le porta à se rendre maître des Biens Ecclesiastiques, & qui l'empêcha de faire jamais aucune générosité, sinon à ceux desquels il étoit assuré de recevoir le double, tel qu'étoit Charles-Quint. C'est cette passion de l'Avarice qui lui fit toujours opprimer ses Sujets: Il étoit plus sévère que clément: il fit mourir les plus grands de son Royaume: On croit même qu'il fit empoisonner la Reine Catherine après son divorce: Il fit paroître beaucoup d'inconstance dans ses actions, avec cette circonstance admirable, que sa legereté lui fut toujours avantageuse, & lui servit à l'accomplissement de ses desseins. On n'avoit point vû de Prince si exactement obéi de ses Sujets, & il eut  
 tou-

toûjours le plaisir de se voir fort riche en argent : Il laissa de *Catherine* la premiere femme, une fille nommée *Marie* : d'Anne de Boulen, *Elisabeth* ; de Jeanne de Seymour, *Edouard*, qui lui succeda, Marie à Edouard, & Elisabeth à Marie.

Si la mort de ce Prince guerit l'esprit de Charles-Quint des pensées fâcheuses qui l'agitoient, il est certain que celle de François I. arrivée quinze jours après, sçavoir le dernier jour de Mars, acheva de lui donner sa tranquillité. Ce Prince mourut d'une fièvre lente, causée par les déplaisirs & les chagrins qu'il avoit eus, en grand nombre. Cette fièvre s'augmenta peu-à-peu, & finalement lui ôta la vie à l'âge de cinquante-trois ans. Prince qui avoit un air majestueux, grand de stature, beau de visage, d'un air fort gracieux, courageux dans les Batailles, doux dans la conversation ; libéral, bien-faisant, clément, oubliant facilement les offenses, franc & sincere, d'une constance inébranlable dans l'adversité. Cela s'entend en qualité de Gentil-homme & de particulier, ou comme Prince dans ses Etats & hors les affaires étrangères ; car quant au reste, il fit bien voir dans les affaires qu'il eut avec Charles V. qu'il étoit Ennemi irréconciliable. Mais il est hors de contestation, qu'il n'eut jamais son semblable en générosité, en so-

*Mors  
de Fran-  
çois I.  
1547.*

lidité de jugement, & en heureuse mémoire. Comme il avoit la connoissance de plusieurs sciences, il se montra toujourn grand Amateur des Lettres, & Protecteur des Sçavans. Les Arts liberaux & les sciences de toutes les sortes, lui doivent leur établissement, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Il fonda plusieurs Colleges pour le Grec, l'Hébreu, & le Latin en France, & plusieurs autres Princes en firent de même à son imitation. Il fut généralement regretté de tous, & Charles V. quant il eut appris sa mort, lui donna cet éloge. *Qu'il étoit mort un Prince d'un si grand mérite, qu'il ne sçavoit quand la Nature en pourroit produire un semblable.*

*Parole remarquable.* Quoi que les sentimens de Charles V. fussent tels, & qu'il envoyât de celebres Ambassades à Londres & à Paris pour faire des complimens de condoléance aux Successeurs de ces deux Princes, il est pourtant vrai que la mort de ces deux Rois, en des conjonctures semblables, lui tira, comme on dit, une facheuse épine du pied, & tua ce double ver de jalousie qui lui rongeoit les entrailles. Sangro dit, que le Duc d'Albe apprenant la mort de François I. après celle d'Henry, ne pût s'empêcher de dire. *Puis que ces Princes n'étoient pas immortels, & qu'ils devoient mourir un jour, ils ne pouvoient mourir plus à propos, pour le bien des affaires*

*affaires de nôtre Empereur, qu'ils l'ont fait. Et en une autre occasion. Les deux Ennemis couverts de l'Empereur sont tombez, ses Ennemis déclarez en feront bien-tôt de même : Il vouloit parler de Jean Frederic, & du Land-grave.*

Pour revenir à Charles - Quint, je dirai que comme il étoit sur le point de partir d'Ulme, pour s'aller mettre à la tête de son Armée, le Duc Frederic de V Vittemberg le fut trouver. Ce Prince, comme bon Luthérien, avoit embrassé le parti du Duc de Saxe & de la Ligue de Smalcade, avec autant d'ardeur contre Charles-Quint qu'aucun autre, mais son étoile lui fut si favorable, que quoi qu'il vît l'Armée des Luthériens beaucoup plus forte que celle du parti de l'Empereur, elle lui inspira qu'il se perdrait avec les siens, s'il suivoit la fortune de l'Electeur; de sorte que par le moyen de ses Amis, il fit demander la grace à l'Empereur, & ayant appris qu'elle lui seroit accordée, il abandonna les autres, & fut trouver l'Empereur justement le jour qu'il devoit partir pour l'Armée. Charles le reçût assis majestueusement sur un Thrône, le Sceptre à la main, ayant à ses pieds au bas du Thrône son Maréchal, qui tenoit l'épée nuë à la main, & à ses côtez plusieurs Princes & Grands, & ses principaux Officiers & Capitaines.

Duc de  
Vit-  
temberg  
1547.

Son  
désir.  
dation.

Avant que l'Empereur montât sur le Trône, le Duc s'étoit placé avec tous ceux qui l'accompagnoient, qui étoient en grand nombre, auprès de la chambre où étoit le Trône. A l'heure marquée l'Empereur, accompagné de ses Gardes & de sa Cour, allant dans la Salle où la cérémonie se devoit faire, passa devant le Duc de VVitemberg, & le regarda fixement sans lui ôter le chapeau, ce qui ne fit guere plaisir à ce Prince. Quand il fut assis sur le Trône, on fit entrer le Duc, qui parut avec beaucoup de soumission. Dès qu'il approcha du Trône, il se mit à genoux, ayant à sa droite le grand Chancelier de sa Duché, & son Conseil d'Etat composé de neuf Conseillers, & à sa gauche, plusieurs Barons & Gentils-hommes de sa suite tous à genoux, & dans la plus profonde humiliation du monde. Alors le Grand Chambellan de l'Empereur fit une profonde reverence, & demanda à Sa Majesté Impériale, s'il vouloit bien écouter M. le Duc de VVitemberg, à quoi il répondit, *qu'il parle*, & le Duc à genoux après une réverence convenable, lui parla de la sorte :

Son désir.  
1667  
3547

*Je viens me prosterner aux pieds de V'otre sacrée Majesté Impériale, avec la plus profonde humiliation que puisse concevoir un cœur entierement repentant des fautes qu'il a commises. Avec ce cœur, qui parle par ma bouche.*

bouche, je vous supplie, Invincible Empereur, qu'autant que j'ai mérité & provoqué vôtre juste ressentiment, il vous plaise par la grandeur de vôtre courage héroïque, de faire prévaloir aujourd'hui vôtre clemence, vôtre bonté infinie, & vôtre pardon, vû ma repentance qui est très-grande, & qui n'est pas moindre que la grandeur de la faute que j'ay commise contre Vôtre Auguste Personne dans la guerre passée. Je supplie donc Vôtre Majesté par le Nom & les Entrailles de la Misericorde de JESUS-CHRIST, de me vouloir pardonner, & me remettre en ses précieuses bonnes graces, attendu qu'ici à genoux & prosterné je vous reconnois pour mon véritable & légitime Prince & Seigneur, & que comme tel, je promets de vous être éternellement fidelle, & de vous rendre toute l'obéissance qu'un Sujet doit à son Seigneur, & je promets de vous servir avec toute l'affection & le Zele que je vous dois, afin de me rendre digne en quelque maniere de la grace que j'attens de Vôtre Majesté. Jem'engage de plus à observer ponctuellement tous les Articles que j'ai signez, & qu'on m'a presenté de vôtre part.

Quand il eut achevé de prononcer ce discours il fit une reverence jusqu'à terre, ce que firent aussi tous ceux qui l'accompagnoient, demeurant toujours à genoux. Alors l'Empereur ordonna à son Chancelier

lier de répondre au Duc de sa part, ce qu'il fit en la maniere suivante : *Sa Majesté Impériale, comme Prince clement, considerant l'humble & respectueuse priere du Duc Oleric, & persuadé de sa repentance, vû la confession des grandes offenses qu'il lui avoit faites, & ayant égard à sa volontaire résolution pour éviter sa juste indignation, de recourir à Sa Majesté Impériale, pour lui demander pardon, au Nom des Enraillees du Seigneur. Sa Majesté Impériale pour l'amour du Duc & pour sa plus grande gloire, porté à cela d'ailleurs par sa clemence naturelle, & particulièrement pour empêcher un grand peuple de périr, veut bien oublier les offenses reçues, quitter toute colere & tout ressentiment contre ledit Duc, & lui pardonner tout ce qu'il a fait contre l'obéissance & la foy qu'il luy doit, à la charge que le Duc execute de bonne foy tout ce qu'il a promis & promet. Cela fait, Charles V. se leva & fit signe au Duc de se lever, & à tous ceux de sa suite; mais avant que de le faire le Duc pria Sa Majesté Impériale, d'exercer la même grace envers tous ceux, presens ou autrement, qui lui avoient été désobéissans comme lui. *Je le veux, & je vous le promets*, lui dit l'Empereur, & en lui parlant, il ôta un peu son chapeau, le remit, & presenta sa main au Duc qui la baisa à genoux.*

L'Empereur s'étant remis sur son Trône, on fit entrer les six Députés de la Ville de Strasbourg, qui se mirent trois fois à genoux, premierement en entrant dans la Sale, puis vers le milieu, & enfin aux pieds du Trône. Celui qui étoit à la tête, fit un discours plein de soumission pour demander pardon de la faute que leur Ville avoit faite, de se détourner de l'obéissance qu'elle lui devoit, qui lui fut accordé en la même maniere qu'aux autres Villes qui avoient recouru au pardon de l'Empereur, & sous les mêmes conditions, avec cette seule différence pour Strasbourg, qu'elle ne fut pas obligée de recevoir Garnison comme les autres; mais en échange elle fut déclarée Fief de l'Empire, & Charles V. y fut reconnu, & proclamé Empereur, le premier qui l'ait jamais été.

Il ne sera pas inutile au Lecteur de sçavoir que Jean Frederic avoit fondé les grandes <sup>Motifs</sup> esperances qu'il avoit conçues, qui l'avoient <sup>decrain-</sup> rendu si fier, & qui lui promettoient, non seulement la Victoire, mais la ruine entiere de l'Empereur, sur ces deux choses: premierement sur la promesse secreete que les Roisd'Angleterre & de France lui avoient faite, de ne le pas abandonner dans son entreprise, de lui donner du secours, & de soutenir son parti par des diversions. Secon-

Bohème, s'assurant qu'après avoir chassé les Ministres de Ferdinand, ils pourroient augmenter leur Armée contre Charles V. d'un nombre considérable de Troupes. Il ne faut pas douter aussi que si ces deux choses eussent eu leur effet, l'Empereur n'eût été perdu sans ressource, & que les Luthériens n'eussent eu le dessus en Allemagne. Mais la première esperance s'évanouït par la mort des deux Rois, & la seconde par les bons & prompts remedes qu'y apporta l'Empereur, ayant rompu les mesures de ses Ennemis, en arrêtant la rebellion des Bohémiens. Il y a des Auteurs qui disent qu'après ces deux facheuses nouvelles, il échappa à l'Electeur de dire au Landgrave, *que la mort du Roy d'Angleterre & de celui de France, jointes à l'esperance perdue de se rendre maître de la Bohème, ne présageoient rien de bon, qu'il ne falloit pourtant pas perdre courage, mais esperer, que si la fortune ne leur étoit pas favorable au commencement, qu'elle le pourroit devenir dans la suite.*

Charles  
va à  
P. Ar.  
géc.

Charles V. ne fut pas plutôt allé d'Ulme en Bohème, qu'il appaisa si bien les troubles de ce Royaume, qu'il n'eut plus rien à craindre de ce côté-là. Mais avant que d'y aller il envoya le Duc d'Albe prendre possession de Nuremberg, ce qu'il ne put faire sans causer beaucoup de trouble par-

mi ce Peuple accoûtumé à n'être pas chargé. Cependant quelque temps après, l'Empereur y étant allé, ce Peuple lui fit tous les honneurs possibles, on lui accorda non seulement tout ce que le Duc d'Albe avoit demandé de sa part, mais encore un Present de 30. mille Ducats, & beaucoup de raffraîchissemens aux gens de sa Cour, outre les charges de la Garnison.

Pendant que l'Empereur étoit à Egra Les Luthériens perdent une belle occasion avec le Roy des Romains son frere, & les deux freres Maurice & Auguste de Saxe, il reçut avis que les Ennemis marchoient à grands pas pour se rendre maîtres de *Lanschut*, dans le Duché de Baviere, sur le chemin de Ratisbone à Anspruch, par où devoient passer justement les Troupes que l'Empereur attendoit d'Italie, par la Forest noire, & comme elles ne pouvoient pas passer ailleurs, il falloit nécessairement se rendre maître de ce passage, ou perdre ces Troupes qui étoient considérables, si les Luthériens se fussent rendus maîtres de l'Ecluse. Il faut avouër que la diligence & l'habileté de l'Empereur à se rendre maître de ce passage, lui ouvrit la porte de la bonne fortune, & la ferma aux Luthériens, ceux-ci au lieu de marcher nuit & jour pour s'assurer de ce passage, trompez par une fausse esperance d'y être toujours à temps, avant seulement que la pensée en

vint

vint à Charles-Quint, marchoient à leur aise, & ne s'appercurent de la faute qu'ils avoient faite, que lors que l'Empereur leur eût coupé chemin, & qu'il se fût rendu maître du Village, faute qui leur fut autant fatale, qu'il leur auroit été avantageux de l'éviter. Il est assuré que s'ils eussent fermé ce passage à des Troupes aussi considérables, Charles-Quint n'auroit pu faire autre chose que de se renfermer dans Ratisbonne, où il auroit été obligé de périr en combattant contre une Armée de beaucoup supérieure à la sienne, ou de se mettre à la discretion de ses Ennemis.

*Charles  
en pres-  
sés.*

Quelle belle occasion ne perdirent pas alors les Luthériens ! mais il faut mettre le doigt sur la bouche, lors qu'il est question de parler des Decrets du Ciel sur ce qui doit arriver aux hommes. L'Empereur se campa donc en ce lieu-là, en attendant le secours qui devoit arriver, qu'il attendoit d'un moment à l'autre, & qui arriva bientôt après. Il consistoit en dix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux de Troupes du Pape, & six mille Espagnols qui venoient de Milan. Avec cela il se mit en état, non seulement de ne rien craindre de ses Ennemis, mais de les aller chercher, quoi que ceux-ci fussent plus forts que lui de 15000. hommes de pied, comme on l'a vérifié depuis. Il est vrai que

Charles

Charles V. étoit plus fort en Cavalerie de deux mille chevaux, ce que les Espagnols nient pourtant. Mais la principale différence qu'il y avoit entre ces deux Armées, est que celle de l'Empereur étoit commandée par les deux plus grands Capitaines du Siècle, & un grand nombre d'autres bons Officiers, au lieu que les Luthériens à peine avoient-ils un bon Général, & presque aucun Officier d'expérience.

L'Empereur avoit encore un autre avantage sur ses Ennemis, & qui leur étoit funeste, c'est qu'en son Armée les conseils & délibérations sur tout ce qu'il falloit entreprendre, dépendoient d'un seul Chef, qui avoit une autorité absolüe, qui faisoit toujours délibérer ce qui étoit nécessaire, & qui souvent même prenoit des délibérations sans les communiquer à son Conseil. Au lieu qu'il en étoit bien autrement parmi les Luthériens, car quoi qu'on eût établi pour Chefs l'Electeur & le Landgrave de Hesse, il avoit pourtant été résolu dans l'Assemblée de Francfort, qu'ils ne pourroient rien entreprendre que par la pluralité des voix du Conseil, qui étoit mal heureusement composé de plus de cinquante personnes, ce qui faisoit que la confusion y régnoit, & que l'on ne concluait presque jamais rien. Il faut ajouter à tout cela l'extrême vigilance de l'Empereur, si grande que l'on n'en

*Desavanta-  
ge des  
Luthé-  
riens.*

n'en a jamais vû de semblable.

*Les Lu-  
abriers  
demandent  
grace.*

Les Protestans faisant reflexion à tout cela, & ayant appris que plusieurs Villes Impériales, comme Ulme, Francfort, Strasbourg, Aulbourg, & plusieurs autres, avoient fait leur accommodement avec l'Empereur, & avoient obtenu leur grace, aussi bien que le Duc de Witemberg, voyant d'ailleurs la foiblesse de leur parti, crurent qu'ils devoient aussi chercher quelque moyen de faire la paix, & envoyerent des Députez à l'Empereur, pour sçavoir s'il vouloit donner les mains à un accommodement. Mais l'Empereur connoissant la foiblesse de ses Ennemis, & ses forces, leur voulut imposer des Loix si dures, que ç'auroit été une lâcheté que de s'y soumettre, & telles qu'il auroit été impossible de les observer, quand même on les auroit reçues, de sorte qu'il fut résolu dans leur Conseil de guerre, qu'il valoit mieux continuer la guerre, & risquer de tout perdre, que de faire une si honteuse paix.

*Résolu-  
tion à  
la guer-  
re.*

L'Electeur de Saxe voyant donc que les Députez des Villes étoient d'avis au Conseil de guerre, de travailler à un accommodement, plutôt que de tout risquer, & de voir les choses aller de mal en pis, après avoir consulté un moment avec le Landgrave, ils conclurent ensemble qu'il falloity apporter du remede avant que le mal devint grand

grand, & que leur Armée diminuât davantage, & déliberèrent de déclarer la guerre.

Cette résolution fut exécutée sans aucun  
 delai, car on envoya incontinent un Page  
 à l'Empereur, portant une Lettre de déclara-  
 tion de guerre sur la pointe d'un bâton,  
 selon la coûtume d'Allemagne. Le Page,  
 précédé d'un Trompette, fut conduit au  
 Camp de l'Empereur, & justement dans la  
 Tente du Duc d'Albe, Lieutenant Général  
 de l'Armée. Le Duc n'eut pas plutôt  
 lu la Lettre, contenant la déclaration de  
 guerre, qu'il fit venir un Bourreau, &  
 commanda que le Trompette & le Page  
 fussent pendus. Les Généraux qui étoient  
 auprès de lui, le prièrent instamment de ne  
 les pas faire mourir, ce qu'ils eurent beau-  
 coup de peine à obtenir. Il se contenta de  
 de faire brûler la Lettre en leur présence  
 par la main du Bourreau, & de leur don-  
 ner pour toute reponse le Ban qui avoit été  
 publié contre l'Electeur & le Landgrave,  
 & les renvoya. D'autres disent que le Duc  
 lui-même déchira la Lettre, pour éviter  
 qu'elle ne tombât entre les mains de l'Em-  
 pereur, à cause des termes injurieux à l'hon-  
 neur de Sa Majesté Impériale dont elle étoit  
 pleine. Le dessus étoit conçu en ces termes,  
*A Charles d'Autriche soi disant Empereur.*

Quoi que ce soit la coûtume devenuë  
 comme naturelle aux Historiens, de n'être  
 guere

*Les Luthé-  
 riens  
 déclarent la  
 guerre.  
 1547.*

guere d'accord les uns avec les autres, même souvent dans les faits les plus considérables, on peut assurer qu'ils ne l'ont jamais été si peu, qu'au sujet de l'Histoire de cette guerre, qui est devenue un cahos qu'on ne peut démêler, par la diversité incroyable de sentimens differens, particulièrement sur le nombre des deux Armées. Plusieurs disent que l'Armée de Charles-Quint étoit inférieure à celle des Luthériens en Infanterie, mais supérieure en Cavalerie. D'autres soutiennent qu'elle n'étoit pas la moitié si forte en Cavalerie, que l'autre. Ulloa dit que l'Armée de l'Empereur étoit forte de 45000. hommes de pied, 3500. chevaux, & cependant ce même Auteur, une *page* après, la divise ainsi : Les Troupes du Pape 1500. La Cavalerie de Naples & de Milan, commandée par Ottavio Farnese Gendre de Charles V. 600. Le Duc de Florence fournit 200. hommes. Le Duc de Ferrare, 120. Le Marquis de Brandebourg, 600. Le Marquis Albert de Brandebourg, 800. Le Grand-Maître de Prusse, 200. L'Archiduc, 200. Ainsi toutes ces Troupes Auxiliaires font ensemble 4200. & où est donc la Cavalerie Espagnole & Allemande? Mais enfin après toutes les recherches possibles, j'ay trouvé que les Luthériens avoient 27. mille hommes de pied, &

8000. chevaux plus que l'Empereur ; mais les Troupes de Charles V. étoient toutes choisies & bien commandées , au lieu que l'Armée des Luthériens étoit presque toute composée de Payfans, qui à peine sçavoient se tenir à cheval , ni porter l'épée , de sorte qu'un Soldat de l'Empereur en valoit six de ceux de l'Electeur , ce que l'évenement a justifié. On assure , qu'on n'avoit jamais vû en aucune autre Armée tant de Devises sur les Enseignes : Voici la plus grande partie de celles qui étoient sur les Drapeaux de l'un & de l'autre parti.

### Devises qui étoient sur les Enseignes des Catholiques.

Sur l'Enseigne de la Compagnie de Sa Majesté Impériale , étoit l'Aigle de l'Empire , portant un Crucifix au milieu des deux têtes , avec ces paroles. *Tu es Protector meus , & Deffensor meus.* Vous êtes mon Protecteur & mon Défenseur.

Sur celle du Roi Ferdinand , un aigle qui déchiroit un serpent, & ces paroles, *mordente mordior*, je suis déchiré par celui qui mord.

Sur celle de l'Archevêque de Mayence , un Crucifix , & lui à genoux aux pieds avec plusieurs autres Ecclesiastiques , ayant ces paroles sur la tête. *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris. Te rogamus ,*  
*anda*

216 LA VIE DE CHARLES V.  
*audi nos.* Humiliez les Ennemis de la Sainte Eglise, nous vous en prions, Exaucez-nous.

Sur celle de l'Archevêque Electeur de Cologne, il n'y avoit que ces seules paroles au milieu des pieds d'un Crucifix. *Non timebo mala quoniam tu mecum es.* Je ne craindrai aucun mal, car vous êtes avec moi.

Sur celle de l'Electeur de Treves, une Croix avec ces paroles. *In hoc signo vince,* Vainquez par ce Signe.

Sur celle du Duc d'Albe, l'Empereur qui lui donnoit le Brevet de Lieutenant Général, & au dessous de tous deux plusieurs hérétiques tourmentez par des dragons & des serpens, & ces paroles. *Vous marcherez sur l'aspic & le Basilic, vous foulerez le Lion & le Dragon.*

Sur celle du Duc de Baviere un Jupiter prêt à lancer la foudre, & ces paroles. *Frappez-les par la foudre de vôtre Puissance.*

Sur celle de Don Alvaro di Sandè, il y avoit ces paroles. *Engance de viperes, qui vous délivrera de la colere à venir.*

Sur celle d'Ottavio Farnese Général de l'Eglise, un Christ qui donnoit les Clefs à S. Pierre, & ces paroles. *Les portes d'Enfer ne prévauront point contre elle.*

Sur celle de l'Evêque de Liege. *Celui qui n'en-*

*n'entre point par la porte est un larron & un brigand.*

Sur celle de la Compagnie de 200. Chevaux levez aux dépens des Cardinaux, Farnese & de Medicis, un S. Pierre qui presentoit deux épées à Jesus-Christ, & ces paroles. *Voici deux épées, & plus bas. Ils combattront en ton Nom.*

Sur celle de Don Pietro Colonna, un Capitaine qui tenoit la Fortune par les cheveux de la main gauche, & de la droite une épée nuë, avec ces paroles. *Je ne vous laisserai point que vous ne m'ayez beni.*

Sur celle d'Emanuel Philibert Prince de Piémont, l'Empereur qui lui donnoit une épée, qu'il recevoit à genoux, & ces paroles, *Aut cum hoc, aut in hoc, ou par celle-ci, ou avec celle-ci.*

Sur celle du Comte de Buren Maximilien d'Egmont, l'Empereur à la tête de l'Armée, & lui à pied à la tête des Troupes qu'il amenoit de Flandres, & ces paroles, *Seigneur, je suis prêt de vous suivre & en prison & à la mort.*

Sur celle de la Legion de l'Evêque de Munster commandée par le Seigneur de Krool, Luther avec plusieurs de sa Secte à l'entour de lui, qui presentoient à l'Empereur la Confession d'Ausbourg, & ces paroles à l'entour, *Ils viennent à vous en habit de brebis, mais au dedans ils sont des Loups*

*raïssans*. Il y en avoit une infinité d'autres semblables.

### Devises qui étoient sur les Enseignes & Etendarts des Lutheriens.

Sur celle du Landgrave, qui commandoit en Chef l'Armée, l'Electeur de Saxe luy ayant cédé la place, parce qu'il avoit plus d'experience que lui, & qu'il étoit mieux en état d'agir, il y avoit ces paroles. *La coignée est mise à la racine de l'Arbre, tout arbre donc qui ne fera pas de bon fruit, sera coupé & jetté au feu.*

Sur un autre, ces paroles. *Frere, vous avez été appellez à la liberté.*

Sur un autre. *Il renversera les grands de leur Trône, & il élèvera les petits.*

Sur un Etandard, celle-ci. *Rien pour un Empereur injuste, tout pour un Empereur qui délivre.*

Sur un autre. *Allons & letuons.*

Sur une Enseigne. *Je ne mourrai point, mais je raconterai les œuvres du Seigneur.*

Sur une autre. *Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, tontefois malheur à celui par qui il en avient.*

Sur une autre. *Acheve, Seigneur, l'œuvre que tu as commencée.*

Sur un étendart. *Prostituée, toutes tes playes viendront en un jour, & tu periras avec tes prostitutions.*

Sur

Sur un autre. *Le Soleil sera changé en tenebres, & la Lune en sang.*

Sur un autre. *Voici Babylone tombera, cette grande Ville, la coupe en laquelle elle vous en a versé, versez lui en au double.*

Sur un autre. *Pour cela sommes nous affligés, que nous croyons en Dieu.*

Sur un autre. *La mere des paillardises & des abominations perira.*

Sur un autre. *Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris? Aurore donne-nous le jour, pourquoi differes-tu nôtre joye?*

Sur une Enseigne. *Le Seigneur envoyera son Ange au milieu de ceux qui le craignent, & les délivrera.*

Sur une autre. *Sa maison panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *Voicy je suis entre vos mains, faites tout ce qui vous semblera bon.*

Sur une Enseigne, *Le Seigneur Misericordieux, s'est souvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *Bien heureux est l'homme qui n'est point entré dans le Conseil des méchants.*

Sur une autre, *Dieu a dressé sa table*  
K 2
pour

*pour nous au milieu de nos ennemis.*

Sur une autre, *Je serai avec vous jusques à la consommation des siècles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *O Dieu, juge moy, & défends ma cause.*

Pour ne me pas égarer d'une de ces longues descriptions que font souvent les Historiens, sur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immédiatement après la déclaration de guerre, les deux partis s'approchèrent l'un de l'autre, & s'observoient réciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire sçavoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les Ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté, & le Duc Maurice avec ses Arquebusiers de l'autre. En même temps les Impériaux se détachèrent avec tant de furie de leur côté, qu'ils mirent du premier coup les Ennemis en désordre avec beaucoup de perte. La plus part de l'Infanterie prit la fuite, gagna un bois qui est proche de l'Elbe, & abandonna la Cavalerie, qui étant en grand nombre, se défendit d'abord vigoureusement. Mais les Hongrois & les Chevaux Legers que commandoit le Roy Ferdinand, se jetterent  
comme

comme des Demons sur le corps de Bataille des ennemis, aussi-bien que la Cavalerie de Charles V. & le menerent battant jusques au bois, où les Luthériens s'étoient enfermez, pour ôter aux Imperiaux l'honneur de la victoire. Mais il y eut pourtant un nombre infini de blesez & de morts. Les uns furent tuez à coup d'arquebuses, les autres à coup d'épée, & les autres foulez aux pieds des chevaux. Jamais on n'a vû de semblable bataille, car il parut dès le commencement que les Lutheriens perdoient courage, soit qu'ils n'eussent pas la hardiesse de regarder en face les Imperiaux, ou qu'ils voulussent se laisser tuer, croyant mourir Martyrs.

Les Espagnols & Italiens, qui s'étoient rencontrés en tant d'autres occasions, ne pouvoient pas comprendre, comment ces gens-là pouvoient être si lâches, car il y avoit des Soldats de ces deux Nations, qui menoient jusques à quinze prisonniers chacun. Les Allemans eux-mêmes en étoient fâchez, de voir une si grande & si honteuse poltronnerie parmi ceux de leur Nation: il est vray, qu'ils s'en consoloient sur ce qu'ils croyoient, que Dieu avoit voulu leur ôter tout courage de se défendre. On ne parloit plus parmi les Impériaux, que de tuer les uns, & de faire prisonniers les autres, comme s'ils n'eussent eu à faire

*Les Luthériens  
presque  
tous de-  
faits.*

qu'à des cadavres. Or attendoit que cris, ou de ceux qui étoient moitié morts, & qui se noyoient dans leur sang, ou de ceux qui se voyoient prêts de tomber sous l'épée de leurs Ennemis, & qui demandoient quartier & grace par les entrailles de la misericorde de Dieu. Les plus timides, qui ne sçavoient pas encore ce que c'est que le Martyre ne faisoient pas scrupule de se dire Catholiques, si c'étoit du cœur, ou seulement de la langue, c'est ce que je ne sçai pas, & ceux qui l'ont écrit les premiers ne le sçavoient pas mieux que moi. Déjà on s'étoit avancé jusques au milieu du bois, où l'Empereur étant arrivé lui-même, commanda qu'on rassemblât les troupes dispersées.

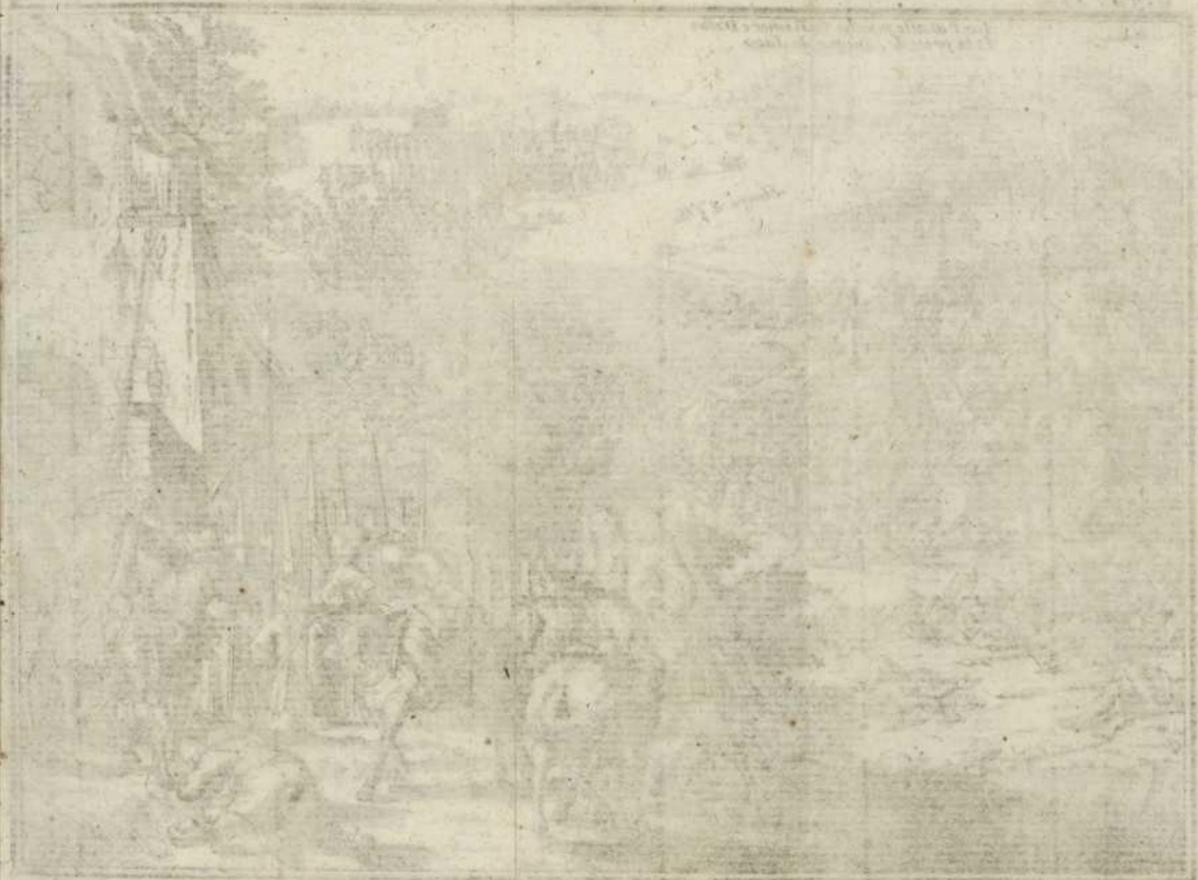
*Actions  
Remar-  
quables  
1547.*

Les Principaux Chefs de l'Armée regardèrent comme un miracle, que l'Empereur & le Roi des Romains son Frere, qui pendant plus d'une heure, ( la Bataille en dura deux ) s'étoient exposez aux plus grands perils, en fussent sortis sans y être seulement blessez, & on loua beaucoup la bonté & la clemence de Charles V. qui couroit l'épée à la main où le combat étoit plus acharné, & crioit d'épargner le sang, par tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. Aussi avoit-il accoutumé de dire.

*Qu'il étoit plus glorieux à un Capitaine de  
comp. er des Prisonniers, que des morts.*

Au

e  
c  
e  
t  
e  
l  
-  
i  
s  
a  
u  
-  
-  
t  
-  
s  
e  
-  
s  
at  
-  
r-  
e.  
le



1800  
1800

Milbray

La Bataille proche la Riviere Delbe  
Et la prise de ducque de Saxe

Fluere d'Elbe



Au contraire le Roi des Romains, se faisoit un plaisir de tremper son épée dans le sang des Ennemis, & on croit qu'il tua de sa propre main plus de quinze de ces misérables Luthériens. Mais le Duc d'Albe s'exposa plus que personne, car quoi qu'il eût reçu trois blessures, qui le faisoient perdre beaucoup de sang, il ne laissa pas de poursuivre les Ennemis, jusques à ce qu'il ne vît plus que des prisonniers & des morts dans le camp; tellement qu'on le crût mort pendant plus d'une heure. L'Empereur même & Ferdinand son Frere, qui étoient ensemble au milieu du bois, n'ayant aucune nouvelle du Duc, ne douterent pas qu'il ne fût mort, & en étoient déjà extrêmement affligés, lors qu'il arriva dans ce même moment, fort à propos pour les consoler.

Mais la plus grande joye de l'Empereur, fut la nouvelle que lui porta un Capitaine nommé *Sobasso*, que l'Electeur étoit prisonnier, & qu'il avoit été pris par lui, & quatre chevaux legers Espagnols & Italiens & un Hongrois. L'Empereur les récompensa noblement, aussi le méritoient-ils bien, car ils s'exposèrent beaucoup, ce Prince s'étant défendu avec beaucoup de courage avant que de se rendre Prisonnier, aussi bien qu'Ernest Duc de Brunsvic, qui fut pris aussi avec l'Electeur, & plusieurs

*Je n'  
Frete.  
ne est  
fait pris-  
sonnier.*

personnes de qualité de la suite de l'un & de l'autre. Charles V. ordonna incontinent au Duc d'Albe de l'aller prendre, & de le lui amener, souhaitant de le voir dans ce même Bois, mais il s'approcha un peu plus des bords du fleuve d'Elbe, où il fut l'attendre. Bien-tôt après le Duc l'amena escorté de 200. Gentils-hommes volontaires de différentes Nations, qui étoient comme les Gardes de l'Empereur.

*On le  
conduisit  
à Char-  
les.*

Jean Frederic montoit un grand cheval grison, il portoit une grande cotte de maille pour toute Armure sans aucune défense pour le reste du corps, & versant du sang par une blessure qu'il avoit reçûe à la joue gauche. Le Duc d'Albe étoit à la droite du Prisonnier, que l'on n'appelloit plus ni Electeur, ni Duc depuis le Ban. Le Comte Hypolite d'Este étoit à sa gauche & tenoit la bride de son cheval, de la main gauche, & de la droite l'Epée du Prisonnier. On le presenta en cet état à l'Empereur, étant à cheval, au milieu de ses Officiers & des Gardes de sa Cour, le Roy des Romains étoit à sa gauche. Après cela venoit le Duc de Brunsvic, le Colonel des Chevaux-legers Espagnols tenant la bride de son cheval & portant son Epée. Ensuite on conduisit le Duc en prison, sans que l'Empereur voulut le voir, que d'un seul regard fixe qu'il jetta sur lui, pendant que le Duc  
lui

lui parloit, Brunsvic demeura toujours découvert.

Cinq ou six pas avant que d'approcher del'Empereur, le Saxon ôta un de les gands pour le saluër à la manière d'Allemagne, & se mettoit en état de descendre de cheval; mais l'Empereur cria au Duc d'Albe, *qu'on le fasse demeurer à cheval.* Quelques Historiens prétendent que ce fut un effet de la bonté & de l'humanité de Charles V. qui ne vouloit pas se prévaloir des avantages que lui donnoit la qualité de vainqueur, fut son Prisonnier; mais la vérité est, qu'il ne le fit, qu'à cause des blessures du Duc qu'il avoit reçûës en plusieurs endroits du corps, & au visage, & que son corps étant d'une grosseur extrême, il n'auroit pû sans beaucoup d'incommodité descendre & remonter à cheval. Ainsi sans descendre, il ôta le chapeau, fit une profonde reverence, autant qu'il le pouvoit faire en cet état, & selon la grosseur de sa taille, & dit à l'Empereur ces paroles, *Très-puissant Empereur, mon Seigneur, & mon Cousin, me voici vôtre Prisonnier:* Quelques Auteurs assurent que Charles V. lui répondit fièrement: *Je ne tiens pas pour mes Cousins des Rebelles.*

Mais Ulloa, Guiccharدين, Paul Jove, & plusieurs autres Historiens plus celebres, racontent autrement cette entrevuë, & di-

sent que les paroles du Prisonnier furent celles-cy, *Très-puissant & très-clement Empereur, & mon Seigneur, me voici vôtre Prisonnier; & que l'Empereur s'étant aperçû que le Duc avoit prononcé ces paroles avec trop d'ardeur, & presque d'un ton moqueur, il lui répondit, Il me semble que la qualité que vous me donnez à cette heure de vôtre Empereur & Seigneur, est bien differente de celle que vous me donniez il n'y a pas long-temps. Il lui disoit cela pour lui reprocher le mépris qu'il avoit fait de lui; car l'Electeur ni le Duc, ne l'appelloient pas autrement dans leurs écrits, que Charles de Gand soi disant Empereur, A quoi les Catholiques avoient accoûtumé de répondre, Laissez faire Charles de Gand, il vous fera bien voir s'il est Empereur. Charles V ajouta à cela avec un air de reproche, Qu'il n'avoit à se plaindre de l'état où il étoit, qu'à sa mauvaise conduite. Le Duc répliqua, Qu'il supplioit sa Majesté de ne vouloir pas user avec colere de sa fortune & de la puissance qu'elle lui donnoit sur lui, mais d'user plutôt de clemence envers lui, sans se prévaloir du malheur, qui l'avoit fait son prisonnier, & d'avoir égard à sa naissance, & à son état. Quelques-uns veulent encore que l'Empereur ait répliqué ces paroles: Pour trouver doux le traitement que vous recevrez, il vous faut sou-*

*venir*

venir de celui que vous aviez résolu de me faire, si vous eussiez remporté sur moy une Victoire semblable à celle que j'ay remportée sur vous. Il y a des Historiens qui disent que le Prisonnier voyant que l'Empereur ne se decouvroit pas, remit son chapeau, & parla couvert. L'Empereur ordonna au Duc d'Albe de le faire conduire au lieu qu'on lui avoit préparé sur les bords de l'Elbe, & de le faire sûrement garder, jusqu'à nouvel ordre.

Cette grande journée qui acquit tant de gloire à Charles V. arriva le 24. Avril après douze jours de Campagne. La Bataille commença un peu avant midy, sur les bords de l'Elbe, & dura jusques au coucher du Soleil, quoi que le fort du Combat n'ait duré que deux heures; le reste du jour les Impériaux l'employèrent à poursuivre les Ennemis, plus de neuf milles loin, tuant les uns, & faisant prisonniers les autres; ainsi on peut dire que le Champ de Bataille, tout couvert de corps morts, eut plus de trente milles de circuit. Les Luthériens perdirent Bagage, Canon, Munitions, & Vivres. Quant au nombre des morts, les uns le font plus grand & les autres moindre; mais autant que je l'ay pû sçavoir avec certitude, il n'alla pas au delà de dix mille, & 3000. prisonniers, où environ; car le plus grand nombre des

*Etat de  
la Vi-  
ctoire.  
1457.*

Soldats Luthériens étant composé de Payfans, qui n'avoient pas accoutumé de porter les Armes, & la plûpart de leurs Officiers n'étant pas capables de les commander, ils prirent tous la fuite. Du côté des Impériaux, il n'y eut pas plus de 300. morts ou blesez.

*Charles  
victor-  
phant.*

A la vérité l'Empereur avoit besoin de remporter une telle Victoire, pour acquérir de la gloire, & pour meriter à juste titre le nom d'Auguste & d'Invincible; n'ayant pas eu jusques-là l'occasion, hors celle qu'il eut contre les Barbares à Tunis, de se signaler par quelque fait d'Armes considérable. Mais ce coup d'essay peut passer, eu égard aux circonstances, pour le plus considérable qu'aucun Prince ait jamais fait: & l'Eglise Romaine avoit sujet assurément, d'en immortaliser la memoire plus qu'elle ne l'a fait, car elle en a ôté la gloire à Charles V. pour la donner aux Saints, & à leurs miracles, & je puis bien croire aussi que la Providence de Dieu a bien voulu châtier par un miracle la trop fiere prospérité des Luthériens, qui avoient résolu de ravir tous les Biens Ecclesiastiques, non seulement d'Allemagne, mais encore delà les Monts. Ainsi ils eurent bien raison de célébrer cette Victoire de l'Empereur par des Processions solennelles & générales. Le Pape Paul III. en ressentit sur tout une

joye

joye extrême, & comme il avoit auparavant fait publier un Jubilé pour l'extirpation de l'Herésie, il en fit alors publier un nouveau, pour la plus grande Gloire de Dieu. Mais quelque joye qu'il eût ressentie des avantages que l'Eglise tiroit de cette Victoire, il ne laissa pas d'être vivement piqué de jalousie de voir l'Empereur devenir si puissant. Il voulut pourtant sauver les apparences, & résolut au premier Consistoire d'envoyer le Cardinal Sfondrato en qualité de Légat à Latere à l'Empereur, tant de sa part que du S. Siege, pour le féliciter d'une si glorieuse Victoire; ce que firent aussi tous les Princes Catholiques de l'Univers, & particulièrement la Republique de Venise, qui lui envoya une magnifique Ambassade.

Cependant Charles étoit allé avec son Armée, chargée de butin, camper devant <sup>Charles les va à Vist-temberg</sup> Wittemberg, Ville de la résidence de l'Electeur, dans laquelle son fils, qui avoit reçu deux blessures à la Bataille, & avoit été fait prisonnier, mais qui plus heureux que son Pere, avoit trouvé moyen de se sauver, étoit entré, avec quelques fuyards qu'il avoit ramassés, résolu de la défendre jusques à la dernière goutte de son sang, dont il avoit perdu une bonne partie par ses blessures; quoi qu'il ne doutât pas que l'Empereur ayant une Armée victorieuse & formi-

formidable, ne voudroit pas permettre que cette place demeurât au pouvoir d'un Ennemi vaincu, qu'il vouloit entierement perdre, comme l'évenement l'a bien montré. Cependant *Sibylle* fille du Duc de Cleves, & infortunée Epouse de Jean Frederic, ayant appris l'entiere défaite de l'Armée, & que son Epoux avoit été fait prisonnier, comme c'étoit une femme de beaucoup de courage, avant que de s'abandonner aux larmes, lui envoya plusieurs raffraichissemens, des habits, du linge, & semblables autres choses, avec la Lettre suivante.

*Lettre  
de Si-  
bylle à  
son E-  
poux.*

» **M**on Seigneur, mon très-cher E-  
 » poux. J'ai appris de plusieurs Of-  
 » ficiers, & par nôtre fils Jean Frederic,  
 » vôtre prison. Je laisse juger à l'amour  
 » reciproque que nous avons toujours eu  
 » l'un pour l'autre, avec quelle douleur j'ai  
 » appris une telle nouvelle. Mais ma dou-  
 » leur auroit été encore plus grande, si une  
 » si fâcheuse nouvelle n'eût été accompa-  
 » gnée du plaisir d'apprendre que vous êtes  
 » en bonne santé, nonobstant la grandeur  
 » de vos disgraces; ce qui a diminué de  
 » beaucoup la tristesse de mon cœur affligé,  
 » qui est agité de mille pensées tristes,  
 » comme la Mer par des vents contraires.  
 » Mais puis que la Providence de Dieu a  
 » permis que cela arrivât, il faut se soumet-

tre à ses ordres, & je ne lui demande rien  
 avec tant de zele, que de vouloir vous  
 conserver en santé, afin que vous ayez  
 toute la force du corps & de l'esprit dont  
 vous avez besoin. Le bon sens ne me per-  
 met pas de vous dire, ce que je devois  
 vous exprimer en cette occasion, & je  
 suis persuadée que vous le sçavez si bien,  
 qu'il n'est pas nécessaire que je le dise.  
 C'est tout ce que j'ai à vous dire, mon  
 très-cher Seigneur & Mary, après avoir  
 souhaité avec toute l'ardeur possible, que  
 Dieu vous donne sa grace, avec laquelle  
 vous puissiez supporter avec patience ces  
 coups si terribles de l'adversité. A VVit-  
 temberg le 2. May 1548.

*Sibylle Duchesse de Saxe,*

Votre Epouse affligée.

Cette Lettre fut portée par un Gentil-  
 homme de la Chambre, & comme c'étoit  
 une Dame fort adroite, elle ne voulut pas  
 la cacheter, sçachant qu'en de telles occa-  
 sions on ne permet pas aux prisonniers, sur-  
 tout aux Personnes de cette qualité, de  
 recevoir des Lettres fermées. On mena le  
 Gentil-homme devant l'Empereur, & on  
 lui remit la Lettre, mais la voyant ouverte,  
 il jugea qu'elle ne contenoit rien de confi-  
 dérable,

dérable , & ordonna qu'on la portât au Prisonnier , avec tout ce que son Epouse lui envoyoit. Le Gentil-homme demanda à l'Empereur à genoux la permission de le voir , ce qu'il ne pût obtenir , mais on lui fit sçavoir , que s'il vouloit faire réponse à son Epouse , on la lui feroit tenir : il lui écrivit donc en Allemand la Lettre suivante.

» **M**A très-chere Epouse. Je ne suis pas  
 » affligé de ma prison , parce que  
 » je m'étois préparé à supporter avec pa-  
 » tience tous les revers de fortune qui me  
 » pourroient arriver , sur tout me voyant  
 » Prisonnier d'un Empereur , dont l'heu-  
 » reuse valeur a eu pour prisonniers avant  
 » moi un des plus grands Rois de la Terre ,  
 » & un des plus grands Papes que Rome  
 » ait jamais eu. Je ne laisserois pourtant  
 » pas d'être affligé , ma très chere Epouse ,  
 » si je n'étois assuré de la force incompa-  
 » rable de vôtre esprit , & de l'amour que  
 » vous conservez pour moi dans vôtre  
 » cœur , ce qui m'aidera beaucoup à sup-  
 » porter avec fermeté les inconstances de  
 » la fortune : Comme j'entens tout ce que  
 » vous pourriez me dire , par vôtre courte  
 » Lettre , je suis persuadé que vous enten-  
 » drez aussi tout ce que je pourrois vous  
 » dire , & que je ne vous dirai pas. Con-  
 » solez-

solez-vous, comme je me console, foyez «  
 assurée que je vous aimerai jusqu'au «  
 tombeau, & que je suis bien plus le Pri- «  
 sonnier de vôtre cœur, que celui de mon «  
 Ennemi;

*Jean Frederic,*

Vôtre véritable & fidelle Epoux.

Cependant Sibylle ne perdoit point de  
 temps à faire tous les préparatifs nécessai-  
 res, pour défendre vigoureusement la Ville  
 de V Vittemberg que l'Electeur avoit forti-  
 fiée pendant vingt ans, pour la rendre im-  
 prenable. Les Bourgeois étoient aussi ré-  
 solus à se bien défendre. L'Empereur qui  
 croyoit qu'il lui étoit du tout nécessaire de  
 se rendre maître de cette Place, mais qui  
 en voyoit l'entreprise fort difficile, ne ju-  
 gea pas à propos de s'engager à un siege  
 qui auroit été long, & l'évenement incer-  
 tain; il se contenta de s'aller camper à un  
 mille, de la faire investir par son Armée  
 & de la tenir si bien bloquée, que rien n'y  
 pût entrer; afin de lui ôter toute commu-  
 nication avec ceux de dehors. Pour se tirer  
 plutôt d'affaires, il fit agir auprès de Jean  
 Frederic, pour l'obliger à lui remettre la  
 Place. Mais le Prisonnier ne voulut pas  
 écouter de telles propositions, & déclara  
 qu'il

*Char-  
 les de-  
 vait  
 Vvit-  
 temberg*

qu'il perdrait plutôt la vie, que de remettre volontairement V Vittemberg.

Senten-  
ce de  
mort  
contre  
l'Elec-  
teur.  
1547.

Charles-Quint irrité par cette réponse, crût être en droit d'acquiescer cette Place aux dépens de la vie de Jean Frederic, & de le faire mourir à la vuë de la Ville, afin que les Bourgeois qu'il avoit souvent fait solliciter de se rendre, vissent que leur obstination étoit cause, que l'on faisoit mourir leur Prince infortuné, par un spectacle si digne de compassion. Il fit donc assembler le Conseil de guerre, duquel étoit Chef le Duc d'Albe son Lieutenant Général, homme alteré du sang humain le plus noble, & qui avoit sollicité l'Empereur de faire mourir Jean Frederic depuis le premier jour qu'il tomba en son pouvoir. Il ne lui fut pas difficile de le faire condamner à la mort dans ce Conseil, parce qu'ayant été mis au Ban qui le déclaroit Rebelle, il n'y avoit personne qui eût osé opiner autrement qu'à la mort, qu'on publia le matin du quatre de May à son de Trompe par tout le Camp, en ces termes. *Nous Charles Empereur, &c. Avons ordonné & ordonnons que Jean Frederic, autrefois Electeur de Saxe, aura la tête coupée, pour le crime de Felonie & Rebellion contenuë dans le Ban de l'Empire publié contre lui, peine qu'il a encouruë & méritée, & afin que sa mort soit un exemple de terreur à tous les méchans.*

Ce

Ce même jour-là, à trois heures après dîné le Secretaire du Conseil de Guerre se transporta dans la Tente où l'on gardoit le Saxon, qu'il trouva s'entretenant avec le Duc de Brunswic; il lui prononça la sentence, & lui déclara qu'il seroit executé le matin du six May. Ce fut une chose digne d'admiration de voir la force inébranlable de l'esprit de ce Prince, qui en écouta la lecture sans changer de couleur, & répondit de sang froid au Secretaire, après qu'il eût achevé sa fonction. *L'Empereur à beau faire, il n'aura pas pour cela ma Ville de VVittemberg. Il prétend en me faisant mourir se défaire d'un Ennemi, mais il trouvera qu'au lieu d'un il s'en fera plusieurs; car mes fils resteront, qui défendront vigoureusement VVittemberg, & seront éternellement ses Ennemis.* Puis se tournant vers son Page, il lui dit, sans témoigner aucune émotion, *de lui apporter un jeu d'échecs.* Se mit incontinent à jouer avec le Duc de Brunswic, & témoigna de la joye de lui avoir gagné deux parties.

Joachim Electeur de Brandebourg, qui étoit alors à une demie journée de-là averti par la Duchesse Sibylle de la sentence qu'on avoit donnée contre son Epoux, se rendit incontinent au Camp, & avec toute la diligence possible il travailla à obtenir de l'Empereur la grace du Prisonnier. Jamais

*L'E'c-  
teur de  
Brand  
bourg.*

mais Prince n'a témoigné plus d'affection & d'empressement pour rendre service à un parent ou à un ami, que celui-ci en cette occasion. A lui se joignit le Duc Guillaume de Cleves, dont l'intercession fut encore plus puissante auprès de l'Empereur, étant gendre du Roy Ferdinand, & Beaufrere de Jean Frederic, & Frere de Sibylle son Epouse; aussi cette affaire interresloit l'honneur de sa sœur, & de ses Neveux qui étoient en grand nombre.

*On de-  
mande  
sa gra-  
ce.*

Durant quatre jours entiers ces deux Princes ne firent autre chose, que courir de la Tente de l'Empereur à celle du Prisonnier, pour tâcher de trouver des moyens convenables en un tel cas. Ces deux Princes ne demandoient autre chose que la vie de celui qui avoit été condamné avec quelque bien pour vivre honnêtement avec sa Famille. Quoi qu'il dépendit de la seule autorité de l'Empereur d'accorder cette grace, il ne voulut pourtant rien faire sans l'avoir communiqué au Conseil qui avoit condamné le Prisonnier, pour témoigner l'estime qu'il en faisoit. Les opinions y furent partagées, les uns étant d'avis d'accorder la grace, & les autres de la refuser; mais le plus grand obstacle étoit que le Duc d'Albe, qui avoit tant de crédit, demeureroit ferme à l'exécution de la sentence; disant que la conjoncture des affaires vou-

loit

loit, que l'on fit un exemple de sévérité, pour faire peur à d'autres, qui pourroient entreprendre de semblables choses. Cela n'empêcha pas que l'Empereur ne choisit l'avis qui alloit à la Clemence quant à la vie du Prisonnier; il est vrai qu'il la lui fit acheter bien cherement, & par des conditions aussi dures, que la sentence de la mort, qui furent accordées & signées en la maniere suivante le 12. May 1547.

## CONDITIONS

Sous lesquelles Jean Frederic obtint sa grace.

- I. **Q**ue Jean Frederic renonçoit dès lors pour toujourns à la Dignité Electorale, tant pour lui que pour ses Heritiers & Successeurs, donnant tout pouvoir à l'Empereur d'en disposer à sa volonté, & comme il le trouveroit bon.
- II. Qu'il remettroit ce jour-là même entre les mains de l'Empereur, la Ville de VVittemberg & de Gotta, avec tout le Canon qui y étoit, & le tiers des Munitions de bouche; demeurant permis à Jean Frederic de prendre les deux autres tiers pour lui, avec tous les Meubles & Ustenciles, & que les Garnisons sortiroient sans Enseignes.

III.

- III. Qu'il obligeroit les Saxons à mettre en liberté Albert Marquis de Brandebourg, auquel on rendroit tout ce qui lui avoit été pris.
- IV. Que de son côté Sa Majesté Impériale en useroit de même à l'égard du Duc Ernest de Brunswic & son Fils.
- V. Que les Saxons restitueroient au Comte de Mansfeldt, & de Solms, comme aussi au Grand - Maître de l'Ordre de Saint Jean en Prusse, tout ce qui leur avoit été pris pendant cette guerre.
- VI. Que Jean Frederic renonçoit à tous Droits qu'il pourroit avoir sur les Villes de Magdebourg, Halberstat, Halle, avec promesse de se soumettre à la Chambre Impériale, & de contribuer à l'entretien des Officiers de cette Chambre.
- VII. Qu'il s'obligeoit de faire donner la liberté au Duc Henry de Brunswic & à son Fils que le Landgrave tenoit Prisonniers, sans qu'il pût rien prétendre, ni entreprendre sur eux.
- VIII. Qu'il renonceroit à toute Alliance, ou Traité fait contre Sa Majesté Impériale, avec qui que ce pût être, ou contre le Roy Ferdinand son Frere, avec serment de n'en faire aucune à l'avenir sans les y comprendre, avec leurs Etats & leurs Alliez.
- IX. Qu'il lui seroit reservé cinquante mille  
Ecus

Écus tous les ans , tant pour lui que pour ses Héritiers & Descendans à perpétuité, à prendre sur l'Electorat, ou sur d'autres Terres qui seroient remises au Duc Maurice.

X. Que si Sa Majesté Impériale y vouloit consentir, Jean Frederic pourroit reprendre pour lui & pour ses Héritiers la Ville de Gotta , à la charge qu'il en démoliroit les Fortifications sans y en pouvoir jamais faire de nouvelles.

XI. Que sous ces Clauses & Conditions , Sa Majesté Impériale vouloit bien user de clémence envers lui, & lui faire grace de la vie , lui pardonnant la peine à laquelle il avoit été condamné , & à toute autre peine corporelle, à la charge pourtant , qu'il demeureroit au pouvoir de l'Empereur , ou du Prince d'Espagne son Fils , & qu'il satisferoit ponctuellement à toutes les conditions du present Traité.

Voilà ce qu'est devenu l'Electeur Jean Frederic , le premier qui avoit embrassé & professé le Luthéranisme , & tant aidé à la Propagation de la Réformatioun de Luther en Allemagne. Celui qui ne pouvoit tenir dans sa peau quelque gros qu'il fût , tant il étoit enflé d'orgueil par l'autorité démesurée où l'avoit élevé la Ligue de Smalcalde, dont il étoit le Chef. Celui qui avoit parlé à l'Empereur & aux Dietes avec tant de hardiesse

hardiesse & de menaces. Celui qui donnoit de la terreur à toute l'Europe, se voyant à la tête d'une formidable Armée de cent mille hommes. Un tel homme s'est pourtant vû condamné à une mort honteuse, obligé à acheter sa grace par tout son bien, & réduit à vivre en simple Gentil-homme, lui qui étoit descendu de tant de Princes.

*Sibylle va  
trouver  
l'Empereur.  
1547.*

La Duchesse Sibylle & son Fils aîné remirent ce jour-là même la Ville de Vviterberg au Duc d'Albe, qui y entra pour s'en mettre en possession au nom de l'Empereur, avec trois cens chevaux, & cinq cens hommes de pied; la Garnison sortant par la porte, pendant qu'il entroit par l'autre. Sur le soir Sibylle alla faire la reverence à l'Empereur, accompagnée de Jean Ernest son Beau-frere, de Catherine son Epouse, & un de ses Fils, les autres étant absens. Elle fut encore accompagnée de deux fils du Roy des Romains ses Neveux, de l'Electeur de Brandebourg, qui lui donnoit la main, & de plusieurs autres Princes Allemands. Elle étoit vêtue si modestement, qu'elle n'étoit pas même habillée en femme de simple Gentil-homme, sans aucun ornement, ni pierreries. En cet état elle parut devant l'Empereur, avec la mortification que chacun peut bien penser. Charles V. lui alla au devant jusqu'à la porte de sa Tente,

Tente, lui fit beaucoup d'honneur & lui témoigna beaucoup d'affection. Elle se jeta à genoux à ses pieds, fondant en larmes ameres & sanglots, qui témoignoi-ent une douleur extrême, & qui non seulement arracherent des larmes à tous les Assistans, mais à l'Empereur lui-même, qui eut de la peine à la relever, puis la soutenant lui-même sous les bras, il la conduisit dans sa Tente. Là tous deux debout l'un devant l'autre, elle lui parla en ces termes, essuyant de temps en temps ses larmes avec son mouchoir.

Très - Auguste Empereur, & très-  
 Clement Prince. Je ne doute point que si  
 Jean Frederic mon Epoux eût sçû mesu-  
 rer, comme il devoit, sa fortune, avec  
 la puissance & la grandeur de Vôt-  
 re Majesté, il ne seroit pas tombé dans une aussi  
 grande faute, & n'auroit pas jetté sa Fa-  
 mille dans la dernière désolation, comme  
 il a fait. Mais je ne laisse pas, très-bon  
 & très-clement Empereur, de vous sup-  
 plier, de ne pas user de toute la rigueur  
 que mérite sa faute, en me rendant entie-  
 rement malheureuse, & d'avoir plutôt  
 égard à mon innocence & à votre Géné-  
 rosité Auguste & Royale; moi, qui sans  
 être coupable, suis condamnée aussi bien  
 que mes Enfans, qui sont ici presens, &  
 ceux qui sont absens, aux derniers mal-

*Son dis-  
 cours.*

» heurs. Très-Clement Empereur, n'obli-  
 » gez pas ces Enfans infortunez à pleurer la  
 » faute de leur Pere, souvenez-vous plutôt  
 » des services que leurs Prédecesseurs ont  
 » rendu à l'Empire, & à l'Auguste Mai-  
 » son d'Autriche; l'équité dont vous use-  
 » rez envers ces innocens, vous acquerra  
 » beaucoup de gloire dans le Monde, &  
 » l'exemple d'une telle Clemence & piété  
 » ne fera jamais oublié dans tous les Siecles  
 » futurs. Après avoir dit ces paroles, elle  
 » se mit encore à genoux, devant l'Empereur  
 » pour lui faire une priere particuliere, & Sa  
 » Majesté Impériale l'ayant relevée, elle lui  
 » demanda, de permettre à son Epoux de pas-  
 » ser le reste de ses jours avec elle, puis que  
 » Dieu les avoit unis pour vivre & mourir  
 » ensemble, & que Sa Majesté lui avoit ac-  
 » cordé la vie. L'Empereur lui répondit avec  
 » beaucoup de douceur :

*Répon-  
 se de  
 l'Em-  
 pereur.*

» Qu'il étoit extrêmement fâché, d'être  
 » obligé de l'affliger davantage, en lui di-  
 » sant, qu'il avoit été en partie cause de  
 » la grande faute de son Epoux, par la Cle-  
 » mence dont il avoit usé envers lui, &  
 » que la trop grande confiance qu'il  
 » avoit eu en lui, l'avoit rendu plus hardi  
 » à lui devenir infidelle. Que pour l'amour  
 » d'elle & de ses enfans, il avoit bien vou-  
 » lu condescendre aux instantes prieres &  
 » sollicitations qu'on lui avoit faites de lui  
 » accor-

accorder la vie, qu'il devoit perdre selon  
 toutes les Loix, & d'ailleurs il lui  
 avoit laissé de grands Revenus capa-  
 bles de le faire vivre honorablement.  
 Quant à ce qu'elle lui demandoit de la  
 laisser vivre avec son Epoux, dans les  
 lieux qu'il lui laissoit dans la Saxe, il ne  
 pouvoit lui accorder sa demande, étant  
 nécessaire alors d'exécuter les conditions  
 que l'on avoit faites : Que cependant si  
 elle vouloit suivre son Epoux, qu'il le  
 lui permettoit, & donneroit ordre, qu'on  
 lui rendît tous les honneurs dûs à sa nais-  
 sance, & qu'on avoit accoûtumé de lui  
 rendre, dans son premier état. Qu'il  
 souhaiteroit au reste que son Epoux n'eût  
 pas abusé de la bien-veillance & de l'af-  
 fection qu'il lui avoit témoignée, pour  
 pouvoir faire plus qu'il n'avoit fait en-  
 vers lui, & envers elle tout ce à quoi  
 son inclination le porteroit, si la raison  
 & la justice ne l'en empêchoient.

Quand elle eut pris congé de l'Empe-  
 reur, qui lui avoit donné la permission de  
 voir son Epoux, elle fut le voir & le conso-  
 ler, accompagnée des mêmes Princes, dans  
 le quartier de l'Infanterie Espagnole où il  
 étoit. Ils s'embrasserent si étroitement,  
 qu'ils ne pouvoient se séparer. On ne voyoit  
 que larmes répandues, & on n'entendoit  
 que soupirs & sanglots. On permit à Si-

*Sibylle  
 rend  
 visite à  
 son E-  
 poux.  
 Et en  
 reçoit  
 une de  
 Char-  
 les V.*

de parler en secret à son Epoux en un coin, & puis ayant pris congé de lui, en répandant de nouvelles larmes, elle s'en retourna dans la Ville. Le lendemain après dîné l'Empereur y fut rendre visite à la Duchesse, accompagné des Grands de sa Cour, & des principaux Officiers de son Armée, & fut mettre pied à terre devant le Palais Ducal. La Duchesse étoit accompagnée des mêmes Princes & Seigneurs qui étoient avec elle le jour précédent lors qu'elle avoit été rendre visite à l'Empereur. Elle fut avec eux recevoir sa Majesté Impériale au bas de l'escalier & jusques dans la Cour. Charles descendit de Cheval hors de la grande porte du Palais, voyant que la Duchesse s'avançoit, il doubla le pas pour aller vers elle. Elle étoit habillée comme le jour précédent, fort simplement. Etant proche de l'Empereur elle se mit à genoux, mais il la releva, & la conduisit par la main dans l'appartement destiné à le recevoir. La visite de l'Empereur ne dura qu'un peu plus de demi heure, la conversation ne roula que sur des choses indifferentes, & il ne s'y passa rien de particulier, sinon que la Duchesse en se séparant de l'Empereur recommanda de nouveau à sa clémence son infortuné Epoux, Elle-même, & ses Enfants innocens. L'Empereur lui fit beaucoup de civilité, & ne vouloit pas permettre,  
non

Non seulement qu'elle descendît l'escalier, mais non pas même qu'elle sortît au-delà de sa chambre, mais il ne le pût obtenir, ni empêcher qu'elle ne l'accompagnât jusqu'à la porte du Palais. Il ne voulut pas monter à cheval qu'elle ne fût rentrée, & il ordonna aux Grands de sa Cour de l'accompagner jusques dans son appartement, ce qui fut fait par le Duc d'Albe qui lui donna la main.

L'Empereur étant revenu de cette visite, reçût un Courrier de Don Pietro de Toledé Vice Roy de Naples, qui lui donnoit avis de la sédition arrivée en cette Ville-là à cause de l'Inquisition : nous finirons ce second Livre par une relation courte du succès de cette affaire. Déjà depuis longtemps le Pape Paul III. pressoit l'Empereur d'établir l'Inquisition à Naples, croyant qu'il y alloit de son honneur de faire recevoir dans ce Royaume qui est fief de l'Eglise, & si proche voisin de l'Etat Ecclesiastique, ce sacré Tribunal du Saint Office, comme il l'appelloit toujours. L'Empereur s'en étoit excusé toutes les fois qu'on lui en avoit fait parler. Mais finalement il en fut tellement sollicité par le Cardinal Farnese Neveu du Pape, qui étoit, comme nous l'avons dit, en Allemagne auprès de l'Empereur pour les affaires de la Guerre contre les Luthériens, que pour le porter

*On ra-  
che  
d'o. 150-  
dus  
l'Inqui-  
sition à  
Naples.*

davantage à contribuer à cette guerre, il crut être obligé d'avoir cette complaisance pour lui. Il écrivit des Lettres fort pressantes au Vice-Roy là dessus, & lui ordonna d'établir, quoi qu'il en fût, ce Tribunal dans le Royaume, & de le faire de concert avec le Cardinal Reynaud Farnese Archevêque de Naples, Neveu de Sa Sainteté. Toledé après avoir reçu ces ordres, & en avoir conféré avec le Cardinal, ils conclurent ensemble, qu'il falloit publier dans l'Eglise Cathédrale un jour de Fête, la Bulle du Pape sur la nécessité qu'il y avoit d'établir l'Inquisition, sans faire autre chose pour cette premiere fois, pour voir ce que le peuple en diroit. Cela fut executé, la Bulle fut publiée dans la Cathedrale par *Leonard de Magistris* Evêque de Carpi, & grand Vicaire du Cardinal Archevêque, le matin du 3. Avril, qui étoit alors le Dimanche des Rameaux.

On la  
propose  
au Peuple.  
fle.

Le peuple ne fit pas beaucoup de reflexion à cette publication, tant parce qu'elle ne parloit qu'en termes généraux, parce qu'on étoit alors occupé aux dévotions Pascales de la Semaine Sainte. Cela fit croire au Vice-Roy & à l'Archevêque, qu'ils pourroient facilement & sans bruit établir ce Tribunal dans la Ville, & ensuite dans tout le reste du Royaume, & qu'ainsi il falloit en faire une expresse proposition au Peuple.

Le

Le Vice-Roy fit assembler imprudemment au son de la Cloche de Saint Augustin, dans la même Eglise, le Parlement Général, des Deputez des cinq Sieges, au nombre de six de chacun, & des Elûs du Peuple, ce qui faisoit une grande Assemblée. Le Vice-Roy s'y étant rendu, déclara que l'intention de sa Majesté Impériale, conformément à celle du Pape, étoit d'établir dans le Royaume le Tribunal du Saint Office, que l'on jugeoit très-nécessaire, pour tenir la Ville & le Royaume purgé de toute tache d'Hérésie. Le Parlement ayant oüi cette proposition du Vice-Roy, qu'il étendit fort au long, commençoit à murmurer, mais il se retint, & répondit seulement qu'on délibérerait là-dessus ce jour-là, & que l'on rendrait réponse au Vice-Roy. Le lendemain matin on lui envoya douze Deputez, à la tête desquels étoit Antonio Grifonne Gentil-homme du Siege de Nido, qui fit la réponse suivante au nom de tous les autres au Vice-Roy.

Très-illustre Seigneur. Ce Royaume, & notre très-fidelle Ville se sont toujours conservés depuis l'établissement du Christianisme, purs, sans tache d'aucune herésie, & Religieusement attachés à la Foy Orthodoxe & Catholique; c'est une chose qu'on peut justifier par toutes les Histoires, & que votre Sei-

*Dis.*  
*cours*  
*au Vice-*  
*Roy.*

» gneurie illustrissime ( on ne donnoit pas  
 » alors d'autre qualité aux Vice-Rois ) n'i-  
 » gnore pas , elle qui nous gouverne de-  
 » puis tant d'années. Elle n'ignore pas  
 » aussi que le seul nom d'Inquisition a tou-  
 » jours paru odieux aux Napolitains :  
 » Quoi que l'on en pût donner plusieurs  
 » raisons , nous nous contenterons d'en  
 » alleguer une seule , que le Royaume étant  
 » plein de faux témoins , de scelerats , &  
 » de gens sans conscience , il seroit facile  
 » de les corrompre par de l'argent & de  
 » faire accuser d'heresie sur la moindre cho-  
 » se , les plus Orthodoxes dans la Foi , ce  
 » qui dépeupleroit en peu de temps ce  
 » Royaume. Qu'il suffise donc , à Vôte  
 » Seigneurie illustrissime , de sçavoir , que  
 » cette Ville au nom de tout le Royaume ,  
 » dont elle est Capitale , vous declare qu'el-  
 » le ne veut pas d'un Tribunal , dont le  
 » seul nom donne de l'épouvante , l'Inqui-  
 » sition ne se devant exercer que dans les  
 » Pais Hérétiques , & non pas dans un  
 » Royaume , dans lequel il n'y a par la  
 » grace de Dieu que des Catholiques.  
 » Nous avons encore une autre raison très-  
 » forte de n'y pas consentir , c'est que si on  
 » établissoit parmi nous le S. Office , on  
 » croiroit que nôtre Royaume si pur , seroit  
 » soupçonné d'Heresie , ce qui nous cause-  
 » roit beaucoup d'affliction.

Le Vice-Roy répondit à ce discours en termes confus & équivoques, & rompit incontinent l'Assemblée du Parlement : puis en ayant conféré avec l'Archevêque, ils déliberèrent de passer outre par les voyes Ecclesiastiques. Le matin du 4. Mai, ils firent publier un Edit pour l'établissement du S. Office, dont le Tribunal seroit dressé dans le Palais Archi-Episcopal, & on fit afficher l'Edit à la porte de l'Eglise Cathédrale. A la vûe de cette affiche toute la Ville se souleva, & on se mit à crier par tout, *Qu'on ferme les Boutiques, aux armes, aux armes.* Un certain Thomas Anello de Surrente se fit Chef des Rebelles, lequel accompagné d'une grande multitude de Peuple, courut à l'Eglise Cathédrale, & déchira l'Edit de sa propre main, & le Palais Archi-Episcopal courut grand risque d'être pillé. Le Vice-Roy fit ce qu'il pût pour appaiser la sédition, mais le Peuple protesta à haute voix qu'il ne quitteroit jamais les armes jusques à ce que Sa Seigneurie Illustrissime en eût écrit à Sa Majesté Impériale, & qu'on en eut reçu une favorable réponse. L'Empereur ayant reçu cet avis, & ne sçachant, quel pouvoit être l'évenement de la sédition depuis que le Courrier étoit parti, en fut fort effrayé, & renvoya incontinent le même Courrier, avec ordre au Vice-Roy, d'assûrer de sa part en ter-

Sé-  
dition.

mes les plus convenables selon saprudence,  
son très-fidelle Peuple de la Ville de Naples  
*Qu'il donneroit ordre à toutes choses en  
temps & lieu ;* réponse, qui étant faite au  
Peuple ne lui fut guere agréable, comme  
nous le verrons au Livre suivant. Cepen-  
dant mon Lecteur se contentera, que je  
mette pour la fin de celui-cy la Lettre que  
Charles V. écrivit au Pape au sujet de la  
Victoire qu'il avoit remportée sur les Lu-  
thériens, & la réponse du Pape sur le même  
sujet.

## A SA SAINTETÉ <sup>1</sup>

Nôtre Seigneur le Pape Paul III.  
Vicaire de Jesus-Christ en  
Terre.

## CHARLES

*Par la Misericorde Divine, Empereur des  
Romains, &c. Lui souhaite salut &  
longue vie, pour le Bien de la Chrétienté.*

„ **T** Rès-Saint Pere. Après avoir baissé  
„ du cœur les pieds de Vôtre Sainteté,  
„ selon le devoir d'un Fils envers le Vicaire  
„ de JESUS-CHRIST, je rendrai compte à  
„ Vôtre Sainteté pour m'acquiter de ce de-

„ VOIE

voir Filial, du succès que Dieu a donné  
à nos Armes dans cette dernière occasion,  
quoi que je ne doute pas qu'elle n'en ait  
déjà été plus exactement informée.

Pour n'être pas long, je dirai à V. S.  
que Dieu a benì les armes des Catho-  
liques, contre cette très-puissante & in-  
fernale Furie, ce monstre d'Herésie, qui  
croyoit engloutir toute la Chrétienté,  
comme elle avoit déjà dévoré les plus sai-  
nes & les plus Nobles Familles d'Allema-  
gne. Nôtre Victoire ne pouvant être ni  
plus considérable ni plus glorieuse, j'ai  
toute le sujet du monde de m'humilier  
devant Dieu, & de benir sa miséricorde,  
qui a voulu se servir de moy dans cette  
guerre comme d'un instrument en sa main  
pour procurer un si grand bien à l'Eglise,  
acquérir un si grand repos & sûreté à la  
véritable Chrétienté, tant de Gloire au  
Saint Siege, guerre qui est d'une si gran-  
de consequence à la Religion Catholique,  
qui seule doit être regardée comme nôtre  
commune Mere.

Je ne pretens autre chose, très-saint  
Pere, de tout ce que j'ay fait, que la seule  
satisfaction, d'avoir été choisi de la mi-  
sericorde de Dieu pour être le Chef, qui  
a commandé tant de zelez Champions de  
JESUS-CHRIST, qui ont si vaillemment  
combattu pour la défense de la juste &  
L 6      sainte

,, sainte cause, en un temps, où les Hérés  
 ,, tiques pleins d'orgueil pensoient englou-  
 ,, tir l'Europe entiere, comme ils avoient  
 ,, déjà fait la plus grande partie de l'Al-  
 ,, lemagne. L'Hydre est déjà abatuë, saint  
 ,, Pere, & ses Chefs orgueilleux qui s'étoient  
 ,, soulevez contre moy, jusqu'à perdre le  
 ,, respect qui m'étoit dû, dans tant de Ma-  
 ,, nifestes qu'ils ont publiez contre moy,  
 ,, tant ils se tenoient assûrez de la Victoire,  
 ,, sont maintenant mes Prisonniers.

,, Comme on n'a jamais défendu de cau-  
 ,, se plus juste que celle-cy, & où il s'agisse  
 ,, tant de l'interêt de la gloire de Dieu, on  
 ,, ne pouvoit que s'attendre à une grande  
 ,, Victoire sur des Ennemis, qui ne pou-  
 ,, voient être vaincus que par le seul bras du  
 ,, Tout-puissant. Il est certain, Très-Saint  
 ,, Pere, que c'est à lui seul que nous devons  
 ,, tous les Biens & Avantages, que la Sain-  
 ,, te Religion Catholique va tirer de cette  
 ,, Victoire. Sans lui nos forces n'auroient  
 ,, pas été assez grandes pour en venir à  
 ,, bout; ces Sectaires impies ayant mis sur  
 ,, pied une Armée innombrable de gens de  
 ,, leur parti, tous d'autant plus éclairz,  
 ,, courageux, obstinez à défendre leur Re-  
 ,, bellion contre Dieu & contre moy, qu'ils  
 ,, étoient aveugels quant à la Foy.

,, Ainsi, avec tout le respect Filial & le  
 ,, plus grand zele que je dois à Vôte Sain-  
 ,, teté,

reté, par mon caractere, je vous felicite, comme Vicaire de JESUS-CHRIST, de tous ces grands avantages, que l'Eglise, dont Vôtre Sainteté est le digne Chef, & le Pasteur des Pasteurs, vient de remporter sur les Heretiques. Le zele de Vôtre Sainteté, qui a contribué à cette entreprise, par une si grande profusion d'or, tant de Troupes choisies, & sur tout en y envoyant son propre sang, pour être exposé aux plus grands périls de la guerre, est d'un trop grand prix, & d'un trop grand exemple, pour être seulement loué & célébré par les hommes; Vôtre Sainteté en doit attendre la récompense, par une longue vie, de Dieu, dont il soutient avec tant de gloire la qualité de son Vicaire en Terre, & particulièrement d'avoir ajouté à tous ces secours tant de Jubilez universels, & tant de Prieres particulieres, qui nous ont sans doute principalement attiré une si grande Benediction.

Je suis sur tout infiniment obligé à V. S. de ce qu'elle a bien voulu par une genereuse résolution se priver de la personne de Monsieur le Cardinal Farnese son neveu, qui lui est si necessaire pour soulager du poids du gouvernement, & de l'avoir envoyé en qualité de Légat, pour m'accompagner en cette Entreprise, ce qui

23 qui m'a été extrêmement agréable. Aussi  
 23 lui ai-je donné conformément au com-  
 23 mandement que vous lui aviez donné sur  
 23 vôtre Armée, la part qu'il devoit avoir  
 23 dans les affaires, où il a fait connoître  
 23 par de bons effets que ce n'est pas sans  
 23 raison qu'il porte le nom d'Alexandre.  
 23 J'ay pris souvent plaisir, de le voir rai-  
 23 sonner avec solidité & maturité dans les  
 23 conjonctures, & les délibérations les plus  
 23 importantes, où j'ay voulu qu'il assistât,  
 23 pour le bien de mes affaires.

23 Je ne dois pas taire aussi à Vôtre Sain-  
 23 teté, que les trois Legions d'Infanterie,  
 23 & les 600. chevaux-legers qu'elle a en-  
 23 voyez sous le commandement du Sei-  
 23 gneur Ottavio Farnese son Neveu, digne  
 23 Frere d'un tel Cardinal, & l'un & l'autre  
 23 dignes Neveux d'un si grand Oncle, ont  
 23 donné beaucoup de satisfaction à leurs  
 23 Officiers, & que les Officiers ont fait ad-  
 23 mirer leur valeur à tout le Monde. Les  
 23 principaux Officiers de mon Armée, qui  
 23 ont eu occasion de les observer de plus  
 23 près, en parlent avec beaucoup de loüan-  
 23 ge, & pour moy je donnerai toujours la  
 23 qualité de bon & de courageux Soldat à  
 23 Ottavio, & Vôtre Sainteté doit avoir de  
 23 la joye, des bons services qu'ils ont ren-  
 23 dus l'un & l'autre en cette guerre.

23 Je me remets de tout ce que V.S. pour-  
 23 roit

roit souhaiter de sçavoir de plus particu-  
 lier sur cette affaire, aux relations que  
 vous en feront de bouche Messieurs vos  
 Neveux, qui vous épargnerons la fatigue  
 d'une longue lettre. Je n'ay pas encore  
 délibéré sur les suites de cette Victoire,  
 mais je n'entreprendrai rien que pour la  
 Gloire de Dieu, & del'Eglise. Cependant  
 humilié avec respect devant vous qui êtes  
 le legitime Vicaire de JESUS-CHRIST, je  
 demeure. Le 26. Avril 1547.

De vôtre Sainteté,

*Lettrès-dévoüé serviteur, & fils très-obéïssant,*  
 CHARLES.

L'Ambassadeur de Charles V. presenta  
 cette lettre au Pape. A peine avoit-il ache-  
 vé de la lire, qu'il fit ordonner aux Cour-  
 riers d'aller mander le Consistoire pour le  
 lendemain. Le Pape y alla en personne, &  
 après y avoir fait la lecture de cette lettre,  
 il se mit à donner mille loüanges à la mode-  
 stie & à la clemence de l'Empereur, qu'il  
 qualifia de *Très-grand & Invincible*, & il  
 n'y eut sorte de loüange qu'il ne lui donnât.  
 Il y eut pourtant des Cardinaux qui ne  
 manquerent pas de dire ensuite en plusieurs  
 lieux, que Sa Sainteté n'avoit pas fait la le-  
 ctüre de cette lettre, pour avoir lieu d'exal-  
 ter

*Charles  
 loüé  
 dans le  
 Consis-  
 toire*

ter les loüanges dûs à l'Empereur, mais parce qu'elle étoit pleine de celles de sa personne, & de sa famille. Mais que seroit-ce si les actions des Princes n'étoient pas sujettes à être censurées aussi bien que celles des autres? Quoi qu'il en soit, le Pape fit réponse à l'Empereur ce même jour-là, & dans ce même Consistoire, il nomma pour Légat à *latere* le Cardinal Sfondrato, pour aller le feliciter de sa part. Voici la réponse qu'il lui fit.

*A nôtre très-cher Fils en JESUS-CHRIST.  
Charles-Quint, Invincible & très-  
grand Empereur des Romains.*

**Le Pape Paul III.** Serviteur des Serviteurs, vous souhaite Salut, & la continuation de la Benediction du Ciel, sur Vous & sur vôtre très-Auguste Maison.

*Bien-aimé, & très-cher Fils.*

5, **V**Otre Lettre nous a donné autant de  
 ,, joye, par la pieté dont elle est rem-  
 ,, plie, que parce qu'elle nous a appris des  
 ,, grandes benedictions, que le Ciel a ver-  
 ,, sées sur vous. Vôtre humilité, & mo-  
 ,, destie exemplaire envers le Redempteur  
 ,, du monde, & en cette occasion vôtre Li-  
 ,, bera-

berateur en particulier, vous acquerront  
 plus de gloire, que vos Victoires, quel-  
 que considérables qu'elles soient, parce  
 que ces Victoires ne vous feront hon-  
 neur que devant les hommes, au lieu que  
 vos saintes vertus réjouiront les Anges.

La moindre partie, bien-aimé fils,  
 des Palmes & des Lauriers, que vous ve-  
 nez de cueillir par le zele de vôtre cœur,  
 & la valeur de vôtre épée, suffiroit pour  
 rendre orgueilleux les plus grands Capi-  
 taines du siecle; car d'ordinaire on ne  
 combat que pour sa propre gloire, le plus  
 souvent même que pour l'interêt, au lieu  
 que vous, mon cher fils, après n'avoir  
 combattu que contre les Ennemis de  
 Dieu, pour défendre sa cause & celle de  
 l'Eglise, empêcher que la plus saine par-  
 tie de la Chrétienté, déjà trop infectée en  
 quelques Provinces, devînt la victime  
 de la fausse Heresie, vous vous dépouillez  
 avec tant d'humilité de tout mérite, pour  
 en donner toute la gloire à celui, qui fait  
 tant de cas d'être appelé le Seigneur des  
 Armées, & qui seul peut & sçait donner  
 la Victoire, à qui il veut & comme il le  
 juge à propos, comme il vous l'a donnée  
 en cette occasion.

Pour vous élever à l'Empire, bien-ai-  
 mé fils, la miséricorde de Dieu a renversé  
 tous les obstacles, & passé par-dessus les

„ Loix Humaines qui s'opposoient à Vôtre  
 „ Election. Parce qu'elle voyoit déjà, avec  
 „ cet œil Divin toujours ouvert sur la Sain-  
 „ te Epouse de Jesus-Christ, combien vô-  
 „ tre Personne, votre valeur, votre pru-  
 „ dence, votre zele, votre bras lui étoient  
 „ nécessaires, pour s'opposer aux furies In-  
 „ fernales qui commençoient à naître & à  
 „ pulluler, en même temps que d'autres  
 „ semblables furies parurent contre cette  
 „ Sainte Epouse, sçavoir l'impie Martin  
 „ Luther, premierement pour la corrom-  
 „ pre, & Soliman après lui pour détruire &  
 „ déchirer toute la Chrétienté, à quoi ils  
 „ n'auroient que trop réüssi l'un & l'autre,  
 „ si vous n'eussiez arrêté leurs desseins par  
 „ la valeur de votre épée.

„ Le Ciel ne pouvoit pas choisir, bien  
 „ aimé fils, dans des temps semblables, un  
 „ Empereur plus grand que vous, pour en  
 „ faire un autre Jason, d'autant moins fa-  
 „ buleux qu'il est Chrétien, pour abbatre  
 „ ce cruel Dragon, qui a devoré tant de  
 „ Royaumes qui appartenoient à l'Egli-  
 „ se, & tant d'Eglises dans l'un & l'autre  
 „ monde; ni un Hercule plus Saint & plus  
 „ glorieux, pour couper les méchantes tê-  
 „ tes de cette Hydre, qui ayant pris nais-  
 „ sance dans l'Eglise, a ensuite empoison-  
 „ né sa propre Mere. Ce ne fut pas sans su-  
 „ jet aussi, que depuis votre enfance, la  
 „ bene-

benediction du Ciel vous destinoit tant  
de Couronnes & d'Etats, pour vous ren-  
dre puissant & invincible : après-quoi il  
ne faut pas s'étonner si vous remportez  
de si grandes Victoires.

C'est de vous aussi, Invincible Cham-  
pion de JESUS-CHRIST, que l'Eglise  
Catholique espere, après ces glorieux  
progrès, d'être toujours triomphante,  
sous la protection de votre fidelle épée,  
& de porter ses conquêtes rapides & con-  
sidérables dans les Provinces & les Vil-  
les, d'où elle avoit été bannie par la vio-  
lence des Infidelles, & par les malignes  
suggestions de l'hérésie dans l'esprit des  
peuples. Comme nous ne doutons point,  
de la piété & de la générosité de votre  
cœur pour les Actions augustes, qui in-  
terressent si considérablement le service  
de Dieu, aussi vous promettons-nous de  
concourir de nôtre part à seconder vos  
saintes résolutions, & vos pieux desseins,  
non-seulement par les revenus tempo-  
rels des Etats du S. Siège, mais aussi par  
les dîmes, & autres secours saints, sans  
y épargner nôtre propre sang, & le peu  
de bien qu'il y a dans nôtre Maison.

Cependant nous nous réjouiïssons, In-  
vincible & grand Empereur, de vos glo-  
rieuses Victoires, qui rendront immor-  
tel votre nom dans tous les siècles futurs:

&

23 & nous espérons que vos courageuses  
 23 Actions, qui sont estimées de tout le  
 23 monde, serviront aussi d'exemple à ceux  
 23 qui, après que le Ciel vous aura donné  
 23 une vie longue & heureuse, vous succe-  
 23 deront à l'Empire, pour les porter à con-  
 23 server avec zèle les grands progrès, que  
 23 toute la Chrétienté attend de vôtre bras  
 23 & de vôtre zèle, à quoi nous ne manque-  
 23 rons pas de contribuer par nos prieres.  
 23 Cependant nous vous embrassons pater-  
 23 nellement, & vous donnons nôtre bene-  
 23 diction, nous remettant du reste, à ce  
 23 qui vous sera dit de bouche par nôtre  
 23 cher Frere le Cardinal Sfondrato, que  
 23 nous vous envoyons pour Légat. Donné  
 23 à Rome sous l'anneau du Pêcheur, le 16.  
 23 Mai 1547.





L A V I E  
 D E  
 L' E M P E R E U R  
 C H A R L E S V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE III.

*Contenant les Années 1547. 1548.*

A R G U M E N T.

**D**ivisions survenues à l'occasion  
 de la prison de Jean Frederic:  
 Les Allemands prétendent le  
 garder, & pourquoi: Autres  
 raisons des mêmes: Action courageuse  
 de l'Empereur contre les Soldats mutinez:  
 On travaille à la réconciliation du Land-  
 grave: Elle est conclue, & sous quelles  
 condi-

conditions : Combien il les trouve dures : Il se presente devant le Trône de Charles V. Avec quelles soumissions : La honte qu'il eut de se voir à genoux au milieu de tant de gens : Discours que fit son Chancelier pour lui à l'Empereur : Réponse de Sa Majesté Impériale : Il en est mortifié : Le Duc d'Albe lui donne à souper : L'arrête prisonnier : Le Landgrave croit avoir été trompé par les Electeurs de Saxe & de Brandebourg : Ils travaillent inutilement pour sa liberté : Charles-Quint accusé de perfidie en cette occasion : Conseil donné au Landgrave par les deux Electeurs : L'Empereur mande la Diète à Ausbourg : On y sollicite la liberté du Landgrave : Le Marquis de Brandebourg bien reçu de l'Empereur : Jean Frederic demande la grace de pouvoir aller pour deux jours à Wittemberg : On la lui accorde , & on l'y conduit sous bonne Escorte : Les Luthériens fort affoiblis : Discours de l'Empereur dans la Diète : Il donne audience publique au Légat du Pape : Soupçons que prennent les Luthériens de cette cérémonie : Pourquoi il ne fut

fut pas parlé de Jean Frederic dans la  
 Diète : Diverses particularitez là-dessus :  
 On y parle du Landgrave, & pourquoi :  
 Charles-Quint prend des soupçons de la  
 Maison Farnese : Est mécontent du Pa-  
 pe : Raisons : Le Pape soupçonne l'Em-  
 pereur : Il croit que celui-ci le veut trom-  
 per : Déplaisir du Pape de voir contreman-  
 dé le Concile qu'il avoit assemblé : Procé-  
 dé de Pierre Louis Farnese : Sa conduite  
 est méprisée : Conjuraton contre lui avec  
 plusieurs particularitez : Il est tué par les  
 Conjurez : Pronostics sur sa mort : Il né-  
 glige quelques avis qu'on lui avoit don-  
 nez : Remarques sur les coups de la Pro-  
 vidence : Plus ample description de la con-  
 juraton & de son exécution : Ordres  
 donnez fort à propos : Combien ce desseïn  
 réussit avantageusement dans toutes ses  
 circonstances : La conduite des Conjurez  
 louée : Deux Secrétaires de Pierre Louis  
 arrêtez : La Ville de Plaisance tombe  
 au pouvoir de Charles-Quint : Déplaisir  
 feint de l'Empereur sur cette mort : Il en-  
 voye un Ambassadeur au Pape, pour lui  
 faire des complimens de condoléance : Lé-  
 gat

gat du Pape à l'Empereur, pour l'exhorter à rendre Plaisance : Réponses de Charles : Plusieurs Négotiations entre le Pape & l'Empereur : attachement de l'un & de l'autre à leurs propres sentimens : Les sujets de divisions s'augmentent : Charles-Quint envoie protester contre les Légats, & le prétendu Concile de Bologne : Politique de Charles sur ce sujet : Préten-  
 tions du Pape sur Plaisance : Réponses de l'Empereur : Autres raisons de l'Empereur, & les Réponses du Pape : Négotiations du Cardinal de Lorraine avec le Pape contre l'Empereur : Propositions du Roi de France pour lui faire la guerre : Le Pape les rejette, & pourquoi : Séances inutiles de la Diète d'Ausbourg donnent du déplaisir à Charles-Quint : Il reçoit des Ambassadeurs de plusieurs Princes : Révolte en France : Les Rebelles demandent du secours, & la protection de l'Empereur : Générosité de l'Empereur à rejeter cette demande : Plusieurs choses remarquables : Charles sollicité par les siens de se prévaloir de l'occasion, & de protéger les Rebelles : Il en rejette la proposition,

position, discours qu'il fait là-dessus: *Mulle Assen* va demander du secours à *Charles-Quint*: & comment il est reçu: Il a été mal informé de la *Rebellion de Naples*: Les *Napolitains* lui envoient des *Députés*: Le *Vice-Roi* en est fâché: Il écrit afin qu'ils fussent mal reçus: Mépris que l'*Empereur* en fait: Discours du *Député Sangro* à *Charles V.* Réponse douce qu'il lui fait: Il lui ordonne de s'en retourner: Comment il fut reçu à *Naples*: Lettre de l'*Empereur* au *Peuple* trouvée fort offensante: Nouveau tumulte: *Aétion* généreuse du *Prieur de Bari*: Discours qu'il fait pour appaiser le *Peuple irrité*: Avec quelle habileté il l'appaisa: *Sédition* entièrement calmée: On envoie des *Députés* pour rendre obéissance au *Vice-Roi*: On fait un *Traité*: On publie une *Amnistie*: On en excepte plusieurs *Chefs* du parti: *Charles-Quint* envoie un *Evêque* pour informer du *Tumulte*: Le *Vice-Roi* contraire au *Peuple*: Autres *Députés* de la *Ville de Naples* à l'*Empereur*: Il fait publier une nouvelle *Amnistie*: On délivre les *Prisonniers*: *Puissance* & *Autorité*

*du Vice-Roi : Pasquinade contre Charles Quint : Eleonor Reine de France fait dessein d'aller demeurer en Flandre : Le Roi Henry son Beau-fils lui accorde tout ce qu'il peut : Ligue entre le Roi de France & les Suisses.*

*Différens au sujet de la prison de Jean-Frederic.  
1547.*

**P**endant que Charles V. étoit à Hall en Saxe occupé à donner les ordres nécessaires pour l'Armée, il arriva une grande & dangereuse dispute entre les Troupes Espagnoles & les Allemandes. Les Allemands prétendoient que l'Empereur leur avoit fait un grand affront, d'avoir commis la garde de Jean Frederic aux Espagnols, & de l'avoir mis dans leur Quartier, pour y être gardé par un Régiment de leur Nation. Les principaux Officiers Allemands en faisoient de grandes plaintes, disant que l'Empereur témoignoit en cela, qu'il doutoit de leur fidélité tant de fois éprouvée à son service, & ils en furent si irrités, qu'ils firent résolution de l'enlever aux Espagnols. Ceux-ci s'y opposerent, & les Chefs de l'une & de l'autre Nation en vinrent aux grosses injures, résolurent de terminer leur différent par les armes, & deux Régimens, un Espagnol & l'autre Allemand se rangerent en Bataille.

Charles V. averti de ce desordre, dont

il

il voyoit les fâcheuses suites qu'il pouvoit avoir, y courut comme un foudre à bride abbatue. Il arriva justement comme ils commençoient à se battre, & malgré tout ce que pûrent faire les Officiers & les Gardes qui l'accompagnoient pour le retenir, il se jetta avec colere & furie au milieu du combat l'épée à la main, ayant à son côté le Duc d'Albe. Il fut obligé de la tremper dans le sang de deux Officiers qui osèrent lui résister : & d'une voix haute & avec colere, il commanda à tous de mettre les armes bas dans le moment à peine d'être pendus. En même-tems il fut obéi, & les deux Régimens jetterent à terre leurs Arquebuses & leurs Epées : & après avoir usé de quelque rigueur envers quelques Officiers, il parla avec beaucoup de douceur à tous, les contenta, & leur fit reprendre les Armes, après que les Commandans se furent-embrassez. Mais la Garde du Prisonnier demeura entre les mains des Espagnols. Ceux qui en jugerent sans passion, trouverent que les Allemands étoient mal fondez, de prétendre avoir la Garde du Prisonnier, sous pretexte qu'il étoit de leur Nation, car c'étoit à cause de cela même qu'on ne devoit pas le mettre entre leurs mains. Au lieu que les Espagnols étoient fondez en raison, parce que Jean Frederic avoit été fait Prisonnier (ce qui

étoit essentiel ) par quatre Espagnols.

On tra-  
vail le à  
la ré-  
conci-  
liation  
du  
Land-  
grave.

Mais comme Jean Frederic & le Landgrave de Hesse, qui avoit eu le bonheur d'échaper, avoient un intérêt commun en cette affaire, ceux qui s'étoient employez pour le premier, trouverent à propos de s'employer aussi pour l'autre. La verité est que le Landgrave avoit été invité au Bal, tant pour embrasser le Luthéranisme, que pour faire la guerre à l'Empereur, par cet Electeur, de sorte que comme leur disgrâce étoit commune, il falloit qu'après la tempête ils eussent aussi un pardon commun de leur faute. Ainsi les mêmes Médiateurs, qui avoient fait la paix de Jean Frederic avec l'Empereur, s'employèrent pour obtenir la grace du Landgrave. Mais ils trouverent beaucoup de répugnance dans l'esprit de Charles-Quint, qui leur répondit fierement qu'il ne vouloit pas faire de Traité avec un Rebelle. Ce que les Médiateurs pûrent tirer de sa bouche de plus favorable, ce furent ces paroles: *Que le Landgrave vienne me demander pardon, & je promets de lui donner la vie, & que du reste il se remette à ma discretion, & à ma clémence, de tout ce qui se pourra faire au delà en sa faveur.* Choses que les Médiateurs ne vouloient pas faire, & que le Landgrave fier comme il étoit n'auroit jamais fait aussi. Enfin pourtant après plusieurs instances

stances & prieres, on fit la paix aux conditions suivantes.

Traité contenant les Conditions  
sous lesquelles le Landgrave  
obtint sa grace.

- I. **Q**ue le Landgrave viendroit en personne devant l'Empereur lui demander pardon en public & à genoux.
- II. Qu'à l'avenir il se comporteroit avec le respect & l'obéissance qu'il devoit à Sa Majesté Impériale.
- III. Qu'il obéiroit ponctuellement à toutes les Loix établies pour le bien de l'Empire, & le repos de la Chrétienté.
- IV. Qu'il se soumettroit à la juridiction de la Chambre de Spire, & contribueroit de sa part à la maintenir.
- V. Qu'il payeroit comme les autres sa part des frais nécessaires pour l'entretien de cette Chambre.
- VI. Qu'il contribueroit aussi sa portion pour le secours de la Guerre contre les Turcs.
- VII. Qu'il renonceroit à toute sorte de Ligue & de confédération avec qui que ce fût, & particulièrement à la Ligue de Smalcalde, & qu'il en remettroit une expédition à l'Empereur.
- VIII. Qu'il ne feroit à l'avenir une Ligue

sans y comprendre l'Empereur & le Roi Ferdinand son Frere.

IX. Qu'il ne donneroit jamais passage dans ses Etats aux Ennemis de l'un ni de l'autre.

X. Qu'il n'accorderoit sa protection à aucun de ceux que l'Empereur jugeroit dignes de punition.

XI. Qu'il seroit obligé de châtier ceux de ses Sujets qui prendroient les Armes contre l'Empereur.

XII. Qu'en cas de besoin, il donneroit passage à l'Empereur ou à ses Troupes dans ses Etats.

XIII. Qu'il rappelleroit tous ceux de ses Sujets, qui servoient contre l'Empereur, & qu'en cas de désobéissance, il confisqueroit quinze jours après tous les Biens au profit de l'Empereur.

XIV. Qu'il compteroit à Sa Majesté Impériale dans l'espace de quatre mois la somme de 150000. écus, pour les frais de la guerre.

XV. Qu'il démoliroit entierement toutes les Forteresses & Citadelles, hors celles de Cassel, & de Zingenheim, & obligeroit les Garnisons à entrer au service de l'Empereur.

XVI. Qu'il ne pourroit fortifier aucune de ses Places sans en avoir une expresse permission de Sa Majesté Impériale.

XVII.

- XVII. Qu'il remettroit entre les mains de l'Empereur toute son Artillerie, & tout ce qui peut servir à la Guerre, & qu'il seroit au pouvoir de Sa Majesté de lui laisser ce qu'elle jugeroit nécessaire pour la défense des deux Forteresses ci-dessus qui lui demeueroient.
- XVIII. Qu'il mettroit en liberté le Duc Henry de Brunswic & son Fils, avec la restitution de toutes leurs Terres, & qu'il rendroit libres les Sujets dudit Duc du serment de fidélité qu'il leur avoit fait faire, & traiteroit avec lui des justes dommages.
- XIX. Qu'il rendroit au plutôt tout ce qu'il avoit pris tant sur l'Ordre des Chevaliers de S. Jean de Jerusalem que sur l'Ordre Teutonique.
- XX. Qu'il n'entreprendroit rien contre le Roi de Dannemarc, ni contre aucun de ceux qui avoient suivi le parti de l'Empereur, ou donné du secours audit Roi.
- XXI. Qu'il mettroit en liberté tous les Prisonniers de guerre sans en pouvoir prétendre aucune rançon.
- XXII. Qu'il répondroit devant tel Tribunal que de raison aux demandes qu'on lui pourroit faire en justice.
- XXIII. Que ces conditions seroient approuvées & ratifiées par ses enfans, comme aussi par la Noblesse & la Bourgeoisie,

fic , avec obligation de remettre ledit Landgrave entre les mains de l'Empereur , en cas qu'il vint à manquer d'accomplir tout ce qu'il promettoit par le present Traité.

XXIV. Que l'Electeur de Brandebourg, & Maurice, nouvel Electeur de Saxe, & le Comte Palatin demeureroient garens & cautions du present Traité , avec obligation d'employer leurs forces pour le faire exécuter, en cas d'infraction.

*Il vint  
ve ces  
condi-  
tions  
dures.*

Le Landgrave trouva ces conditions dures & insupportables : Quand il en dit son sentiment au Secretaire d'Etat de l'Electeur de Brandebourg , qui fut les lui porter à Cassel, il lui répondit , *Vôtre Excellence ( on ne donnoit pas alors d'autre qualité aux Princes ) entend trop bien les Loix de la guerre pour ne pas sçavoir , que celles d'un Vainqueur sont toujours dures.* Il fit quelque difficulté d'abord de les signer, mais voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se tirer d'affaires , il signa. En conséquence de ce Traité on leva le Ban de l'Empire qui avoit été publié contre lui, on lui donna la grâce de sa rebellion, & il fut rétabli dans ses anciens Droits, en la maniere que nous le dirons ci-après.

*Le  
Land-  
grave*

Ensuite l'Empereur alla à Hall, comme au lieu le plus commode, & la le Landgrave

grave Philippe le vint trouver le dernier jour de May. Il entra dans la Ville accompagné de cent hommes à cheval tous magnifiquement mis, & sur-tout le Landgrave, qui portoit un habit superbe, ce qui étoit assez mal entendu en une telle occasion, où il alloit demander pardon, faire satisfaction de sa faute, de paroître en si grande pompe. Les Espagnols le trouverent fort mauvais, & cela ne plût pas à l'Empereur lui-même. Il fut loger dans l'Appartement de l'Electeur Maurice son Gendre, & le lendemain il fut accompagné à l'audience par les deux Electeurs de Saxe, & de Brandebourg. L'Empereur l'attendit, assis sur son Trône, environné d'une foule de grands Seigneurs de toutes Nations, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir cette cérémonie. Le Landgrave fut surpris de trouver là tant de Noblesse distinguée. Quand il fut devant l'Empereur, le chapeau à la main depuis la porte de la Salle, il se mit à genoux au pied du Trône, à sa gauche se mit aussi à genoux son Chancelier, un peu derriere lui. Mortifié de se voir en cette posture, à genoux, sans carreau, ni tapis, il ordonna à son Chancelier d'expliquer ses sentimens à l'Empereur, ce qu'il fit en la maniere suivante.

*se présente devant l'Empereur*  
1547.

Sérénissime, Très-puissant, invincible,

M 5 ble, ce

*Dis- cours des Chance- liers.* » ble , & très-glorieux Prince , Roi , Em-  
 » pereur , Monarque , & mon très-Clé-  
 » ment Seigneur. Philippe Landgrave de  
 » Hesse , ayant grièvement offensé vôtre  
 » Majesté Impériale dans la guerre presen-  
 » te , lui ayant donné sujet de lui faire sen-  
 » tir sa juste colere , & s'étant rendu digne  
 » du plus severe châtiment : sa faute étant  
 » même de beaucoup accrûë , & par consé-  
 » quent aussi la punition qu'il a méritée  
 » pour avoir sollicité & induit d'autres per-  
 » sonnes à tomber dans le même crime ;  
 » Vôtre Majesté pourroit avec Justice lui  
 » infliger le plus severe châtiment. Je vous  
 » déclare de sa part avec beaucoup de sou-  
 » mission qu'il est extrêmement fâché de  
 » ce qu'il a fait , & que pour l'exécution de  
 » tout ce qu'il a promis à Vôtre Majesté  
 » dans le Traité qu'il a fait avec elle , il se  
 » remet absolument entre vos mains , lui ,  
 » ses Etats , & tout ce qu'il possède , & vous  
 » donne une autorité entiere d'en disposer  
 » comme vous le trouverez bon.

» Cependant prosterné à vos pieds il sup-  
 » plie vôtre magnifique clémence , & vô-  
 » tre Auguste grandeur d'Ame par les en-  
 » trailles de la miséricorde du Seigneur , de  
 » vouloir lui pardonner , d'user de miséri-  
 » corde & de compassion envers lui , & de  
 » lever le Ban de l'Empire qui a été juste-  
 » ment publié contre lui , lui permettant de

pou-

pouvoir jouir tranquillement de ses Ter-  
res, & de gouverner ses sujets, pour les-  
quels il demande aussi à V<sup>ô</sup>tre Majesté  
Imperiale grace, & pardon. Pour lui il  
déclare aujourd'hui pour toujours, qu'il  
reconnoît V. M. I. pour son seul & légi-  
time Seigneur, Prince & Empereur, éle-  
vé à cette Dignité par la volonté de Dieu,  
& par une sacrée & légitime Election.

Il promet aussi d'obéir à V<sup>ô</sup>tre Maje-  
sté, & de faire tant pour son service, que  
pour celui du S. Empire tout ce à quoi il  
est obligé en qualité de bon sujet, pro-  
mettant & jurant de demeurer toute sa  
vie dans cette inviolable fidélité, & de  
ne jamais rien faire de contraire au servi-  
ce de V<sup>ô</sup>tre Majesté. Il souhaiteroit seu-  
lement d'avoir des forces suffisantes pour  
lui rendre des services qui répondissent à  
la reconnoissance qu'il est obligé d'avoir  
pour elle. V<sup>ô</sup>tre Majesté reconnoîtra au  
reste par de bons effets que le Landgrave  
de Hesse & ses descendans observeront  
ponctuellement tout ce à quoi ils se sont  
obligez par le Traité, & par les condi-  
tions que vous avez voulu leur imposer.  
Il confesse que sa faute auroit mérité ou  
une prison perpetuelle ou la mort, mais  
il espere que V. M. lui pardonnera, &  
qu'elle lui fera sentir les effets de sa sou-  
veraine clemence.

Pendant que le Chancelier parloit à l'Empereur au nom du Landgrave, tout le monde avoit les yeux arrêtez sur lui, & chacun reconnut que c'étoit plutôt par nécessité qu'il parloit de la sorte, que par le mouvement de son cœur. Il ne laissa pourtant pas toutes les fois que le Chancelier disoit, Vôtres Majesté, de faire une profonde révérence. Après ce discours que l'Empereur écouta avec beaucoup d'attention, il ordonna de demander au Landgrave, s'il confessoit de cœur, tout ce que son Chancelier avoit dit de bouche, il répondit qu'ouï, après il commanda à un de ses Conseillers Allemands, de lui répondre de sa part, ce qu'il lui avoit ordonné de lui dire, ce qu'il fit en la maniere suivante.

*Réponse.*

» Sa Majesté Imperiale, nôtre très-clément  
 » Seigneur a ouï tout ce que Philippe  
 » Landgrave de Hesse lui a fait dire de sa  
 » part par son Chancelier, & qu'il a aussi  
 » approuvé de sa propre bouche; sçavoir,  
 » qu'il confesse l'avoir grièvement offensé,  
 » & par-là de s'être rendu digne du plus  
 » severe châtiment. Mais Sa Majesté veut  
 » bien avoir plus d'égard à l'humiliation  
 » avec laquelle il s'est venu jeter à ses pieds  
 » pour lui demander grace, qu'au châti-  
 » ment qu'il a mérité. Elle veut donc par  
 » une grace speciale, quelque coupable &  
 » digne de châtiment qu'il soit user de clé-  
 » mence

mence envers lui, en considération aussi, de l'intercession que les Princes lui ont faite en sa faveur. Il lui déclare donc qu'il veut bien lui accorder les graces suivantes. De lever le Ban de l'Empire justement publié contre lui. Lui pardonner la peine de mort qu'il a meritée par sa Rebellion contre la Personne & la Dignité de Sa Majesté, même ne le pas condamner à une prison perpétuelle quoiqu'il l'ait meritée, de ne pas confisquer ses biens, & à sa consideration faire la même grace à ses sujets, & aux Officiers de sa Maison, à la charge pourtant, qu'il observera tout ce qui est contenu dans les articles du Traité. Au reste S. M. veut bien croire que le Landgrave & ses sujets le serviront fidèlement à l'avenir, & qu'ils reconnoîtront la clemence dont elle a usé envers eux. »

Nous avons dit que le Landgrave étoit à genoux sans carreaux, ni Tapis, en la présence de toute cette multitude de Noblesse qui le regardoit fixement. C'est ce qui obligea le Chancelier, (il y avoit intérêt aussi) de se hâter & de parler le plus vite qu'il pouvoit, afin que son maître se levât plutôt. Au contraire l'Officier de l'Empereur, pour faire durer davantage la mortification du Landgrave, & afin que l'affront qu'il recevoit eût le temps de faire plus

*Affront  
& mortification*

plus d'impression sur l'esprit des Spectateurs, parloit le plus lentement qu'il pouvoit, touffoit souvent, & toutes les fois qu'il nommoit Sa Majesté Imperiale, faisoit une profonde reverence, & se relevant peu-à-peu, faisoit une pause avant que de reprendre son discours, & tout cela afin que le Landgrave demeurât plus long-temps à genoux, ayant ordre de le faire ainsi. Quand il eut achevé de parler, l'Empereur, haussa sa main sans parler, pour faire signe au Landgrave de se lever. Ce qu'il fit incontinent, & ayant ôté un gand pour saluer l'Empereur, il s'avança avec beaucoup de soumission pour lui baiser la main, mais l'Empereur la retira, & ne voulut pas le lui permettre, ce qui mortifia extrêmement le Landgrave. Il ne fut pas moins affligé de voir devant ses yeux Ernest Duc de Brunswic qui avoit été son Prisonnier dans les bonnes graces de l'Empereur, pendant qu'il se voyoit si fort méprisé.

*Il est  
arrivé.*

L'Empereur étant sorti de la Salle, le Duc d'Albe s'approcha du Landgrave, & l'invita fort civilement à souper dans son Appartement, avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & autres Grands, & comme il étoit déjà tard, il le mena avec lui dans le Château où il logeoit. La Table fut magnifiquement servie, & on ne manqua pas d'y bien boire à la maniere des Alle-

Allemands, quoi que le Duc s'en excusât. Mais bien-tôt après toute cette joye fut changée en amertume, car après être sortis de Table, environ minuit, le Duc en présence des deux Electeurs, & des autres conviez dit au Landgrave qu'il avoit ordre de l'Empereur, de l'arrêter, & en même-temps ayant fait venir Don Jean Guevara Colonel du Régiment de Lombardie, il lui ordonna de le bien garder avec ses gens qui étoient Espagnols. Le Landgrave avoit donc bien eu raison de dire à son Chancelier, *que le refus de l'Empereur de se laisser baiser la main, ne lui pronostiquoit rien de bon.* S'il fut alors surpris, il le fut encore bien davantage quand il se vit retenu prisonnier; une telle perfidie lui déchira le cœur, & il n'en accusa pas seulement l'Empereur, mais aussi les deux Electeurs, qu'il croyoit consentans à cela; en quoi il se trompoit beaucoup, car les Electeurs en étoient innocens, & aussi surpris & fâchez, que lui-même de ce qui étoit arrivé, à quoi ils ne s'attendoient pas: ce fut même à cause de cela que Maurice d'ailleurs tant obligé à l'Empereur se révolta ensuite contre lui, comme nous le dirons en son lieu.

Les Electeurs ne manquerent pas de faire ce qu'ils purent pour l'obliger à mettre son esprit en repos, l'assurer de leur innocence, & lui promettre que regardant sa prison, On traita  
vaille à  
le faire  
sortir de  
prison.  
1547<sup>a</sup> comme

comme un affront fait à eux-mêmes, ils ne quitteroient point l'Empereur qu'ils n'eussent obtenu sa liberté, ce qu'ils lui jurèrent l'un & l'autre, par les sermens les plus solennels de leur Nation, en l'embrassant, lors qu'ils prirent congé de lui. Aussi ne manquerent-ils pas à leur parole, car le lendemain matin ils furent ensemble trouver l'Empereur, & le prierent instamment, de faire reflexion qu'un tel procedé faisoit du tort à sa Gloire, puisqu'il violoit une parole donnée, & qu'ainsi il étoit obligé de mettre le Prisonnier en liberté. Ils le suivirent pendant six jours & jusqu'à Neubourg, sollicitant toujourns la liberté du Landgrave. L'Empereur leur répondit toujours qu'il n'avoit jamais promis de ne le pas faire arrêter, mais seulement qu'il ne le condamneroit pas à une prison perpetuelle. Mais un jour se voyant trop importuné là-dessus, il dit aux Electeurs, *que s'ils lui venoient plus rompre la tête au sujet de la liberté du Landgrave, la premiere fois qu'ils lui en parleroient, il le feroit conduire prisonnier en Espagne.*

*Charles  
accusé.*

J'ai été informé par des Lettres de plusieurs Sçavans d'Allemagne, dont je n'entens pas la langue, que generalement tous leurs Auteurs ont accusé l'Empereur d'avoir manqué de foy en cette occasion, & d'avoir trompé & trahi les deux Electeurs,  
&

& le Landgrave, en donnant un autre sens à ses paroles. Mais la vérité est, que le Landgrave qui passoit pour le plus fin & le plus rusé Prince de son siècle, manqua lui-même de lumières dans cette occasion, peut-être aussi que la grandeur de sa disgrâce lui troubla le jugement, outre qu'il avoit à faire au Duc d'Albe le plus affidé Conseiller de l'Empereur, & qui étoit encore plus adroit, plus fin, & plus rusé que lui. Il est certain que l'Empereur avoit dessein de le tromper, & que ce fut pour cela qu'il s'expliqua de cette manière équivoque, *Qu'il lui faisoit grace de la vie, & qu'il ne le condamneroit pas à une prison perpétuelle.* Mais enfin qui ne se seroit aperçû aussi que cette expression *d'une prison perpétuelle*, vouloit nécessairement dire, qu'il se réservoir de le mettre en prison pour un temps ? C'est ce qui a fait que plusieurs Auteurs Italiens & Espagnols ont justifié l'Empereur, quoi qu'à la vérité ces équivoques, qui ne sont que trop communes parmi les Princes, ne laissent pas d'être une tache à leur gloire. Je croi bien aussi, que si le Landgrave n'avoit eu son esprit entièrement occupé de ses disgrâces, & de celles de l'Electeur de Saxe, il auroit mieux fait reflexion aux termes de la promesse de l'Empereur, mais heureux qui devient sage aux dépens d'autrui !

Mar-  
quis de  
Brandebourg.

Le même jour que l'Empereur arriva à Hall, le Marquis de Brandebourg, à qui il avoit, comme nous l'avons déjà dit, donné la liberté, & fait rendre les Enseignes, & les Etendars, qu'il avoit perdus, avec toute l'Artillerie, afin de rendre sa liberté plus glorieuse, vint trouver l'Empereur, qui eut un si grand plaisir de le voir, qu'il protesta, qu'il n'étoit rien arrivé pendant cette guerre, qu'il lui eût donné tant de satisfaction, que d'avoir vû ce jour-là ce Prince. Il ne fut pas plutôt en la présence de l'Empereur, qu'il se mit à genoux devant lui, mais il le releva incontinent & l'embrassa; il ne laissa pourtant pas de continuer à lui témoigner avec beaucoup de soumission, qu'il tenoit sa liberté de la seule protection & bonté de Sa Majesté Imperiale, & comme il parloit bon Espagnol, il lui dit en cette langue, *Senor yo doy muchas gratias à Dios, y à Vos.* Seigneur, je dois de grandes actions de graces à Dieu & à Vous. Deux jours avant que ceci arrivât, pour ne pas oublier cet Article, c'est-à-dire avant que l'Empereur partit de Wittemberg, le Roy des Romains étoit parti pour Prague avec trois mille chevaux de ses Troupes ou de celles de Maurice, & six mille hommes de pied Allemans.

Comme Charles étoit prêt à partir pour  
Hall,

Hall, Jean Frederic le fit prier avec beaucoup de soumission, de pouvoir aller à Wittemberg, afin de mettre ordre à ce qui lui étoit nécessaire pour suivre la Cour, selon la volonté de Sa Majesté Impériale, ce qui lui fut accordé. Il y fut accompagné par deux cens Espagnols du Régiment qui l'avoit en garde, commandez par *Don Alphonse Vives*, qui y alla en personne. On a dit comme une chose véritable, qu'il fit à ce Seigneur-là pour ce voyage, un Present de quatre beaux chevaux, & qu'il fit distribuer à ses Soldats trois cens Ducats. Il est vrai, que ce Prince a toujours fait connoître qu'il étoit libéral, tant dans l'adversité que dans la prospérité, de-là vient, qu'il fut toujours aimé & révééré, non-seulement de ses Sujets, mais encore des étrangers. Après avoir fini ses entretiens pleins de douceurs & d'amitié avec les Bourgeois de Wittemberg, qui fondoient en larmes de l'avoir perdu, il quitta la Ville avec sa femme, ses Enfans & toute sa Famille, pour s'en retourner à la Cour, & les autres se séparèrent de lui en pleurant & sanglotant, d'avoir perdu un Etat, qui avoit été possédé par ses Ancêtres pendant huit cens ans, & prirent le chemin de Turinge, avec tous leurs effets.

Deux jours après le départ de l'Empereur de Hall, le Landgrave eût ordre de le

*Jean  
Frederic  
viva.*

*Conseil  
donné  
au*

Land-  
grave.

le suivre, ce qu'il fit toujours sous bonne garde. Quand il fut à Neubourg, pour se délivrer des continuelles sollicitations que les Electeurs faisoient, sinon à lui, du moins à ses Ministres, il leur ordonna de s'en retourner & de ne passer pas plus outre. Ainsi ils furent prendre congé du Landgrave, le priant de les excuser s'ils ne pouvoient suivre davantage l'Empereur pour solliciter sa liberté, vû l'ordre qu'on leur avoit donné: mais que cela ne les empêcheroit pas de se trouver à la Diète d'Ausbourg, qui se devoit tenir au mois de Septembre, & de s'employer de tout leur possible en sa faveur. Que cependant ils croyoient, s'il faisoit payer au plutôt à l'Empereur les cinquante mille écus promis, & démolir les Forteresses conformément au Traité, que cela pourroit beaucoup contribuer à sa liberté. Le Landgrave qui supportoit sa prison avec beaucoup d'impatience, donna incontinent ordre de faire compter cette somme aux Ministres de l'Empereur, & de faire démolir les places en toutes diligence. Mais quoi que les places fussent démolies, & l'argent compté, l'infortuné & trompé Landgrave, ne fut pourtant pas mis en liberté.

On tâ-  
che de  
procurer  
sa libe-  
r.

Le tems de l'assemblée de la Diète que l'Empereur avoit indiquée à Ausbourg, comme nous l'avons dit, pour le mois de

Septem-

Septembre, étant venu, Sa Majesté Impériale ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure; la Princesse Epouse du Duc s'y rendit aussi, & chercha tous les moyens d'avoir audience de l'Empereur, ce qu'elle ne pût obtenir, mais seulement la permission de voir son Epoux. Après l'ouverture de la Diète, comme la prison du Duc avoit non-seulement irrité les deux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, mais presque tous les autres Princes d'Allemagne, il sembla, que la Duchesse s'en consoloit, par l'esperance qu'elle trouveroit beaucoup de personnes dans l'Assemblée qui appuyeroient la demande de la liberté de son Epoux qu'elle y vouloit faire. Cependant les deux Electeurs qui avoient promis de s'y trouver en personne, soit par incommodité ou par politique, se contenterent d'y envoyer leurs Ambassadeurs, avec ordre exprès d'appuyer hautement la demande que devoit faire la Princesse de la liberté de son Epoux. Le premier jour de l'ouverture de la Diète, ces deux Ambassadeurs, soutenus par ceux de plusieurs autres Princes Luthériens, représenterent la nécessité qu'il y avoit, de solliciter auprès de l'Empereur la liberté du Landgrave, qui étoit membre de l'Assemblée, & qui avoit ponctuellement exécuté tout ce qui étoit contenu dans le Traité solennel qu'il

avoit

avoit fait avec Sa Majesté Impériale.

Les  
Potes-  
rans af-  
foiblis.  
# 547.

Mais l'Empereur Charles V. étoit trop puissant, & trop fier de sa Victoire, pour le laisser ni ébranler, ni émouvoir, que par ses passions ou son intérêt. Le Landgrave n'étoit soutenu que par quelques Protestans, déjà non-seulement affoiblis & dé-créditez, mais presque entierement épuisez, par les grands efforts qu'ils avoient faits pour un armement qui ne servit qu'à les couvrir de confusion & à les ruiner. Ainsi la perte d'une si malheureuse Bataille, & de leurs deux Principaux Chefs, & les revenus de leurs Terres épuisez, les empêchoit d'avoir la moindre pensée de le servir, avant qu'ils eussent le tems de reprendre un peu leurs forces, d'agir par d'autres voyes auprès de l'Empereur, devenu si formidable par sa Victoire que les prieres, qui ne faisoient pas beaucoup d'impression sur lui, lors qu'elles n'étoient pas conformes à ses intentions. En effet quelques-uns de ceux qui l'approchoient de plus près, lui ayant dit un jour que les Luthériens faisoient grand bruit de la prison du Landgrave, il répondit froidement, *Parablas & plumas el viento le leva*, ce ne sont que des paroles, autant en emporte le vent. Enfin comme Charles V. se voyoit en état de maintenir vigoureusement son autorité, il fit faire par son Chancelier, la réponse

suivan-

suivante aux propositions que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient faites dans la Diète pour la liberté du Landgrave.

Sa Majesté Impériale qui a tant à cœur les intérêts & le bien général de la Chrétienté & de l'Empire, ne peut comprendre, qu'ayant convoqué cette Diète pour consulter & délibérer sur la nécessité des affaires publiques, qui sont les plus pressantes, on veuille commencer par une affaire aussi peu considérable qu'est la prison du Landgrave, que comme il l'avoit fait arrêter, parce qu'il l'avoit ainsi trouvé à propos, il dépendoit aussi de lui de le mettre en liberté quand il le trouveroit bon. Ainsi Sa Majesté souhaite qu'avant que de parler des affaires d'aucun particulier, qui ne doivent être traitées qu'à la fin, l'on commence à délibérer sur les deux affaires de plus grande importance, pour lesquelles il a convoqué la Diète, & qui regardent directement le bien de l'Empire. La première est, que chacun témoigne son zèle à l'envi, en mettant tout intérêt à part, à chercher & embrasser les moyens propres à rétablir la paix & l'union des esprits si divisez, desunis & aliénez sur le fait de la Religion en Allemagne. Divisions qui ont tant fait répandre de sang en deux guerres différentes, & ruiné tant d'Etats & de

Fa-

Dis-  
cours de  
la Diète  
100

» Familles. L'autre affaire qui n'est pas  
 » moins importante , est de travailler à  
 » rétablir le libre exercice de la Justice &  
 » l'Autorité des Loix , qui l'une & l'autre  
 » ( à la grande honte de la Nation Alle-  
 » mände ) se trouvent sinon entierement  
 » ruinées , du moins foulées aux pieds &  
 » méprisées de tous , quoi qu'elles soient  
 » les bases fondamentales de la Républi-  
 » que d'Allemagne.

*Au-  
 dience  
 du Lé-  
 gat.*

On ferma la bouche par ce discours à ceux qui sollicitoient la liberté du Landgrave , & unanimement on commença à traiter de ces deux grandes affaires. Cependant l'Empereur donna audience publique au Cardinal Sfondrato , Légat du Pape , qui l'avoit joint pendant qu'il alloit à la Diète , & quoi qu'il eût vû le Cardinal en particulier , il remit à lui donner audience publique à Ausbourg. Cette Légation eut deux fins , l'une de féliciter l'Empereur , comme nous l'avons dit au Livre précédent , au sujet de la Victoire qu'il avoit remportée sur les Luthériens , tant avantageuse à toute la Chrétienté dans toutes les circonstances. Le Cardinal qui étoit grand Orateur , ne manqua pas en cette occasion , d'en donner toute la gloire au secours que le Pape avoit donné , & à l'Épée invincible de l'Empereur , en termes fort injurieux pour les Luthériens , qui ont

ont crû que le Légat avoit affecté d'avoir audience en présence de la Diète, pour les mortifier davantage, ce qui pourroit bien être. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Légat joignit l'Empereur lors qu'il étoit en chemin pour aller de Hall à Aufbourg, & qu'il n'y avoit aucune apparence de lui donner audience pendant le voyage. L'autre fin de cette Légation étoit, que le Cardinal fut auprès de l'Empereur pendant la Diète. Il ne put pourtant pas y demeurer toujours, ayant été rappelé après qu'il eut déclaré à l'Empereur les intentions du Pape sur les affaires du Concile.

C'est une chose surprenante qu'il ne se soit pas trouvé un seul de l'Assemblée qui ait osé dire une seule parole en faveur de Jean Frederic, qui méritoit pourtant que l'on eût pitié tant de son âge, que de ses incommoditez : cependant personne ne parla pour lui, afin qu'il fût mis en liberté, & qu'il pût du moins passer le reste de ses jours avec sa Famille, en l'état presque de simple Gentil-homme, auquel il étoit réduit, pendant que l'on y fit tant de bruit pour la liberté du Landgrave. Cependant ils étoient aussi coupables l'un que l'autre, également perfides & traîtres tous deux. On ne laissa pourtant pas de procurer avec tant de passion la liberté du Landgrave, qui n'avoit pas reçu un châ-

*On n'y  
parle  
point  
de Jean  
Frederic.*

timent égal à sa faute, puis qu'on lui avoit laissé ses Etats tout entiers, & d'oublier l'autre. Il y avoit encore ceci à considérer, que Charles, qui avoit dessein de mortifier autant qu'il pourroit le parti Protestant, n'auroit pas voulu donner si-tôt la liberté au Landgrave, parce qu'étant libre & au même état qu'auparavant, il auroit pû rendre plus fort le parti que l'Empereur vouloit abbaïsser; au lieu qu'il n'avoit rien à craindre de donner la liberté à Jean Frederic, dépoüillé comme il étoit de ses Biens, & de ses Etats; mais il y avoit des raisons secretes de cela, que je m'en vais dire.

Pour-  
quoi.  
1547.

Premierement, il faut sçavoir, que Jean Frederic n'étoit pas seulement aimé, mais adoré des Protestans, pour deux raisons. La premiere, que ce Prince avoit de si grandes qualitez, qu'il gaignoit l'affection de tous ceux qui avoient à faire à lui, genereux, affable, doux, civil, extrêmement libéral, & recompensant fort bien les services qu'on lui rendoit; qualitez capables de se faire des Partisans en tous lieux. La seconde, que les Protestans avoient de si grandes considerations pour lui, qu'ils le regardoient comme la base & le fondement du Luthéranisme, ou de la Réformation que Luther avoit faite; car il est certain, que si cet Electeur n'eût protégé Luther, ne

ne lui eût permis de prêcher publiquement dans ses Etats, & ne fût entré lui-même dans ses sentimens, Luther n'auroit jamais osé dire une parole contre Rome, & que s'il l'eût fait, il auroit été perdu sans ressource, si cet Electeur ne l'eut protégé.

Toutes ces considérations auroient fait beaucoup d'impression sur l'esprit des Luthériens, s'ils eussent vû en liberté leur Bienfacteur, & leur appui si considérable, & il n'auroit pas manqué aussi de son côté de se servir de ses bonnes qualitez, & de trouver des Partisans en grand nombre, pour faire une cabale capable de le tirer de l'oppression où il étoit, & de le rétablir en son premier état. Ainsi Maurice lui-même qui avoit été revêtu de ses dépouilles, loin de procurer sa liberté, sollicitoit secretement au moins la continuation de sa prison, parce qu'il y alloit de son intérêt. Il en étoit autrement du Landgrave, car il avoit grand intérêt de lui faire rendre la liberté, n'ayant pas de meilleur Ami parmi les Luthériens, ni de plus proche parent, puis qu'il étoit Pere de son Epouse, & que par consequent ils étoient unis étroitement par les mêmes intérêts. D'ailleurs le Landgrave étant un Prince habile & subtil, il pouvoit être d'un grand secours à Maurice, non seulement pour le maintenir dans son Electorat nouveau, mais pour rendre son parti plus fort,

*Autres  
raisons  
pour le  
Land-  
grave.*

& s'accréditer davantage parmi les Protestans. Voilà les raisons, pourquoi on ne parloit pas de Jean Frederic, & que l'on s'interessoit tant pour le Landgrave. L'Empereur qui avoit beaucoup de sens, de bons yeux pour voir de loing, & beaucoup de penetration dans la plus fine politique, voyoit bien, qu'il étoit de l'interêt de Maurice d'en user de la sorte, mais comme il n'ignoroit pas aussi le sien, il alloit à son but. Il refusoit à Maurice la liberté de son Beau-pere qu'il lui demandoit, parce qu'il ne vouloit pas qu'il devînt trop puissant par un si grand appui; il ne vouloit pas aussi, que le parti des Protestans se fortifiât davantage par l'union du Beau-pere avec le Gendre. Quant à Jean Frederic, les mêmes raisons qu'avoit Maurice de le laisser en prison, l'Empereur les avoit aussi pour le retenir. Mais pendant que l'on traitera des affaires de la Diète, dont je ferai part au Lecteur, il ne sera peut-être pas fâché d'apprendre les differens qui arriverent entre l'Empereur & le Pape.

*Soups-  
çons de  
Char-  
les V.  
des Ar-  
neses.  
1547.*

Charles V. eut beaucoup de chagrin, comme nous l'avons dit en son lieu, de la conspiration de Fiesco contre la République de Genes, & de la mort d'André & Jannetin Doria ses Favoris, tant pour la consequence de cette affaire, qu'à cause de la perte qu'il fit d'un aussi grand homme de Mer,

Mer, qu'étoit Jannetin. Mais il fut bien plus affligé, d'apprendre que Pierre Louis Farnese, fils du Pape, avoit eu beaucoup de part à cette conspiration; car étant Ami particulier de Fiesco, il avoit tenu la main à ses gens, & lui avoit donné des léditieux, & des garnemens de ses Etats. Ce qui fit soupçonner à Charles V. que non seulement le fils, mais le Pape lui-même son pere, étoit entré dans cette affaire, ou que du moins il en avoit eu connoissance, & y avoit donné un consentement tacite. Peut-être cela n'étoit-il pas vrai; car il n'y a pas d'apparence qu'un Pape si vieux eût voulu embarrasser son esprit, ou souïller sa conscience par une semblable conspiration; quoi que souvent les enfans ayent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de leurs peres, sur tout dans la vieillesse, où l'esprit n'a plus assez de vigueur pour résister aux sollicitations. Quoi qu'il en soit, personne n'a mis en doute, que l'on ne l'eût rapporté à Charles, & que cela n'eût fait beaucoup d'impression sur lui; mais il peut être aussi que cela venoit de la bouche de quelques envieux, qui ne pouvoient souffrir que la Maison Farnese fut montée à une si haute élévation.

Andriani, qui est de tous les Historiens le plus diligent à découvrir les artifices & les tromperies secretes, & les ressorts cachez

*Autres  
vols  
de m.  
conten-  
t.  
m. ut.*

qui ont fait agir les gens, n'a pas manqué de le faire sur ce sujet ; car premierement il décrit au long les jalousies, les differens, & les mécontentemens reciproques de Paul III. & de Charles V. & ensuite il en cherche par le menu les causes & les motifs. Outre ce que j'ai déjà dit de Fiesco soutenu par Pierre Louis, il assure que l'Empereur avoit été fort fâché, de ce que le Pape, après la Bataille contre les Lutheriens, avoit si promptement rappelé ses Troupes, & dans le temps où l'on en avoit le plus de besoin, sans considerer que les Lutheriens voyant l'armée de l'Empereur diminuée d'un nombre considerable de bonnes Troupes, pouvoient en prendre sujet de reprendre courage. Il étoit encore plus fâché de ce que le Pape n'en alleguoit aucune raison, & qu'il voyoit bien que cela venoit de ce que Sa Sainteté n'avoit pas aussi bonne opinion qu'il falloit du succès de la guerre, & ne consideroit pas assez les avantages qu'on en avoit déjà tirez, & que c'étoit agir contre le Traité qu'ils avoient fait ensemble. Il ne pouvoit pas se consoler aussi, de ce qu'ayant pressé le Pape de lui permettre de prendre la moitié de l'argenterie non sacrée des Eglises d'Espagne, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs & les Lutheriens, il n'avoit jamais voulu le lui accorder, rejettant opiniâ-

tremment

trément toutes les sollicitations, qu'il lui en avoit fait faire ; quoi qu'en sa conscience il reconnût la nécessité qu'il y avoit de s'en servir, vû les formidables préparatifs que faisoient ses Ennemis contre lui, d'autant plus qu'il promettoit de les restituer.

Il étoit encore fâché, que la jalousie du Pape fût venuë jusqu'au point de tenir des discours aux Ambassadeurs, qui faisoient connoître que c'étoit le dessein de l'Empereur de porter la guerre en Italie, & particulièrement en Toscane. Il faisoit sur tout valoir cette raison, que le zele qu'il faisoit paroître pour la protection des Farneses, n'étoit qu'un pretexte pour faire cette guerre : Aussi est-il vrai, que le Pape par un mouvement de jalousie avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour empêcher, que les Siennes ne reçussent les quatre cens Espagnols, que l'Empereur avoit résolu de leur envoyer pour défendre leur Ville, quoi que ce ne fût que pour l'avoir mieux à sa disposition ; & que Don Ferrante Gonzaga Gouverneur de Milan, ayant scû la jalousie que le Pape en avoit conçû, & les soins qu'il prenoit pour obliger les Siennes à refuser ces Espagnols que l'Empereur avoit dessein d'envoyer dans leur Ville, eût assuré le Cardinal Farnese Neveu de Sa Sainteté, des bonnes intentions de Sa Majesté Impériale pour le repos de l'Italie, & que

*Autres  
encore.*

c'étoit pour cela même qu'on vouloit envoyer cette Garnison Espagnole à Sienne.

*Autres  
encore.*

Charles avoit appris avec beaucoup de chagrin les mauvais offices que le Pape lui rendroit pour le rendre suspect aux Princes d'Italie, comme s'il avoit eû dessein de les opprimer, ce qui se découvrit plus clairement dans une autre affaire qui arriva. Don Ferrante dont je viens de parler, ayant appris la mort du Prince de Piombino, qui ne laissoit qu'un jeune enfant pour Successeur, sous la Tutelle de Catherine Salviati sa veuve & Mere de l'enfant, craignant que les François qui muguettoient toujours l'Italie, ne se rendissent maîtres de l'esprit de cette Dame, & ne l'obligeassent à recevoir une Garnison Françoisise à Piombino, avoit prévenu ce dessein, & persuadé adroitement à la Princesse de recevoir une Garnison Espagnole : mais comme l'affaire étoit prête à être conclüe, le Pape qui en fut averti, y envoya le Cardinal Salviati Frere de cette Dame, qui la fit changer de dessein. D'autres disent que Don Ferrante vouloit acheter Piombino pour l'Empereur, ce qui auroit infailliblement réussi, sans les sollicitations contraires que le Pape lui fit faire par Salviati; de quoi Gonzague fit de grandes plaintes à Charles V. contre le Pape, l'assurant d'ailleurs qu'il négocioit une Ligue offensive & défensive entre les Prin-

Princes d'Italie, à l'exclusion de Sa Majesté Impériale, accusé par le Pape d'aspirer à la Monarchie universelle de l'Italie.

Enfin, ce qui n'aida pas peu à grossir leurs différens, & qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Charles V. ce furent les plaintes que faisoit le Pape aux Cardinaux & autres Prelats de sa Cour contre lui, pour le mettre en mauvaise odeur, leur voulant persuader, qu'il n'avoit rien tant à cœur, que de chercher les moyens de détruire autant qu'il pourroit, son autorité. Andriani dit, que le Pape non seulement conçut ces soupçons de l'Empereur, qui l'avoit obligé de transférer avec précipitation le Concile de Trente à Boulogne, mais que ce ne fut qu'une feinte que les prétendues séditions arrivées à Trente, qui avoient causé la mort d'un Evêque, que la peur avoit fait mourir, & un pretexte afin que le Concile se tint en un lieu de la dépendance du S. Siege, où le Pape étant le Maître, il dépendît de lui de le continuer, de le prolonger, ou de le rompre, selon qu'il le jugeroit à propos.

L'Empereur ne pouvoit s'empêcher de trouver mauvais, que le Pape après lui avoir écrit & lui avoir envoyé la Bulle de convocation du Concile dans la Ville de Trente; en vertu de quoi il en avoit assuré de sa propre bouche la Diète de Wormes,

l'eût ensuite de sa propre autorité, & sans lui en donner aucune connoissance, transféré à Bologne. Le Pape fut porté à cette résolution, par la crainte excessive qu'il avoit conçûe, que si le Concile se tenoit à Trente, où l'Empereur avoit tout pouvoir, on ne vînt à y faire des propositions, & des décisions d'une trop grande, & trop severe réformation des coûtumes & abus de la Cour de Rome & de ses Ecclesiastiques: & le Pape avoit d'autant plus de sujet de le craindre, que dans la dernière conférence qu'il avoit eû avec Charles V. il l'avoit prié au nom de Dieu de vouloir remédier aux abus & désordres des Ecclesiastiques de Rome, qui devoient servir d'exemple & de modèle à ceux des autres Païs de la Chrétienté, ajoutant que s'il ne le faisoit lui-même & de sa propre autorité, il donneroit lieu au Concile de le faire avec plus de rigueur. Irrité donc de cette translation du Concile à Bologne, il écrivit à Don Diego Mendoza, son Ambassadeur à Rome, d'en faire de grandes plaintes au Pape & au Consistoire, & de protester des malheurs qui pourroient arriver à la Chrétienté, & à toute l'Eglise, s'il ne remettoit le Concile à Trente; mais le Pape se moqua de ces Remontrances.

*Proct-  
de de  
Pierre*

Quoiqu'il en soit, il faut bien que les mécontentemens de l'Empereur & de ses Ministres,

nistres, contre la Maison Farnese, à cause de la maniere d'agir du Pape, ayent été bien grands, puis qu'ils les ont portez à prendre une résolution si violente. Quoi qu'il en soit, les Ministres de l'Empereur, qui n'auroient jamais pris une si cruelle résolution sans la participation, assouvirent leur haine & leur ressentiment sur la Personne de Pierre Louis Farnese fils du Pape, qui lui avoit donné l'investiture de la Principauté de Plaisance qui étoit un fief de l'Eglise. Ce Prince avant même que d'avoir pris possession de la Principauté, fut haï, & mal voulu du peuple. Quoi qu'il fût naturellement fier & severe dans ses mœurs, il crut encore que pour mieux tenir en bride ses Vassaux, & son état plein de Noblesse orgueilleuse, accoutumée à vivre en liberté, & à se gouverner elle même; d'ailleurs non accoutumée au foïet, & à la rigueur des Edits, ne voulant pas sur tout se soumettre à la Cour, & enfin jamais sujette à la domination que de ses propres Loix, il crut, dis-je, que pour les mieux tenir en bride, il devoit devenir encore plus severe. Ainsi dès qu'il fut en possession du Gouvernement, se confiant sur l'autorité de son Pere, il se mit à faire mille extorsions, à casser les Privileges de ces gens, à faire executer la justice sans aucune formalité, en un mot, à agir plû-

Louis  
Farnese

tôt en Tyran qu'en bon Prince, & à s'oublier jusques à dire souvent. *Qu'il ne se soucioit pas d'être armé, pourvu qu'il fût craint.*

Conju-  
ra-  
tion  
& mor-  
de Far-  
nese.  
1548.

Il ne fut pas difficile à Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, conformément aux ordres secrets de Charles V. de trouver nombre de Conspirateurs, à choisir les plus propres, pour faire perdre la vie à ce Prince qui s'étoit toujours montré Ennemi de l'Empereur, & grand Partisan des François. En voici l'occasion. Ayant appris que ce Prince avoit voulu forcer Madame Lucrece Pallavicino Epouse du Comte Jean Anguisciola; comme il sçavoit que c'étoit un homme de qualité, & plein de générosité & de courage, & qu'il ne pouvoit pas souffrir de se voir enlever de son sein, une femme qu'il adoroit pour sa beauté & ses rares qualitez, s'adressa à lui le premier. Il le trouva très-disposé à faire perdre la vie à Farnese, & l'assura de la protection de l'Empereur s'il l'entreprenoit; Anguisciola, assuré de cette protection, se mit à chercher des gens propres à executer son dessein. Le premier à qui il s'en ouvrit fut Camillo Pallavicino son Beau-Frere, qui fût d'avis de se vanger, pour reparer l'affront que Farnese avoit fait à leur famille. Gonzague lui donna pour second un Milanois nommé *Augustin Lande*, hom-  
me

me hardy & courageux, & en qui il avoit beaucoup de confiance. Ces trois hommes-là allèrent dans la chambre de Farnese, le tuèrent à coups de poignard, & ayant jetté son corps par les Fenêtres dans les fossez du Château, se mirent à crier *Liberté, Liberté, Vive l'Empire*. En même-temps Gonzague averti de ce qui se passoit, envoya une Garnison qu'il tenoit prête, se mit en possession de la Ville au nom de l'Empereur & la déclara Ville Impériale. Mais comme cette affaire fit beaucoup de bruit, il sera bon d'en mieux remarquer les particularitez.

Au sujet de ce meurtre on assure deux choses dignes d'être sçûes. La première, que Pierre Loins étant averti par ceux de ses amis qui avoient intérêt à cette affaire, que les Ministres de l'Empereur, & particulièrement Gonzague, machinoient contre sa personne, mais aussi contre son Etat, s'en doutant bien aussi lui-même, il fit tout ce qu'il put pour découvrir les noms des conspirateurs, même par des voyes illicites, c'est-à-dire par le moyen des sorciers. Mais il n'en put jamais rien découvrir de certain, ni avoir d'autre réponse que celle-ci, *qu'il devoit bien regarder sa monnoye*. A quoi il n'ajouta point foy, croyant que c'étoit une fourberie de sorciers; cependant après sa mort on reconnut manifestement la verité de cette prediction, qui venoit,

com-

Pronoi  
sics.  
1548.

comme je croi , du Demon : C'est-à-dire , qu'autour de la monnoye du Duc il y avoit ces Lettres écrites P. L. A. C : & ces paroles Pet. Aloy. Farn. Plac. Dux. Le nom du lieu où se devoit exécuter la conspiration contenoit les premieres Lettres des Conjurez , Palavicini , Landi , Anguisciola , Confalonieri : & ce lieu étoit aussi marqué par ces mêmes Lettres PLAC. qui vouloit dire Plaifance , en Italien.

Un ass-  
ze en-  
core.

L'autre chose autant & plus admirable peut-être que celle-là , fut , que le matin du même jour & peu de temps avant qu'il fût assassiné , Farnese reçût un Courrier venant de Milan , qui lui portoit une Lettre de la teneur suivante : *Vôtre Excellence doit prendre garde à elle , sans perdre du temps , parce qu'on travaille à vous ôter la vie. Je suis prêt à vous informer de tout ce qui se passe ; quand il vous plaira d'envoyer à Milan une personne fidelle à qui je puisse confier ce que je ne puis vous faire sçavoir , la prudence ne voulant pas que je mette sur le papier des choses d'une si dangereuse consequence.* Le Duc ayant vû cette Lettre , dit , que peut-être c'étoit quelqu'un qui lui vouloit excroquer quelque pistole. Il est vray , qu'il fit ordonner au Capitaine Alexandre de Terni de le venir trouver après dîné , parce qu'il avoit résolu de renforcer la Garnison de la Citadelle , & ne s'entretenir avec lui  
d'af-

d'affaires de la dernière importance.

Ceux qui feront bien reflexion aux divers <sup>Remar-</sup> évènements de la vie des hommes, pour- <sup>que.</sup> roient bien en être étonnez, mais non pas <sup>1348</sup> être les Maîtres de ce qui leur doit arriver. Les Etoiles, ou les Astrologues, par elles, nous prédissent beaucoup de choses, mais comme elles se trouvent souvent fausses, il y a beaucoup plus de gens qui les méprisent, que de ceux qui les croient. Il est vray que le bon sens & la prudence servent souvent beaucoup pour connoître le mal, mais il y a une main cachée, qui seule y peut donner du remède. Les yeux les plus clairvoyans ne voyent pas souvent une grosse pierre devant eux qui les fait tomber & se rompre le col, parce que la main qui l'a mise en cette place, veut accomplir ses desseins, & non pas ceux des autres. Les Theologiens qui parlent tant de la Providence, en parlent le plus souvent comme un aveugle des couleurs, & on peut fort bien appliquer ici ce passage, *Vous avez caché ces choses aux Sages, & les avez révélées aux petits*: Car quand il s'agit de la Providence, un simple Paysan, une femmelette, en sçavent plus par ce seul mot, *qu'aucune feuille d'arbre ne se meut sans la volonté de Dieu*, que tous les Theologiens avec toute leur étude d'école. Quand la Providence a résolu de nous faire souffrir

du

du mal pour nous châtier, ou de nous envoyer du bien, tous moyens humains sont inutiles pour empêcher l'exécution de ses Décrets, on en voit tous les jours mille exemples. Je m'en vais raconter plus amplement les circonstances & les suites de cet assassinat, comme je les ai trouvées dans les Auteurs les plus dignes de foy,

*Ordre  
pour l'e-  
xecu-  
tion de  
la con-  
spira-  
tion.*

Anguisciola ayant disposé toutes les choses nécessaires à l'exécution de la conspiration dont il étoit le Chef, & trouvé l'occasion favorable de venir à bout de son dessein, ordonna la maniere de cette execution entre lui & ses Complices en cette sorte. Le Duc devoit être tué, après qu'il auroit dîné, dans sa propre Chambre, par lui Comte d'Anguisciola, qui ne devoit être accompagné que des deux hommes affidés & courageux, justement lors que les Domestiques se seroient retirez çà & là pour dîner. En même temps le Comte Augustin Landi, Camillo Pallavicino, Alexandre son frere qu'on avoit fait venir de Turin pour l'exécution de ce dessein, avec plusieurs autres *Braves*, dont ils seroient accompagnez, se devoient rendre maîtres de la porte de la Citadelle, forcer & tuer la Garde Allemande, dont la plus grande partie étoit allée ce jour-là aux Nôces de leur Sergent. Le Gonfalonnier accompagné d'autres gens en devoit faire autant des Gardes qui étoient  
dans

dans la Salle, qui étoient aussi d'Allemands, qui ne s'attendant pas à cela, avoient laissé éteindre leurs méches. Tout cela fut exactement exécuté à la fois, sçavoir lors que le Comte d'Anguisciola en donna le signal avec un mouchoir à la fenêtre de la Chambre du Duc, tout réussit comme ils l'avoient projeté sans que rien manquât, un jour de Samedi onzième Septembre.

Quand on eût appris les circonstances & les suites de cette conspiration, tous ceux qui la considérèrent en furent étonnés, & demeurèrent d'accord qu'on n'en avoit jamais vû de semblable dans l'Europe. Et le moyen aussi de ne pas être dans l'admiration, de voir si bien réussir une telle conspiration, sans aucun empêchement, contre un Prince enfermé dans une bonne Citadelle, qui sçavoit qu'il avoit des Ennemis, qui avoit été averti ce jour-là même de prendre garde à lui, & dans laquelle étoient entrez plus de 60. Conspirateurs? L'Europe entière, & les Conspirateurs eux-mêmes, en furent dans l'étonnement, & l'on n'auroit pû s'imaginer qu'une semblable conspiration eût eu un si favorable succès. Camille Pallavicino, qui étoit boiteux, demeura dans la Ville pour empêcher le soulèvement du Peuple, & comme il étoit homme d'autorité, parlant fort bien, & ayant beaucoup de Partisans parmi la Noblesse,

*Exécution  
1548.*

blesse, il y fut utile. Car au premier avis du bruit qui se faisoit au Château, tous les Bourgeois prirent les Armes, & coururent en furie à lui, ou à la Citadelle, sans que personne sçût dequoi il s'agissoit.

Bonne  
condui-  
ze.

Il est certain que les Conjurez auroient couru grand risque au commencement, si le Comte d'Anguisciola n'eût eu l'avissement, de courir lui-même à la porte, & de hausser de sa propre main le Pont-levis, avec quoi il arrêta la première fougue du Peuple, & cependant s'étant mis à une fenêtre avec les autres Conjurez, ils se mirent tous à crier, *Liberté, Vive l'Empire*, comme nous l'avons dit cy-dessus, & jettant en même temps par les Fenêtres le Corps mort du Duc, ils ajoûterent ces paroles, *Voilà les preuves de nôtre liberté; voilà le Tyran qui l'a opprimé jusques ici.* En même temps (tant étoit grande la haine qu'on portoit à ce Duc) on vit tout le Peuple plein de joye crier de tous côtez, *Vive la Liberté, & l'Empire.*

Secre-  
taires.

On loüa beaucoup la prudence des Conjurez, d'avoir empêché le désordre, & d'avoir si bien conduit cette affaire, qu'il ne fût fait aucun mal à pas un des Courtisans laissant à chacun la liberté de demeurer dans la Ville, ou d'aller où il voudroit. Il est vray, qu'on arrêta Apollonio Secrétaire d'Etat, & Malvi Sous-Secrétaire du Cabi-

Cabinet, & que les Conjurez, pour affouvir leur vengeance, plutôt que selon les Loix de la Justice, les firent mettre à la question, afin de découvrir les Secrets du Duc, & qu'ils se saisirent de tous ses Papiers, jusqu'à nouvel ordre du Gouverneur de Milan. Goffelin, & quelqu'autre Auteur qui a suivi son opinion, assûte comme une chose très-véritable, que Gonzague trama cette Conspiration par ordre de l'Empereur, mais qu'il lui avoit commandé de sauver la vie au Duc, à quoi il n'y a point d'apparence.

Quoi qu'il en soit, il est vrai, que le Duc mourut d'un genre de mort, auquel il ne s'attendoit pas, non plus que le Pape son Pere. Par la mort du Duc, la Ville de Plaisance, que Charles V. muguettoit, & qu'il regardoit comme un beau fleuron de la Couronne Ducale de Milan, tomba entre ses mains. Dès que le Comte d'Anguisciola vit que le Peuple étoit content, il fit faire une décharge de la plus grosse Artillerie, pour avertir, comme ils en étoient convenus, les Troupes que Gonzague avoit envoyées à Crémone sous le Commandement de Don Alvaro di Luna qui en étoit Chatelain, avec ordre de se tenir prêtes pour aller à Plaisance à la premiere décharge de Canon qu'ils entendoient, ce qui fut exécuté, & cette Soldatesque arriva à Plaisance.

*Plaisance  
ce au  
pouvoir  
de char-  
les.*

sance, en même-tems que 500. hommes d'Infanterie, qui y venoient par Pavie sur le Po, commandez par le Capitaine Rucchino, & qui devoient se mettre en Garnison dans la Citadelle, y arriverent aussi. Ceux-ci ne furent fâchez que de l'avoir trouvée vuide de Meubles, d'argent, de pierreries, & de toute autre argenterie, car les Conjurez y avoient mis ordre, l'ayant pillée, & partagé entr'eux le butin. Il est vrai qu'on donna au Gouverneur Gonzague la meilleure partie de l'or, argent, & pierreries qu'on y avoit trouvées. On dit aussi, que les Conjurez eurent plusieurs différens entr'eux au sujet du partage, mais que le Gouverneur de Milan les mit d'accord fort adroitement.

*Déplai-  
sir de  
cette  
mort.*

Au premier avis que l'Empereur eut de cette exécution, dont toutes les circonstances, & particulièrement la Soldatesque, que le Gouverneur de Milan faisoit tenir prête, faisoit voir trop clairement, que la conspiration avoit été tramée par son ordre, il prit le parti de faire l'ignorant. Il versa des larmes sur cette mort, & assûra les Ambassadeurs, qui n'en croyoient rien, & les gens de sa Cour, que la perte de Pierre Louis si cruellement assassiné l'affligeoit infiniment, & qu'il prenoit beaucoup de part à la douleur qu'en ressentiroit le Pape, voyant d'ailleurs le préjudice que cela feroit à

Ottavio

Ottavio son Gendre. Il ne se contenta pas même de ces démonstrations feintes d'affliction, il nomma d'abord pour aller en Ambassade à Rome vers le Pape Don Jean de Figueroa, homme de grande qualité, auquel il ordonna d'aller incessamment à Rome, avec un équipage magnifique de deuil, pour faire compliment de condoléance au Pape, & à son Gendre Ottavio. L'Ambassadeur qui étoit peut-être innocent de ce qui étoit arrivé, parla devant le Pape en termes capables de faire verser des larmes, pour mieux persuader à chacun, que l'Empereur étoit inconsolable de la mort de ce Duc.

Le Pape tout persuadé qu'il étoit qu'un tel assassinat, accompagné de pareilles circonstances, ne s'étoit pas fait sans les ordres de l'Empereur, pour ne pas rendre le mal plus grand, & en tirer quelque bien s'il le pouvoit, ne laissa pas de témoigner qu'il recevoit avec plaisir le compliment de l'Empereur. En même-tems, il nomma deux Légats, & leur ordonna de se rendre incessamment à Ausbourg où étoit Charles V. Il les chargea de trois commissions auprès de l'Empereur, la première de le remercier de l'obligeante Ambassade qu'il lui avoit envoyée pour lui faire compliment de condoléance sur la mort tragique de son cher fils, & lui témoigner la part qu'il y prenoit.

*Légats  
du Pape  
à Char-  
les.*

prenoit. La 2. de prier Sa Majesté Impériale de remettre la Ville de Plaisance entre les mains d'Ottavio son gendre & fils de Pierre Louïs qui avoit été assassiné, ce qui seroit un grand bien pour la Duchesse Marguerite sa fille. Et la dernière de le solliciter à ce qu'il consentît de laisser le Concile à Bologne. Mais il parut que les deux Légats employèrent leur Rhetorique beaucoup plus pour les intérêts de la Maison du Pape, c'est-à-dire à faire restituer Plaisance à Octave Farnese, qu'à toute autre chose.

L'Empereur s'excusoit toujours de donner aucune réponse sur ce fait, & se tenoit ferme à dire. *Que les intérêts publics de la Religion étoient trop considérables, pour les abandonner, ou les différer pour des affaires particulieres que l'on pouvoit renvoyer sans leur faire tort. Que pour lui quand il auroit deux cœurs, il les appliqueroit tout entiers à l'unique affaire du Concile, sur lequel toute la Chrétienté avoit les yeux ouverts.* Les Légats répondirent presque tous à la fois. *Que d'ordinaire les affaires particulieres influoient beaucoup sur les publiques, lors qu'elles dépendent des mêmes occasions, qui servent à établir une bonne union.* Mais l'Empereur plus fin que les Légats se tira d'affaire en concluant. *Qu'il étoit sorti d'une Maison, qui avoit toujours eû beaucoup de vénération & de respect pour le Saint*  
Siège,

*Siège, & qu'il en avoit lui-même les sentimens gravez dans le zèle, & une véritable obéissance filiale pour lui; & qu'ainsi, il feroit toujours tout ce qui seroit en son pouvoir, & pour le S. Siège & pour la Religion Catholique. Mais que pour ce qui étoit de remettre Plaisance entre les mains d'Ottavio son Gendre & petit fils de Sa Sainteté, il ne pouvoit en aucune maniere rien déterminer là-dessus, qu'après des affaires du Concile. Que si le Pape sollicitoit avec tant de passion la restitution de Plaisance, en laquelle il n'avoit pas moins d'intérêt que lui, puis qu'Ottavio étoit son gendre, que pour lui sa conscience ni son honneur ne lui pouvoient pas permettre d'abandonner les intérêts du Concile, qui étoient inséparables de ceux de l'Empire, dont il étoit le Chef.*

Jamais Pape ne fut si attaché à ses intérêts particuliers que celui-ci, & jamais Empereur n'a eû plus d'attachement pour ceux du public que Charles V. Il est vrai que le Pape devoit être excusé, parce que quoi qu'il fût dans l'âge décrepit, il avoit encore assez de force d'esprit pour connoître, que s'il ne mettoit en possession de la Principauté de Plaisance, son petit-fils pendant sa vie, difficilement y parviendroit-il jamais après sa mort. Mais ce n'étoit en lui que l'effet de la tendresse des vieillards, & sur-tout de ceux qui sont dans la décrepitude,

*Raison pour-quoi le Pape étoit si attaché à ses intérêts.*

tude, pour leurs Descendans, car au fonds il avoit lieu de mettre son esprit en repos là-dessus, puis qu'Ottavio, pour lequel il agissoit avec tant d'empressement, étoit le Mari de Marguerite Fille de l'Empereur, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit déjà deux Enfans: ne se pouvant faire qu'il abandonnât les interêts de son gendre & de sa chere Fille; & cette consideration étant plus puissante sur l'esprit de l'Empereur que toutes les sollicitations du Pape.

*Opini-  
on  
trété du  
Pape,  
& de  
l'Em-  
pereur.*

Mais enfin quand ce bon Pape vit qu'il ne pouvoit rien obtenir au sujet de l'affaire d'Ottavio, il s'opiniâtra selon sa coûtume, à ne vouloir point écouter les sollicitations de l'Empereur, à l'égard du Concile, & à vouloir, quoi qu'il en fût, qu'il se tint à Boulogne. Charles V. de son côté demeura ferme à vouloir qu'il se tint à Trente. Deux choses obligeoient le Pape à ne vouloir pas consentir que le Concile fût tenu ailleurs qu'à Boulogne. La premiere, dont nous avons déjà parlé, est que craignant qu'on ne diminuât son autorité à Trente, & que les Ecclesiastiques n'y fussent mal-traitez, il vouloit que le Concile fût en lieu, où il fût le maître de le rompre quand il voudroit. La 2. étoit, qu'il vouloit faire dépit à l'Empereur, & se vanger de son opiniâtreté à ne vouloir pas lui donner satisfaction en mettant Ottavio en possession de Plaisance,

par

par celle de ne vouloir pas remettre le Concile à Trente. La premiere de ces raisons étoit le fruit de la passion du Pape, & la seconde de son caprice. Mais quant à l'Empereur, on voyoit fort bien qu'il n'avoit d'autre motif que celui du bien public, sçachant bien, qu'on ne pouvoit donner la paix à la Chrétienté que par un Concile, & qu'il étoit nécessaire que ce Concile fût tenu en un lieu où les Catholiques & les Protestans pûssent aller librement. Or ceux-ci déclaroient ouvertement qu'ils ne pouvoient aller à Bologne, & ils avoient raison, l'Empereur ne pouvant pas leur donner la sûreté nécessaire en une Ville qui dépendoit du Pape. Ainsi l'obstination de l'Empereur à vouloir le Concile à Trente, étoit aussi-bien fondée, que celle du Pape à le vouloir à Bologne étoit peu raisonnable.

On vit paroître dans toute l'Europe plusieurs Ecris sur cette obstination du Pape & de l'Empereur à l'égard du Concile, l'un voulant qu'il fût tenu à Bologne, & l'autre à Trente, les uns en faveur du Pape, & les autres en faveur de Charles V. car chacun avoit ses Partisans. Mais l'Empereur avoit pour lui la plus grande partie des Catholiques, & tous les Luthériens & Calvinistes. Cependant ces deux Monarques ne laissoient pas de s'envoyer incessamment des

*Les différens continuent.*  
1548.

Ambassadeurs, & des Courriers, avec des Lettres, des Manifestes, & des Remontrances, pendant que les Peuples murmuroient généralement contre le Pape, & paroiffoient scandalifez de la passion démesurée, qu'il faisoit paroître en cette affaire, persuadez que si l'Empereur eût voulu donner l'Investiture de Plaisance à Ottavio petit Fils du Pape, celui-ci auroit incontinent remis le Concile à Trente : desorte que ce Pape, qui hors la passion qu'il avoit pour les intérêts de sa Maison, parut très-digne du Pontificat en toute autre occasion, s'oublia en celle-ci qui étoit de la dernière importance, négligeant l'intérêt public pour s'attacher à son intérêt particulier, comme font d'ordinaire les Ecclesiastiques.

*Il fait  
protester  
contre  
les Pré-  
lats à  
Bologne.*

Il est certain que toute la Chrétienté étoit autant scandalisée de la conduite du Pape, qu'elle étoit édifiée de celle de l'Empereur, parce qu'on étoit persuadé que ce Prince n'avoit en vûe que l'intérêt public. Cependant l'Empereur trouva moyen de garder toujourns Plaisance, & de soutenir avec zèle la nullité du Concile que le Pape avoit fait assembler à Bologne. Pour cet effet il fit choix de deux hommes de bonne conduite & de grande expérience dans les affaires, courageux, fermes, & hardis, à qui on donna la qualité de Commissaires de l'Empire, & Députez de S. M. Impé-  
riale

riale vers les Prélats assemblez à Bologne, d'autres disent, qu'on leur donna le caractère d'Ambassadeurs, ce qui est assez vraisemblable: c'étoient *Don François Vargas*, Fiscal Général de Castille, & *Don Martin Soria Velasco*. Estant arrivez à Bologne, ils trouverent que quoi qu'il n'y eût d'autres Prélats que ceux de l'Etat Ecclesiastique & de quelques autres Villes d'Italie, ils ne laissoient pas de tenir des Sessions, comme si ç'eût été un véritable Concile. Ils se presenterent à la Session du 23. Décembre, d'autres disent que ce fut à celle du 16. Janvier 1549. & après avoir été admis dans l'Assemblée, ils y firent la protestation suivante. *Que l'Empereur étant forcé pour le bien de la Religion & le service de l'Eglise, de faire ses protestations contre certaines gens, soi disans Légats Apostoliques, & contre un Conventicule de Prélats assemblez à Bologne, qui prenoit la qualité de Concile, sans aucune participation, ni consentement de Sa Majesté Impériale, ils étoient là de sa part pour protester de nullité de tout ce qui y seroit fait.*

Mais comme l'Empereur vouloit avoir deux cordes en son arc, en même-tems qu'il résolut d'envoyer ces Ambassadeurs, pour faire affront au Concile du Pape, en faisant protester contre lui, il fit entendre à l'Evêque de Fano, Légat du Pape auprès

*Maximilien  
me de  
Charles  
V. 1548*

lui, que pour la décharge de sa conscience, pour se pouvoir justifier dans le monde, & pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de contenter Sa Sainteté sans faire de tort à son honneur, il souhaitoit d'être instruit des prétentions que l'Eglise avoit sur les Villes de Parme & de Plaisance. L'Empereur fit cette démarche, non pas qu'il ignorât de quoi il s'agissoit, en étant mieux instruit que le Pape lui-même; mais par politique & pour gagner du tems, esperant que le Pape, qui étoit en âge décrepit, pourroit mourir avant que l'on en vînt à la conclusion de ces affaires. Cependant dès que le Pape eût été informé des demandes de l'Empereur, il lui fit répondre par le même Nonce, que l'Eglise avoit plusieurs justes prétentions sur ces deux Villes, mais qu'il n'étoit pas nécessaire de les produire juridiquement, qu'après qu'elle en seroit remise en possession.

*Prétentions sur Plaisance.*

Le Légat ayant fait cette réponse à l'Empereur, deux mois après il lui fit dire, qu'il n'avoit pas dessein d'en venir à aucun jugement public, n'ayant demandé cet éclaircissement que pour satisfaire à quelque doute de conscience, & qu'ainsi sa Sainteté ne devoit faire aucune difficulté, de lui complaire en une chose si juste; d'autant plus qu'il ne le faisoit que pour lui faire plaisir. Après cette nouvelle réponse de l'Empe-

L'Empereur, que le Légat envoya à Rome, le Pape fit assembler extraordinairement le Consistoire, & y proposa la demande de l'Empereur. Les Cardinaux furent d'avis, que non-seulement il n'y avoit pas lieu de refuser à l'Empereur sa demande, mais qu'il étoit de l'honneur du S. Siège de faire connoître à tout le monde ses droits, & particulièrement à l'Empereur. Il fut donc résolu de lui donner satisfaction là-dessus, & on choisit des Personnes entre les plus habiles, pour dresser la réponse qu'on lui devoit faire, qui fut en substance, que les droits de l'Eglise sur Plaisance étoient fondez sur une cession que lui en avoit faite l'Empereur Maximilien, Ayeul paternel de Charles V. en 1511. sous le Pontificat de Paul II. du consentement du Roi Catholique Ayeul Maternel de l'Empereur, qui avoit lui-même confirmé cette Cession solennellement par le Traité de 1521. Cette réponse fut jugée par le Consistoire suffisante, sans en aller chercher d'autres raisons plus fortes dans de vieux Registres, qui souvent deviennent inutiles par leur trop grande antiquité.

Pour donner plus de satisfaction à l'Empereur, on en fit voir les actes authentiques à *Répon-  
se de  
Char-  
les V.* Mendoza son Ambassadeur à Rome, qui ne manqua pas de faire son rapport à sa Majesté Impériale. Mais enfin, il fit bien voir

lui-même, qu'il n'avoit pas besoin d'instruction sur ce sujet par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano Légat, & au Seigneur Jules Urfin, qui avoit été envoyé pour lui aider à négotier cette affaire, conçüe en ces termes: *Que l'on n'avoit montré aucun Acte pour si autentique qu'il fût à son Ambassadeur à Rome, au sujet des prétentions de l'Eglise sur la Seigneurie de Plaisance, qu'il ne fût en état d'en faire voir de plus autentiques, & en plus grand nombre en faveur de l'Empire. Il ajouta, que l'Eglise, & l'Empire avoient des prétentions égales sur Parme & Plaisance, il étoit content de donner au Saint Siége pour ses prétentions 40. mille écus tous les ans, & quelque autre chose par-dessus.*

Du Pa-  
pe à  
l'Em-  
pereur.

Urfin ayant fait sçavoir à Paul III. cette réponse de l'Empereur, ce bon Pape tout âgé qu'il étoit de plus de quatre-vingt ans, se mit en une si grande colere, qu'il en étoit tout en feu. Le lendemain il se transporta au Consistoire, où il fit de grandes plaintes de la maniere d'agir de l'Empereur. Mais comme personne ne voulut s'attirer la haine de ce grand Monarque, & que tous sçavoient que le Pape ne s'échauffoit pas pour les intérêts de l'Eglise, mais pour ceux de sa maison, ils lui laisserent le soin de faire à l'Empereur telle réponse qu'il jugeroit à propos. Il lui fit donc la suivante: *Qu'il avoit résolu de quitter & même d'étouffer entiere-*

entièrement tous les justes sujets de ressentiment qu'il venoit de recevoir, étant persuadé que Sa Majesté Impériale se dépoüilleroit de toute passion, & se réconcilieroit avec Dieu d'une manière convenable. Qu'en cette affaire il étoit la partie offensée, puis que Sa Majesté Impériale prétendoit dépoüiller l'Eglise de ce qui lui appartenoit légitimement. Qu'il ne doutoit pas, si Sa Majesté Impériale vouloit mettre la main sur la conscience, qu'elle ne prît incontinent la résolution de rendre Parme & Plaisance au Saint Siège. Qu'elle devoit considérer comme ses Prédécesseurs l'avoient toujours fait, qu'un Prince qui entreprend de dépoüiller l'Eglise de ce qu'elle a de plus précieux, souvent même par la force & la violence, ne peut pas espérer de voir prospérer son Règne.

Henry II. Roy de France, voulant dans le commencement de son Règne faire quelque entreprise, qui lui acquit de la gloire, & à sa Nation dans toute l'Europe, fit dessein de profiter de la discorde qui régnoit entre le Pape & Charles V. Pour cet effet il envoya à Rome le Cardinal de Lorraine, Prélat habile dans la négociation, & sçachant tous les tours & détours de la Politique, afin qu'après avoir fait des complimens de condoléance de sa part au Pape sur l'assassinat & la mort cruelle de son Fils le Prince Pierre Louis, il le portât à s'en

*Man-  
vais of-  
fices  
contre  
Charles  
V.*

vanger. Après avoir donc fait son compliment, il insinua au Pape, que le Roi Henry son Maître avoit des avis certains, que ce Prince avoit été si malheureusement assassiné par ordre de l'Empereur Charles V. qui avoit fourni les moyens d'exécuter la conspiration, dans la seule vûe de se rendre maître de Parme & de Plaisance, pour les incorporer au Duché de Milan: & pour porter davantage l'esprit du Pape à la vengeance, il lui promit de la part d'Henry, que si Sa Sainteté vouloit rompre avec l'Empereur, il iroit en personne en Italie, & l'assisteroit de toutes ses forces. Il fit en un mot tout ce qu'il put pour l'obliger à lui déclarer la guerre en même-tems que le Roi le feroit de son côté.

*Le Pape  
se refuse*

Henry II. pour mieux faire valoir la négociation du Cardinal de Lorraine, après avoir visité vers la fin d'Avril de la presente année, les Provinces de Picardie, Champagne, & la Savoye, passa en Piémont, après avoir mis de bonnes Garnisons dans toutes les Places, & les avoir pourvûes de toute sorte de Munitions. Le Cardinal assûra même le Pape, que le Roi étoit déjà aux portes du Milanés, mais qu'il n'entreprendroit rien, qu'après avoir rétabli la Maison Farnese à Parme & à Plaisance. Mais le Pape qui étoit fin & rusé, fit réflexion à son grand âge, qui obligeoit déjà les  
Cardi.

Cardinaux à s'approcher de Rome, comme pour l'Élection prochaine d'un nouveau Pape (car déjà il en étoit arrivé sept avec le Cardinal de Lorraine) de sorte qu'il auroit agi contre son propre intérêt, aussi bien que contre celui de l'Église, d'entreprendre la guerre contre un si puissant Monarque. D'ailleurs il étoit persuadé que la moindre parole de Charles V. étoit plus capable de mettre sa Famille en repos, que toutes les Armées de Henry II. Ainsi il jugea qu'il étoit plus à propos de s'accommoder au tems, & aux conjonctures, faisant entendre adroitement à l'Empereur, que puis qu'il ne vouloit pas rétablir Octavio son petit Fils, & Gendre de Sa Majesté Impériale, dans son Etat, comme il l'auroit souhaité avec passion, il vouloit bien se contenter d'une récompense honorable, puis que Sa Majesté Impériale avoit ses raisons, pour ne pas rétablir Octave son petit Neveu, & Gendre de l'Empereur. Cependant on ne conclut rien, chacun croyant trouver son avantage à gagner du tems. Ainsi Henry II. voyant, qu'il n'avoit plus rien à faire en Italie, repassa les Monts, & s'en retourna en France.

Quoi que dans la Diète d'Ausbourg on ne fit autre chose, que faire des séances inutiles, à cause de la division qui régnoit entre le Pape & l'Empereur, celui ci ne

*Ambasciades & avis.*  
1548.

laisa pas de recevoir continuellement des Ambassades , qui lui venoient de toutes parts, pour le féliciter de ses Victoires; en-  
 tr'autres il y vint des Ambassadeurs de Moscovie , de Pologne , & de Suède , avec une suite plus grande que l'on n'avoit jamais vû en aucune de ces Nations , ce qui attira une foule incroyable pour les voir passer quand ils allèrent à l'audience. Lagni assure que l'Empereur étoit habillé à la Moscovite , lors qu'il reçût les Ambassadeurs de cette Nation ; à la Polonoise , lors qu'il donna audience aux Polonois ; & à la maniere des Suédois, lors qu'il écouta les Ambassadeurs de Suede. Cependant il fut averti que le Cardinal de Lorraine travailloit non-seulement à aigrir l'esprit du Pape contre lui , mais encore à le porter à lui déclarer la guerre conjointement avec le Roi son Maître , pour rétablir la Maison Farnese à Plaisance : car quoi que ces affaires se traitassent fort secrettement , elles ne laisserent pas de venir à la connoissance de Charles V. ce qui fait voir qu'il étoit bien servi à Rome. Mais quoi que ce Prince eût eu assez de sujet de ressentiment , & qu'il eût en main des moyens suffisans de se vanger , il ne voulut pas se prévaloir de l'occasion , & fit une des plus généreuses Actions que jamais Empereur ait faites. Voici comment.

Henry

Henry à son avènement à la Couronne *Action*  
 avoit fait résolution de recouvrer Bologne, *géné-*  
 que les Anglois lui avoient enlevée dans la *remise.*  
 dernière guerre, pendant la vie de François  
 I. son Pere, & de continuer vigoureusement  
 la guerre contre l'Angleterre. Pour assembler  
 l'argent nécessaire, il fut obligé de  
 mettre sur ses Sujets des impôts insupportables.  
 Mais ses Peuples déjà épuisez par les  
 Guerres précédentes, ne pouvant porter  
 ce nouveau joug, refuserent de payer les  
 Exaeteurs & les gens de la Gabelle, lesquels  
 autorisez de la Cour faisoient mille extor-  
 sions, qui obligerent le Peuple à prendre les  
 Armes contre eux en plusieurs endroits. Les  
 premières Provinces qui se souleverent, fu-  
 rent celles de Guienne & de Saintonge. A  
 ces Provinces se joignirent les Pais voisins,  
 & particulièrement la Gascogne, la Ville  
 de Bourdeaux, & autres lieux considéra-  
 bles, desorte qu'en moins d'un mois de  
 tems il se trouva plus de cinquante mille  
 hommes portant les Armes contre leur  
 Roi, ce qui menaçoit visiblement tout le  
 Royaume d'un desordre général; c'étoit ju-  
 stement ce que souhaitoient les Calvini-  
 stes qui pulluloient beaucoup en France,  
 croyant de trouver quelque repos parmi la  
 tempête générale, & il est certain qu'ils  
 profiterent beaucoup de ces desordres.

Les Ministres de l'Empereur, & particu-

*Il refu  
se de  
donner  
sa pro-  
tection  
aux Re-  
belles,*

lièrement le Duc d'Albe, le sollicitoient beaucoup, de ne pas perdre une si belle occasion, ou de faire des conquêtes sur la France, ou de la réduire en tel état qu'elle n'en pût faire sur ses Etats. Ces Ministres lui tenoient ces discours, parce qu'ils fa-voient que les Rebelles demandoient se-crettement à l'Empereur de leur donner du secours, lui en promettant de grands avan-tages; aussi est-il vrai, que les jalousies, ini-mities, & l'émulation, qui sont comme na-turelles entre les François & les Espagnols, auroient porté tout autre Prince que celui-là à entretenir & fomenter la Rebellion, du moins en faisant des promesses secretes aux Rebelles: & ce qu'il y a en cela de surpre-nant, c'est qu'il y avoit de la Justice & de la raison, du moins à parler selon les maximes du monde, d'embrasser une telle occasion, puis que cette révolte arriva en France, ju-stement pendant que le Cardinal de Lorrain-ne sollicitoit à Rome une Ligue entre le Pape & le Roi de France, contre l'Empereur, ou du moins qu'il faisoit tout ce qu'il pou-voit, pour augmenter la division qui étoit entr'eux. Mais Charles V. ne voulut point se vanger ni rendre le mal pour le mal, au contraire en bon Chrétien il voulut rendre le bien pour le mal, desorte qu'il répondit à ceux qui le sollicitoient à jeter du bois dans le feu qui s'étoit allumé en France.

*Que*



MAJOR GENERAL  
H. B. SMITH



MULEY HASSEN  
*Roi de Tunis*

Que Dieu lui avoit donné assez de bon sens, & de conscience, pour ne pas ignorer, qu'un Prince Souverain, & surtout un Empereur, ne doit jamais embrasser les occasions de fomenter les séditions & les révoltes dans les Etats des autres Princes, ni donner du secours aux Rebelles. Que François I. lui en avoit donné le premier l'instruction & l'exemple, lorsqu'il refusa de donner du secours aux Rebelles de Gand, qui le sollicitoient beaucoup de le faire: & qu'ainsi il vouloit en user de même envers Henri II. son Fils. Que Dieu lui avoit donné assez d'autres occasions de vaincre ses Ennemis sans se servir de si honteux moyens. Que si les autres manquoient en cela à ce qu'ils lui devoient, que pour lui, il ne vouloit pas se vanger en imitant de si pernicieux exemples. Et qu'il avoit tant d'horreur pour les révoltes des peuples contre leurs Princes, qu'il donneroit volontiers du secours à son plus grand Ennemi, pour lui aider à les soumettre.

A propos de Rebellion, en ce même temps-là l'infortuné Mulei-Affen Roy de Tunis étoit allé à Ausbourg, pour tâcher d'émouvoir par sa présence la compassion de l'Empereur, & l'obliger à lui donner du secours, pour se rétablir dans son Royaume, d'où il avoit été chassé par la perfidie de son Fils Amida; ce Fils ingrat lui avoit fait crever les yeux, & il eut beau-

Réponse  
notable.Mulei-  
Affen.

beaucoup de peine à faire ce voyage étant aveugle. Charles V. fut extrêmement touché de le voir en ce misérable état, mais ayant alors sur les bras des affaires importantes à toute la Chrétienté, il ne put faire autre chose pour lui que de l'envoyer en Sicile, & de donner ordre qu'il y fût entretenu aux dépens de Sa Majesté Impériale, lui, & huit Domestiques qui le servoient, c'étoit beaucoup faire pour un Roy Maure.

*Sé-  
dition à  
Naples.*

Quoi que Charles V. comme nous le venons de dire, eût rejeté genereusement le conseil de ceux qui le vouloient porter à fomenter la révolte de France, les François ne laissoient pas, non seulement de fomenter le desordre entre le Pape & l'Empereur à Rome, mais encore d'aider à allumer le feu de la sédition à Naples. Nous avons dit ci-dessus que les Napolitains refuserent d'obéir aux ordres du Vice-Roy, qui vouloit établir l'Inquisition dans le Royaume, & qu'ils avoient pris les Armes contre lui. J'ajouterais ici, que nonobstant la réponse équivoque & ambiguë de l'Empereur au Vice-Roy, qu'il montra aux Elûs du Peuple, on ne laissoit pas de travailler à un accommodement, & à chercher quelque expedient qui pût contenter tout le monde : à quoi s'employèrent avec beaucoup de zele Monsieur Caracciolo

Evêque

Evêque de Catanie du siege de Capouë, & Frere Ottavio Proconio, Evêque de Monopoli, de l'Ordre des Conventuels de Saint François, célèbre Prédicateur : mais tout ce dont ils pûrent convenir, fut, que l'on envoyeroit les Députez de part & d'autre, c'est-à-dire, du Vice-Roy & du Peuple, pour informer de bouche Sa Majesté Imperiale de l'état des affaires.

Sur cela les Députez des Nobles & du Peuple ayant tenu conseil dans l'Eglise de Saint Laurent en la maniere accoutumée, il y fut proposé & délibéré d'envoyer quelques Personnes à l'Empereur, & dans cette même séance ils nommerent pour Députez Don Ferrante Sanseverino Prince de Salerne, un des plus grands Seigneurs du Royaume, celui-là même qui avoit été fait Syndic pour servir Charles V. lors qu'il fut à Naples, comme nous l'avons dit en son lieu, aimé & reveré non seulement du Peuple, mais aussi de toute la Noblesse, parce qu'on l'avoit toujourns reconnu très zelé pour sa Patrie. On joignit à ce Prince le Cavalier Placido di Sangro, homme de grande qualité, & on lui ordonna, quand le Prince seroit parti, de demeurer auprès de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la Ville & du Royaume. Le Prince qui étoit à Salerne, ayant été averti de l'Emploi qu'on lui avoit donné,

*Député  
102 des  
Royaume  
me à  
l'Em-  
perere*

né, se rendit au plutôt à Naples, se présenta au Conseil à Saint Laurent avec Sangro. Ils acceptèrent tous deux la Charge qu'on leur avoit donnée, & on leur en expédia des Lettres patentes.

*Ceux du Vice-Roi à qui les autres n'étoient pas agréables.* Cette Election ne plut pas au Vice-Roy, à cause de la qualité des Personnes, parce que lorsqu'on demeura d'accord d'envoyer deux Députez, un de sa part & deux pour la Ville, il ne croyoit pas que l'on choisiroit un homme de si grande qualité que le Prince de Salerne, qui étoit l'homme du Royaume le plus accredité: ni un sujet tel que Sangro, le plus expérimenté, & le plus éloquent homme de toute l'Italie. Ainsi le Vice-Roy fit tout ce qu'il put, pour obliger la Ville à faire une nouvelle Election, & à députer des gens moins considérables, il fit même secrettement solliciter le Prince de s'excuser & de refuser, ce qu'il ne voulut pas faire. Mais pour ne pas manquer à ce dont on étoit convenu, le Vice-Roy nomma pour Député Don Pietro Gonzales de Mendoza Marquis de la Valle, Sicilien, & Chatelain de Castelnovo, & après lui avoir donné les instructions nécessaires, il le pria, plutôt qu'il ne lui commanda, de faire son possible pour se rendre avant les autres auprès de l'Empereur, ce qu'il fit, car il arriva à Ausbourg trois jours plutôt qu'eux, quoi que

que les autres fussent partis quatre jours avant lui ; & il mit les affaires en tel état, que le Prince fut mal reçu, comme nous le dirons ci-après.

Quand le Prince de Salerne & Sangro furent arrivez à Ausbourg, où étoit alors l'Empereur, ils tirerent un mauvais augure de leur Députation, quand ils se virent mal reçus des principaux Ministres ; ce qui déplut beaucoup au Prince de Salerne, car hors le Duc d'Albe, & quelque Prince Allemand, il n'y avoit personne à la Cour de l'Empereur, qui pût aller de pair avec lui. Ils furent huit jours sans pouvoir avoir audience, quoi que le Marquis Della Valle vît l'Empereur ou ses Ministres presque tous les jours. Finalement on lui fit dire, qu'il devoit donner par écrit à un Valet de Chambre, ou à un Page, ce qu'il avoit à demander. Cet affront fut suivi d'un autre encore plus grand le lendemain, c'est qu'on fit faire commandement au Prince, de ne point quitter la Cour à peine de la vie, sans en avoir un ordre par écrit de Sa Majesté Imperiale, & on fit faire commandement à Sangro, de partir incessamment, & de retourner à Naples avec le Marquis Della Valle.

Le Prince répondit, que l'Empereur étant son Maître & son Roy, il ne man-  
queroit pas de faire ce qu'il lui ordonnoit.

Sangro.

*Député  
rez le  
Naples,  
mal re-  
çus.  
1548*

*Leur  
répon-  
se.*

Sangro dit aussi qu'il obéiroit, à la charge que Sa Majesté Imperiale lui donneroit auparavant audience. On lui repliqua qu'il n'avoit qu'à partir incessamment, qu'autrement on procederoit contre lui à toute rigueur, comme contre un Rebelle. A quoi Sangro répondit avec un courage intrépide. *Il en arrivera ce qui pourra de ma vie qui est au pouvoir de l'Empereur, pour en faire ce qu'il voudra, mais je suis résolu à ne point partir sans avoir eu audience, autrement je ferois du tort à la Commission dont j'ai été chargé pour ma Patrie, à la gloire, & à la sage conduite de Sa Majesté Imperiale, n'y ayant personne au monde, qui ne blâmat un Monarque aussi Auguste & aussi bon que lui, s'il refusoit de donner audience à la plus noble Ville de l'Europe, le plus riche fleuron de toutes ses Couronnes: étant obligé par les Loix inviolables de la Justice, d'écouter ses Sujets en une affaire de si grande importance.*

*Discours de Sangro à l'Empereur.*

Ce discours fut rappotré à Monsieur de Granvele Evêque d'Arras & premier Ministre de l'Empereur, qui estima tant son courage, qu'il souhaita de le voir. On le fit venir dans la Chambre, où il l'écoula avec plaisir, & le lendemain il l'introduisit à l'audience de l'Empereur, à qui il parla de la sorte: *J'ai été député vers Votre Majesté Imperiale de la part de cette*  
*Ville.*

Ville, qui a souffert tant de dommages, & de guerres pour soutenir les Droits de vôtre Couronne. Cette Ville qui auroit donné ses entrailles pour recevoir en triomphe Vôtre Majesté Imperiale lorsqu'elle a eu le bonheur de la voir dans son enceinte. Cette Ville qui pour montrer exemple aux autres Villes du Royaume, ou plutôt à toutes les autres Villes de vôtre vaste Empire, à payer exactement tous les Impôts, & à vous faire des Presens, a donné jusqu'aux moëles des os, afin de contribuer à vous acquérir de la gloire, & vous rendre invincible, & l'on refusera aujourd'hui de donner audience à une Ville si fidelle ?

Je ne suis venu, que pour supplier Vôtre Majesté Imperiale de sa part avec toute la soumission possible, de se vouloir desister du dessein de la charger d'un tel joug que celui du Tribunal de l'Inquisition, dont le nom seul est abhorré de tout le Peuple, parce qu'il est persuadé qu'un tel établissement iroit contre vôtre gloire & contre vos intérêts. En second lieu, pour représenter à Vôtre Majesté combien injustement Don Pietro de Toledo son Vice-Roy l'a maltraitée, la remplissant, sans aucun sujet de tumulte, d'affliction, & de misere, & l'a mise à deux doigts de sa ruine. Si Vôtre Majesté veut sçavoir la verité de tout, Elle le peut facilement, & n'a qu'à faire venir en sa presence Monsieur

le Marquis Della Valle, qui est ici de sa part, pour m'être confronté; pour après avoir ouï ce qu'il aura à dire pour la défense du Vice-Roy, & moi pour celle de vôtre très-fidelle Ville de Naples, en ordonner tout ce que Vôtre Majesté trouvera bon.

Répon-  
se de  
Charles  
V.

L'Empereur qui étoit sage & prudent, & qui étoit bien instruit du fait, ne trouva pas à propos d'en venir à un tel éclaircissement, & se contenta de lui répondre avec beaucoup de douceur & de modération, qu'il n'avoit pas scû qu'il eût été envoyé de la part de la Ville de Naples en sa Cour, mais que lui ayant été ordonné de s'en retourner, il ne pouvoit avec honneur révoquer cet ordre. Qu'au reste il pourvoiroit au plûtôt aux besoins de la Ville, à la satisfaction de tout le monde. Qu'ainsi il pouvoit s'en retourner content, & en toute sûreté à Naples, pour faire scavoir aux Habitans, qu'il entendoit, qu'on rendît au Vice-Roy l'obéissance qui lui étoit due. Sangro ayant baisé la main de l'Empereur, & l'ayant remercié de sa genereuse bonté, prit congé de lui, & se retira. Comme il sortoit de la Chambre, on lui remit l'expédition & l'ordre par écrit de partir, ce qu'il fit le lendemain avec le Marquis Della Valle; mais quoi qu'ils fissent le voyage ensemble, ils ne parlerent que d'affaires generales.

Depuis

Depuis qu'on sçût à Naples qu'il devoit y retourner, on l'attendit avec beaucoup d'impatience, sans sçavoir ce qui s'étoit passé, & comme il étoit extrêmement aimé & confideré, à peine eut-on appris par son Neveu qui avoit fait le voyage avec lui, & qui s'étoit avancé d'une demi-journée, qu'il arrivoit, qu'une grande foule de gens sortit hors de la porte de Capouë pour lui aller au-devant, avec une joye universelle. Comme il passoit dans les ruës, les gens lui crioient souvent, *Monsieur Placido, quelle bonne nouvelle nous apportez-vous?* Lui qui ne vouloit pas affliger le peuple, ni rien dire qui les pût porter à quelque sédition avant le temps, leur répondoit avec un visage riant, *bonnes nouvelles, bonnes nouvelles.* De sorte que pendant ce jour-là, qui étoit le quatrième Août Fête de Saint Dominique, & partie de la nuit suivante, on n'entendit autre chose dans toute la Ville que, *bonnes nouvelles*, avec de grandes marques de joye, de quoi le Vice-Roy qui sçavoit le contraire rioit à gorge déployée.

Le lendemain cinq Août on assembla le Conseil des Nobles & du Peuple à Saint Laurent, & l'on fut fort surpris de voir que Sangro remettoit au President une demie feuille de papier cachetée d'un petit sceau sans aucune adresse; mais ils le furent

Sangro  
arrive  
à Na-  
ples.

Ecrit  
trouvé  
sans of-  
fensante

rent beaucoup plus après qu'on l'eût ouverte, & qu'on en eût fait lecture à haute voix, elle ne contenoit que ceci. *Que Sa Majesté avoit trouvé bon que le Prince de Salerne demeurât en sa Cour, & que Placido de Sangro s'en retournât à Naples pour dire aux Napolitains qui l'avoient envoyé, que Sa Majesté leur commandoit de se tenir en paix, de quitter les armes, & d'obéir au Vice-Roy, & que telle étoit sa volonté.* Cet Acte étoit écrit en Italien, & signé en Espagnol en ces termes. *Por mandado de sua Maestà, Vargas Secretario, par le commandement de Sa Majesté, Vargas Secrétaire.* Cette Assemblée composée de tant de Nobles & des principaux Bourgeois, fût extrêmement offensée, de voir leur Ville Capitale traitée avec tant de mépris, que l'Empereur non seulement n'avoit pas daigné faire réponse à la Lettre qu'ils lui avoient écrite, mais encore leur envoyoit un Acte si sec & si plein de hauteur; ils furent sur le point de prendre les dernières résolutions, ce qui seroit infailliblement arrivé, si Sangro, qui étoit fort éloquent, n'eût fait tous ses efforts pour leur faire voir, que cet Acte qui paroissoit d'abord si difforme, contenoit pourtant des choses considérables; & ne les eût exhortez d'obéir paisiblement, dans l'assurance qu'ils obtiendroient bien-tôt de la

Clé.

Clémence de l'Empereur, ce qu'ils sou-  
haitoient.

Pendant que l'on déliberoit sur ces affai-  
res dans l'Assemblée, une grande foule de  
peuple en armes accourut dans la place de  
Saint Laurent, & dans les ruës qui y abou-  
tissent, parce qu'on s'attendoit, que les  
nouvelles, que Sangro avoit apportées se-  
roient que l'Empereur auroit ôté le Gou-  
vernement à Toledé, qui avoit toujourns  
paru grand Ennemi de leur Ville : de sorte  
que quand on eût appris qu'il falloit quit-  
ter les armes & obéir à l'Empereur, le peu-  
ple se mit à crier. *La Noblesse nous a tra-  
his, la Noblesse nous a trahis. Qu'on fer-  
me les boutiques. Tuë, tuë,* & en même-  
temps on tira une grêle d'Arquebusades  
contre les murailles & les fenêtres du lieu  
où se tenoit l'Assemblée des Nobles & des  
Députez, qui furent tellement épouvantez  
de la fureur de ce peuple insolent, qu'ils  
prirent tous la fuite & se sauverent l'un  
d'un côté & l'autre de l'autre. Le tumul-  
te devint extrêmement grand, tant par les  
cris redoublez de cette populace irritée,  
que par les décharges continuelles des  
coups d'arquebuse. Aussi ceux qui demeu-  
roient aux endroits les plus reculez accou-  
rurent avec précipitation vers Saint Lau-  
rent, où étoit la grande foule, les uns pour  
se joindre aux gens soulevez & accroître la  
fédi-

sédition, & les autres pour voir un si triste spectacle qui menaçoit la Ville d'une entière ruine. Les choses en vinrent à ce point de desespoir, que le Vice-Roy, qui sçavoit bien que le peuple ne l'aimoit pas, & qui craignoit qu'il ne fit tomber toute la rage sur lui, s'enfuit au plus vite, & s'enferma dans la Citadelle, avec ses plus fidelles amis, laissant à l'abandon le Palais Royal.

*Acci-  
dent re-  
gardé  
comme  
un mi-  
racle.*

Plantin, Summonte, Campana & plusieurs autres Auteurs disent qu'il arriva pendant cette sédition, un des plus grands miracles qu'on puisse voir, que je vais raconter. Il y avoit alors à Naples un Gentil-homme de grande qualité, fort estimé, Prieur de Naples & Chevalier de Jerusalem ou de Malte, nommé Jean-Baptiste Caraffe. Il étoit alors si incommodé de la goutte qu'il ne pouvoit se servir des pieds ni des mains, mais comme il étoit un des Députés de la Noblesse dans l'Assemblée, & qu'il voyoit que l'affaire étoit de grande importance, il s'y fit porter sur les bras de ses serviteurs, afin d'entendre quels seroient les ordres du Roi, & pour donner son avis sur ce qui seroit proposé. Cependant ce Gentilhomme n'eut pas plutôt ouï la grande rumeur du peuple, qu'effrayé autant ou plus que les autres, il s'enfuit & monta au plus haut du clocher, par un escalier fort étroit,

étoit, se servant de ses pieds & de ses mains comme s'il n'avoit jamais eu la goutte, la peut lui servir de remede, & le guerit si bien, (& c'est en quoi consiste le miracle) qu'il n'en fut plus incommodé de toute sa vie.

On regarda comme un aussi grand miracle l'action de Sangro, lequel voyant que le Peuple au lieu de quitter les armes devenoit plus furieux & plus opiniâtre, se mit à une fenêtre de la sale de l'Assemblée, criant d'une voix haute & plaintive. *Quittez les armes, & obéissez aux ordres de Sa Majesté, car si vous ne le faites, le pauvre Prince de Salerne qui est demeuré en Cour, aura inmanquablement la tête coupée sur un échaffaut.* Bien qu'on eût tiré sur lui dans ce moment une infinité de coups d'arquebuse, aucun ne porta sur lui, quoi que la fenêtre où il étoit, en eût été presque brisée.

Le Prieur de Bari qui étoit dans le premier Cloître de Saint Laurent, où il étoit allé pour voir ce que feroit Thomas Califano, qui avec deux cens soldats gardoit l'Artillerie de la Ville, (celui que le Peuple avoit si souvent voulu mettre dehors contre la volonté des Soldats Espagnols, & voyant le grand désordre, & le péril où étoit la Ville, & sachant qu'il étoit fort aimé du Peuple, crut être obligé de faire

Autre  
miracleAction  
géné-  
reuse du  
Prieur  
de Bari

ce qu'il pourroit pour l'empêcher. Méprisant donc le danger où il s'exposoit & les prieres & sollicitations qu'on lui faisoit de ne le pas faire, il courut à la porte de l'Assemblée, assiégée par le Peuple, mais bien fermée & gardée au-dedans, la fit ouvrir, comme par force, car les autres Députés qui étoient à l'entour de lui le vouloient empêcher d'exposer sa vie à un danger si évident, s'avança à la face de cette Troupe séditieuse, & d'un air intrépide, mais avec un visage riant, se mit à regarder d'un côté & d'autre cette foule tumultueuse, & à hausser & baisser ses mains, pour leur faire signe de s'appaiser & de l'écouter. Son autorité & la grande estime qu'on faisoit de lui, eurent tant de pouvoir sur ce Peuple mutiné, qu'en un moment tout ce grand tumulte se changea en un silence general. Ensuite il se fit donner un fauteuil qui étoit derriere la porte, monta dessus, afin d'être mieux vû de tous, & leur fit à haute voix le Discours suivant :

DISCOURS

## DISCOURS

Du Prieur de Bari au Peuple.

**M**Es très-chers Peres, Freres, & Con-  
citoyens. Quelle fatalité vous en-  
traîne ? Quelle Etoile sinistre, & enne-  
mie de la patrie, vous porte à une si vio-  
lente résolution ? Quelle est donc au-  
jourd'hui votre dessein, dans une rumeur  
émuë sans aucun sujet ? Quoi, vous ima-  
ginez-vous qu'un si grand desordre puis-  
se apporter quelque bien à vous ou à la  
patrie ? Croyez-vous que votre opiniâ-  
treté à ne vouloir pas obéir aux ordres du  
Roy en quittant les armes, fera votre  
fortune ? Quelle avantage tirerez-vous  
de cette insolence contre vos propres Dé-  
putez, & Officiers, qui vous ont toujourn  
rendu service avec tant de fidelité ? De  
quoi vous plaignez-vous donc, je vous  
prie, mes chers & bien-aimez Conci-  
toyens ? Peut-être de nous autres No-  
bles ! Mais qui est celui de vous qui puisse  
ignorer, ou plutôt qui de vous n'est plei-  
nement informé, & ne voit de ses propres  
yeux, qu'en toutes occasions, en toutes  
conjonctures, en toutes sortes d'affaires,  
sans épargner ni veilles, ni sueurs, nous  
P 2 avons

» avons toujours été unis avec vous, toutes  
 » les fois qu'il s'est agi du service de Sa  
 » Majesté, du bien public & de l'intérêt  
 » commun de la patrie? Tandis que nous  
 » avons jugé nécessaire de prendre les Ar-  
 » mes & de demeurer armez contre le Vi-  
 » ce-Roy de Toledé, si irrité contre nous,  
 » nous avons loüé & approuvé vôtre réso-  
 » lution de ne point quitter les armes, de  
 » lui résister, & de ne lui pas obéir, par les  
 » raisons que chacun sçait, & que nos Dé-  
 » putez ont fait connoître à Sa Majesté, en  
 » sorte que vous n'avez aucun sujet de vous  
 » plaindre de nous, puisque nous avons  
 » toujours agi de concert avec vous.

» Mais aujourd'hui que nous sçavons  
 » que la volonté du Roy nôtre Maître est,  
 » que nous quittions les armes, & que  
 » nous obéissions à son Ministre, je vous  
 » prie au Nom de Dieu, mes chers Conci-  
 » toyens, de me dire ce que vous prétendez  
 » faire? Ne croyez-vous pas que vôtre dé-  
 » sobéissance fera que les accusations que  
 » nôtre Ennemi fait contre nous, passeront  
 » dès-là pour bien fondées & véritables,  
 » & qu'il triomphera de nous? Il nous fera  
 » passer auprès de nôtre très-bon Roy,  
 » pour des Rebelles, & il aura la raison de  
 » son côté. Quoi, mes chers Peres & Com-  
 » patriotes, voulez-vous par les mouve-  
 » mens d'une fureur aveugle, & d'une vio-  
 » lente

lente colere, qui souvent va jusqu'à la  
folie, ruiner nôtre Ville, après l'avoir  
défenduë avec tant de zele? Voulez-vous  
ruiner vos Familles, vos Femmes & vos  
Enfans? Pensez quel dépit, quels mou-  
vemens de vengeance, n'excitera pas nô-  
tre Rebellion, dans le cœur de nôtre Roy,  
d'ailleurs si porté à la clémence? Nôtre  
Ennemi le Vice-Roy ne demande pas  
mieux, c'est à quoi il s'attend, & ce qu'il  
souhaite. Ah mes très-chers Freres, obéis-  
sance, obéissance! Faisons voir au Roy  
nôtre Maître, que ce n'est pas par malice  
que nous avons pris les armes, mais seu-  
lement pour empêcher qu'on n'établisse  
sur nous l'Inquisition, qui a toujours été  
si odieuse à nos Prédecesseurs & à Nous,  
& pour maintenir la paix & la tranquilli-  
té dans nôtre Ville. Que si après cela  
vous croyez, que nous autres Nobles  
vous avons trompez, vous ne sçauriez  
vous tromper davantage vous-mêmes,  
que de le croire, j'en prens à témoin Dieu  
lui-même, qui connoît nôtre sincerité.  
Et si voulez prendre d'autres résolutions,  
me voici. Commencez à décharger vô-  
tre colere sur moi, qui ai pris tant de  
peine pour vous, comme ont fait aussi  
tous les autres Nobles mes Confreres.

Ce fut veritablement une merveille de  
voir que cette foule tumultueuse qui pa-

Sédi-  
tion

appai-  
sée.  
1548.

roissoit fiere & indomptable, & comme une tempête fâcheuse, fût appaisée en un moment par ce discours du Prieur. En un moment ce Peuple, de sauvage, séditieux, indomptable, & furieux, devint paisible, doux, & tranquille, & cela parut en ce qu'on n'eût pas plutôt ouï crier; Vive nôtre très-zelé Prieur de Bari, qu'au même instant, toute cette grande foule se dissipa, comme une petite nuée par le souffle d'un petit vent, & que la grande place de Saint Laurent demeura aussi vuide, que si jamais il n'y eût eu personne. Chacun s'en retourna chez soi, chacun quitta les armes & les habits de guerre, & reprit ceux qu'il portoit ordinairement. Pendant trois jours les Bourgeois ne firent autre chose que porter leurs armes chez les Ministres du Roy, qui furent ensuite portées à la Citadelle, aussi-bien que quarante pieces de Canon, qui étoient en la disposition du Peuple à S. Laurent.

Obéis-  
sance  
au Vi-  
ce-Roy.

Le vingt-neuf au matin, vingt-quatre Députez & Elûs de la Ville furent trouver le Vice-Roy, & lui promettre obéissance de la part du Peuple. Le Vice-Roy, quoi qu'il ne les aimât pas, ne laissa pas de faire un effort, & de les recevoir avec un visage ferein & tranquille, & leur faire beaucoup d'honnêteté jusques à leur promettre qu'il ne manqueroit pas de faire sçavoir à l'Empereur

pereur le zele du Peuple à rentrer dans son devoir. Le lendemain tout le monde fut occupé à célébrer la Fête de Saint Laurent, & le matin du onze on ouvrit les Tribunaux de la Justice, les Magistrats reprirent l'administration des affaires, chacun selon son employ, & l'on vit regner autant d'ordre, que le desordre précédent avoit été grand.

Le douze, le Vice-Roy manda les Députez de la Ville, & leur donna l'Amnistie generale, qu'il fit ensuite publier à son de trompe par toute la Ville, tant pour les Napolitains que pour tous ceux qui avoient eu part à la sédition, excepté vingt-quatre Personnes qui en avoient été les principaux Chefs, dont la Cour avoit approuvé le Ban. Le Vice-Roy en excepta trente-six, mais il fit grace ensuite à plusieurs. Plus de la moitié des exceptez furent pris & condamnés à être pendus, les autres trouverent moyen d'échapper, & s'allerent refugier en France sous la protection d'Henry II. qui les reçut fort bien, & leur donna des pensions, car on avoit confisqué les biens, tant des morts, que des fugitifs. Henry II. crut que c'étoit un grand avantage pour lui d'avoir de tels gens à son service, parce qu'ayant fait dessein de recouvrer le Roïaume de Naples, & de réveiller par une guerre les vieilles prétentions qu'il avoit sur cet

*Les  
Chefs  
exceptez*

Etat, ces gens qui étoient du païs, & qui y avoient des intelligences & des partisans, pourroient favoriser les armes en cet entreprise, ainsi il fit pour eux plus qu'ils ne meritoient.

*Evêque  
Com  
missaire  
pour les  
affaires  
de la sé-  
dition.*

à 548.

A peine deux mois s'étoient-ils écoulés depuis le tumulte apaisé, que l'on vit venir à Naples l'Evêque de Moedano, avec des Lettres patentes de l'Empereur, de Commissaire General, pour informer de la sédition. C'étoit le Prince de Salerne qui avoit fait donner cette Commission à cet Evêque, afin de justifier la Ville des accusations de sédition, que le Vice-Roy avoit fait publier contr'elle dans plusieurs écrits. L'Evêque alla à Naples avec de bonnes intentions pour les Bourgeois; mais Toledé qui étoit adroit & puissant, tenta tellement ce Prélat, jusqu'à lui offrir un Chapeau de Cardinal de la part de l'Empereur, que ce procez qui devoit être tout à l'avantage de la Ville fut entierement injurieux & offensant pour elle.

*Dépu-  
tez de  
la Ville  
à l'Em-  
pereur.*

On jugea donc nécessaire d'envoyer deux Députés à l'Empereur, un de la part de la Noblesse, & l'autre de la part du Peuple. Ainsi le Conseil assemblé en la maniere accoutumée à Saint Laurent, donna cette charge à Don Jules Cesar Caracciolo pour la Noblesse du *Siege* de Capouë, homme sçavant & fort prudent; & pour le peuple à Jean.

à Jean-Baptiste Pino, très-instruit des droits de la Ville, homme éloquent. Ils furent adresses au Prince de Salerne, afin qu'il les présentât à Sa Majesté Imperiale. Ils résolurent entr'eux de s'y prendre de cette maniere, que Caracciolo informeroit l'Empereur des causes generales du tumulte, & Pino de ce qui regardoit en particulier le Vice-Roy, tant à l'égard de ses actions que de la haine extrême qu'il avoit montrée contre la Ville.

Après donc que le Député de la Noblesse eut parlé des affaires en general, Pino representa plus particulièrement à l'Empereur la puissance & l'autorité démesurée que le Vice-Roy Don Pietro avoit usurpée, jusques à empêcher les Sujets de Sa Majesté de recourir à sa justice : & tirant de sa poche une Médaille, la montra à l'Empereur, & lui dit, *Vôtre Majesté peut juger jusques où va l'arrogance de son Ministre, d'avoir entrepris de rendre publique une telle Médaille.* D'un côté étoit la figure de Don Pietro, avec cette Legende à l'entour, *Pietro de Toledo Principi optimo, à Pierre de Toledé, Prince très-bon ;* & au revers le même Don Pietro assis sur une chaise qui relevoit la Justice tombée à terre, avec ces mots pour Legende, *Erectori Justicie, à celui qui a rétabli la Justice.* Pino ajouta qu'à la verité il avoit mérité cet éloge la

premiere année de son Gouvernement, parce qu'il avoit effectivement rétabli la Justice, qu'il avoit trouvé opprimée, mais que le titre superbe de Prince *très-bon* convenoit seulement à des Rois & à des Empereurs, & non pas à des Ministres & des Sujets.

*Les  
Députés  
par  
sons.*

L'Empereur prit la Médaille & la regarda fixement des deux côtez sans témoigner aucune émotion, la rendit ensuite à Pino après qu'il eut achevé de parler, & ne répondit autre chose aux Députez que les paroles suivantes. *Qu'il ne vouloit plus oïr parler des affaires de Naples, y ayant pourvu, & les aiant terminées, qu'ainsi ils pouvoient s'en retourner & dire aux Napolitains leurs Compatriotes, qu'ils eussent à obéir au Vice-Roy, que c'étoit son intention, & qu'il le leur ordonnoit.* Après quoi les Députez prirent congé, & se disposerent à partir. Sur ces entrefaites arriva un Notaire nommé *Santillo Pagano*, envoyé de la place du peuple de Naples, (c'est le lieu où s'assemblent les Députez du peuple) pour faire sçavoir à Sa Majesté Imperiale, que le Rice-Roy, contre les Privileges de la Ville, avoit déposé un des Elûs nommé *François Piatto*; mais en ayant conféré tous ensemble avec le Prince de Salerne, il ne fut pas trouvé à propos de plus parler de ces affaires à l'Empereur, qui avoit déclaré

claré les avoir toutes terminées ; de sorte que les Députés & Pagano reprirent le chemin de leur Patrie pour executer l'ordre qui leur avoit été donné pour leurs Concitoyens.

Cependant Charles V. ayant achevé de lire les procédures que l'Evêque Commissaire avoit faites à Naples, reconnut qu'elles contenoient plus de malice que de Justice contre la Ville, de sorte qu'il jugea être plus obligé d'user de generosité & de clémence envers cette Ville Capitale du Royaume, & de lui témoigner qu'il étoit bon Prince, que d'executer à la rigueur les procédures, & de répandre le sang d'un si grand nombre de personnes, qui s'y trouvoient intéressées. Il fit donc appeller le Prince de Salerne, lui mit en main une Amnistie generale pour tous les Napolitains qui avoient eu part au tumulte, & lui ordonna de faire partir incessamment un Courrier pour la porter à Naples, afin qu'on l'y fit publier. Par le moyen de cette Amnistie, qui n'exceptoit personne, on mit en liberté tous ceux qui étoient en prison pour cette affaire, on rendit au peuple les armes & l'artillerie qui avoient été portées au Château, & on redonna à la Ville l'ancien & glorieux titre de *très-fidelle*, que le Vice-Roy avoit fait effacer de tous les endroits où il étoit. Mais pour ne pas man-

*Novelle  
Ann. f.  
ne de  
l'Em-  
pereur*

quer à faire justice, l'Empereur se contenta pour toute peine contre les Bourgeois, pour avoir pris les armes au son de la cloche, marque publique d'une sédition, de les condamner à une amende de cent mille Ducats, qui fut pourtant payée ensuite par le Royaume entier, selon la coutume, parce qu'on avoit publié l'Amnistie dans tout le Royaume, & que plusieurs du pays avoient eu part à la Rebellion.

*Prison-  
nier.*  
1548.

Mais quand ces rumeurs furent appaisées, l'esprit du Vice-Roy ne le fut pas, car il continua toujours à persecuter de plus en plus, & la Noblesse & les plus considerables d'entre le peuple. Malgré même une Amnistie si generale, il ne laissa pas de faire arrêter un soir Ferrante Caraffa, Jules-Cesar Caracciolo, le Notaire Santillo Pagano, Jean-Baptiste de Pino, & Placido di Sangro, qui avoient témoigné plus de zele que les autres pour la Patrie, & qui avoient été Députés pour cette affaire, comme nous l'avons dit : il les envoya tous au Château, sans qu'il pût en alleguer d'autre raison que de celle de se vanger. Il avoit bien aussi fait tout ce qu'il avoit pu pour perdre le Prince de Salerne (de quoi il ne vint que trop à bout dans la suite) envoyant informations sur informations contre lui à la Cour, par lesquelles il étoit chargé d'être le principal Auteur de la sédition,

&

& celui qui faisoit soulever le peuple, disant que l'Empereur ne verroit jamais ce Royaume sans troubles tandis qu'il vivroit ; mais ne pouvant réussir de ce côté-là, parce que l'Empereur étoit persuadé, qu'il y avoit plus de passion que de vérité en tout cela, il s'en prit à la plus foible partie. Le Prince de Salerne étant averti par les Napolitains qu'on avoit arrêté ces Personnes, sollicita leur liberté à la Cour: mais il fallut que l'Empereur envoyât quatre ordres consécutifs avant qu'on les mît en liberté, parce que le Vice-Roi à chaque fois qu'il en recevoit l'ordre faisoit mille injustes remontrances : à la fin pourtant il fut forcé de les mettre en liberté.

En ce même-tems on fit courir une Pasquinade à Rome. On y representoit Pasquin habillé en Messager, portant une lettre dont le dessus étoit tel, *A l'Illustrissime Seigneur Don Pietro de Toledé, Marquis de Villefranche, Roi de Naples, recommandée & adressée à l'Empereur Charles V. son Vice-Roi.* A la vérité personne ne pouvoit comprendre, d'où venoit tant de bonne opinion, tant de confiance que l'Empereur prenoit en Don Pietro, & tant de crédit & d'autorité qu'il s'étoit acquis sur son esprit ; l'ayant maintenu pendant 21. an dans la qualité de Vice-Roi, nonobstant les efforts de ses envieux, & les re-  
mons-

montrances continuelles par lesquelles on lui faisoit entendre, que s'il n'ôtoit le Gouvernement à ce Ministre, il perdrait le Royaume. Mais pourtant le Vice-Roi fut maintenu jusqu'à sa mort, qui arriva en 1553. au mois d'Avril à Sienna, où il étoit allé pour se trouver à la guerre d'alors, & le Royaume s'est conservé comme auparavant. Il est bien vrai, que les Napolitains furent délivrés par sa mort d'une grande écharde, car il avoit toujours gardé une haine irréconciliable contre ce peuple, depuis que Charles V. avoit été à Naples. Tout cela fit pourtant bien voir, & l'affection que ce Prince avoit pour son Ministre, & le bonheur du Vice-Roi, d'être venu à bout de ses desseins, & de s'être maintenu dans son poste malgré tous ses ennemis.

*Eleonor*  
*va en*  
*Flandres* Il y avoit déjà quelque-tems qu'Eleonor Reine de France, Veuve de François I. & Sœur de l'Empereur Charles V. avoit fait dessein d'aller demeurer en Flandre, croyant peut-être de vivre avec plus de tranquillité dans un País appartenant à son Frere. Mais d'autres ont crû quelle eseroit que l'Empereur ayant tant de Royaumes, d'Etats & de Provinces, elle pourroit obtenir quelque Gouvernement, & que c'étoit là sa principale vûe, aimant beaucoup à commander; inclination naturelle aux femmes, qui voudroient bien se tirer  
de

de l'assujettissement où les Loix Divines & humaines les ont mises. Qui fait même si elle ne croyoit pas pouvoir obtenir le Gouvernement du Pais-Bas. Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant appris la résolution qu'elle avoit faite, en fut content, & lui écrivit une Lettre pleine de tendresse pour la prier de hâter son voyage; il ordonna à la Gouvernante, de l'envoyer recevoir sur les Frontieres, & de lui faire les mêmes honneurs qu'à sa propre Personne. Il lui assigna pour demeurer par provision la Ville de Gand, avec tout pouvoir d'y commander. Henry II. son Beau-Fils lui accorda de bonne grace tout ce qu'elle souhaita, lui laissa, sa vie durant, la jouïssance du Duché de Touraine, & du Comté de Poitou, & la disposition entiere de ses pierreries, or, argent, meubles; & quand elle partit il l'accompagna jusqu'à la Frontiere.

Toute l'Europe admira comme une nouveauté dans cette année, la Ligue offensive & défensive qui se fit entre la France & les Suisses. Charles V. averti de cette négociation, fit tout ce qu'il put pour la traverser, & les Suisses par cette même raison qu'ils le voyoient si ardent à s'y opposer, en presserent davantage la conclusion. Le dessein d'Henry II. étoit de se faire un appui des Suisses, & d'en tirer des Troupes pour s'en servir dans l'entreprise qu'il projettoit,

*Ligue  
entre les  
Fran-  
çois, &  
les Suisses*

352 LA VIE DE CHARLES V.  
jettoit. Les Suisses de leur côté voyant que  
la Maison d'Aûtriche s'étoit renduë formi-  
dable, & craignant qu'elle ne vint quelque  
jour à réveiller les anciennes prétentions  
sur leur País, comme avoient déjà fait les  
autres Empereurs de cette Maison, trou-  
verent à propos de se fortifier d'un côté,  
au cas qu'ils fussent attaquez de l'autre,  
par le moyen de cette Ligue. Cependant  
l'Empereur vint à bout d'un grand point,  
qui fut d'empêcher les Cantons de Berne  
& de Zurich d'entrer dans cette Ligue,  
quelques sollicitations que leur en fissent  
les François.





L A V I E  
D E  
L' E M P E R E U R  
C H A R L E S V.

TROISIE' ME PARTIE. LIVRE IV.

*Contenant les Années 1548. 1549.*

A R G U M E N T.



*Henry II. Roi de France craint Charles-Quint, & pourquoi: Charles grand ennemi de l'oistiveté: Quel doit être le loisir des Princes: Deux Conciles en même-tems; tous deux nuls: L'Electeur Maurice de Saxe refuse de se trouver à la Diète, & pourquoi: Charles cherche un milieu pour*

pour contenter les deux Partis sur la Religion : Articles jugez nécessaires : On publie une espeece d'Interim. Sentiment des Catholiques là-dessus : Rejetté par qui : Villes qui le refusent : On tâche de le faire agréer : Mesures prises pour bien faire administrer la justice : L'Electeur de Saxe confirmé dans son Electorat : Subsidés accordez à Charles V. La Ville de Constance se sépare de l'Empire : Charles-Quint fait dessein de la réduire, congédie la Diète, & part d'Ausbourg : Viviez, bon Soldat, s'offre pour l'entreprise de Constance : On l'attaque inutilement : Faute que firent les Assiégeois avec des particularitez : L'Empereur va à Ulme : Persécute les Luthériens : Les Suisses se plaignent de ce qu'on avoit entrepris contre Constance : Remarque sur les prétentions des Suisses sur cette Ville, avec plusieurs particularitez : Les Bourgeois de Constance irrésolus, & diviséz : Tombent en une grande perplexité de pensées : Constance prise par trahison : Chambre Impériale de Spire avec une remarque : Charles va en Flandre :

Chose

Chose digne d'être remarquée : Grande  
 tranquillité en Allemagne: Charles-Quint:  
 de quoi loüé: Affaires de la Boheme: Ar-  
 ticles de paix entre le Roi Ferdinand &  
 les Bohemiens: Dessein de Charles: Il prend  
 la résolution d'envoyer son Neveu Maxi-  
 milien en Espagne : Ruygomez y est en-  
 voyé: Maximilien part pour y aller: Le  
 Duc d'Albe: Le Prince Philippe pere  
 d'Espagne, rappellé par l'Empereur son  
 Pere: Par qui accompagné: Arrivée &  
 réception de Maximilien: Comment re-  
 çû à Valladolid: Il épouse l'Infante Ma-  
 rie: Départ du Prince Philippe, avec di-  
 verses particularitez: Arrive à Barcelo-  
 ne: Combien il y est caressé & régalé: Or-  
 dre de la Flotte qui le devoit accompagner:  
 Son embarquement avec plusieurs particu-  
 laritez: Tempête qui survient à son em-  
 barquement, avec quelques remarques cu-  
 rieuses: Nouvel embarquement: Il arrive  
 à Gènes: On lui fait beaucoup d'honneurs:  
 Il part pour Milan, & y arrive: Comment  
 il est reçû & régalé: Il continue son voya-  
 ge: Il arrive aux Pais-Bas: Il fait son en-  
 trée solennelle à Namur: La Reine Gou-  
 vernante

vernante sa Tante le va recevoir : Il part pour Bruxelles : La Reine Eleonor lui va au-devant, & lui fait un Régal : Son entrée à Bruxelles : Description de la cérémonie : Avec quelle tendresse il fut reçu de l'Empereur : en d'autres lieux : Dragut-Rais Corsaire Turc, pris par Jean-netin Doria, avec plusieurs particularitez : On le tire de la chaîne ; plusieurs remarques curieuses là-dessus : Barberouffe le rachete, particularitez remarquables : Il retourne en Afrique : Acquiert plus de crédit & de forces : Maux qu'il fait à la Chrétienté : Mort de Paul III. Discours de Charles V. à son Fils Philippe, avec plusieurs curieuses observations.

Appre-  
hension  
d'Hen-  
ry II.  
1548.

**Q**UOI que la Ligue qu'avoit fait Henry II. avec les Suisses, lui parût fort avantageuse à ses affaires, il ne croyoit pourtant pas que ce fût un rampart capable de le défendre contre ce puissant Ennemi, qu'il croyoit à tout moment voir venir armé contre lui. Deux choses lui faisoient craindre, non sans fondement, que Charles V. qui s'étoit déclaré Ennemi irréconciliable de la France, n'allât bien-tôt troubler le repos de son Royaume. La première

te étoit l'affaire de Sebastian Vogelftberg. Ce brave Capitaine avoit accompagné l'année précédente le Roi à Rheims pour la cérémonie de son Couronnement, avec dix compagnies. Mais s'en étant retourné en Allemagne après cette cérémonie, l'Empereur le fit arrêter, lui fit faire son procès, & après quelques legeres formalitez il fut condamné à la mort, sous pretexte d'avoir contrevenu à une Loi de Sa Majesté Impériale, qui avoit défendu à tous Sujets & Vassaux de l'Empire, d'entrer au service d'aucun Prince étranger, & ordonné à tous ceux qui s'y trouvoient de le quitter. Henry II. crût qu'on l'avoit fait mourir par la haine que l'on avoit pour lui, à cause du service qu'il lui avoit rendu en cette occasion, où il ne s'agissoit pourtant pas de guerre.

L'autre chose qui faisoit croire à Henri II. que Charles V. avoit de mauvaises intentions contre lui, étoit que, selon les apparences, ce Prince, qui venoit de remporter une si grande Victoire sur les Luthériens, après les avoir domptez & défaits, tourneroit ses armes contre la France, qu'il avoit deux fois attaquée en vain, mais contre laquelle il pouvoit esperer alors de combattre avec avantage, & de venir à bout de ses desseins. Sous ces pretextes vrais ou faux, il arma vigoureusement, fortifia toutes les places,

*Assise  
raison*

places, & redoubla ses Garnisons, particulièrement en Piémont, montrant ouvertement qu'il n'avoit aucun dessein de rendre ce Pais à son Prince Legitime, mais de remuer Ciel & Terre pour recouvrer le Duché de Milan, sur lequel il conservoit toujours des prétentions. On crût pourtant qu'Henri avoit plus d'envie de déclarer la guerre à Charles-Quint, que Charles V. à Henry II. Pour moy, je croi qu'ils en avoient autant d'envie l'un que l'autre.

Char-  
les V.  
ennemi  
de l'oi-  
siveté.  
1548.

Il fâchoit beaucoup à Charles après tant d'heureux progrès, & de glorieuses Victoires, de demeurer à Ausbourg à rien faire, pour une Diète qui avoit fait depuis si long-temps tant de séances inutiles sur les affaires de Religion, sans avoir pris aucune bonne résolution. Il est vrai que l'oïseté est autant à charge à ceux qui ont accoustumé de travailler, que le travail à ceux qui le font par force, & qui sont accoustumés à ne rien faire, tels que sont les Forçats & autres faineants. De-là vient qu'Aristote dit, *Que la vie de l'homme ne consiste pas à demeurer en repos en un lieu, mais à agir & travailler en plusieurs.* L'oïseté rend l'esprit irrésolu, & indéterminé à ce qu'on doit faire, & fait mener une vie, qui n'est pas une véritable vie. Il faut pourtant distinguer entre oïseté, & oïseté, travail, & travail. Par exemple, un Prince se

se divertit avec ses Maîtresses, se fatigue beaucoup à la chasse, passe la plûpart du temps en Comedies, Bals, Festins, c'est une occupation pour lui; mais une véritable oisiveté à l'égard de ses Sujets; parce que la véritable occupation d'un Prince, consiste à travailler pour le bien public, & à ce qui peut être utile à son Peuple. Quand il ne s'occupe pas de telles choses, ce n'est point un Prince, mais un corps sans ame. Jusques à Charles V. on n'avoit point vû d'Empereur plus vigilant que lui, ni qui aimât tant à travailler, & à s'occuper continuellement. On l'a touûjours vû sur Terre comme un Mercure ayant des aîles aux pieds, pour voler de toutes parts, & comme une Syrene aîlée sur Mer; ainsi il ne pouvoit que sentir beaucoup de déplaisir, de se voir renfermé dans une Ville pendant tant de temps, comme un corps sans ame pour ne sçavoir à quoi s'occuper.

Cela venoit principalement de l'affaire du Concile, parce qu'au sentiment de tout le monde, & sur tout de Sa Majesté Impériale, il n'y avoit point d'autre moyen de délivrer l'Eglise des malheurs qui l'affligeoient, & de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, que d'assembler un Concile. Le Pape faisoit semblant de le souhaiter. L'Empereur le souhaitoit véritablement. Cependant il y en avoit deux au lieu d'un,

*Discors de l'irrésolution*

car

car le Pape avec ses Prélats en tenoit un à Bologne, & il ne vouloit absolument point qu'il se tint ailleurs, quoi qu'il l'eût convoqué à Trente par une Bulle, où l'Empereur avoit fait aller un grand nombre de Cardinaux, & de Prélats de ses Royaumes & de ses Etats. L'autre étoit assemblé à Trente. Le Pape protestoit contre ceux qui étoient assemblez à Trente, & les menaçoit. L'Empereur continuoit toujours à faire ses protestations, contre tout ce qui seroit proposé & résolu au prétendu Concile de Bologne, & le bon Henri II. Roy de France, non-seulement se moquoit de l'un & de l'autre, dont aucun ne pouvoit passer pour légitime, mais il fomentoit sourdement la division, croyant qu'elle seroit favorable à ses desseins.

*L'Ele-  
cteur  
Mauri-  
ce.  
1548.*

Cependant Maurice qui avoit été depuis peu fait Electeur de Saxe, quelques sollicitations que l'Empereur lui fit faire tous les jours de se trouver en Personne à la Diète d'Ausbourg, continuoit dans son refus, & déclaroit qu'il n'y iroit point, que l'on n'eût mis auparavant le Landgrave son Beau-pere en liberté. Charles n'ignoroit pas que Maurice étoit le Chef des Luthériens, & qu'il avoit tant d'autorité sur eux, que s'il n'y venoit en personne, il seroit impossible de remédier aux affaires de la Religion & du Concile. Maurice qui le sca-  
voit

voit aussi , ne voulut jamais promettre d'aller à Ausbourg , que l'on n'eût auparavant mis en liberté le Landgrave. Charles V. demeuroid obstiné aussi de son côté , à ne vouloir pas ouïr parler de le mettre en liberté , persuadé que si on le faisoit , il jetteroit l'Allemagne , par ses artifices , dans de plus grands troubles que les precedens.

Charles V. ne pouvant donc pas executer son dessein, ni témoigner le grand zele qu'il avoit pour le bien public , ( car véritablement il y avoit en lui plus de zele que de passion ) ni souffrir que la Diète demeurât ainsi à rien faire, à cause de l'obstination de Maurice, & des differens qu'il avoit avec le Pape, au sujet du lieu où se devoit assembler le Concile (differens qui scandalisoient toute la Chrétienté ) résolut de chercher quelque temperamment , qui pût au moins en quelque maniere contenter les Catholiques & les Protestans. Il tint sur ce sujet pendant plusieurs jours des conferences continuelles avec ses plus habiles, & affidez Conseillers, assistez de quelques Theologiens des plus prudens , des plus moderez & des plus doctes , ( chose assez rare , que de trouver beaucoup de moderation avec beaucoup de science. ) Enfin après avoir mûrement pensé à plusieurs moyens proposez , on y prit la résolution de faire un nouveau choix de neuf Teologiens des plus

Char-  
les V.  
cherche  
un tem-  
peram-  
ment.

sages , & des plus prudens qu'il seroit possible de trouver , pour faire un Reglement sur les Disputes de Religion , auquel les deux partis se devoient conformer , jusques à ce que fût terminé le differend au sujet de la Ville où se devoit tenir le Concile Général , qui decideroit ensuite des Articles de Foi contestez. L'Empereur prit tout le soin possible de faire un choix de gens dépouruëz de toute passion , & qui n'eussent d'autre dessein , que de procurer quelque repos à la Chrétienté , tant affligée , & quelque treve à l'Eglise. Ils demurerent tous d'accord , d'onze Articles qu'on observeroit jusques à ce que par le Concile il en fût autrement décidé , qui furent les suivans.

Arti-  
cles.

*Du premier état de l'homme devant & après le peché. De la Justification. Des bonnes Oeuvres. De la confiance sur la remission des pechez. De l'Autorité de l'Eglise & de ses Ministres. Des sept Sacremens , c'est-à-dire du Baptême , de la Confirmation , de la Penitence , de l'Extrême-Onction , des Ordres , du Mariage même des Prêtres. De la Celebration de la Messe. Des Prieres pour les Morts. De la Communion sous les deux especes , & des Cérémonies.*

On pre-  
senta l'in-  
terim.

1548.

On presenta ces Articles à l'Empereur , mais comme il vouloit garder les apparences avec le Pape , afin de ne pas donner lieu  
aux

aux Lutheriens de dire qu'on lui manquoit de respect, quoi qu'on le reconnût toujours pour le Pere commun, il lui envoya un Gentilhomme en poste avec une copie des Articles, & une Lettre de sa propre main, par laquelle il prioit Sa Sainteté de vouloir les considerer & les approuver. Le Pape les lui renvoya par le même Gentilhomme, avec deux avertissemens, l'un sur l'Article du Mariage des Prêtres, & l'autre de la Communion des Laiques sous les deux especes, protestant qu'il ne pouvoit approuver ni l'un, ni l'autre. L'Empereur ne laissa pourtant pas de les presenter à la Diète, & de les y faire agréer; sous cette condition qu'on les observeroit, jusqu'à ce seulement que le Concile en eût autrement ordonné. C'est ce qu'on appella ensuite *l'Interim*, qui a tant fait de bruit dans l'Europe. Tous les Electeurs l'approuverent, & celui de Mayence Chef & President des autres, en remercia l'Empereur au nom de tous. En même temps on le fit imprimer, avec une espee de Declaration, & on le publia en Latin & en Allemand.

Les Catholiques en general, au moins les plus scrupuleux, en murmurèrent contre l'Empereur, l'accusant d'apporter du changement à la Religion Catholique, & de vouloir changer de sa seule autorité les Decrets de tant de Synodes, Conciles, & Pa-

*Réponse avec Charbon-liquosa*

pes. Il fit dire pour réponse à ces plaintes, que tout ce qu'il avoit fait par la publication des Articles de *l'Interim* ne regardoit aucunement les Catholiques, qui demeu- roient en pleine liberté de suivre leurs an- ciens usages & coûtumes, mais seulement les Lutheriens, qu'il vouloit par ce moyen faire rentrer dans le bon chemin, d'où ils s'étoient égarés. Qu'il ne pretendoit pas forcer les Ecclesiastiques à se marier, & qu'ainsi ils pouvoient continuer de vivre dans le celibat s'ils vouloient; & quant à la Communion sous les deux especes, que cela ne regardoit aussi que les Protestans, les Catholiques n'étant pas obligez d'en user de la sorte. L'Empereur étoit bien fondé, puis qu'il avoit déclaré dans le Decret de *l'Interim* qu'on avoit publié, qu'il ordonnoit aux Catholiques de demeurer fermes & constans dans l'union de l'Eglise, comme ils avoient fait avant ce Decret.

*L'Interim par qui ro jeté.*

Quoi que *l'Interim* eût été approuvé, comme nous l'avons dit, par les Suffrages des sept Electeurs, cependant après qu'il eût été rendu public, plusieurs Peuples témoignerent n'en être pas du tout contens; c'est-à-dire, non seulement les Villes qui demeuroient obstinées dans leur rebellion, & particulièrement Constance, mais encore plusieurs autres de la Haute Saxe, celles-là mêmes qui s'étoient remises sous l'o- béissance

béïſſance de l'Empereur ſans condition ,  
 comme entre autres Straſbourg , Ulme ,  
 Norlingue, & Nuremberg en Suabe, Breme,  
 Lunebourg, Brunſwic, Hambourg, & Hil-  
 ſen en Saxe. Ce qui fâcha le plus l'Empe-  
 reur, ce fut de voir que ces Villes ne refuſe-  
 rent pas ſeulement le Decret approuvé par  
 tous les Electeurs, mais qu'elles ſe ſervirent  
 du prétexte de ce mécontentement , pour  
 refuſer de payer ce qu'elles avoient promis  
 à Sa Maieſté Impériale de contribuer, pour  
 entretenir les Armées , autant qu'il ſeroit  
 neceſſaire, juſques à ce qu'on eût retabli  
 la tranquillité dans l'Empire & dans l'Eu-  
 rope. A cela ne ſervit de rien l'exemple du  
 Duc de Pomeranie , lequel quoi que mal  
 ſatisfait de l'*Interim* , & qu'il ne voulût pas  
 l'approuver , ne laiſſa pas ( afin qu'on ne le  
 pût accuſer de ſe ſervir de ce pretexte pour  
 ne pas payer la portion des Taxes qui  
 avoient été impoſées, qui ſe montoient à  
 cent cinquante mille florins ( d'envoyer la  
 ſomme entiere , avant que de témoigner  
 aucun mécontentement.

Charles V. informé du double refus de  
 ces Villes, quoi qu'il en fût fort fâché,  
 n'en témoigna pourtant aucun reſſentiment  
 que par ces paroles : *Tant plus grande ſera  
 leur honte , par la recidive dans la Rebellion,  
 il pourroit bien arriver auſſi , que les coups  
 de foïet ſe convertiront en coups de bâton.*

*On tâ-  
 che de  
 les ſai-  
 re ven-  
 irer  
 dans  
 l'obéiſ-  
 ſance.*

Il ne laissa pourtant pas de ménager adroitement les Magistrats de ces Villes, en leur faisant représenter, que leur désobéissance à l'Empereur, & aux Electeurs de l'Empire, ne faisoit pas seulement du préjudice au bien public, au bon ordre, & à la tranquillité des affaires de Religion, mais encore à leurs interêts particuliers; puis qu'ils s'acqueroient la réputation d'être incorrigibles, & obligeroient l'Empereur & les Electeurs à maintenir leur autorité, & à procéder à la rigueur contre leur rebellion. Qu'ils devoient au reste avoir devant les yeux, & dans le cœur, l'exemple de Jean Frederic, & celui du Landgrave de Hesse. Quelques-unes de ces Villes profiterent de ces bons avis, particulièrement celles qui les reçurent par des personnes desintéressées, qui leur avoient fait connoître, qu'ils ne devoient pas continuer dans leur refus, qu'il ne leur en viendroit ni bien, ni honneur, mais au contraire, qu'ils en souffriroient du dommage, & de la honte. Mais plusieurs autres persisterent dans leur obstination, prêtant l'oreille à des gens, dont on ne voit que trop dans le Monde, qui ne travaillent qu'à fomentier les divisions, & à jeter du bois au feu, pour augmenter l'embrasement, sans considérer ce qui en peut arriver.

L'*Interim* ayant donc été approuvé par  
la

la Diète, & l'Empereur ayant par ce moyen fait une Treve aux affaires de Religion, il passa à la proposition de l'autre chose qu'il avoit mise au commencement sur le tapis, sçavoir le rétablissement de la Justice & de l'autorité des Loix, que les guerres & les divisions au sujet de la Religion avoient mises en grand désordre. Pour cet effet il travailla à insinuer à l'Assemblée que si, pour éviter la confusion & le désordre que cause d'ordinaire la diversité d'opinions de tant de têtes, on vouloit lui en donner le soin, qu'il s'employeroit de tout son pouvoir à les remettre sur un bon pied. Sçachant aussi que la Chambre Impériale étoit accablée par le trop grand nombre d'affaires, il jugea à propos d'ajouter encore dix nouveaux Assesseurs aux anciens, afin que les affaires fussent plutôt expédiées. La Diète approuva le dessein de l'Empereur, & on lui témoigna hautement, qu'on s'en remettoit à lui pour faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit nécessaire, chacun promettant d'être prêt à contribuer à tout ce en quoi Sa Majesté Impériale les voudroit employer.

On en vint finalement au 3. Article qui regardoit les interêts particuliers, & que l'Empereur avoit dit qu'il falloit renvoyer à la fin de la Diète. Je dirai sur cet Article, que le nouvel Electeur Maurice, voyant

que ses Envoyez n'avoient pû rien obtenir pour la liberté du Landgrave, étoit allé en personne à Aufbourg malgré les protestations qu'il avoit faites de ne le pas faire, que son beau-pere n'eût été auparavant mis en liberté, croyant la pouvoir obtenir lui-même par ses pressantes sollicitations. A peine y fut-il arrivé, qu'il se mit à solliciter les Principaux de la Diète, de joindre leurs soins aux siens pour tâcher d'obtenir la liberté du Landgrave; mais l'Empereur les arrêta tous, en déclarant, qu'il vouloit seul avoir connoissance des affaires des particuliers. Cependant il trouva à propos, de consoler l'Electeur Maurice du chagrin qu'il avoit de ce qu'il ne pouvoit rien obtenir pour son beau-pere, par un moyen qui réussit fort bien. C'est qu'il voulut faire en pleine Diète la cérémonie solennelle de l'Investiture de l'Electorat & des Etats de Jean Frederic, qu'il lui avoit déjà donnez en particulier dans le Camp de Wittemberg, avec déclaration expresse que cette Investiture seroit censée faite non-seulement pour la personne de Maurice, mais de tous ses légitimes héritiers & successeurs: & qu'en cas qu'il viendroit à en manquer, elle passeroit dans la Personne & héritiers légitimes à perpétuité du Duc Auguste de Saxe. Cérémonie qui fut fort agréable à Maurice, & encore bien davantage au  
 Duc

Duc Auguste son Frere , ainsi ils ne parlerent plus alors de la liberté du Landgrave.

Charles-Quint voyant que tout lui réussissoit comme il le souhaitoit , ne songea plus qu'à profiter du tems , & à gagner les esprits des Etats pour les obliger de lui accorder un secours considerable d'argent , pour s'en servir dans les plus importants besoins de l'Empire. Il trouva de si bonnes dispositions dans la Diète , qu'on ne lui accorda pas seulement les subsides qu'il demandoit , & qui n'étoient pas peu considerables , mais qu'on y délibéra de donner cent mille écus par an au Roi Ferdinand , jusqu'à ce qu'il feroit la Paix , ou la Treve avec le Turc. La Diète donna alors son consentement aussi , à ce que tous les Pais que l'Empereur possédoit dans la haute & basse Allemagne, fussent compris dans l'Empire, & eussent voix dans la Diète , à la charge , comme ils l'offroient eux-mêmes , qu'ils payeroient leur portion des subsides & dépenses ordinaires , sans pourtant qu'il fût fait aucun changement à leurs Loix & Priviléges. Après quoi il congédia la Diète , priant les Etats & les Princes, de vouloir envoyer leurs Députez au Concile, dès que les obstacles que le Pape y apportoit cesseroient.

Ces affaires étant terminez , Charles V. résolut avant que d'aller à Spire pour y rétablir la Chambre Impériale , qui étoit en

*Subsides  
accor-  
dez  
1548.*

*Constanc  
ce se sé-  
pare de  
l'Empi-  
re.*

grand desordre , de se transporter à Ulme, non-seulement pour y donner les ordres nécessaires au Gouvernement, en déposant les Luthériens , & établissant des Catholiques comme il avoit fait à Ausbourg, mais pour être plus proche de Constance, qui persistoit dans son obstination à ne vouloir point dépendre de l'Empire, ni de l'Empereur, à mépriser les Loix de l'Empire, & le Ban dont on la menaçoit, & vouloir demeurer séparée sans aucune apparence de retour. Ce qui fâchoit le plus l'Empereur encore, c'est qu'elle avoit envoyé des Députés en Suisse, pour négotier un Traité d'union avec eux, lequel une fois fait, il perdoit toute esperance de la remettre jamais dans l'obéissance de la Maison d'Aûtriche, dont elle avoit dépendu depuis long-tems. D'ailleurs il considéroit, qu'outre le grand préjudice que cela feroit à sa Maison, ce seroit encore un grand affront pour lui-même, qu'une seule Ville à sa barbe, dans la plus grande prospérité, & le progrès de ses Victoires, osât se séparer de l'Empire, & de sa dépendance, avec tant de fierté : ainsi il fit résolution de la réduire à quelque prix que ce fût. Il étoit porté à cette entreprise encore, & croyoit en venir facilement à bout, parce qu'il avoit dans la Ville beaucoup de Partisans entre les principaux Bourgeois, qui lui promettoient secrettement,

ment, de lui aider à exécuter son entreprise.

Sur cette esperance, Charles V. partit d'Ausbourg au commencement d'Aoust. Il laissa pour garder cette Ville deux Régimens de Madruccio, prit avec lui les autres Troupes, & s'achemina vers Ulme. Mais à peine avoit-il fait dix milles de chemin, qu'ayant mieux pensé a cette affaire, & voyant qu'il n'avoit pas besoin de tant de gens, il renvoya les Troupes Allemandes, & garda seulement l'Infanterie Espagnole, & la Cavalerie Italienne, qu'il fit loger aux environs d'Ulme. Il y avoit dans les Troupes Espagnoles un Colonel nommé *Alphonse Vivies*, né d'une mere Napolitaine, & d'un pere Espagnol, il faisoit le métier de la guerre depuis 25. ans, & s'étoit acquis une si grande réputation, que chacun étoit étonné, qu'il n'eût pas été avancé en quelque poste plus considérable, ayant fait tant de belles Actions; & il étoit si estimé de chacun, & particulièrement de l'Empereur, qu'on croyoit que quelque entreprise qu'il fit, elle ne pouvoit manquer de réussir entre ses mains.

Ce brave homme ayant remarqué que Charles en vouloit à Constance, & qu'il avoit dessein d'exposer sa personne à cette entreprise, résolut de l'en détourner. Pour cet effet il lui demanda une audience, & le pria de ne vouloir pas se servir de son glo-

rieux nom , ni de son bras invincible , pour une entreprise , dont un simple Soldat pouvoit venir à bout , mais de lui en donner la commission à lui-même. L'Empereur avoit si bonne opinion de lui , qu'il ne fit aucune difficulté de lui accorder sa demande. Ce qui faisoit croire à Vivies , qu'il seroit aisé de se rendre Maître de cette Ville , étoit qu'il sçavoit qu'il y avoit grand nombre de gens qui soutenoient le parti de l'Empereur , & qu'il crut qu'on ne verroit pas plutôt approcher ses Troupes , qu'on couroit lui en ouvrir les Portes. Vivies plein de cette esperance , après avoir pris ses mesures , & communiqué son dessein à l'Empereur , se mit en chemin une nuit avec 2000. hommes de pied Espagnols , & 3000. hommes de cheval Italiens , qui avoient ordre d'obéir exactement à ce Commandant. Les Magistrats de la Ville avertis de la marche de ces Troupes , ou , comme d'autres disent , du dessein même , ayant assemblé les plus zéléz & ardens Défenseurs de la liberté , se jetterent sur les Partisans de l'Empereur , les traiterent de Traîtres , & d'Ennemis de la Patrie , & les livrerent cruellement à la fureur du Peuple , qui en semblables occasions n'a ni sens , ni modération ; desorte qu'il y en eut de tuez , d'autres furent maltraitez , & presque tous mis en prison , jusqu'à ce qu'on eût le tems d'en faire

les informations nécessaires. Mais cependant tous, sans excepter les femmes, prirent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Vivies qui ne sçavoit pas ce qui se passoit dans la Ville, dont les Portes étoient fermées, croyant trouver la Place dépourvûe; & que les Partisans de l'Empereur faciliteroient son entreprise, partit au point du jour, & s'étant approché d'une des Portes de la Ville, se mit à faire beaucoup de bruit à dessein d'éveiller ceux qui étoient dedans. Les Bourgeois avertis, que les Ennemis vouloient forcer la Ville, coururent vigoureusement aux murailles & aux Portes, pour repousser l'Ennemi. Ulloa dit, que les Partisans de Charles V. intimidés par le Magistrat, & se repentant d'avoir pris le parti de l'Empereur contre leur Patrie, se joignirent aux autres Bourgeois, & firent merveilles pour sa défense. Le combat dura pendant plus de trois heures, jusqu'à ce que les Espagnols fatiguez, & voyant qu'ils avoient perdu beaucoup de gens, & même Vivies leur Commandant, prirent la résolution de se retirer. On dit, qu'il fut tué d'un coup d'Arquebuse, qui lui perça le corps de part en autre; d'autres assûrent, qu'il fut tué par mégarde par un de ses propres Soldats. Il y a même des Historiens, qui parlent diversement de Vivies, qui

qui le font passer pour un homme de peu de courage, & qui n'avoit d'autre mérite que le seul bonheur de plaire à Charles V. Il n'y a pourtant pas d'apparence, que l'Empereur eût si mal placé son estime.

Quoi qu'il en soit, Vivies fut tué par un malheureux coup, & à son côté son fils aîné. Il y eut aussi plusieurs autres morts & blessés en cette occasion, aussi bien que du côté des Bourgeois de Constance, qui eurent leur part des coups. On tient pour assuré que si Vivies eût eu plus de troupes avec lui, comme c'étoit l'intention de l'Empereur, il seroit infailliblement venu à bout de son entreprise, parce qu'on auroit pu attaquer la place par plusieurs côtez à la fois, à quoi n'auroient pas pu résister les Habitans de la Ville. On accuse toujours Vivies de deux choses ; premierement, de s'être trop confié sur les Partisans de l'Empereur qui étoient dans la place, & de n'avoir pas pris avec lui des forces suffisantes pour attaquer la Ville sans avoir besoin de leurs Secours Impériaux, en cas qu'ils vinssent à lui manquer, étant de sa prudence de compter que cela pourroit bien arriver. L'autre faute est, qu'il fut aveuglé par la vanité, de pouvoir exécuter cette entreprise avec si peu de gens, mais encore plus par l'avidité de pouvoir saccager une si riche Ville avec peu de Soldats, afin d'avoir une plus grande  
part

part à ce riche butin, & de prendre pour lui-même ce qu'il y auroit de plus précieux. Toujourns est-il certain, que cette entreprise fut selon toute apparence, & mal conçûe, & mal conduite.

Charles V. fut extrêmement fâché du mauvais succès de cette entreprise, tant à cause de la perte d'un aussi grand Capitaine qu'étoit Vivies, qu'il estimoit beaucoup, que pour le peu d'honneur qu'elle lui faisoit à lui-même. Pour sauver les apparences, & faire voir qu'il n'étoit pas allé à Ulme, pour faciliter l'entreprise de Constance, mais seulement pour y régler les affaires de Religion, & pour gagner l'affection du peuple, dont plus de six parts étoient Catholiques, il ôta toutes les Charges aux Luthériens, & les redonna aux Catholiques : & non content de cela, il fit prendre tous les Ministres Luthériens, les fit conduire ignominieusement par toutes les ruës de la Ville, où l'on excitoit les enfans à leur dire des injures, & à leur jeter de la bouë. Son Confesseur lui faisoit faire cela, pour ôter, disoit-il, à la Cour de Rome & autres Catholiques, tout pretexte de soupçonner, qu'il eût dessein en publiant *l'Interim*, de favoriser les Luthériens, puis qu'en faisant cela, il feroit voir qu'il avoit de l'aversion & de l'horreur pour eux.

*Charles V. persécute les Luthériens d'Ulme.*

Il y avoit un article dans la Ligue, que  
l'Em-

*Les  
Suisses  
se plain-  
gnent.*

l'Empereur avoit faite avec les Suisses, & qui fut ensuite plus amplement confirmée que Charles V. & toute la Maison d'Autriche, qui portoit expressément, que l'Empereur, ni autre Prince de la Maison d'Autriche ne pourroit, sous quelque pretexte, ou raison que ce fût, faire approcher les troupes de Suisse plus près que de vingt mille d'Italie. En vertu de cet Article les Suisses ayant scû l'attaque que l'Empereur, avoit donnée à Constance, Ville qui touche leurs frontieres, s'en plainquirent fortement, prétendant, comme il étoit vrai, que l'Empereur avoit rompu par cette entreprise la Ligue qu'ils avoient faite avec la Maison d'Autriche. Ainsi se trouvant assemblez le jour qu'ils reçurent cette nouvelle, ils ordonnerent à leurs Députez qui étoient encore à Ausbourg, de s'en revenir chez eux, & en même tems ils députerent deux de leurs meilleures têtes à Constance, pour tâcher de conclure l'union, ou plutôt l'incorporation de cette Ville, que l'on négocioit déjà depuis quelque-tems avec les Cantons, comme nous l'avons dit. Ils firent dire aussi fort hardiment à l'Empereur, qu'ayant rompu la Ligue qu'il avoit faite avec eux, par l'entreprise de Constance, les Cantons ne prétendoient plus qu'elle subsistât.

L'Arrivée des Envoyez des Cantons, mit  
en

en grande perplexité les Bourgeois de Con-  
 stance, & les surprit beaucoup, car après  
 ce qui s'étoit passé, à l'égard de la liberté  
 où leur Ville s'étoit mise, & de l'avantage  
 qu'ils avoient eu sur l'entreprise de l'Em-  
 pereur, en un tems où il sembloit qu'ils ne  
 pouvoient manquer de périr, ils s'étoient  
 persuadez de ne trouver dans la Ville que  
 réjouissance & feux de joye. Mais voyant  
 qu'ils n'y trouvoient que des gens qui ne  
 vouloient prendre aucune bonne résolu-  
 tion, ils s'en retournerent au bout de deux  
 jours. Les Bourgeois de Constance confi-  
 déroient qu'ils étoient voisins d'un Empe-  
 reur tel que Charles V. puissant & victo-  
 rieux, & qui avoit des armées innombra-  
 bles. L'avantage qu'ils avoient remporté  
 sur ses gens ne les empêchoit pas de confi-  
 dérer, avec quelle diligence & quelle har-  
 diesse on avoit envoyé si peu de gens, pour  
 donner un si terrible assaut à leur Ville,  
 & que si une poignée de Soldats avoit en-  
 trepris une chose si difficile, que l'on avoit  
 tout à craindre, du grand nombre de trou-  
 pes qu'il étoit en état d'y envoyer. Ils ne  
 pouvoient enfin croire, sinon que l'Empe-  
 reur n'en voudroit pas avoir le démenti, &  
 qu'il voudroit réparer l'affront qu'il avoit  
 reçu, & il y avoit assurément beaucoup  
 d'apparence en tout cela.

Enfin ils tomberent dans un tel étonne-  
 ment,

*Les  
Bour-  
geois de  
Constance  
certains &  
divisez*

Combien  
étonnez

ment, que loin de faire des réjouissances pour la Victoire qu'ils avoient remportée, ils ne se mirent pas même en disposition de recourir à Dieu, pour lui en rendre graces par des prieres dévotes. Ce qui causa une grande division entre la Noblesse & le Peuple, qui ne pouvoit souffrir de voir les Nobles si consternez, & ceux-ci craignant quelque sédition se tenoient clos & couverts. Mais le plus grand mal vint de la division de ceux qui avoient le Gouvernement en main. Les uns étant d'avis de suivre l'exemple de tant d'autres Villes d'Allemagne, qui avoient recouru à la grace de l'Empereur, après leur révolte, disant qu'il valoit bien mieux dans une si dangereuse tempête chercher de bonne heure quelque Port, où l'on pût éviter le naufrage, en se remettant sous l'obéissance de l'Empereur, que de s'exposer à périr manifestement. Les autres méprisoient ces avis, qui étoient pourtant sages, & les traitoient de lâches & poltrons, disant, qu'il valoit mieux mourir glorieusement en défendant la liberté de la Patrie, que de se mettre volontairement un pesant joug sur les épaules, étant certain que l'Empereur ne leur pardonneroit jamais, que sous de rudes conditions, & en leur imposant des Loix fâcheuses. C'étoit l'ambition d'exercer une Magistrature souveraine & indé-

pendante,

pendante, qui les faisoit parler de la sorte. Les Marchands, qui étoient en grand nombre, étoient de l'avis de ceux qui vouloient qu'on recourût à l'Empereur, d'autant plus, qu'ils auroient été obligez pour conserver leur liberté, de faire de plus grandes dépenses, qu'aucune autre Ville Impériale.

Charles, qui avoit résolu de réduire *Constan-* Constance à quelque prix que ce fût, & qui *ce prise* cherchoit les moyens les plus propres d'en *par tra-* venir à bout, ayant appris la division des *hison.* Bourgeois de la Ville, crut qu'il ne falloit pas perdre l'occasion d'en profiter: & comme il voyoit bien qu'il ne pouvoit alors y employer ses forces, & l'attaquer ouvertement, il voulut s'en rendre maître par artifice. On chargea de cet employ Antoine Perronet Evêque d'Arras, fils de Granvelle premier Ministre de l'Empereur. Celui-ci se servit d'un Capitaine de Cavalerie qui étoit au service du Roi Ferdinand, & qui avoit une Sœur mariée à Constance avec le nommé Vandermit, qui ménagea fort secrettement un Traité avec quelques-uns des principaux Bourgeois de la Ville, qui portoit qu'en un tel jour on feroit tenir un bon nombre de gens armez aux environs de la Ville, qui devoient y entrer par la porte du grand Lac, ce qui fut heureusement exécuté. Les Conjurez s'é-  
tant

tant trouvés au tems marqué à cette Porte, dont ils se rendirent maîtres, l'ouvrirent aux gens de l'Empereur, qui réduisit ainsi sans y avoir perdu un seul homme cette Ville, qu'il muguettoit depuis long-tems. Ainsi arrive-t-il souvent, que l'on vient plus facilement à bout de ses desseins, en gagnant du tems, & temporisant, qu'en agissant avec précipitation. Charles fut ensuite à Constance, y changea la Magistrature, y laissa une bonne Garnison, & après avoir donné les ordres nécessaires, s'en retourna deux jours après à Ulme.

*Charles  
V. en-  
voye des  
Ambas-  
sadeurs  
en An-  
glettre.*

La réduction de tant de Villes avoit rendu l'Empereur si puissant, & si redouté, que ceux qui avoient dessein de l'attaquer, en perdirent l'envie, s'estimant heureux de se tenir sur la défensive, quoi qu'ils ne laissent pas de chercher les occasions de l'attaquer. Mais Charles-Quint se voyant Maître de Constance, travailloit de mieux en mieux à l'établissement de ses affaires, sans guère penser à ses ennemis. Quoiqu'il n'ignorât pas, que les Anglois haïssent naturellement les François, & que leur amitié lui fût toujours suspecte, il ne laissa pas de trouver à propos d'envoyer une Ambassade solennelle en Angleterre, pour établir une bonne union entre les Royaumes d'Espagne, les Pais-Bas, & l'An-

l'Angleterre, croyant que quand cette Ambassade ne réussiroit pas autrement, elle seroit du moins capable de donner de la jalousie à la France; en quoi il ne se trompa pas, car les François en furent beaucoup allarmez. Il choisit pour Ambassadeur Maximilien fils du Comte de Buren, homme de grand esprit, généreux, riche, magnifique, & tel qu'il le falloit effectivement, pour se faire estimer & honorer des Anglois, qui aiment à voir dans leur país des Etrangers qui ayent de pompeux équipages.

Le vingt-un Septembre Charles V. partit d'Ulme pour Spire, en dessein de réparer les desordres arrivez à la Chambre Impériale, comme il l'avoit promis à la Diète, afin que lui donnant plus d'autorité qu'elle n'avoit jamais eû, il lui fût plus aisé d'obliger chacun à payer ce qu'il devoit pour les affaires de l'Empire, plusieurs refusant, sous prétexte des dommages soufferts par les guerres précédentes, de payer ce à quoi ils avoient été taxez. Il voulut aussi s'assûrer des país qui avoient le plus de besoin d'être retenus par le frein d'une bonne Garaison. Pour cet effet, il fit passer en Italie la Cavalerie Italienne, & les deux Régimens Espagnols en Aûtriche vers les Frontières de Hongrie, & dans l'Etat de Witemberg, & garda le reste de ses Troupes  
auprès

*Chambre  
de  
Spire.*

auprès de lui, & pour la garde de Jean Frederic, & du Landgrave. Il demeura quinze jours à Spire, pour y donner les ordres nécessaires au rétablissement de la Chambre Impériale, & la mit en tel état par son autorité & son grand jugement, que l'on ne l'avoit jamais vûe jusques là, ni en meilleur ordre, ni plus autorisée.

*Charles V. va en Flandre.*

L'Allemagne jouissant alors d'une entière tranquillité, Charles fit résolution d'aller en Flandre, afin d'être mieux à portée pour attaquer la France, s'il étoit nécessaire, & de pourvoir à ce qui pouvoit arriver. Il se fit suivre par Jean Frederic, & par le Landgrave Philippe. On le reçût à Bruxelles avec de grands témoignages de joye, aussi les Flamands l'aimoient-ils beaucoup. Quelques jours après, il envoya le Landgrave en prison dans la Citadelle d'Audenarde, escorté par deux cens Espagnols, commandez par Don Jean de Guevara. Un mois après on le transféra dans la Citadelle de Malines, avec la même escorte, où il demeura jusqu'à ce qu'il fût mis en liberté, comme nous le dirons en son lieu. Quant à Jean Frederic, l'Empereur voulut, qu'il le suivît par-tout où il alloit, sous bonne garde.

*Chose digne de remarque.*

Combien de fois les hommes ne se trompent-ils point dans leurs jugemens ! On croyoit par-tout, & sur-tout en Turquie, qui

qui en avoit été instruite par les Chrétiens, que l'Allemagne, à cause des divisions au sujet de la Religion, se trouvoit en si grand desordre, & en un si misérable état, que Charles V. n'y pourroit jamais jouïr d'aucun repos. Ceux qui connoissoient l'autorité, la puissance, les Armées, les Alliances, le jugement & le courage de Jean Frederic, n'en doutoient pas, sur-tout lors qu'ils le virent à la tête de cent mille combattans, & jusqu'à vingt Villes d'Allemagne, révoltées contre l'Empereur. Où trouver donc de l'argent, & des Troupes pour faire la guerre? Le moyen de pouvoir jamais accorder un Instrument, composé de tant de cordes si différentes, tel qu'est l'Allemagne? où sera le Maître de Musique capable de le faire?

Cependant dans ce même-tems où l'Allemagne étoit le plus en desordre: Lors que la Puissance ou plutôt la fierté de ceux qui en étoient les Chefs, ne passoit plus pour présomption, mais pour une raison bien fondée dans l'un & dans l'autre parti: Lors que selon toutes les apparences humaines, il sembloit que toutes les forces de la Chrétienté, étoient incapables de résister à celles des Luthériens: Lors que les affaires sembloient desespérées & sans remede, en ce même-tems-là, ou du moins fort peu après, voilà l'Armée des Luthériens dé-  
faite,

*Trans-  
quilisé  
de l'Alle-  
ma-  
gne.*

faite, ses deux principaux Chefs prisonniers : L'ordre rétabli mieux que jamais dans la Justice : Les Villes réduites à l'obéissance de l'Empereur, & pacifiées : Les Peuples de l'un & de l'autre parti contents & satisfaits, & toutes choses en un tel état, que l'on ne se souvenoit pas, & qu'on ne trouvoit même pas dans l'Histoire que l'Allemagne, ce grand Corps, composé de tant de têtes, & de membres, & par conséquent si sujet à la discorde & à la défunion, se fût jamais vûe dans une si grande paix & tranquillité, qu'elle étoit en cette année 1548. Mais d'où viennent tous ces miracles ? De la Providence de Dieu, disent les Theologiens, il est vrai ; mais aussi humainement parlant, du bon sens, de la bonne conduite, de la prudence, de l'habileté, du courage, & de la bonne fortune de l'Empereur, qui selon toutes les apparences, ayant des forces beaucoup inférieures à celles de ses Ennemis, devoit succomber & périr dans cette occasion.

*Charles V. le 16.* Trois fois l'Empire s'est vû prêt à périr, & trois fois Charles V. l'a rétabli dans la tranquillité, deux fois par son autorité bien ménagée, & une fois par la valeur de son Epée. Qui auroit jamais crû, qu'il eût pû obliger les Electeurs Palatin, de Saxe & de Brandebourg, & tant d'autres Princes & Etats Protestans d'envoyer leurs  
Députez

Députez au Concile de Trente ? Cependant avant que de partir d'Ausbourg, cela lui fut promis, & il en donna avis au Pape, par le moyen du Cardinal Madrucci. Jules Cesar, dont les Commentaires sont connus de tout le monde, fut dix ans à subjuguier la France, & les Romains presenterent de grands Sacrifices à leurs Dieux, lorsque cet Empereur eut passé le Rhin, & qu'il se fut approché de quelques journées de l'Allemagne. Les Histoires de cette considerable partie de l'Europe, aussi-bien que celles de Charlemagne, rapportent, que ce glorieux & formidable Empereur employa trente ans, & perdit je ne sçai combien d'Armées avant que de pouvoir réduire la seule Saxe; au lieu que l'Empereur Charles V. s'en est rendu maître dans l'espace de trois mois, & fait son Prince prisonnier, & qu'en moins d'un an, il a commis à son obéissance toute l'Allemagne. Voila des exemples aussi rares que surprénans, de véritables prodiges de la vie de Charles V. & que l'on peut appeler tels, sans craindre de passer pour Flateur.

On croyoit que la révolte de la Bohême ne s'appaiseroit jamais, & déjà on faisoit des gageures, que ce Royaume seroit perdu sans ressource pour la Maison d'Autriche; mais ceux qui les faisoient, ne connoissoient ni le bon sens, ni la valeur de

*La Bohême.*

Charles V. & n'avoient pas assez confi-  
déré la bonne fortune. Il est certain, quel-  
ques grands secours que l'Empereur eût  
donnez au Roi Ferdinand son Frere, pour  
réduire les Bohemiens, & pour ne pas par-  
ler de ceux qu'il envoya en Hongrie, que  
la Victoire qu'il emporta contre les Luthé-  
riens, y contribua plus que l'Armée qu'il y  
avoit envoyée, car cette Victoire allarma  
tellement les Bohemiens, que dès lors ils  
chercherent à faire leur paix avec le Roi  
Ferdinand. L'Empereur cependant avoit  
déclaré qu'il ne quitteroit point l'Allema-  
gne, qu'elle ne fût entierement tranquille,  
aussi-bien que la Boheme qui en est un  
Membre si considérable : desorte qu'il tra-  
vailla à la réconciliation, & à la soumis-  
sion, & le Traité en fut conclu au mois  
d'Août suivant (d'autres disent au mois de  
Juillet) en presence de l'Empereur, sous  
les conditions suivantes.

## ARTICLES

*De la Paix accordée aux Bohemiens par le  
Roi Ferdinand.*

- I. **Q**U'ils romproient les Sceaux de la  
Ligue qu'ils avoient faite dans la  
premiere Diète du Royaume.

II.

- II. Qu'ils remettroient dans le Conseil du Roi tous leurs Privilèges, afin qu'il les réformât, & les mit en tel état qu'il lui plairoit.
- III. Comme aussi, tous les privileges des Charges & Communautez, pour être revûs & corrigez.
- IV. Qu'ils laisseroient au Roi la liberté entiere de jouïr de tous les Revenus des Châteaux, qui lui appartenoient en propre.
- V. Qu'ils remettroient encore toutes les Lettres & Ecritures au sujet de la Ligue, qu'ils avoient faite avec Jean Frederic & autres.
- VI. Que le service de *Serrozza* qu'ils avoient accordé à Sa Majesté pour trois ans seroit perpétuel.
- VII. Qu'ils remettroient dans les Arsenaux de Sa Majesté toute leur Artillerie, & toutes les Munitions de guerre.
- VIII. Que tous les Bourgeois de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, seroient obligez de porter dans le même Arsenal toutes sortes d'Armes qu'ils pourroient avoir dans leurs maisons, hors les Epées.

**C**harles V. se voyant ainsi sans Ennemis découverts, & l'Empire entier réduit à son obéissance, voulut avoir la satisfaction

*Dessins  
de Char-  
les V.  
1548e*

faction de voir Philippe son Fils, qu'il souhaitoit de faire connoître à ses Etats d'Italie, & des Pais-Bas, & l'avoir auprès de lui pendant quelque-temps, pour avoir l'œil sur son éducation, & l'instruire de tout ce qu'il jugeroit nécessaire selon son experience. Mais il ne sçavoit comment s'y prendre, parce que les Espagnols auroient trouvé mauvais, qu'on leur eût ôté ce Prince qui les gouvernoit, sur tout si on eût mis en sa place quelque Etranger, auquel ils ne se seroient pas volontiers soumis. Après avoir bien pensé à trouver un moyen qui lui fût agréable, & qui contentât les Espagnols, il en trouva un très-propre.

*Il en-  
voye son  
Neveu  
en Es-  
pagne.*

Il avoit presque toujours eu auprès de lui, Maximilien son Neveu, & fils aîné du Roy Ferdinand son Frere, qui étoit encore jeune, mais fort sage, & qui avoit si bien profité à l'Ecole de son Oncle, qu'il le jugea capable de gouverner le Royaume. Il résolut donc de l'envoyer en Espagne pour gouverner en l'absence de son Cousin : & pour tenir mieux unies les deux branches de la Maison d'Autriche en Allemagne, il voulut marier son Neveu Maximilien, avec Marie sa fille aînée, mais comme ils étoient germains, il fallut recourir à la dispense du Pape qu'il obtint facilement.

Depuis la fin de l'année dernière, le Prince Philippe avoit envoyé Ruigomez de Selva en Allemagne, pour féliciter de sa part l'Empereur son Pere de la glorieuse Victoire qu'il avoit remportée sur ses Ennemis. C'étoit un Gentil-homme Portugais d'origine, d'une des plus anciennes Familles du Royaume, homme d'un âge meur, grand Soldat, grand Politique, curieux des belles Lettres, grand amateur de l'Histoire, capable de grandes affaires, d'une fidelité incorruptible, ayant des manieres Nobles; en un mot tel qu'il y avoit peu de gens qu'on lui pût comparer. Il étoit allé de Portugal en Espagne, en qualité de Page de l'Imperatrice Isabelle: mais Charles V. ayant connu ses bonnes qualitez, l'éleva peu à peu aux plus grands emplois, jusques à le faire Duc de Pastrano; & par le moyen de sa femme, il devint aussi Prince de Milet en Calabre.

L'Empereur le renvoya en Espagne, pour y porter la nouvelle du voyage que devoit faire Philippe en Allemagne, & Maximilien son Neveu en Espagne, la gouverner en la place de son Cousin, se marier avec l'Infante Marie, & d'ailleurs encore pour préparer toutes choses pour le voyage du Prince Philippe, qu'il devoit accompagner, comme son Principal Conducteur; ainsi ayant pris congé de l'Empe-

reur à Bruxelles, il alla en Espagne par le chemin le plus court, & avec peu de suite.

*Le Duc  
d'Albe  
va en  
Espa-  
gne.*

Peu de jours après Charles V. voyant toute l'Europe tranquille, qu'il n'y avoit plus aucune apparence de guerre, & qu'ainsi il n'avoit pas besoin de retenir auprès de lui Don Ferdinand Alvarez de Toledé, Duc d'Albe, grand Chambellan de sa Maison, Capitaine de ses Gardes, & son Lieutenant Général, duquel la valeur à la guerre, & la prudence dans le Conseil, se disputoient à qui l'emporteroit, jugea nécessaire de l'envoyer en Espagne, afin que conjointement avec Ruigomez ils fissent tous les préparatifs nécessaires, pour l'entrée de Maximilien, pour la célébration de ses Noces, & pour régler la Cour du Prince Philippe, à la maniere de celle des Ducs de Bourgogne, & semblable à celle qu'avoit eu l'Empereur Charles V. & ils devoient tous deux accompagner Philippe dans son voyage. Le Duc n'eût pas plutôt reçu cet ordre, qu'il partit en poste, avec peu de suite, afin de faire plus de diligence, avec son fils Don Antonio de Toledé, que l'on avoit fait grand Ecuyer du Prince.

*On pres-  
se le  
voyage  
de Phi-  
lippe.*

Ruigomez arriva en Espagne six jours auparavant, apportant ces nouvelles, qui furent très-agréables au Prince, non-seulement à cause du mariage de Marie sa Sœur, & de la venue de Maximilien, mais  
fut

sur tout parce qu'il auroit occasion d'embrasser l'Empereur son Pere, & de voir les Pais-Bas ; ce qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion. Ensuite arriva le Duc d'Albe, portant des ordres nouveaux de faire célébrer au plutôt les Nôces de Maximilien avec Marie, & de faire partir incessamment le Prince Philippe, qui ne demandoit pas mieux. Ainsi Ruigomez & le Duc d'Albe qui avoient la principale inspection sur ce voyage, & sur la Maison du Prince, firent toutes les diligences possibles pour tout ce qui en dépendoit. Ils ne trouverent aucune difficulté que pour le choix des Personnes qui devoient accompagner le Prince, parce que toute la Noblesse de Castille & d'Arragon s'offroit.

Le Prince Maximilien partit de la Cour de l'Empereur, accompagné du Cardinal Madrucci, que l'on appelloit le Cardinal de Trente, parce qu'il en étoit Evêque ; du jeune Duc de Brunswic, du Comte de Mansfeldt, & de trente Gentils-hommes, partie Flamands, & partie Allemands, & plus de quarante Domestiques. Cependant l'Empereur avoit donné ordre au Prince Doria, de tenir une Escadre de Galeres prête, sur laquelle il s'embarqua, après avoir reçu toutes sortes d'honneurs de la République, & de rafraîchissemens pour sa Cour. Doria l'accompagna dans ce

voyage. Maximilien qui n'avoit pas accoutumé la Mer, se trouva d'abord incommodé par un petit vent contraire qui commençoit à se renforcer; il ne laissa pourtant pas de dire, *que cela n'étoit rien, & que s'il avoit du mal, il n'avoit pas de peur.* Le Prince Doria accoutumé aux plus grandes tempêtes lui disoit sur cela, *que son Altesse se pouvoit donc consoler, parce que le Cardinal de Trente tout au contraire de lui, avoit plus de peur que de mal.* Bien-tôt après le vent changea & devint favorable, mais un peu violent. Doria commanda qu'on mît toutes les voiles: Maximilien demandant pourquoi mettre tant de voiles par un si gros vent, Doria lui répondit en Espagnol, *à mas fortunas mas velas*, c'est-à-dire, *selon le vent la voile.*

Arri-  
vée &  
recep-  
tion.

Maximilien étant arrivé à Barcelone, y trouva Don Pietro di Cordoüa qui étoit-là de la part du Prince Philippe, avec une suite magnifique pour le visiter & se réjouir de son arrivée; il y trouva encore Don Diego di Cordoüa, qui y étoit aussi de la part de l'Infante Marie son Epouse pour le même sujet. Maximilien leur fit un accueil plein d'affection. Il demeura deux jours dans cette Ville, où la Regence lui fit une entrée pompeuse & le régala magnifiquement. Ensuite il partit pour Valladolid, où il fut accompagné de beaucoup de Noblese,

blesse, & de deux cens Gardes à cheval. La étoient le Prince Philippe, & l'Infante Marie sa Sœur. Don Pietro Hernandez de Velasco Conestable de Castille fut envoyé pour le recevoir à l'entrée du Royaume, avec un équipage magnifique, & l'accompagner jusques au Royaume d'Arragon. Le Prince Philippe lui alla au-devant jusques à Olivarez, vingt-quatre mille de Valladolid, accompagné du Duc d'Albe, de cinquante Comtes, Marquis, ou Grands, & cent Gardes à cheval. On admira les caresses & les embrassades réitérées que se firent réciproquement à leur entrevûe ces deux Princes, Cousins Germains & Beaux-freres, ils ne furent guere plus d'une heure ensemble pour cette premiere fois, parce que le Prince Philippe étoit pressé de s'en retourner, pour se préparer à recevoir Maximilien à Valladolid, où on se dispoit à lui faire une magnifique entrée.

Le lendemain matin Maximilien parut habillé à l'Espagnole, aussi-bien que le peu de Gentils-hommes & de Domestiques qu'il devoit retenir à son service, parce que par ordre de l'Empereur sa Maison devoit être composée d'Espagnols pour la plûpart. Les Espagnols furent ravis de voir l'honneur que Maximilien commençoit à faire à leur Nation, ce qui lui acquit leur amour

*Son entrée à Valladolid.*  
1548.

& leur estime. Comme il approchoit de Valladolid, il rencontra à un mille de la Ville le Prince Philippe qui lui étoit allé au-devant accompagné de plus de cent Comtes, Marquis, Chevaliers de l'Ordre, & Grands, tous magnifiques en habits & en livrées, & cette entrevûe fut admirée des Etrangers. Les deux Princes se firent beaucoup de civilité sur le pas, Maximilien, comme plus jeune, dit qu'il ne vouloit pas prendre la droite, mais Philippe l'obligea à la prendre. Les Milices du País les mieux faites & les mieux vêtues qu'on pût trouver, furent mises en haye, depuis le lieu où se rencontrerent les deux Princes, jusqu'au Palais Royal. On ne pouvoit rien voir de plus pompeux, que cette entrée, on n'entendoit que décharges de Canon, & de Mousqueterie, son de Cloches, Acclamations, & comme la nuit approchoit, on mit des Illuminations aux fenêtres.

*Il visita  
sa son  
Eponse.*

Dès que Maximilien fut descendu de cheval, il courut rendre visite à son Epouse dans son Appartement, qui touchoit celui qu'on avoit préparé pour lui. Ils s'embrassèrent & se donnerent beaucoup de marques de tendresse, & lors que le Prince fut près d'elle, elle lui dit de fort bonne grace en Espagnol, *Ô où est donc le Prince Maximilien mon Epoux ?* Le voici, lui répondit Maximilien : *Comment,*

*reparait*

repartit-elle, l'Empereur mon Pere m'a écrit, qu'il m'avoit mariée avec un Allemand, & vous êtes Espagnol? Je m'estime si heureux, lui repliqua Maximilien, d'avoir pour Epouse une Espagnole, que j'ai oublié que je suis Allemand. Le Prince Philippe qui étoit present, prit alors la parole, & leur dit, que ce n'étoit-là qu'un échange, parce que si Maximilien étoit venu en Espagne pour se faire Espagnol; il s'en alloit lui en Allemagne pour se faire Allemand. Ces réponses si gentilles d'une jeune Princesse, & de ces jeunes Princes, plurent beaucoup à ceux de l'une & de l'autre Nation qui étoient à l'entour, aussi furent-ils applaudis de tous, ce qui ne fit pas de déplaisir, à mon avis, aux jeunes Epoux.

Demi-heure après l'Evêque de Trente, <sup>Noces.</sup> qui est Prince de l'Empire, fit dans la même <sup>1548.</sup> Chambre la ceremonie du mariage, & la benediction de l'Anneau que Maximilien donna à son Epouse, en confirmation de ce qui avoit été fait auparavant à Aransuez près de Madrid, par Jean Martinels Silicco Archevêque de Toledé, en vertu de la procuracy que Maximilien avoit donnée au Baron Thomas Perrenot de Santionai, Frere de Monsieur l'Evêque d'Arras, premier Ministre de l'Empereur, à la consideration duquel, on avoit fait

l'honneur au Baron de l'envoyer en Espagne, pour épouser l'Infante au nom de Maximilien ; commission qui ne fut pas fort agréable aux Espagnols ordinairement pointilleux. Ulloa dit pourtant que ce Baron ne fit autre chose que porter la Procuration, au Prince Gonzale Perez, qui fut celui qui Epousa l'Infante au nom de Maximilien. Quoi qu'il en soit, ce soir là même après un Festin & un Bal assez court, le mariage fut consommé. Il faut sçavoir que Maximilien gagna sur mer la fièvre quarte qu'il garda pendant trois mois, de sorte que le commencement de son mariage fut mêlé de chaud & de froid.

*Le Prince Philippe part de Valladolid.*

Le lendemain le Cardinal de Trente célébra une Messe solennelle, dans la Cathédrale, servi par deux Archevêques Espagnols, & à l'Evangile il fit la cérémonie de la benediction publique du mariage. Ce soir-là & le lendemain il y eut un Bal magnifique, & au soir du troisième jour on joua la Comédie de Louïs Arioste de Ferrare traduite en Espagnol. Déjà le Prince Philippe ou le Duc d'Albe pour lui, avoit donné ordre de faire avancer vers Barcelone sa Maison, & comme il étoit pressé de partir, le 1. d'Octobre, par ordre de l'Empereur, il fit proclamer à son de trompe, que Maximilien & Marie son Epouse gouverneroient ensemble les Royaumes. Le lendemain,

main, qui fut le sixième après la célébration du Mariage, il partit, après avoir pris congé des nouveaux mariez, & ne voulut pas souffrir qu'ils l'accompagnassent, pour ne pas perdre le tems en cérémonies & complimens. Il fut accompagné dans ce voyage par le *Cardinal de Trente*, l'Evêque de *Tropea* Légat du Pape, le *Duc d'Albe*, le Prince de *Milet Ruigomez*, *Don Fernando Gonzales de Cordoña* Duc de *Sessa*, *Don Anonio de Toledé*, son grand Escuyer, *Don Jean de Benavides* Gentilhomme de la Chambre, & *Don Gomez de Figueroa*, Capitaines des Gardes du Corps Espagnoles, & de plusieurs Seigneurs de grande qualité. Plusieurs furent mécontents de n'avoir pû être du voyage, même pour éviter les jalousies, ces grands Seigneurs laissèrent leurs plus proches.

Comme ils furent arrivez à Montaignu Mort des par des pluyes continuelles, le Duc d'Al- filz du be reçut un Courrier qui lui portoit la nou- Duc velle de la mort de son fils aîné *Don Gar- & Albe* zia de Toledé, jeune homme de 17. ans, de grande esperance, & qui promettoit d'égal-  
 ler en belles Actions ses prédecesseurs. Le Duc fit paroître en cette occasion, qui au-  
 roit accablé de douleur tout autre pere que lui, la plus grande force d'esprit qu'on ait  
 jamais vû en aucun homme, & lors que le Cardinal de Trente alla dans son appar-  
 tement

398 LA VIE DE CHARLES V.  
tement pour le consoler, il lui dit. *Monseigneur, si la nature avoit fait naître mon fils seul sujet à la mort, j'aurois sujet de m'en affliger beaucoup, mais la Loi qui nous assujettit à la mort est trop generale, pour ne s'y pas soumettre avec patience.* Aussi sa fermeté fut-elle admirée.

N. D.  
me de  
Mont-  
ferrat.

Le Prince continua son voyage toujours servi & regalé par D. *Pietro di Luna* Vice-Roy d'Arragon, tant qu'il fut dans ce Royaume, & par *Alphonse de Segerve* de la part du Vice-Roy pour la Catalogne. Il s'arrêta deux jours à *Iqualado*, souhaitant comme tous ceux de la suite, de visiter le Monastere de Nôtre-Dame de Montferat, si fameux dans toute l'Espagne. C'est un lieu où les Catholiques vont en grande dévotion, situé sur une haute Montagne. Il y a un si grand concours de Pelerins, que l'on assure qu'on dépense tous les ans pour les entretenir trente mille Ducats, qui sont pris de la charité & des aumônes, qu'on fait à ce Lieu. L'Abbé & les Moines qui sont de l'Ordre de S. Benoist, le furent recevoir en Procession. Il se confessa & communia de la propre main de l'Abbé. Ensuite il visita les treize Hermitages, éloignez deux milles l'un de l'autre, à l'entour du Monastere, dans chacun il y a un Hermite, & ils sont presque tous Gentilshommes.

Le

Le lendemain le Prince continua son voyage à Barcelone, qui n'est qu'à vingt milles de-la. *D. Jean Fernandez Manrico* Philippe arrive à Barcelone Marquis d'Aquilar, Vice-Roy & Capitaine General de Catalogne, *D. Bernard de Mendoza*, General des Galeres d'Espagne, *Monf. Jaques Cassador* Evêque de Barcelone, avec les Consuls & Députez de la Ville, cent cinquante Gentilshommes ou principaux Bourgeois lui allerent au-devant. Les Bourgeois aussi & ceux des environs se mirent sous les Armes, & se rangerent en double haye, jusques à deux milles hors la Ville. Comme il fut près de la porte, la Magistrature & les deux principaux Consuls lui furent presenter les Clefs comme à leur légitime Prince & Seigneur, qu'il ne voulut pourtant pas recevoir. Le Clergé aussi avec tous les Ordres allerent au-devant de lui avec une foule incoiable de Peuple, ce qui obligea le Prince à demander au Vice-Roy, où pouvoient loger tant de gens ?

A Barcelone le Prince logea dans le Palais de *Stephana de Regusent*, Dame veuve, Regala & de par. 1548. qui passoit pour l'Amazone de son Siècle, en toute sorte de vertus & belles qualitez, & d'une richesse immense. L'Empereur avoit fait négocier son mariage avec *D. Jean de Zuniga* Gouverneur du Prince Philippe, Grand Commandeur de Castille, & premier Conseiller de Sa Majesté Imperiale,

le, & le Contract en fut passé le même jour en presence du Prince, qui avant que de partir lui fit present de quinze mille livres en pierreries. Il demeura trois ou quatre jours dans cette Ville. Le soir de son arrivée il fut traité de cette Dame, qui lui donna aussi le Bal. Le lendemain le Vice-Roi à son tour lui fit un Régale avec Bal. Le 3. la Ville le traita avec magnificence. Le 4. le Cardinal Evêque de Trente lui donna un Festin qui fut admiré. De-là il alla à Roses, Pais considérable, principalement pour son Port, le plus grand, le plus assuré, & le plus commode qui soit sur la Méditerranée, sur la pointe duquel il y a une Forteresse que l'Empereur Charles V. a fait bâtir. Campana dit, que le Prince s'embarqua à Barcelone, en quoi il s'est trompé.

*Ordre  
de la  
Flotte.*

Le Prince Doria, qui par ordre de l'Empereur l'attendoit là avec une Armée Navale, ayant appris que le Prince Philippe y venoit pour s'embarquer, fit mettre en ordre de Bataille les Galeres & les Vaisseaux, ornez de Bannieres & Etendarts de Damas Cramoisi de plusieurs couleurs en broderie d'or & d'argent avec les Armes des Royaumes & de l'Empire. On ne pouvoit rien voir de plus beau. Trois Compagnies d'Arquebusiers Espagnols, habillez de neuf, & commandez par les trois Capitaines *Amador di Donna Maria, Diego Hernandez*

*Mor-*

*Morrevela, & Rodrigue Pagano*, l'attendoient sur la Mer. Quand le Prince y fut arrivé avec les Grands qui l'accompagnoient, les Espagnols firent une décharge, & incontinent après on commença l'embarquement. Le Prince André Doria accompagné de douze Gentilshommes Génois, quarante Officiers de sa Maison, & ses Domestiques, richement habillez à la maniere des gens de marine, & Doria en habit de grand Amiral, sortirent des Galeres & allerent à Terre recevoir le Prince, qui lui fit mille caresses, & un accueil tel que méritoit un si grand homme, & qui répondoit à l'estime extraordinaire, qu'il sçavoit que l'Empereur son Pere faisoit de lui. Doria fut extrêmement satisfait de se voir tant caressé, & si tendrement embrassé dans sa vieillesse, par un si jeune Monarque, ( qu'il mē soit permis de lui donner cette qualité. ) Il fit beaucoup d'honneur aussi aux Gentilshommes de sa suite, car il ne se contenta pas de leur donner une main à baiser, mais il appuyoit l'autre sur leur épaule, comme s'il eût voulu les embrasser.

Après quelques complimens le Prince entra dans une Barque magnifique, où l'on ne voyoit qu'or & argent, Doria lui donnant la main; dans laquelle entrerent aussi le Cardinal & le Légat du Pape. Le reste de

*Embarq.  
que  
m. nt.  
1548.*

sa

la suite fut mis dans d'autres belles Barques. A peine le Prince s'étoit-il assis, que la Capitane commença à faire une Salve de son Artillerie, qui fut suivie de celle des autres Vaisseaux & Galeres, & du Château de Rosés. Ceux qui n'avoient pas accoutrumé la Mer, croyoient que le Ciel alloit tomber, par les Eclairs & les Tonnerres qui retentissoient: & ces mêmes Galeres & Vaisseaux, qui un peu auparavant sembloient des Arcs de Triomphe, par leurs riches Banieres & Etendarts, paroissoient être tout en feu, & prêts à être confumez par les flames. Les Soldats témoignèrent aussi par leurs décharges la part qu'ils prenoient à cette joye. Au bruit du Canon & de la Mousqueterie succéda la Musique harmonieuse des Trompettes, des Fifres, & de plusieurs autres Instrumens, de tous les Vaisseaux, pendant que le Prince entroit dans la Capitane, qui firent de ce jour un jour de joye & de Fête. La Galere étoit magnifique, & le Prince prit plaisir à la regarder de tous côtez. La chiourme même étoit fort proprement mise.

*Tempête.*  
16.

A peine avoit-on avancé deux cens pas dans la Mer, par un grand calme, qu'il se leva une des plus furieuses tempêtes qu'on puisse essuyer. Plusieurs croyent que le Ciel, qui n'approuvoit pas ce voyage, avoit suscité ces vents pour l'empêcher. Doria lui-même,

même, quoi qu'il ne le témoignât pas, pour ne pas donner l'allarme au Prince, crût que plusieurs Vaisseaux avoient fait naufrage, parce qu'ils avoient été contraints de se retirer, où la fortune & les vents les porteroient; mais Dieu voulut, qu'il n'en arrivât pas d'autre mal, que la perte de quelques gens de service, & les Hardes de l'Amiral de Castille, qui étoient pourtant fort considérables. Doria trouva moyen, non sans beaucoup de peril, & de peine, de conduire le Prince & la Capitane, qui avoit beaucoup souffert, au Port de Barcelone, où il descendit à terre, & fut incontinent rendre grâces à Dieu dans la Cathédrale. Il fut obligé de demeurer douze jours dans cette Ville pour attendre les Vaisseaux dispersez, que l'on croyoit perdus, & trois jours après il vit avec beaucoup de joye arriver l'Amirante de Castille, le Duc de Sessa, Don Diego Azevedo son Maître d'Hôtel, & plusieurs autres qui étoient dans ces Vaisseaux, & fit travailler incessamment à reparer les Vaisseaux endommagez.

Après s'être raffraîchi pendant douze jours, le Prince s'embarqua pour la seconde fois sans autre ceremonie, que de faire dire une Messe de Voyageurs par le Cardinal de Trente, sur le Rivage. Le jour auparavant on avoit embarqué la Maison du Prince, avec toutes les Hardes, & 60. beaux

*Novel  
embar-  
que-  
ment  
& arri-  
vée à  
Gènes.*

beaux chevaux, & ensuite les Domestiques & l'Equipage des Grands, & des Personnes de leur suite. Cette seconde navigation ne fut guere plus heureuse que la premiere, il est vray, qu'ils ne furent pas battus de la tempête, mais le vent fut toujours contraire, & il fallut toujours aller à force de rames. Finalement après plusieurs jours de voyage ils arriverent devant Savonne le 23. Novembre, où ils passerent la nuit sans débarquer. Le lendemain ils arriverent de bonne heure à Genes. La Seigneurie de la Ville lui alla au devant sur une magnifique Galere. Le Prince alla loger au Palais du Prince Doria, dans l'Appartement où son Pere avoit logé plusieurs fois. Le soir il fut rendre visite à la Princesse Doria, & à la Veuve de Jeannetin Doria Neveu de l'autre, il y fut reçu avec peu de ceremonie, parce qu'il y étoit allé incognito.

*Citadelle*

Le Prince fit plusieurs Presens à Genes, sur tout à la Princesse Doria, à la Veuve de Jeannetin, & d'autres. Avant son départ le Senat lui recommanda l'affaire suivante. Au commencement de cette année l'Empereur avoit fait dessein de faire bâtir à ses dépens une bonne Citadelle à Genes, au haut de la Montagne qui domine la Ville & le Mole, pour la sûreté du Milanés. Déjà Jeannetin & quelques autres Nobles

y avoient donné leur consentement, & il es-  
peroit qu'André Doria ne s'y opposeroit  
pas. Mais le peuple, quoi que subjugué  
par la Noblesse, & qui murmure d'ordi-  
naire, ne pouvoit oûir parler de la Citadel-  
le. L'Empereur leur avoit bien déclaré  
qu'il n'avoit en cela d'autre dessein, que  
d'empêcher les François de machiner com-  
me ils faisoient contre ce Pais-là, & de ré-  
veiller leurs vieilles prétentions sur cette  
Ville, à quoi ils ne penseroient jamais,  
s'ils voyoient la Ville assurée de la protec-  
tion de la Maison d'Autriche, par le moyen  
de cette Citadelle. Mais le Peuple ne vou-  
loit entendre aucune raison là-dessus, &  
comme la Magistrature & le Conseil pré-  
voyoient qu'il en pourroit arriver de grands  
désordres, ils prièrent le Prince Philippe,  
de détourner l'Empereur son Pere de ce des-  
sein, ce qu'il leur promit, & il s'acquita  
si bien de sa promesse, que bien-tôt après  
Charles V. les fit assurer, qu'ils n'avoient  
plus rien à craindre là-dessus.

De Genes le Prince Philippe alla à Pa-  
vie, où il vouloit visiter les lieux où s'étoit <sup>Philippe</sup>  
fait le dernier siege, où la Bataille s'étoit <sup>pe à</sup>  
donnée, & où le Roy François I. avoit été <sup>Milano</sup>  
pris. De-là il alla à Milan, où il fut reçu  
avec plus de magnificence, que ne l'avoit  
été l'Empereur son Pere; il est vray, que  
le temps de guerre où l'on étoit alors, n'a-  
voit

voit pas permis de faire pour lui, ce que l'on auroit souhaité. Don Ferrante Gonzaga qui en étoit Gouverneur, & qui l'étoit allé voir à Genes, s'en retourna trois jours après pour faire faire les préparatifs nécessaires. Trois cens Gentilhommes du País lui allerent au devant à pied, à une demi lieuë hors de la Ville, armez de Cuirasses luisantes, & enrichies d'or, portant des Culottes d'escarlate, garnies de Velours cramoisi avec des petits cordons d'or. Ils avoient chacun une toque à la maniere des Romains, avec des plumes blanches & des Médailles d'or à l'entour du Bonnet: Des Juppons de Satin cramoisi, & des Casaquins de Velours rouge garnis d'or, & chacun enfin une chaîne d'or penduë au col. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniere. A leur tête marchoit Don Antonio Mendoza, ( d'autres disent Varagos ) habillé magniquement, ayant à ses côtez douze Pages portant de riches Livrées. Toutes les ruës & fenêtres des maisons depuis la porte de la Ville jusqu'au Palais Royal, par où il devoit passer, pendant un mille, étoient tapissées, & ornées de beaux Tableaux, & le lendemain il alla à la Cathedrale, avec cette même suite.

*Visites  
& pre-  
sents.*

Après dîné le Prince alla visiter la Princesse d'Ascoli Epouse de Gonzague, qui lui donna le soir un magnifique Bal. Philippe fit

fit present à cette Dame d'un Diamant de 5000. Ducats, il fit aussi d'autres riches Presens à une de ses Filles, à la Duchesse sa Belle-fille, & à plusieurs autres Dames & Cavaliers. Plusieurs Ambassadeurs & Princes, & entre autres le Duc de Savoye, le furent visiter à Milan. Le premier jour de l'an, la Ville fit au Prince un Present de douze mille Ducats, & l'Etat un autre de cinquante mille. Il y fit un séjour de trois semaines, qu'il passa en Fêtes & Visites continuelles; pendant lequel il visita aussi toutes les Eglises, & fit des Presens & des Charitez à toutes.

Il partit de Milan le 6. Janvier accompagné du Duc de Mantouë, & du Gouverneur Gonzague jusqu'aux frontieres. Je ne m'étendrai pas ici à parler des somptueuses receptions que lui firent le Duc de Mantouë & la Republique de Venise, lors qu'il passa sur leurs terres. Je me contenterai de dire, que l'accueil que lui firent les Peres du Concile de Trente, ne pouvoit être ni plus magnifique, ni plus plein de zele. Il entra dans cette Ville, au milieu de deux Cardinaux; les autres, tant Cardinaux qu'autres Prelats marchaient après lui deux à deux. Mais pour ne pas tenir plus long-temps Charles V. dans l'impatience de voir son fils; je veux, sans plus m'arrêter, ni parler de l'accueil & des caresses que  
lui

*Commi-  
nué son  
voyage*

lui firent les Princes & les Villes par où il passa, le mener dans le Pais qu'il souhai-  
toit tant de voir.

*Arrive  
aux  
Pais-  
Bas.*

Quand il fut donc à Spire, qui n'est pas  
loin des frontieres des Pais Bas, quand on  
a passé le Rhin, le Duc d'Arscot le fut re-  
cevoir de la part de l'Empereur, & l'ac-  
compagna jusqu'à Bruxelles, avec mille  
Gendarmes, & deux cens Chevaux-legers,  
tous gens bien-faits, bien mis, & bien  
montez. Les Bourgeois de Spire le reçurent  
avec magnificence, lui firent un superbe  
Festin, & un present d'une tasse de vermeil,  
dans laquelle il y avoit cinq cens florins  
d'Allemagne en Ducats. L'Electeur de  
Mayence & le Grand-Maitre de l'Ordre  
Teutonique, qui l'avoient accompagne  
pendant deux journées jusqu'à Spire, pri-  
rent là congé de lui & s'en retournerent.  
De-là continuant son voyage il fut noble-  
ment regalé par le Prince de Nassau à Sar-  
brug. Delà il alla par la Moselle à Luxem-  
bourg, où il commença à entrer dans les  
Etats de Flandres. Le Comte de Mansfeldt,  
& le Senat de la Ville, avec plusieurs Gen-  
tils-hommes & Bourgeois lui allerent au  
devant, ils s'estimerent heureux d'être les  
premiers à recevoir le Prince dans leur pais,  
& glorieux de cet avantage, ils firent tout  
ce qui fut en leur pouvoir, pour lui faire  
plus d'honneur. Il prit plaisir à voir le grand  
nom.

nombre d'Artillerie de cette Ville, n'en ayant jamais tant vû en aucune autre, aussi est-il vrai qu'il fut tiré à sa sortie plus de mille coups de Canon, à ce que l'on a assuré depuis.

Finalemēt le Prince, après avoir passé à Arlon & autres lieux, arriva à Namur, où il fit son entrée le 27. Mars. Là Philibert Prince de Piemont, fils du Duc de Savoye, & de Madame Beatrix de Portugal, Sœur de sa Mere, le fut recevoir; ce que fit aussi Adolphe d'Holstein Frere du Roi de Danemarck, qui étoit parti en poste de la Cour de l'Empereur, avec plusieurs autres Seigneurs. Le Prince fit mille caresses à l'un & à l'autre, en des termes les plus obligeans. Il faisoit beau voir huit cens Bourgeois de la Ville ou des environs, d'entre les plus considérables familles, bien mis & bien armez, divisez en huit compagnies, avec leurs Enseignes & leurs Tambours, marchant à pied quatre à quatre, le Commandant à leur tête. Après eux venoit le Gouverneur, qui étoit le Comte de Mansfeldt, à Cheval, ayant à ses côtez ses Estafiers & ses Pages, suivi des Bourgues-Mestres & des autres Magistrats. Le Clergé le fut recevoir à la porte de la Ville, & pendant qu'il entroit on fit une décharge continuelle de l'Artillerie pendant une heure, à cause que la foule ne permettoit pas d'avancer beaucoup dans les ruës.

*Festin  
remar-  
quable.*

Le lendemain le Clergé le vint prendre, & l'accompagna en Procession à la Messe. Ensuite il dîna en public, & fut servi par les Magistrats. Le repas se fit de bonne heure, parce que le Prince étoit invité à voir une Fête & une réjouissance curieuse. On vit paroître cent hommes montez sur des échasses hautes de deux coudées, qui sembloient des Geans. La moitié portoient des casques, sur lesquelles il y avoit des Croix rouges de Bourgogne, & les autres portoient sur les leurs les Armes de l'Empire. Ils entrèrent à la file trois à trois à la grand' Place, où se faisoit la Fête, au son des Fifres & des Tambours. Puis ils se rangerent en deux corps, cinquante d'un côté & cinquante de l'autre, trois à trois, comme ils étoient venus, & commencerent à se battre les uns contre les autres, se heurtant les uns les autres avec leurs échasses; on en voyoit de tems en tems tomber quelqu'un à terre, mais le plaisir étoit de les voir se servir fort adroitement de ces machines. Le Prince prit tant de plaisir à ce divertissement, que deux jours après on en prépara un semblable dans la place du Palais où il logeoit. Le lendemain il partit très-satisfait du bon accueil qu'on lui avoit fait dans cette Ville; mais avant qu'il en partît, arriva son Maître d'Hôtel D. Diego d'Azeveda, venant de Rome, où le Prince l'a-

voit

voit envoyé de Gènes, pour baiser les pieds de sa part au Pape. De Namur il alla à *Wabra*, à six mille de Bruxelles, où l'Evêque d'Arras, fils de Granvelle, premier Ministre de l'Empereur, étoit allé pour le visiter de sa part, & sçavoir l'état de sa santé, & s'en retourna à Bruxelles après avoir fait sa commission.

Le lendemain, qui étoit le premier d'Avril, le Prince partit de ce lieu, plein de joye, tant parce que ce devoit être la dernière journée de son long & pénible voyage, que parce qu'il devoit avoir la joye de voir ce soir-là son Pere. Il alla dîner à *Vuura* petite Terre & Village, mais où il y avoit un magnifique Palais, qui passoit pour un lieu délicieux, près de la fameuse Forêt de Soignies, à huit milles de Bruxelles. Là la Reine sa Tante, Gouvernante des Pays-Bas, le fut recevoir, avec la fleur des Dames de sa Cour, accompagnée des principaux Gentilshommes; Elle y étoit arrivée de bonne heure, pour voir les préparatifs du dîné. Quand elle fut avertie que le Prince son Neveu approchoit, Elle fut l'attendre avec toute sa suite à la grande porte du Palais. Le Prince de son côté averti qu'elle étoit là, descendit de Cheval, avec tous ceux qui l'accompagnoient, de cent pas loin, il courut au-devant de la Reine. Chacun peut s'imaginer avec qu'elle ten-

*Regie de  
la Reine  
sa Tante.  
1548.*

dresse la Reine embrassa mille fois ce cher Neveu.

Il part  
pour  
Bruxel-  
les.

Le Prince crût pouvoir arriver ce jour-là à Bruxelles, mais cette généreuse Tante, affamée de voir son Neveu, & de jouir de lui, avoit fait préparer un Festin magnifique, qui dura jusqu'à la nuit; à peine furent-ils sortis de Table, que le Bal commença, & dura jusqu'à minuit; le Bal fini on fit une courte, mais magnifique collation, après quoi on fut se coucher. La Reine ayant pris congé du Prince, s'en retourna à Bruxelles par un autre chemin. Une heure après le point du jour le Prince partit aussi, & fut autant surpris qu'en aucune autre occasion, de voir un si grand concours de peuple, que depuis la porte de ce Palais jusqu'à Bruxelles, qui en est éloignée de huit milles, les chemins étoient bordez d'un côté & d'autre de gens de l'un & de l'autre Sexe. La Reine de France Eleonor, qui étoit une autre Tante du Prince, n'avoit pû, à cause d'une indisposition, lui aller au-devant à *Vara*, avec la Reine sa Sœur, mais Elle alla avec les Dames & Gentilshommes de sa suite jusqu'à un lieu nommé *Campo Arenoso*, à deux milles de Bruxelles, situé dans une plaine fort agréable, là pour faire honneur à leur entrevûe, où ils se témoignèrent tant d'affection réciproque, il se fit un combat agréable des Gendar-

Gendarmes contre les Chevaux-legers; il y eut un concours innombrable de peuple, & de la fleur de la Noblesse du païs. Après ce petit divertissement, la Reine fit presenter au Prince une délicieuse collation, & une si grande abondance de rafraîchissemens, qu'il y en eut, non-seulement pour les gens de la suite des grands Seigneurs, mais encore pour les Soldats, par le moyen de quatre Fontaines de vin qu'on fit couler.

La Reine se retira ensuite à Bruxelles par un autre chemin, & le Prince y alla par le chemin ordinaire, parce qu'il y devoit faire son entrée par la porte de Louvain. Il étoit accompagné, non-seulement des Princes, Barons, & grands Seigneurs de sa Cour, mais encore de ceux qui se trouverent en celle du Roi son Pere, qui étoit alors fort grosse, parce qu'on y étoit venu de tous les endroits des Païs-Bas, tant pour satisfaire leur curiosité, que pour témoigner leur zèle envers l'Empereur. Ce Prince aussi envoya sa Cour où il y avoit alors plus de 700. Princes, Barons, ou Gentilshommes, à un mille hors de Bruxelles pour le recevoir. Le Chancelier de Brabant, avec le Conseil, le Président de la Chambre avec ses Assesseurs, les Bourgues-Mestres, Auditeurs, Conseillers, Recteurs, Pensionnaires, & Lieutenant le furent recevoir à la porte de la Ville. Ceux de la Ville portoient des

*Son entrée à Bruxelles.*

Robes longues de Velours cramoisi, doublées de Satin de la même couleur, avec des Bonnets ronds de Velours noir; & ceux de la Province, comme les Conseillers, Secretaires, Notaires, & autres Officiers, portoient des courtes Robes de Damas cramoisi, & des Bonnets de la même couleur, tous à cheval, au nombre de deux cens quatre-vingt six.

*On le  
reçoit à  
la pre-  
miere  
sorte.*

Dès qu'ils apperçurent le Prince, ils descendirent tous de cheval, ce que fit aussi Philippe, & après avoir écouté le compliment que lui fit en peu de paroles le Grand Pensionnaire, le Prince remonta à cheval, ce que firent aussi les autres après lui, & le suivirent avec la Noblesse. Les Bourgeois étoient sous les Armes, rangez en double haye par-tout où il devoit passer, pour faire plus d'honneur à son entrée, & arrêter la foule innombrable de Peuple qui étoit accouruë à Bruxelles de toutes les Provinces voisines. Le Prince entra majestueusement, entre le Cardinal de Trente qu'il avoit à sa droite, & le Prince fils du Duc de Savoye qui étoit à sa gauche, monté sur un cheval d'Espagne blanc, dont la Houffe & le Harnois étoient fort riches. Il étoit habillé à l'Espagnole, avec un Casaquin Violet, en broderie d'or, plissé sur des bandes de Velours violet & de Taffetas. Il portoit un chapeau haut d'une coudée, & qui n'a-  
voit

voit pas plus de quatre doigts de bord, violet aussi, bordé d'or, avec une plume blanche. Après lui on portoit l'Etendart Royal; il étoit au milieu, ayant à sa droite le Duc d'Albe, en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & à sa gauche l'Evêque d'Arras. Ensuite marchoient les autres Grands & Barons aussi trois à trois.

De la première porte on marcha en bon ordre vers la seconde; on ne voyoit de tous côtés, qu'Arcs de Triomphe, Devises, & Vers à la louange du Prince. Il fut reçu à cette seconde Porte, en pompe par le Doyen & les Chanoines de l'Eglise Cathédrale de Sainte Gudulle, près du Cimetière, portant de riches Chapes de Brocard d'or & de Soye, & par les quatre Ordres des Mendians. Le Prince descendit de cheval, & en même-tems le Chancelier de l'Ordre de la Toison d'Or lui presenta une Croix à adorer, ce qu'il fit à genoux avec beaucoup de dévotion, mais avec une courte priere. Quand il eut fait la cérémonie, le Doyen le complimenta en peu de paroles en Flamand, de la part du Chapitre, & l'Evêque d'Arras, qui avoit servi d'Interprète aux autres complimens qu'on avoit faits au Prince, le fût encore en celui-ci. Ensuite il entra dans l'Eglise précédé du Clergé & suivi des autres Princes, du Cardinal de Trente, du Duc d'Albe, & de plusieurs Barons, & fut

se mettre à genoux devant le grand Autel, sur un Tapis & des Carreaux de velours, ayant à sa gauche le Cardinal de Trente, à genoux aussi sur le Tapis & sur un Carreau, mais plus bas d'une marche, & l'on chanta fort mélodieusement, le *Veni Sancte Spiritus*.

On va  
au Pa-  
lais.

Cela fait, & le Clergé l'ayant reconduit jusqu'à la porte de l'Eglise, il remonta à cheval avec sa suite, & continua son chemin vers le Palais; il trouvoit par-tout de nouveaux spectacles, & d'autres Arcs de triomphe. Comme il entroit dans la place du Palais il y fut reçu par un agréable concert de Luts & autres Instrumens de Musique, que l'on avoit placez sur un échafaut, magnifiquement orné, devant la porte des Marchands Vénitiens, qui en faisoient la dépense. Les Musiciens portoient de grandes Robes de Brocard d'Or & de Soye, & des bonnets de Velous, avec des plumes de diverses couleurs. Il entra dans la place sous un Arc de Triomphe d'une admirable structure, sur lequel on voyoit les Statuës de l'Empereur Charles V. & du Prince son Fils. Au-dessus & vers le milieu de l'arc on voyoit une Renommée de bois doré, avec sa Trompette, ornée de perles & de pierreries, & autour on lisoit ces paroles qui sembloient sortir de sa bouche.

*In omnem Terram exivit Caesaris Fama ,  
Et in fines Orbis Terra , mandatis ejus  
obediunt.*

C'est-à-dire , *La réputation de l'Empereur, est répandue dans toute la Terre, & jusqu'au bout du Monde on obéit à ses Ordres.* La Cour & la Place du Palais étoient remplies d'une si grande foule , qu'il fut impossible pendant plus de demi-heure de faire faire place au Prince & à sa suite pour y passer ; mais quoi qu'il fit déjà obscur , la Place étoit illuminée d'un si grand nombre de Flambeaux , qu'il y faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Au milieu de la Place Philippe mit pied à terre , parce qu'il apprit , que les deux Reines, Marie & Eleonor, ses Tantes, l'attendoient à la porte du Palais. Il fut accueilli par ces deux Princesses qui l'embrassèrent, le mirent au milieu d'elles, & le conduisirent à l'Empereur son Pere, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience dans son Appartement. Philippe s'approchant de son Pere, se mit respectueusement à genoux devant lui , embrassant ceux de l'Empereur , qui pour lui témoigner une tendresse paternelle , le releva en même-tems de ses propres mains, l'embrassa pendant long-tems, & le baïsa plusieurs fois des deux côtez,

*Accueil  
de son  
Pere.*

versant tant de larmes de joye, qu'il se pleurer les deux Reines, le Prince, & tous les Grands Seigneurs de la Cour. Toute la nuit on fit tant de feux de joye publics & particuliers, qu'il sembloit que la Ville étoit toute en feu, chacun des Bourgeois ayant tâché de se distinguer & de surpasser son Compagnon à imaginer quelque agréable réjouissance. Au milieu de la place du Palais il y avoit un grand feu en pyramide qui dura toute la nuit; il est vray que le moindre feu d'Artifice qu'on fasse aujourd'huy, vaut mieux que cent de ceux qu'on faisoit en ce temps-là, tant on a raffiné sur ces sortes d'inventions.

*Messe  
& Pre-  
sent.*

Le lendemain matin, l'Empereur conduisit le Prince Philippe à la Cathedrale, accompagné de tous les Grands de la Cour, & de tous les Magistrats de la Ville. On y célébra une Messe Solemnelle avec la Musique de l'Empereur, pour rendre graces à Dieu, de ce qu'il avoit heureusement conduit le Prince, dans un si long voyage. Ensuite les Bourgues-Mestres & toute la Regence se transporterent au Palais, & presenterent respectueusement au Prince une grande & riche Coupe de vermeil avec son couvercle, si pesante, qu'à peine un homme des plus forts la pouvoit porter. Mais elle étoit beaucoup plus considerable par l'excellence du travail, que par sa matière,  
enil.

enrichie de Figures , de Lettres Hyeroglyphiques : entr'autres paroles il y avoit celle-ci autour du couvercle :

Imperator Cæsar Constantinus, prostrato ad Pontem Milvicem Tyranno Maxentio post gravem CCC. ferè annorum persecutionem, afflictam Christi Ecclesiam in Libertatem asseruit.

*C'est-à-dire: L'Empereur Constantin, après avoir défait le Tyran Maxence près du Pont Mele, délivra l'Eglise affligée de Jesus-Christ, après une cruelle persécution de trois cens ans.*

Le Pensionnaire, ( qui est une charge à peu près comme celle de Procureur ou d'Avocat Général ) complimenta le Prince de la part des Bourgues-Mestres & de la Ville, le priant d'agréer le present qu'on lui portoit avec respect, non pas pour la valeur, mais parce qu'il étoit accompagné du cœur de tous ses Sujets, qui l'assuroient par-là d'une obéissance profonde. L'Evêque d'Aras répondit au nom du Prince, qu'il acceptoit avec plaisir, le present, & le cœur de ceux qui le lui faisoient. On ne sçauroit dire combien l'Empereur fut satisfait d'a-

*Divers  
autres  
événements.  
1549*

voir le Prince son Fils auprès de lui ; car en peu de tems , & tout jeune qu'il étoit , n'ayant alors que vingt-deux ans , il reconnut qu'il étoit grave dans ses discours , subtil dans ses réponses , sage dans ses résolutions , prompt à comprendre les affaires les plus embarrassées , prudent à dire son avis dans les affaires les plus importantes , judicieux , & intelligent dans les tours & détours du Siècle : Aussi dès le second jour de son arrivée , il l'admit dans son Conseil Secret , & le fit même présider en sa place.

*Il est resté dans toutes les Villes.* Il est vrai que pendant trois mois il fallut accorder à toutes les Villes du Païs , qui le demandoient avec empressement , le plaisir de voir le Prince , que chacune se faisoit honneur de voir chez Elles , ce que l'Empereur ne leur voulut pas refuser. Ainsi il alloit tantôt dans une Ville & tantôt en une autre , ordinairement accompagné de la Reine Gouvernante , & par tout ce n'étoit que Fêtes , Bals , Cavalcades , presens , & réceptions magnifiques. Mais comme Anvers étoit alors la plus riche , la plus peuplée , & la plus magnifique Ville du païs , Elle voulut aussi se distinguer en cette occasion , & surpasser toutes les autres dans la belle entrée qu'on lui fit au commencement de Septembre. Huit cens Bourgeois à cheval habillez de Velours bleu , avec un nombre

bre infini de rubans de la même couleur sur la tête des chevaux, lui allerent au devant, à deux mille hors de la Ville, precedez de six en six de quatre Estaffiers & de deux Pages, richement habillez. C'étoient pour la plûpart des Recteurs, Magistrats, & Officiers de la Ville, tant Regens que hors de Charge. Plus de quatre mille Bourgeois habillez & armez d'une même sorte lui allerent aussi au devant à pied. On érigea vingt-quatre Arcs de Triomphe, qui coûterent vingt mille Pistoles, grosse somme en ce temps-là, où l'argent n'étoit pas si commun qu'aujourd'hui.

Comme la Ville d'Anvers étoit alors, *Anvers*  
 ce qu'est aujourd'hui celle d'Amsterdam, <sup>1549.</sup>  
 c'est-à-dire, qu'elle passoit pour la plus riche & la plus fleurissante du pais, il y eut un plus grand concours de monde qu'en aucune autre, parce que l'on s'assuroit de voir à cette entrée des choses plus rares qu'aux autres. Pendant huit jours le Prince & la Reine Gouvernante furent traitez aux dépens de la Ville avec toute leur suite, & tous les jours on leur donnoit quelque nouveau divertissement, des Festins, Jôûtes, Tournois, Bals, Jeux, & délicieux Repas. Tous les soirs on faisoit des feux d'artifice d'une nouvelle invention dans les places publiques, outre ceux des particuliers,

liers, & pendant tout ce temps-là il ne se parla entre les Bourgeois que de Bals & de Festins. La Ville fit present au Prince d'une Statuë de la grandeur d'une femme, representant l'Abondance, qui embrassoit une grande Coupe d'argent dans laquelle il y avoit douze mille Ducats. Aussi sortit-il de cette Ville plus satisfait que d'aucune autre.

*Nouvelles  
affli-  
geantes.*

Mais quelque grande que fût la joye de l'Empereur, de voir le Prince son Fils si caressé en Flandre, cependant comme les plaisirs du monde sont mêlez de quelque amertume, il faut avoïer que Charles V. l'éprouva dans cette occasion, comme il l'avoit souvent fait, & que sa joye fut interrompuë par les nouvelles qu'il reçût alors, & qui l'affligerent beaucoup, des grands desordres & dommages que Dragut avoit causez sur la Mer Méditerranée, où il avoit non seulement infesté les côtes de Naples, d'Italie, & de plusieurs autres lieux, mais interrompu entierement le commerce. On ne sera peut-être pas fâché, d'apprendre en cet endroit quelques particularitez de la vie de ce fameux Corsaire.

*Dragut.*

*Dragut* - Rais étoit Turc de naissance, pas mal-fait de sa personne, courageux, hardi, intrepide, infatigable. Il entra au service de Barberouffe, Roy d'Alger, en qualité de Matelot, & il eut le bonheur  
d'être

d'être si fort à son gré, qu'après l'avoir mené pendant quatre ans avec lui à pirater, il le jugea digne d'être Chef d'Escadre, de sorte qu'en 1540. il l'envoya en Course avec dix Vaisseaux, avec lesquels ayant fait descente dans l'Isle de Corse, il la ravagea. André Doria ayant appris cela à Messine, où il étoit avec vingt & une Galeres, dépêcha contre lui Jeannetin Doria son Lieutenant & son Neveu, pendant qu'il courut nuit & jour à l'entour de cette Isle, pendant six jours, le suivant & demandant par tout de ses nouvelles sans en pouvoir apprendre.

Finalemēt le second jour de May au point du jour il trouva ce Barbare en un endroit de cette Isle, où il avoit débarqué le butin qu'il avoit fait, & étoit occupé à en faire le partage avec ses gens. Surpris en cet état, où il étoit hors de défense, il devint lui-même, tous ses Vaisseaux, ses gens, & son butin, la proye de Jeannetin Doria, hors deux Galeres, qui se trouvant écartées, eurent le bonheur d'échapper par la fuite. Incontinent il fit attacher Dragut à la chaîne, avec tous les Turcs & les Mores qui étoient sur les Galeres, & l'on en tira cent soixante-quatre Esclaves Chrétiens que l'on mit en liberté. Avec ce riche butin Jeannetin s'en retourna à Genes, pour y recevoir les louanges & l'aplaudissement que

que sa patrie lui donna en cette occasion. Il y fut reçu avec une très-grande joye, parce que son retour délieroit la Ville de la consternation universelle, où le nom de ce Barbare l'avoit mise.

*On le  
tire de  
la chaî-  
ne.*

Presque toute la Ville courut pour voir dans les chaînes ce Dragut, qui à son premier voyage de Mer avoit jetté l'épouvante par tout. Entre autres Personnes qui le furent voir, se trouva la Femme de Jeannetin Doria, avec quelques autres Dames des plus considerables de la Ville, & comme il parloit fort bon Italien, il trouva si bien le secret de leur plaire, que cette Dame pria instamment son Epoux de le mettre en liberté; de sorte qu'en même-temps, & en presence de ces Dames il lui fit ôter sa chaîne: il ne fut pas plutôt tiré de cet état, qu'il fit un discours de remerciement à sa bien-faitrice, qui plut beaucoup. Ensuite Jeannetin Doria l'envoya au Prince André son Oncle, qui étoit encore à Messine, & qui après l'avoir vû, le renvoya incontinent à Genes, avec ordre de le faire conduire à l'Empereur, afin qu'il en disposât comme il le jugeroit à propos. Tant il est vrai que la fortune, ( je ne veux pas dire la Providence Chrétienne, parce qu'il s'agit ici d'un Turc ) quand elle a une fois résolu de favoriser quelqu'un, en prépare de loin les moyens. Charles V. après avoir vû

vû ce Barbare, ne voulant pas le laisser entièrement en liberté, fut sur le point de l'envoyer dans une Citadelle pour y être gardé jusqu'à la mort: mais ayant sçû qu'on lui avoit fait la grace de le tirer de la chaîne, & de le dispenser de ramer, à la prière de la Duchesse Doria, Epouse de Jeannetin, il ne voulut pas révoquer cette grace, & le renvoya bien-tôt après à Genes au Lieutenant de Jeannetin, qui y étoit alors, lui faisant sçavoir que puisque Dragut étoit son Prisonnier, il devoit disposer de lui, comme il le trouveroit à propos: de sorte qu'il le mit dans sa Capitane, où il le fit garder, mais sans être enchaîné, ni obligé de ramer.

Barberouffe qui avoit une souveraine estime pour Dragut, informé que les premières nouvelles qu'il avoit eu de lui, que l'Empereur l'avoit fait étrangler, étoient fausses, & qu'il étoit dans la Capitane de Doria, sans être même enchaîné, commença à traiter de sa rançon. D'abord Doria refusa toutes les offres qu'on lui faisoit pour la rançon de Dragut, sans même les vouloir écouter; persuadé qu'étant un Corsaire hardi, courageux, & entendant parfaitement la Marine, il ne seroit pas plutôt retourné au service de Barberouffe, qu'il seroit en état de faire beaucoup de mal à la Chrétienté. Ainsi il refusa l'offre qu'on

*Il est  
rache-  
té par  
Barbo-  
rouffe.*

lui

lui fit de deux mille Sultans qui valent autant de Ducats. Sur ces entrefaites Jeannetin qui étoit alors à Messine, où il passa l'Hyver loin de sa femme, devint amoureux d'une Dame veuve, extraordinairement belle, qui avoit un fils âgé de quinze ans, & qu'elle aimoit avec passion, Esclave à la Cour de Barberouffe, qui l'aimoit souverainement à cause de sa beauté; ce qui faisoit qu'il n'avoit pas voulu traiter de sa rançon avec sa mere, qui souhaltoit avec passion de le retirer. Cette femme n'oublioit pas, lors que Jeannetin la courtoisoit, de se souvenir de procurer la liberté à son cher Fils. Aussi eut-il cette complaisance pour elle, qu'il fit dire à ceux qui sollicitoient la liberté de Dragut, que si outre les deux mille Sultans offerts, on vouloit mettre en liberté un jeune Esclave nommé François Galassi, il relâcheroit Dragut. Barberouffe accepta l'offre, envoya les deux mille Sultans à Messine avec le jeune Esclave, Dragut fut envoyé à Alger, & la Veuve, Maîtresse de Doria, eut pour présent son Fils, & les deux mille Sultans. D'autres disent, que la somme fut de quatre mille Sultans, qui valent autant que des Ducats d'or.

*Il retourne en Afri que.*

Quoi qu'il en soit, il est certain, que quand on en auroit demandé deux fois autant, Barberouffe souhaltoit si fort d'avoir Dragut,

Dragut, qu'il l'auroit donné. Il témoigna publiquement la joye, qu'il avoit de son retour, & le mit dans les premières Charges de Corsaire. Celui-ci irrité contre les Chrétiens cherchoit l'occasion de se vanger, & de rétablir sa réputation auprès des Turcs & des Arabes, ce qui lui fut aisé, ayant le secret de se faire aimer, par une libéralité si extraordinaire, qu'il n'eut jamais l'avidité de prendre rien pour lui en particulier du Butin, en qualité de Chef, se contentant d'une portion égale à celle de chacun des Matelots & Soldats; appas capable de gagner le cœur des plus Barbares. Aussi tous souhaitoient d'entrer à son service, & il falloit avoir des recommandations pour y avoir une place. De sorte que pouvant choisir, il ne prenoit que les plus braves & les plus intrepides; gens qui ne connoissant point le peril, quand il falloit combattre pour la gloire, venoient à bout des entreprises les plus difficiles, ce qui lui acquit une très-grande réputation.

Barberousse avoit travaillé à mettre bien Dragut dans l'esprit de Soliman, & il y avoit si bien réussi, que la première fois qu'il le vit, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup son courage, & lui donna un Turban & une Veste; Présent qu'il avoit accoutumé de faire aux gens dont il estimoit le mérite. Mais Barberousse vint à mourir

*Il acquiert  
de l'auto-  
rité.*

mourir pendant que la réputation de Dragut étoit la plus florissante, ce qui lui acquit plus d'autorité parmi les Arabes, d'autant plus que Soliman lui écrivit, *Qu'il pouvoit s'assurer, qu'il auroit pour lui la bonne opinion & l'estime qu'il avoit toujours eu pour Barberousse, parce qu'il esperoit, qu'il auroit pour lui le même zele, que l'autre avoit toujours fait paroître pour son service.* La premiere pensée de Dragut fut de faire quelque action d'éclat, qui lui pût acquérir encore plus de crédit auprès de Soliman, le rendre plus glorieux & plus formidable, & avancer ses affaires. Après avoir pensé à plusieurs entreprises, il se détermina à celle de se rendre maître de la Ville d'Afrique, située sur une langue de terre de la Mer Méditerranée; place fort commode pour la navigation, ce qui y avoit attiré un grand nombre de Juifs d'Espagne & de Portugal, & l'avoit rendu très-riche. Mais voyant qu'elle étoit trop peuplée & trop bien fortifiée, pour la pouvoir emporter par les Armes, il se servit de ruses & d'artifices, avec tant d'habileté, qu'ayant trompé les Mores qui la gardoient, il s'en rendit maître.

Il de-  
vient  
puif-  
sant.

Soliman fut fort content de cette nouvelle acquisition de Dragut, prévoyant les avantages qu'il en pourroit tirer pour ses desseins sur la Méditerranée, & ce grand

Cor-

Corfaire y mena son Escadre, qui n'étoit que de douze Galeres, & se rendit si puissant, qu'avec les Droits, que la Ville lui payoit en qualité de Seigneur, il leva une Armée de trente bonnes Galeres, & se fit appeller *Prince d'Afrique*. Pour gagner l'affection de ses nouveaux Sujets, il prit la résolution de remplir cette Ville du butin qu'il feroit sur les Chrétiens; ainsi, sans avoir égard à aucune Nation, il couroit la Mer, faisoit du pis qu'il pouvoit sur les Côtes, & prenoit tous les Vaisseaux qu'il pouvoit attraper, hors ceux qui avoient des Passeports pour négotier en Afrique; ainsi en peu de temps il rendit cette Ville la plus florissante de toutes celles qui étoient sur ces Côtes; mais il en vouloit sur tout aux Vaisseaux de l'Empereur, & de la Côte de Genes, pour se vanger de l'affront, qu'on lui avoit fait de le mettre à la chaîne, & de le faire ramer, disant souvent, *qu'il cherchoit l'occasion de faire du mal au mari, & de faire du bien à sa femme.*

Au mois de May de cette année (d'autres disent, que ce fut au mois d'Août de la précédente) Dragut mit à la Mer avec douze Galeres, & infesta beaucoup les Côtes Chrétiennes. Il alla particulièrement sous la Banniere d'Espagne en un lieu appellé *Quartuccio*, au voisinage de  
Castell

*Domus  
mages!*  
1549.

430 LA VIE DE CHARLES V.  
*Castell' à mare di Stabia*, où il fit beaucoup de Butin, & d'Esclaves de tout sexe & de tout âge, & il auroit encore fait plus de mal, si de Gragnano, & d'ailleurs, il n'y fût accouru en grand' diligence un nombre considerable de gens armez, qui l'obligerent de se rembarquer. De-là il alla vers la Côte de Procida, où il arborra la Baniere blanche de la Redemption. Quelques Chrétiens allerent à son bord, & racheterent tous les Esclaves, excepté une très-belle fille qu'il voulut garder pour lui. Quelques jours après, & pendant qu'il cherchoit deçà & delà à pirater, une des plus grandes Galeres de l'Escadre Espagnolle, allant de Barcelone à Genes pour y porter quelques Officiers de guerre Espagnols, & quarante mille Ducats pour Gonzague, Gouverneur de Milan (elle portoit aussi Donna Agate Epouse de Don Indico d'Avalos, Gouverneur de Pavie, avec six autres Dames, & autres femmes) tomba entre les mains de ce Barbare, qui s'en retourna à Afrique triomphant de son Butin. Ensuite il travailla à faire fortifier la Ville, & la rendit l'azyle de tous les Corsaires, en telle sorte que le seul nom d'Afrique donnoit l'épouvante à toutes les Côtes, & empêchoit le commerce des Chrétiens sur la Méditerranée, ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Charles V. Nous verrons  
dans

dans le Livre suivant les autres progres  
de ce Corfaire.

Sur ces entrefaites il arriva un Courrier <sup>Mors</sup>  
à l'Empereur de la part de son Ambassa- <sup>de Paul</sup>  
deur à Rome, qui lui portoit la nouvelle <sup>III.</sup>  
de la mort du Pape Paul III. arrivée le  
douze Novembre de cette année : à peine  
avoit-il achevé de lire la Lettre, qu'il dit  
au Prince son Fils, qui lui demandoit s'il  
y avoit quelque chose de nouveau, *Qu'il*  
*étoit mort à Rome un bon François, & lui*  
*ayant donné la Lettre à lire, il ajoûta,*  
*Je suis assuré, mon Fils, que si les parens*  
*du Pape ont fait ouvrir son Corps pour l'em-*  
*baumer, on y aura trouvé trois fleurs de*  
*Lis gravées sur son Cœur.*

Cela me fait souvenir du discours, &  
de l'instruction que Charles V. donna au  
Prince Philippe son Fils, deux jours après  
qu'il fut arrivé à Bruxelles. Quelques-uns  
disent, qu'il le fit en presence du Duc d'Al-  
be & de Ruigomez, ce qui pourroit être ;  
mais s'il en faut croire Sandoval, il lui fit  
ce discours tête-à-tête ; quoi qu'il en soit,  
il est certain, comme l'expérience l'a fait  
voir, que Philippe en fit son profit en  
son temps.

## INSTRUCTION

De l'Empereur Charles - Quint au  
Prince Philippe son Fils.

*Les  
Princes  
sujets  
aux  
disgra-  
ces.  
1549.*

**M**On cher Fils. Le cours de ma vie, qui n'a été que trop pleine de fatigues & de douleurs ameres, a été une Ecole qui m'a souvent donné occasion d'apprendre que les Princes, étant semblables au feu qui monte toujourns, ont accoutumé de concevoir de vastes desseins; mais qu'ils sont sujets à voir manquer ceux où ils croient réussir plus facilement, & que lors qu'ils se croient montez au plus haut faite de la gloire, ils tombent dans les plus grandes disgraces. Vous en voyez deux grands exemples en ce qui vient de m'arriver, sçavoir l'entreprise d'Alger, & les avantages que l'Electeur Maurice & ses Alliez, viennent de remporter sur moi, après tant de glorieuses Victoires. L'un & l'autre a servi à me faire connoître, que les Princes, quelques grands & puissans qu'ils soient, ne doivent pas avoir tant de confiance en eux-mêmes, & que la Providence de Dieu préside sur leurs actions, aussi-bien que sur celles des moindres hommes. L'état de mes affaires & celles de l'Empire, lorsque

j'y

J'y suis parvenu, étoit tel, que je n'ai pu avoir ni exemples, ni instructions sur lesquelles je pûsse régler ma conduite; & j'ai été obligé d'être moi-même mon Maître & mon Disciple. Ainsi ce n'est pas sans raison, mon cher Fils, que je vous ai exposé à un si long & si pénible voyage pour vous avoir auprès de moi, parce que voulant travailler à vous rendre tel que moi, les instructions que je vous donnerai de bonne heure, ne vous seront pas, à ce que j'espère, inutiles.

J'avouë, après avoir considéré l'instabilité, & les changemens étranges & si fréquens, qui arrivent dans toutes les affaires du monde, & encore plus dans celles des Etats, qu'il semble impossible à la plus grande expérience que l'on puisse avoir, de pouvoir vous donner des regles, sur lesquelles vous puissiez prendre des mesures justes, pour la conduite des Royaumes, & le Gouvernement des Etats, auxquels vous me devez succéder comme mon unique héritier. Cependant l'amour paternel que j'ai pour vous, & qui ne sçauroit être plus grand, l'obligation où je suis de rendre service à Dieu, & celle de conscience, m'engagent à vous donner quelques instructions sur certains Chefs principaux, priant ce Pere des lumieres, qui en qualité de Roy des Rois preside sur le Gouverne-

*Chap.  
les V.  
commen  
ce à  
donner  
des Inf-  
truc-  
tions à  
son fils*

ment de tout le monde, qu'il veuille par sa sainte bonté & clémence vous assister, lors que vous serez appelé à commander à tant de peuples, & qu'en attendant, il mette dans vôtre esprit & dans vôtre cœur les dispositions, & les lumieres nécessaires pour profiter des bonnes instructions qui vous seront données, & d'en sçavoir faire un bon usage, lors que nôtre Pere commun vous appellera à commander à des Royaumes, qui sont plus vôtres que miens. Je puis cependant vous assûrer, que la protection de Dieu ne vous manquera pas, si dans tous vos desseins vous avez principalement en vûe le service de Dieu, & qu'après avoir fait tout ce qui se peut aux affaires, vous remettiez le succes & l'évenement de vos projets & de vos Actions à sa volonté, pour en ordonner comme il le trouvera bon; ce sera le moyen, & de ne vous pas trop affliger des mauvais succes, & de ne pas vous réjoûir des bons jusques à en devenir orgueilleux.

*La Foy  
& la  
Justice.  
1549.*

La premiere instruction, que je vous donne, est, que si vous voulez que Dieu vous soit favorable, il faut que vous ayez beaucoup de zele pour l'observation & la protection de nôtre Sainte Foi en tous lieux, mais particulièrement dans les Royaumes & Etats dont vous devez heriter, que vous pourrez conquerir, ou qui tomberont sous  
vôtre

vôtre puissance de quelque maniere que ce soit : vous devez travailler à faire observer la Justice, n'y établir que des Juges habiles, experimentez & integres ; veiller sur eux , afin d'empêcher par vôtre autorité, qu'il ne soit fait tort à personne , & que les recommandations des riches & des puissans ne puissent pas faire du tort à la cause des foibles & des pauvres , & vous souvenir sans cesse , que la bonne Foy & la Justice du Prince sont les deux Avocats qui plaident en sa faveur devant Dieu, & qui font descendre sur lui les benedictions du Ciel.

Comme après tant de travaux, & tant de fâcheuses guerres, que j'ai été obligé de soutenir avec tant de dépenses, & au péril même de ma vie, pour tâcher de ramener les obstinez heretiques d'Allemagne dans le bon chemin d'où ils se sont égarez, il ne s'est pû trouver d'autre moyen que la convocation d'un Concile, auquel se sont enfin soumis, après tant de sollicitations de ma part, de prieres & de menaces que j'y ai employées, tous les Etats de l'Empire, tant Catholiques que Lutheriens, je vous exhorte d'entrer dès aujourd'huy, dans cette sainte œuvre, de faire tout ce qui dependra de vous, pour la conduire à la perfection, & de travailler de concert avec le Roy des Romains vôtre Oncle, les autres Rois, & les Ministres du Pape, à ce que chacun

de son côté se rende Mediateur & Promoteur de ce Concile, & contribué à le faire réussir, à la gloire de Dieu, & au bien de l'Eglise.

*Le saint  
Siege.*

Vous devez sur toutes choses avoir toujours le cœur plein de respect & de veneration pour le saint Siege, qui est la base & le fondement de la Religion Catholique, contre laquelle les Herétiques vomissent tant de calomnies. Charlemagne & plusieurs Rois de France ses Successeurs, ont fort bien reconnu, combien un Prince pieux & Chrétien est obligé, de maintenir l'autorité du saint Siege, puisque sans épargner ni fatigues, ni voyages, ni dépenses, ils sont allez si souvent à son secours avec de puissantes Armées, lors que les Barbares le vouloient opprimer. Oüi, mon fils, piquez-vous d'une sainte ambition de surpasser tout autre Prince, lors qu'il s'agira de proteger le saint Siege, ou de lui témoigner de la veneration: quand il se trouveroit des Papes, qui n'en useroient pas bien envers vous (comme j'en ai éprouvé de tels) faites comme moi, qui me suis plaint des défauts de la Personne, sans perdre le zele & le respect dû au saint Siege, & faites tout vôtre possible pour étendre son autorité.

*Bene-  
fices.*

Quant à ce qui regarde les affaires des Eglises particulieres, les Benefices & Ab-  
bayes

bayés qui font de Collation Royale , & où vous avez droit de nommer , vous devez sur tout prendre soin & tenir la main , à faire que ces places soient remplies par de bons Sujets, sçavans, experimentez, de bonne vie & mœurs , & que chacun ait les qualitez convenables à la qualité du Benefice auquel il sera nommé , afin qu'il puisse en remplir toutes les fonctions. Et comme c'est ici une affaire de grande importance , vous ne devez nommer personne à la recommandation de qui que se soit , sans vous être bien informé de lui , autrement Dieu seroit mal servi , vôtre conscience en seroit chargée , les Peuples en seroient mal-contens , & il en pourroit arriver plusieurs scandales à l'Eglise , & plusieurs affaires dangereuses à l'Etat. Sur toutes choses vous devez avoir soin que ceux qui ont Cure d'ames , ne se dispensent pas de la résidence sans de grandes raisons.

Mais puisque JESUS-CHRIST ne nous a rien recommandé dans son Evangile si expressément que la paix , que l'on ne peut être non seulement bon Prince , mais non pas même bon Chrétien , sans l'avoir au cœur : & que celui qui a donné sa propre vie pour nous , nous ordonne si souvent de l'aimer , & nous déclare qu'il l'aime sur toute autre chose ; étant d'ailleurs impossible que les Princes ni les Peuples puissent

*Paix.*

sans elle servir Dieu comme il faut, & que  
 la guerre est la source de tant de malheurs,  
 vous devez, mon Fils, accoutumer de  
 bonne heure vôtre cœur aux pensées paci-  
 fiques, & éviter avec soin tout ce qui pour-  
 roit vous porter à la guerre, à moins qu'elle  
 ne soit si nécessaire, que Dieu & le Mon-  
 de voyent, que vous avez été contraint de  
 le faire sans le pouvoir éviter. Vous avez  
 d'autant plus de sujet de l'éviter, que nos  
 Royaumes & nos Etats, étant épuisés par  
 des grandes charges, que j'ai été obligé  
 de mettre sur mes Peuples, sans quoi il ne  
 m'auroit pas été possible de soutenir tant de  
 Guerres; & comme elles ne finiront pas  
 encore, selon toute apparence, & que les  
 Peuples seront par conséquent chargez de  
 plus en plus, quand vous monterez sur le  
 Thrône, vous ne serez jamais aimé de vos  
 Sujets, qu'en leur donnant la paix.

*Engage-  
ments.*

Pour cette guerre que j'ay entreprise,  
 bien plus pour la défense de la Religion  
 que pour mon propre intérêt, j'ai été obli-  
 gé, afin de ne pas ruiner entièrement mon  
 Peuple, d'engager non-seulement beau-  
 coup de Vases d'or, d'argent, & de pier-  
 reries, mais plusieurs Terres & Seigneuries  
 dans le Royaume de Naples, de Sicile, &  
 d'Espagne, ce qui m'a donné beaucoup de  
 chagrin, parce que non-seulement nos Peu-  
 ples, mais encore nos Ennemis, concluent  
 de-

de-là ; que nos Revenus & nos Tresors sont épuisez : outre qu'il n'est pas de la gloire, ni de la Majesté d'un Prince, d'être obligé à faire un tel commerce. Ainsi je vous conjure de travailler avec soin à chercher les moyens de dégager, ce que la nécessité m'a forcé de mettre en gage, ce qui vous fera beaucoup d'honneur ; & d'éviter par une paix continuelle, de tomber dans les inconveniens qui me sont arrivez, puis que je ne puis faire moi-même ce que je vous recommande.

Quoi que vous deviez vivre en bonne intelligence avec les autres Princes, vous devez le faire particulièrement avec le Roy Ferdinand mon Frere & vôtre Oncle ; & avec le Prince Maximilien vôtre Cousin & mon Neveu. Il ne suffit pas même de vivre en bonne correspondance simplement avec ces deux Princes, il faut avoir une entiere confiance en eux ; comme je suis assuré qu'ils vous en donneront toute sorte de sujet, je vous exhorte d'en faire le même envers eux. Vous ne devez pas seulement en user de la sorte, parce que la Religion Chrétienne l'ordonne, & que la liaison d'un même sang vous y oblige, mais pour l'interêt réciproque de vôtre conservation. J'ai fait tout ce que j'ai pû, pour faire déclarer mon Frere Roy des Romains, j'en suis venu à bout, par la benediction

de Dieu ; & je l'ai fait afin de vous intéresser l'un & l'autre , à soutenir & à défendre nôtre Maison. Après ma mort , Ferdinand deviendra puissant par le moyen de l'Empire , vous le serez encore davantage , étant Maître de tant de Royaumes & d'Etats , en sorte que personne n'osera vous inquieter , quand on sçaura que vous serez soutenu par les forces d'un si puissant Oncle , ni attaquer vôtre Oncle , quand on le verra appuyé des vôtres. C'est le grand fruit que produira l'étroite union , amitié , & confiance , d'un si grand Oncle avec un si puissant Neveu.

*Deniers* Ferdinand mon Frere aura soin de tenir en paix l'Allemagne , de hâter l'affaire du Concile , & de faire durer la Treve avec le Turc , & j'espere d'obtenir des Etats d'Allemagne , où j'irai bien-tôt , une bonne somme d'argent pour nous défendre , en cas que le Turc ou le Roy de France , ou autres viennent à nous attaquer , voyant qu'il est impossible que j'en puisse tirer de mes Royaumes & Etats , pour en secourir l'Allemagne , en cas qu'on vînt l'attaquer ; ce qui vous sera impossible à vous-même quand vous monterez sur le Trône , parce que vous les trouverez ruinez ; de sorte que pour l'amour de vous je dois travailler , ce que je ne manquerai pas de faire , à maintenir la paix , afin que nos Peuples ayent le temps

temps de se remettre en bon état, jusques à ce que l'Allemagne se puisse défendre par elle-même.

Il seroit de l'interêt de la Chrétienté, de pouvoir faire la guerre au Turc, afin de l'empêcher de s'agrandir à nos dépens: mais il est devenu trop puissant, par le refus que les autres Princes ont fait de se liguier avec moi, comme je l'aurois souhaité; & comme on pourroit aujourd'huy lui faire la guerre, sans ruiner tous les Princes Chrétiens, & avec peu d'esperance de le vaincre, il faut faire de nécessité vertu. Ne pouvant trouver nos avantages à lui faire la guerre, il faut faire durer autant qu'il se pourra la Treve que j'ay faite avec lui, & éviter adroitement de rompre avec lui, à moins qu'il ne vous y oblige; & auquel cas, il ne faut épargner ni dépenses, ni fatigues pour secourir Ferdinand mon Frere, quand même vous auriez la guerre dans les Royumes de Naples ou de Sicile.

Outre l'estroite confiance que vous devez entretenir avec le Roi Ferdinand mon Frere & vôtre Oncle, vous ferez bien de vivre en bonne amitié avec tous les Electeurs de l'Empire, parce que ne faisant avec lui, & les autres Princes, qu'un même Corps, il n'est pas seulement convenable, mais d'une nécessité absolüe, à cause des Pais-Bas, & du Duché de Milan, d'en user de la for-

Turcs.

Ele-  
cteurs  
1548

te envers vôtre Oncle, les Electeurs, & les autres Princes de l'Empire. Cela fera que vous pourrez tirer de grands avantages de l'Allemagne, sans quoi difficilement pourriez-vous conserver les Pais-Bas & la Duché de Milan. Au reste vous ne devez pas faire difficulté de faire largement des presens aux Princes, de qui vous pouvez esperer des services; car par ce moyen, il vous en reviendra des avantages à vous-même, & en même temps vous appuyerez l'autorité, & le crédit de Ferdinand vôtre Oncle.

*Suisses.* Quant aux Suisses, il est bon de les avoir pour amis, mais non pas pour Confidens, sur tout aujourd'huy qu'ils ont embrassé une Religion differente. C'est une Nation mercenaire, & les Historiens nous apprennent qu'ils sçavent tourner casaque quand ils veulent; ainsi il est necessaire d'agir avec circonspection avec eux, comme j'ay fait, quand il s'agira de les prendre à vôtre service, & il ne le faut jamais faire, que faute d'Allemans. Il est pourtant necessaire que vous entreteniez un Ambassadeur en ce Pais-là, qui les assure incessamment de vôtre plus étroite amitié, à cause de la Ligue perpetuelle que la Maison d'Autriche a faite avec eux pour la Conservation de la Franche-Comté; il leur faut aussi payer exactement tout ce qui leur a été promis par cette Ligue. Pour

Pour ce qui regarde le Pape d'aujourd'hui, vous n'ignorez pas combien il m'a donné sujet d'être mal satisfait de lui, quoique pour acquérir son amitié je me sois laissé porter à marier ma Fille Marguerite avec Octave Farnese son petit Neveu, qui tout Neveu de Pape qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un simple Gentilhomme; & cependant il n'a pas laissé de traverser mes desseins en Allemagne, & de me donner du chagrin au sujet du Concile, auquel il a finalement consenti après tant d'oppositions, & uniquement parce qu'il ne l'a pû éviter. Cela n'empêche pas que je ne vous prie, mon cher Fils, que toute vôtre vie vous ne regardiez pas à ce que pourront faire les Papes, mais seulement à la Dignité de Vicaires de Jesus-Christ où ils sont élevez, de leur rendre en cette qualité le respect extraordinaire qu'ils meritent, & de souffrir plutôt qu'ils vous fassent du tort, que de leur en faire. Je vous prie aussi d'entretenir une bonne amitié avec la Duchesse Marguerite ma Fille, d'avoir soin de ses Enfans pour l'amour de la Mere, & entre ses Enfans, du Duc Octavio; & de considerer qu'elle est mon sang, que je l'ai toujourns aimée, & que vous êtes obligé aussi par l'amour de Fils que vous me portez, de l'aimer.

Pour ce qui regarde les affaires de Plaisance, il est certain, que j'ai eu beaucoup

*Plaisance.*  
1549.

de déplaisir de la mort du Duc de Castro fils du Pape , quoi qu'il ait été lui-même la cause de son malheur ; cependant , à cause de la part qu'a pris en cette affaire Don Ferrante Gonzaga en qualité de mon Ministre, je suis obligé de soutenir ce qu'il a fait , parce qu'il ne l'a entrepris que pour le bien de mes affaires, pour celui de toute l'Italie, & particulièrement de l'Empire. J'ay cherché les expediens qu'on pourroit prendre pour contenter en cette affaire , & l'Empire & la Maison du Pape; je n'en ai pû trouver d'autre , que de lui rendre Plaisance ; mais puis que nous en sommes Maîtres , je suis d'avis de la garder jusqu'en un autre temps.

*Conclava*  
*26.*

Quant à l'Electiion des Papes , je vous puis dire , que quoique mes Ministres à Rome , se soient quelquefois servis de mon autorité , pour en recommander quelques-uns , sur tout après la mort de Leon en faveur d'Adrien , cependant je vous assure , mon Fils , que je n'ai jamais eu dessein d'interessier ma Conscience pour ou contre qui que ce soit , parce que j'ay considéré que cette haute dignité étoit d'une trop grande consequence pour le salut des Fidelles ; ainsi j'ay toujours crû qu'il falloit laisser le soin du Conclave à Dieu , dont le Pape est le Vicaire , & je vous conseille , mon cher Fils , d'en user toujours de même ,

me, d'autant plus que le Pape d'aujourd'hui est déjà en décrépitude.

Nous avons trois differens à démêler avec le S. Siege, ou avec le Pape, qui demandent de nôtre part beaucoup de précaution, d'adresse, & de fermeté. Le premier regarde le Royaume de Naples, parce qu'étant Fief de l'Eglise, la Cour de Rome s' imagine d'être en droit, sur le moindre prétexte, d'en accorder ou d'en refuser l' Investiture comme il lui plaît, comme Clement VII. me l'a bien fait voir, quoi que les tentatives qu'il a faites pour cela n'ayent réüssi qu'à sa confusion. Par cette même raison elle prétend encore d'affoiblir l'autorité temporelle de la Couronne dans ce Royaume, & d'augmenter la Spirituelle: ce qui rend aussi les Ecclesiastiques, & sur tout les Nonces du Pape fiers & orgueilleux. Le 2. regarde la Puissance absoluë du Roy dans la Sicile sur le Spirituel, ce qui paroît insupportable à la Cour de Rome, de n'avoir aucune autorité dans un Royaume Catholique. Le 3. concerne la Pragmatique de Castille, que Rome ne souffre qu'avec chagrin. Il faut, mon Fils, vous préparer à avoir souvent des differens avec les Papes sur ces trois Chefs, lors que vous serez Maître, ce qui m'est souvent arrivé aussi; cependant je n'ay pas laissé de conserver inviolablement mes droits, sans perdre le respect

*Diffi-*  
*cultez*  
*avec*  
*Rome*

respect que je dois, comme fils de l'Eglise, au Vicaire de Jesus-Christ. Rome aime l'encens, il faut lui en donner.

*Veni-  
piens.*

Tâchez de vous entretenir en bonne intelligence avec les Princes d'Italie, & de dissiper par des caresses & des honnêtetez la jalousie qu'ils ont de la prosperité de la Maison d'Autriche. Il faut sur tout, quand vous serez monté sur le Trône, garder beaucoup de mesures avec les Venitiens, qui sont bons Amis quand il veulent, mais si passionnez pour la conservation de leurs Etats, qu'ils joient souvent deux Personages en une même Scene, & prennent le parti qui leur paroît le plus avantageux, sans s'informer d'autre chose. Je vous exhorte, d'observer ponctuellement les Traitez que j'ai faits avec eux au sujet des Royaumes de Naples, & de Sicile, & du Duché de Milan, tant pour ce qui regarde la Navigation & le Commerce, que les Frontieres: & comme il y a apparence qu'ils pourront souvent avoir des differens avec le Roi Ferdinand votre Oncle, au sujet des Limites, tâchez toujors de vous en rendre le Mediateur pour les accorder.

*Floren-  
ce. Ec-  
rare.  
Man-  
toise.*

Le Duc de Florence ne peut qu'être de vos Amis par reconnoissance, depuis que je lui ay donné une si considerable Seigneurie, dans un tems où cette famille étoit errante, d'autant plus que j'ai dessein de garder

der la Ville de Sienne en mon pouvoir, pour la lui rendre quelque jour, comme il est juste. Après tout, ou par raison d'Etat ou autrement, ce Duc sera toujours bon Ami de la Maison d'Autriche, nonobstant ses alliances avec la France; ainsi il sera bon, de vôtre côté, de répondre à son amitié. Avec le Duc de Ferrare il faut temporiser, parce qu'à cause du Fief qu'il a en France, il semble qu'il ait de l'inclination pour Elle: il est vray qu'en consideration de la bonne Justice que je lui ai renduë dans les affaires de Modene, Regge, & Rovere, il a témoigné favoriser mes interêts dans tous les differens que j'ay eu avec Clement VII. quoi qu'il fût son Feudataire. Le Duc de Mantouë étant Vassal de l'Empire, & ayant ses Etats contigus à ceux du Roi Ferdinand vôtre Oncle d'un côté, & presque entourrez du Duché de Milan de l'autre, ne peut qu'être de vos Amis, ainsi il faut être des siens, d'autant plus qu'étant Maître du Marquisat de Montferrat, s'il arrive que vous fassiez la guerre en Italie, comme cela ne manquera pas, à cause des prétentions des François sur le Milanés, le Montferrat est un Pais fort commode pour les Troupes, & ce Duc m'en a entierement l'obligation, puis que dans les differens survenus au sujet de ce Pais-là, j'ay décidé en sa faveur, & lui en ai donné l'investiture; c'est ce que

vous

vous ne devez pas oublier.

*Genes.*

La Republique de Genes ne peut manquer d'être toujours à vôtre dévotion, tant parce que j'y ai des amis qui m'ont beaucoup d'obligation, que parce que cette Republique ne pouvant se maintenir par son Pais, qui est de petite étendue & sterile, ni autrement que par le commerce, & n'en pouvant faire de considerable que dans vos Etats & Royaumes, ils seront toujours obligez d'être de vos amis, avec d'autant plus de raison, qu'ils sont mal satisfaits des François, & les François d'eux; outre que la Republique étant Fief de l'Empire, elle ne s'éloignera jamais de ses interêts.

*Duc  
de Sa-  
voye.*

Je ne vous ai encore rien dit du Duc de Savoye, ce n'est pas que je l'aye oublié, étant aussi considerable, & aussi allié avec nous qu'il l'est. Ce Prince a le malheur d'avoir été chassé de son Pais par les François tant deçà que delà les Monts. Ils s'en sont rendus Maîtres, sur ce qu'il a refusé le passage de l'Armée Françoise dans ses Etats, ce qu'il a fait, tant parce que ce n'étoit pas son interêt de le permettre, que parce qu'il ne vouloit ni me tromper, ni faire du tort à nôtre Parenté. Le Prince Emanuël Philibert son fils a eu recours à moy, & je suis plus que payé de l'avoir pris en ma protection par les bons services qu'il m'a rendus, & qu'il me rend encore; après ma mort vous devez

devez être fort content d'avoir à vôtre service un si grand Capitaine, qui ne vous servira pas seulement de l'Epée, mais de ses bons Conseils. J'ay résolu de n'entendre jamais à aucun Traité, à moins que la France n'ait restitué à ce Duc tous ses Etats, & si je ne puis en venir à bout, j'espere que vous le ferez. Les François prétendent de garder le Piémont, afin de troubler par leur inquiétude naturelle le repos de toute l'Italie, mais c'est à cause de cela même qu'il faut les en chasser; outre qu'il n'y a rien de plus juste que de soutenir les Droits de ce Duc. Faites en sorte que les Pensions accordées au Duc & au Prince son Fils leur soient exactement payées, parce qu'il y va de vôtre honneur, & de vôtre intérêt de n'y pas manquer, jusques à ce qu'ils soient rétablis dans leurs Etats. Il faut considérer, mon Fils, que la Savoye & le Piémont sont le seul rempart qu'il y ait contre la furie des François, qui muguent toujours l'Italie.

Pour ce qui regarde la France, depuis que j'ay commencé à regner, comme j'ay La Fran  
 toujours eu l'inclination à la paix, j'ay fait ct.  
 aussi tout ce qui m'a été possible, pour vivre en bonne intelligence avec le feu François I. & j'ay tâché de m'accorder avec lui par des Treves & des suspensions d'Armes, afin de l'obliger à lier une étroite & sincere  
 amitié

amitié avec moy, qui avoit resolu de me liguier avec lui contre Soliman & les Luhteriens, ce qui auroit été le moyen de ruiner & l'un & les autres, au grand avantage de la Chrétienté & de l'Eglise; mais je n'ay jamais pû y réüssir, quoi que je l'aye souhaité avec passion, & que j'en aye facilité les moyens. Ce Prince n'a jamais gardé aucun Traité de Paix ni de Treve que j'aye fait avec lui, comme tout le Monde sçait, qu'autant qu'il ne pouvoit pas me faire la guerre, ou jusques à ce qu'il eût préparé les moyens de me tromper, n'ayant jamais usé que de dissimulation & de perfidie. Henri son Fils, qui lui a succédé, montre ouvertement qu'il veut suivre les traces de son Pere. Mais ce qui me console est, que si la conduite du Pere envers moy a été détestable à toute la Chrétienté, celle du Fils ne le sera pas moins envers vous, & envers moy pour le temps qu'il me reste à vivre, car je ne croi pas qu'il soit d'humeur à demeurer long temps en paix: mais nous devons aussi nous consoler en ce que si le Pere n'a rien gagné à soulever l'Europe & l'Asie contre moy, le Fils n'en retirera pas plus d'avantage contre vous: Ainsi il est bon de veiller toujours sur ses actions.

*Parole.*  
#549:

Faites tous vos efforts pour ne manquer jamais à vôtre parole. Rien n'est plus digne d'un Prince, & rien n'est plus scelerat

à un Chretien, que de la rompre. Quelque avantage que vous y puissiez trouver, n'avez jamais la moindre pensée de suivre en quoi que ce soit la maxime du feu Roy Ferdinand mon Ayeul; duquel on a publié, au préjudice de sa glorieuse Memoire, qu'il ne signoit jamais aucun Traité, qu'il n'eût auparavant cherché les moyens de le rompre, avec quoi il trompoit sa propre Conscience, & se remplissoit la tête d'inquietudes. Je souhaite, mon Fils, que vous vous conduisiez en cela de telle sorte, que dans tout le cours de votre Regne vous vous puissiez vanter, comme moy dans le mien, de n'avoir jamais manqué de parole à personne, & de n'avoir jamais été le premier à rompre ni Traité, ni Promesse, ni Serment. Si vous avez envie de faire la guerre à la France dans quelque conjoncture favorable, perdez la plutôt que de rompre la Paix ou la Treve: vous aurez toujourns assez d'occasion de vous satisfaire en cela, parce que les François aiment trop la guerre pour vivre long-temps en paix.

Tâchez pendant votre Regne d'entrete- *Anglo-*  
*terre.*  
 nir une bonne union avec les Anglois, selon le Proverbe qui court sur ce sujet, *Que quand on auroit la guerre contre toute la Terre, il faut avoir la paix avec l'Angleterre.* Vous sçavez que j'ay en dernier lieu fait un Traité avec Henry VIII. Pere d'Edouard

doüard , aujourd'huy regnant , que vous devez exactement & inviolablement observer , non seulement à cause du Commerce de vos Sujets , qui en tireront de grands avantages , mais encore pour tenir toujours en crainte & en jalousie l'esprit des François , qui ont sans cesse des differens avec les Anglois , en sorte qu'ils ne feront jamais une bonne alliance ensemble , à cause des prétentions que les Anglois ont sur la Normandie , qu'ils muguentent toujours ; & que les François voyent avec beaucoup de chagrin Calais , qui est une des Clefs de la France , entre les mains des Anglois : de sorte que ne pouvant y avoir d'amitié durable entre ces deux Nations , il vous sera facile d'entretenir une bonne & avantageuse alliance avec les derniers. Et comme il y a de l'aparence que le Roy Edoüard , qui n'est aujourd'huy qu'un enfant réveillera quelque jour la prétention qui semble aujourd'huy oubliée , des Pensions que les François avoient promis à son Pere , & qui n'ont point été payées ; quand cela arrivera , vous devez vous conduire selon l'état où seront alors vos affaires. Mais de quelque nature que soit l'alliance que vous aurez avec l'Angleterre , gardez vous de jamais faire quoi que ce soit qui puisse préjudicier directement , ni indirectement à nôtre Religion , ni au S. Siege.

Je n'ay pas grand chose à vous dire au sujet du Roi d'Ecosse, parce que le plus que vous pouvez esperer de ce côté-là, c'est de faire avec lui quelque Traité pour la liberté du Commerce & de la Navigation, à quoi vous le trouverez disposé. Quant au Roy de Danemarck, vous pouvez bien entretenir amitié avec lui, non pour l'interêt de vos affaires, mais pour procurer quelque avantage au peu de Catholiques qui restent dans ses Etats, aujourd'hui que son Royaume est devenu presque tout Lutherien, & il sera bon d'avoir toujours pour cela, un Ambassadeur à Coppenhagen. En un mot, pour l'interêt & le repos des Pais-Bas, vous devez éviter d'avoir aucun différent avec ce Prince, qui puisse causer la guerre.

Il vous est extrêmement important, mon cher Fils, de considerer avec soin que les Royaumes & les Etats que je vous laisserai, plutôt peut-être que vous ne croyez, à cause de mes indispositions, sont en grand nombre, composez de différentes Nations & Langues, fort éloignez les uns des autres par des vastes mers, & que par Terre on n'y peut aller que par la France, ce qui n'en peut que rendre le Gouvernement difficile, étant impossible que vous soyiez present par tout. Le seul remede que vous pourrez apporter à cela, c'est de faire tout ce

L'Ecosse.  
se. Danemarck

Geslo  
verne-  
ment

ce qui sera possible pour y établir de bons Gouverneurs & Vice-Rois, dont vous ayez auparavant éprouvé le zele & la fidelité inviolable; car un bon & fidelle Gouverneur est le bras droit du Prince, au lieu que n'étant pas tel, il peut faire beaucoup de tort à ses affaires; ainsi on ne scauroit jamais user de trop de précaution là-dessus. Pour moi je ne ferai pas difficulté de vous dire, que quoi que j'aye pris toutes les précautions possibles, tant à nommer qu'à établir des Gouverneurs dans mes Royaumes & mes Etats, afin de choisir les personnes selon la nature de chaque País, cependant j'ay été trop bien servi, pour croire autrement, sinon que Dieu m'a assisté de sa benediction, ce que j'espere qu'il fera aussi à vôtre égard.

*Mirés.  
fres.*

Vous aurez cependant un grand avantage sur moi, mon cher fils, c'est que depuis le premier jour que j'ay commencé à regner, non seulement dans mes Etats hereditaires, mais aussi dans l'Empire, je me suis trouvé accablé d'affaires, de la plus grande importance, que jamais Prince ait eu. Affaires pour la plûpart difficiles, embrouillées, & qui m'ont obligé de me pourvoir d'un nombre infini d'Officiers & de Ministres: & comme ces affaires sont toujours allées en augmentant depuis déjà 30. ans & plus, elles ont rendu l'experience de plu-

plusieurs d'entre eux grande & parfaite. Vous auez donc, mon fils, cet avantage, que lors qu'il plaira à Dieu de vous faire monter sur le Trône, vous recevrez de moi, avec les Royaumes & les Etats que je vous laisserai, un nombre infini de bons Officiers & Ministres, experimentez en toute sorte d'affaires, entre lesquels vous pourrez choisir selon vôtre inclination, & vôtre bon jugement; ce qui assurément n'est pas peu considerable, tant pour vous, que pour les Peuples; aussi cela me donne autant de joye que de vous laisser mes Royaumes & mes Etats.

Touchant le Gouvernement des Indes, <sup>Les Indes</sup> comme je trouve ce Pais-là d'une grande <sup>des</sup> consequence, à cause du profit qui en revient, qui peut encore devenir plus grand, j'ay toujours pris beaucoup de soin, & j'espere que vous en ferez de même, n'étant pas chargé des affaires de l'Empire comme moi, de vous bien informer de l'état des affaires de ce Pais-là, & de faire en sorte que tout s'y passe à la gloire de Dieu, & pour vôtre bien. Il faut toujours se servir des moyens les plus propres à tenir ce Pais dans une exacte obéissance, comme il est bien juste: mais sur toutes choses, il faut tenir la main à ce que la Justice y soit bien administrée, parce que par-là on peut tenir en crainte ces peuples tout sauvages qu'ils

qu'ils sont ; & faire respecter ceux qui ont le Gouvernement en main , ce qui est d'une absoluë necessité ; car si on perd une fois le respect à ces personnes là , tout est perdu. Et comme le grand éloignement ôte le moyen d'y apporter du remede, il faut faire des dépenses infinies pour recouvrer ce qu'on auroit une fois perdu. D'ailleurs comme c'est un Pais de Conquête , sans avoir égard à ceux qui pourroient avoir des prétentions , Il sera bon d'y exercer toute l'autorité , le pouvoir & la souveraineté , que l'on pratique d'ordinaire dans les Pais Conquis.

*Indiens.*

Quoi que j'aye pris tous les soins possibles pour tenir en bride les Indiens , ce qui doit être aussi vôtre plus grand soin , comme ç'a toujourns été le mien, je n'ay pas laissé de chercher plusieurs moyens , fait plusieurs desseins , & pris beaucoup de résolutions ; mais enfin j'y ay établi un Conseil tout composé de gens de merite, qui n'a autre chose à faire , que de pourvoir à ce qui est necessaire pour le Gouvernement de ce Pais-là. En dernier lieu , ayant été informé des desordres qui y étoient survenus, j'ay envoyé dans la nouvelle Espagne en qualité de Vice-Roi , D. Antonio di Mendoza , dont j'ay experimenté la sagesse , tant dans les affaires de la Guerre, que dans celles de mon Conseil , afin de lui donner plus

plus d'autorité dans son emploi, & vous qui venez d'Espagne pouvez être mieux informé que moy, de la maniere dont les choses s'y sont passées. Enfin, mon cher Fils, quoi que j'aye été engagé à tant de Guerres, qui ont devoré mes Peuples jusqu'aux entrailles, & épuisé tous mes Trésors, je n'ay pas laissé, sans avoir égard aux grandes dépenses qu'il falloit faire, de m'ouvrir le chemin à cette grande conquête, qui a été benite de Dieu, qui connoissoit mes intentions, qui étoient principalement de porter l'Evangile dans ces Pais-là, & par tout ailleurs; & vous serez ainsi beni de Dieu sans doute, si vous avez un pareil dessein. Aujourd'huy, mon Fils, la porte en est ouverte, le chemin frayé, & la machine prête, il est de vôtre devoir, aussi-bien que de vôtre intérêt, de la faire jouët. J'espere au reste, que vous pourrez établir de telle sorte vôtre domination en ce nouveau Monde, que vous en sçauvez tirer des richesses capables de vous rendre formidable à tous vos Ennemis, qui ne voudront pas vivre en Paix avec vous en Europe, & par les soins que vous prendrez de faire bien regler le Gouvernement en ce Pais-là, vous en retirerez cent pour un, qui avec le temps récompensera toutes vos peines. Je devois aller plus avant sur un Article aussi important que celui-ci, mais je

suis trop persuadé de vôtre zele, & de vôtre bon sens pour en dire davantage.

*Maria-*  
*8<sup>e</sup>*  
*1549.*

Je passe maintenant à une des plus considerables choses que je pourrois vous recommander, & qui regarde la satisfaction d'un Peuple zelé pour son Prince, auquel il souhaite des Successeurs, afin d'éviter les desordres & les malheurs ordinaires aux changemens de Gouvernement. Je ne parle pas de la satisfaction particuliere que j'en recevrai, parce que vous ayant déjà dit, que le Peuple en recevroit de la joye, vous pourrez juger vous-même quelle sera la mienne. Je croy qu'il est non seulement convenable, mais absolument necessaire, sur tout pour les affaires du Pais-Bas, où il pourroit en arriver de grands inconveniens, que vous pensiez tout de bon à vous remarier avec un parti qui vous convienne, autant que faire se pourra, puis qu'il s'agit du bien public de l'Etat, & en particulier d'une Maison qui a reçu tant de fois des effets extraordinaires & miraculeux de la Benediction de Dieu; ce qui me fait esperer, que cette même Benediction continuera à vous donner des Enfans. Vous le devez encore, pour me témoigner en cela l'amour & le respect qu'un Fils doit à son Pere.

*Avec la* Je ne prétens point gêner vôtre inclina-  
*Franco* tion à l'égard du choix de la Personne que  
vous

vous voudrez épouser. Je souhaite seulement, que vous ayiez principalement en vûë le Service de Dieu, & le Bien de l'Etat, aussi-bien que l'avantage de toute la Chrétienté. Si on pouvoit negocier un mariage avec une Fille du Roy de France, & s'assûrer, que les Traitez que l'on fera avec lui, seroient inviolablement observez, & particulièrement que le Duc de Savoye seroit rétabli dans ses Etats, & que l'on en donnât des assûrances suffisantes, je croy que ce seroit ce qui vous conviendroit le mieux. Que si le Roy de France ne vouloit pas donner sa Fille, il faudroit negocier vôtre mariage avec la Princesse d'Albret, à la charge que l'on mettroit fin à tous les differens & prétentions que l'on pourroit avoir sur le Royaume de Navarre, ce qui seroit un grand avantage. Mais il faudroit traiter cette affaire avec beaucoup d'habileté & de prudence, parce que le Roy de France, qui a cette Princesse dans sa Maison, & qui a une passion démesurée pour la Navarre, n'y consentiroit pas volontiers, sans y trouver quelque avantage pour lui-même, ce qui seroit difficile à negocier, parce que la France est en tel état, qu'il ne faut ni lui rien ôter, ni lui rien donner. On pourroit pourtant faire quelque chose en faveur d'une telle Epouse que cette Princesse, qui est fort belle, qui a de nobles

inclinations, & des manieres Royales.

*Avec  
sa Cou-  
sine.*

Je ne voi pas d'autre parti dans l'Europe qui vous convienne, ou du moins qui puisse être utile à vôtre Maison, & à l'Etat en vous donnant des Enfans, ni servir à réunir des Familles divisées, & en tirer-les avantages qui doivent être le principal motif du mariage des Princes. Il y a bien les filles du Roy des Romains mon Frere, au moins l'aînée, vôtre Cousine germaine; & la fille de l'Archiduchesse Douïairiere de France, mais comme ce ne sont point là des Mariages propres ni à aggrandir un Etat, ni à terminer des prétentions, ni à accorder des Familles ennemies, ils ne peuvent pas passer pour avantageux, à moins que dans une extrême necessité; ainsi il faut tâcher de faire un Mariage pour les raisons que j'ay dites. Cependant, mon Fils, je vous laisse l'entiere liberté de choisir telle Personne, qu'il vous plaira selon vôtre inclination, si vous n'en trouvez pas qui puisse se faire par raison d'Etat, & je prie Dieu, qu'il vous inspire là-dessus ce que vous devez faire.

*La fille  
de l'Ar-  
chevê-  
que V.  
1549.*

Pour ce qui regarde ma Fille, vôtre Sœur aînée & Infante, après y avoir mûrement pensé, je n'ay pû trouver de parti plus convenable pour elle, pour moy, pour vous, & pour toute nôtre Maison, que celui de l'Archiduc Maximilien vôtre Cousin & mon

mon Neveu. On a bien crû que je la vou-  
lois marier avec l'Infant de Portugal mon  
Cousin, mais l'âge ne le permet pas, & je  
ne puis manquer à ce que j'ai promis de lui  
donner ma seconde Fille vôtre Sœur, dont  
l'âge est proportionné au sien. En un mot,  
je louhaite fort de marier ma Fille Margue-  
rite avec mon Neveu Maximilien, ce qui  
sera sans doute fort agréable au Roy Ferdi-  
nand son Pere, & mon Frere, & fera beau-  
coup de plaisir à l'Italie & aux Pais-Bas;  
d'ailleurs je serai bien-aïse d'avoir égard en  
cela à la recommandation que m'en fit  
avant que de mourir l'Imperatrice mon  
Epouse d'heureuse memoire. Je vous dirai  
de plus, que par le Testament que je fis,  
la dernière fois que je me suis mis sur Mer,  
& que j'ay confirmé lors que j'entray en  
campagne contre les Luthériens, j'ay réglé  
la Dot, que doivent avoir chacune de vos  
deux Sœurs.

Quant à l'Article de mon testament qui <sup>Pais-</sup>  
regarde la succession des Pais-Bas, après y <sup>Bas.</sup>  
avoir bien pensé, j'ay trouvé qu'il valoit  
mieux les incorporer avec les autres Etats  
hereditaires, afin de rendre vôtre puissan-  
ce plus grande, & vôtre Monarchie plus  
formidable. J'en avois autrement disposé,  
croyant qu'il seroit mieux pour vous de  
vous soulager du poids du Gouvernement  
de tant d'Etats; mais ayant été mieux in-  
formé

formé de vôtre bon sens & prudente conduite, même dans vôtre plus grande jeunesse, j'ai crû faire du tort à ma memoire, à vos bonnes qualitez, & à nos Pais hereditaires, si je les divisois : d'autant plus qu'ayant moy-même conquis la Gueldre, & l'ayant incorporée aux Pais-Bas, il ne la falloit pas séparer des autres Etats hereditaires. J'en avois encore une autre raison, c'est que Dieu vous pourra donner des Enfants, ce que je prie avec humilité sa Misericorde de faire, & que cela vous donnera moyen de donner à quelques-uns les Pais-Bas ou en propriété, ou en qualité de Gouverneurs, selon que l'état de vos affaires le requerra, car il y a certaines choses qui sont avantageuses en un temps, & préjudiciables en un autre. C'est ce qui m'oblige, mon cher & bien-aimé Fils, de vous réiterer l'avis que je vous ai donné, de penser tout de bon de vous remarier, & quand je sçaurai vôtre inclination là-dessus, je contribuerai de tout mon pouvoir à vous satisfaire.

*Seconde  
Fille.*

Pour ce qui regarde ma seconde Fille vôtre Sœur, j'ay résolu de la marier en son temps avec le Prince de Portugal, comme je l'ai déjà dit, qui est à peu près de son âge. Nous sommes déjà convenus avec le Roi son Pere de la Dot que je dois donner à ma Fille, & autres circonstances, & je lui  
veux

veux tenir la parole que je lui ai donnée, avec d'autant plus de plaisir, que je voi que c'est un avantage pour l'Espagne, que le Roi de Castille, & celui de Portugal entretiennent une bonne union ensemble, tant à cause du voisinage, de l'humeur & de la langue de ces deux Peuples, qu'à cause des affaires des Indes. Si jamais on a eu raison de le faire, c'est aujourd'huy que le Roy de Portugal mon Beau-frere, me témoigne non seulement de l'affection, mais beaucoup de consideration & de respect, & qu'au sujet des differens survenus à l'occasion des limites, il a toujours témoigné de l'inclination à consentir que ces affaires fussent réglées à la satisfaction des Castillans: outre que l'Infant Don Louis & le Cardinal n'ont rien oublié, pour me témoigner l'affection & le respect qu'ils ont pour moy & pour ma Maison; ainsi je vous prie, mon cher Fils, d'en avoir de la reconnoissance, & en cas que je vienne à mourir avant que ce mariage soit accompli, que vous teniez la main à ce qu'il soit consommé dès que vous serez monté sur le Trône.

Les deux Reines mes Sœurs & vos Tan- *Sœurs.*  
tes, veuves, l'une du Roy de France, & l'autre de celui de Hongrie, m'ont toujours témoigné la plus grande amitié qu'on puisse avoir pour un Frere, & je ne doute pas  
V 4 qu'elles

qu'elles n'en ayent autant pour vous. Je ſçai qu'elles ont ſouvent fait des vœux particuliers pour vôtre ſanté, & pour vôtre proſperité, & m'ont ſouvent auſſi parlé & écrit de vous avec beaucoup de tendreſſe; ainſi vous devez en avoir beaucoup pour elles, & les regardant comme vos bonnes Tantes, non ſeulement les favoriſer, mais aller au-devant des occaſions de les protéger, & d'appuyer leurs droits.

*La  
Cour.*

Il me reſte un Article ſur lequel je ne vous dirai que peu de choſe, quelque conſiderable qu'il ſoit, parce que vôtre prudence, qui croîtra tous les jours, vous inſpirera mieux ce que vous devez faire, que les inſtructions que je pourrois vous donner. La diverſité & le nombre des Etats, ſur leſquels vous devez regner, vous oblige, mon fils, à avoir vôtre Cour compoſée de perſonnes de differens Païs, langues, & humeurs; comme ſont, par exemple, les Eſpagnols, Napolitains, Siciliens, Milanois, Flamands, & pour marque de l'eſtime, & de la bonne union que vous voulez entretenir avec le Roy Ferdinand vôtre Oncle, de quelques Allemands d'entre ſes Sujets; j'ajoute même de François, en cas que vous vous mariez avec une Princeſſe de cette Nation. Il eſt vrai que cette grande diverſité de Courtiſans peut cauſer, ſans doute, des jalouſies, des envies, & des méſintel-

mésintelligences, qui ne manquent jamais en telles occasions, comme je le sçai bien par expérience. Mais si vôtre Cour n'est composée que d'Espagnols, vous vous attirerez l'aversion de tous vos autres Etats & Royaumes, comme si vous ne pouviez trouver chez eux des Sujets aussi capables de vous servir que les Espagnols, & cette conduite, qui ne paroît pas de grande conséquence, fera avec le tems d'une mouche un éléphant; parce que quand une fois les gens d'une Nation se mettront dans la tête que vous les méprisez, & que vous n'avez pas de confiance en eux, comme dans les autres, ils deviendront mécontents, & feront que les moindres charges leur paroîtront insupportables, ce qui devient souvent la source de plusieurs mauvaises résolutions capables de troubler l'Etat.

L'inconvénient, je veux bien l'appeller ainsi, d'avoir une Cour composée de gens de différentes Nations, quoi que ce soient de vos propres Sujets, semble pourtant nécessaire pour l'utilité qu'on en peut tirer. Un Prince qui est Maître d'un grand Royaume, & encore plus grand, il a plusieurs Etats à gouverner, ne pouvant être par-tout, a besoin de mettre tout en usage, pour être informé non-seulement des affaires les plus considérables, mais même de celles de la moindre conséquence, que l'on

*Courti-  
sans.*

ne doit pas négliger ; un enfant de trois ans peut avec le temps devenir un Geant ; & il semble impossible , quelques mesures qu'un Prince puisse prendre , qu'il soit informé de tout ce qui se passe dans ses Etats. Mais si vous avez dans vôtre Cour des personnes de chacun de vos Etats , vous pourrez être informé jour par jour de tout ce qui s'y passera , en vous en entretenant à vôtre levé , & à vôtre couché , tantôt avec les uns , & tantôt avec les autres ; car leurs parens & leurs amis ne manqueront pas de leur écrire les nouvelles de tout ce qui se passera dans leurs pais. Par ce moyen vous serez peut être informé de plusieurs choses , que vos Ministres & les Gouverneurs de ces Etats auront oubliées, ou qu'ils auront voulu vous cacher , pour quelque interêt particulier. Je me suis bien trouvé d'en user de la sorte , & j'espere qu'il en sera de même de vous.

*Mal-  
sise*

Enfinement , mon cher Fils , je ne vous recommanderai point la conservation de tout ce que j'ai reçu de mon Pere , de mon Ayeule , & de ma Mere d'heureuse memoire , ni de tout ce que j'ai conquis & joint à mes Pais hereditaires , parce que je suis assuré que vous y travaillerez , tant par inclination , que pour vôtre propre interêt ; mais je vous recommande de maintenir ce que j'ai aliené , parce que je l'ai fait par  
une

une nécessité indispensable. J'entens par-là, mon Fils, que vous observiez inviolablement, & dans toutes les circonstances, la donation & le traité que j'ai fait, avec les Chevaliers de Malthe, & non seulement cela, mais je vous exhorte, qu'en quelque occasion que cette Isle soit menacée de Siege, ou que les Turcs y envoyeroient des Troupes pour l'assiéger, que vous y envoyiez les plus grands secours que l'Etat de vos affaires le pourra permettre, & de ne rien épargner pour sa défense. Je suis assuré que vous y envoyerez des secours fort considerables, si vous faites reflexion, que l'Isle de Malthe entre les mains des Chevaliers, est un rempart imprenable, & qui ne vous coûte rien, pour le salut de la Sicile.





L A V I E  
 D E  
 L'EMPEREUR  
 CHARLES V.

TROISIE'ME PARTIE. LIVRE V.

*Contenant les Années 1549. 1550. 1551. 1552.*

A R G U M E N T.



*LE Prince de Salerne part mécontent de la Cour de Charles V. Il retourne à Naples: Comment il y est reçu: Sa magnificence: Il va à l'audience du Vice-Roi, accompagné d'une suite pompeuse: Comment il est reçu de lui: Ses desseins, comment découverts: Le Vice-Roi dissimule*  
 son

son mécontentement : Charles informé de la maniere en laquelle le Prince avoit paru à Naples , en a du chagrin : Le Prince feint que sa femme est grosse , à quel dessein : Précautions inutiles qu'il prend : On envoie des gens pour assister aux couches de la Princesse : On découvre que le Prince vouloit joüer l'Empereur : Combien cela le fit mépriser du Peuple : Son action est blâmée de tout le monde : On travaille à se vanger de lui : Le fisc lui demande des droits non paiezz : Charles-Quint veut faire la guerre au fameux Corsaire Dragut : Il envoie une Armée Navale pour assiéger la Ville d'Afrique : On l'assiége : Plusieurs particularitez : On la met au pillage : Bonne Garnison Espagnole pour la garder : Munitions pour trois ans : Soliman extrêmement indigné de la prise de cette Place : Il en fait faire de grandes plaintes à Charles V. Demande qu'elle lui soit rendue : Réponse de l'Empereur à ses plaintes : Jules III. est élevé au Pontificat : Cela fait grand plaisir à Charles-Quint , & pourquoi : Jules lui envoie une Bulle très-honnêre :

Edit sévère de l'Empereur contre ceux  
 qui feroient profession d'autre Religion  
 que de la Catholique : Marguerite Du-  
 chesse de Parme va à Rome pour défen-  
 dre les Droits du Duc son Epoux : Ré-  
 ponse qu'elle fit au Pape : Charles fait ré-  
 solution d'assembler une Diète à Aus-  
 bourg : La mort de Granvelle son Fa-  
 voril afflige beaucoup : Il fait entrer dans  
 le Ministère le Fils de ce Favori : Char-  
 les-Quint est en grand peine de ce qu'il  
 doit faire : Les Electeurs de Brandebourg  
 & de Saxe pressent la liberté du Land-  
 grave : Ils refusent de se trouver à la  
 Diète : On travaille à faire évader le  
 Landgrave : On en découvre le dessein,  
 & il est plus étroitement gardé qu'au-  
 paravant : Grande audace des Luthériens  
 envers l'Empereur : Ses desseins contre  
 eux : Il prétend faire élire Roi des Ro-  
 mains son Fils Philippe : Son Frere Fer-  
 dinand s'y oppose : Philippe part pour s'en-  
 retourner en Espagne : Comment il fut  
 reçu à Trente par les Peres du Concile :  
 Son voyage : Les François tâchent de le  
 surprendre sur Mer pour le faire prison-  
 nier :

nier : Charles V. trompé par les Luthé-  
 riens : Congédie la Diète : Soliman envoie  
 assiéger Malthe, afin d'en faire une échan-  
 ge contre la Ville d'Afrique : Il se retire  
 honteusement : André Doria se met en  
 Mer contre le Corsaire Dragut : Il l'assié-  
 ge dans une Isle, mais il échappe : La Vil-  
 le d'Afrique rasée jusques aux fondemens :  
 Charles-Quint va à Ausbourg : Sollici-  
 tations d'Octave Farnese pour la restitu-  
 tion de Plaisance : Ne pouvant rien ob-  
 tenir de l'Empereur, il a recours au Pape :  
 Réponse qu'il lui fit : Il demande du secours  
 au Roi de France : Charles découvre cette  
 négociation, & en avertit le Pape : Res-  
 sentiment qu'il en conçoit contre Ottavio  
 & contre le Roi de France : Raisons qu'ils  
 allèguent pour leur justification : Le Pape  
 arme : Il envoie un Nonce au Roi de Fran-  
 ce : Réponse qu'il lui fait : Parme assiégée  
 par les Troupes de l'Empereur : La guer-  
 re contre ce Duc continué : Remontran-  
 ces du Cardinal Farnese au Pape en fa-  
 veur du Duc : Le Pape fait résolution de  
 renoncer à la guerre : Maurice Electeur  
 de Saxe veut se déclarer contre l'Empe-  
 reur :

seur : Grande perplexité où il se trouve :  
 Raisons pour l'obliger de prendre les armes  
 contre Charles Quint : Raisons contrai-  
 res : Observations & particularitez re-  
 marquables là-dessus : Il se détermine à  
 se déclarer contre lui : Il fait de grands  
 préparatifs : Invite les Princes à se liguier  
 avec lui : Manifeste de Maurice & de  
 ses Alliez contre l'Empereur : Maurice  
 outre la Campagne & prend Ausbourg :  
 Charles effrayé se retire à Inspruck : On  
 sollicite Maurice de le poursuivre : Ce  
 qu'il répond là-dessus : Les Peres du Con-  
 cile de Trente s'ensuyent précipitamment :  
 Moyens que Maurice & ses Alliez em-  
 ployent pour surprendre Charles-Quint :  
 Fuite de l'Empereur, avec plusieurs par-  
 ticularitez : Jean Frederic est mis en li-  
 berté : Il veut suivre la fortune de l'Em-  
 pereur : Inconstance de la fortune des Prin-  
 ces : Générosité de la République de Veni-  
 se envers l'Empereur dans ses disgraces ;  
 Combien leurs offres lui furent agréables :  
 Plaintes du Peuple contre Maurice & ses  
 Alliez ; Grandes précautions de l'Empe-  
 reur. Il donne divers ordres pour lever  
 des

des Troupes : Mauvais exemple de l'Ele-  
 teur de Brandebourg : On veut négocier  
 la paix entre l'Empereur , l'Electeur  
 Maurice & ses Alliez : On la conclut ,  
 & à quelles conditions : On met en liber-  
 té le Landgrave de Hesse : Plusieurs ob-  
 servations sur ce sujet : On tâche de faire  
 entrer l'Electeur de Brandebourg dans ce  
 Traité de paix : Il le refuse : Maurice fait  
 Ligue avec l'Empereur contre Albert :  
 Maurice gagne la Bataille contre lui ,  
 mais il y est tué.

**D**Eja depuis la fin de l'année passée , <sup>Prince</sup>  
 l'Empereur qui avoit retenu presque <sup>de Sa-</sup>  
 comme prisonnier dans sa Cour , pendant <sup>lerie</sup>  
 plus d'un an , le Prince de Salerne , voyant  
 les séditions de Naples appaisées , & qu'il  
 n'avoit plus rien à craindre du pouvoir  
 qu'il avoit en ce pais-là , lui donna per-  
 mission de s'en retourner chez lui , avec  
 ordre exprès pourtant , de sa propre bou-  
 che , de ne se plus mêler des affaires publi-  
 ques de Naples , & d'obéir au Vice-Roi.  
 Le Prince ne fut pas plutôt arrivé à Na-  
 ples , où il alla par le chemin de Rome ,  
 qu'étant indispensablement obligé de ren-  
 dre visite au Vice-Roi pour ne pas pa-  
 roître dépendre de lui , quoi que ce fut son  
 chemin

chemin de passer par Naples pour aller chez lui à Salerne, il en prit un autre, se détourna de plusieurs milles, & demeura quelques jours à Salerne, pour y donner les ordres nécessaires aux affaires de ses Vassaux, & du Gouvernement, & satisfit ainsi en quelque maniere sa fierté naturelle.

*Et va à Naples.* Il partit ensuite de Salerne avec un Cortège de trois cens Personnes aussi-bien mises qu'il se pouvoit. Comme il approchoit de Naples, le bruit de son arrivée s'étant déjà répandu, plus de cinq cens Gentilshommes ou principaux Bourgeois à Cheval, séparés en plusieurs brigades, & un nombre infini de gens à pied de l'un & de l'autre Sexe, sortirent pour lui aller au-devant; ce qui donna beaucoup de chagrin au Vice-Roi, qui ne laissa pourtant pas de le cacher. Il fut reçu avec un applaudissement presque égal à celui qu'on lui fit lorsqu'en qualité de Syndic de la Ville, il accompagna Charles V. quand il fit son entrée à Naples. Quoi qu'il fût entré dans la Ville dès le matin, dans une saison où les jours sont fort grands, car c'étoit au commencement de Juin, la foule étoit si grande dans les rues, qu'il ne put arriver qu'à quatre heures après-midi dans la Maison de *Donna Francesca Sanseverino*, Sœur du Prince de Bisignano, où il fut loger. Il est vrai que depuis la porte par où il entra

entra jusques au Palais de cette Dame, il y a deux bons milles de chemin, & que les ruës étoient pleines de monde, tant ce Prince étoit aimé. Il demeura trois jours dans le Palais de cette Princesse, sous prétexte de se reposer, recevant visite des plus considerables Bourgeois de la Ville, & même de presque toute la Noblesse.

Le quatrième jour de son arrivée, il fut rendre visite au Vice-Roy, avec un faste & une pompe incroyable, car il affecta de se faire accompagner par un Cortège choisi & nombreux. Il avoit d'ailleurs à sa suite quatre cens Gentils-hommes, ou Bourgeois, qui manioient si bien leurs Chevaux, qu'ils les faisoient plutôt danser que marcher dans les ruës. Il avoit trois raisons d'en user de la sorte, & une entre autres qui n'a peut-être jamais eu de semblable : Car dès le Palais où nous avons dit qu'il étoit logé, & qu'il avoit choisi, parce qu'il étoit fort éloigné, jusques à celui du Vice-Roy, il y a deux mille de chemin, qu'il auroit pû faire commodément, même en se divertissant, en deux heures de temps, cependant il y employa trois jours. Tous les soirs il étoit magnifiquement logé, & ce n'étoit par tout que Musique, fanfares de Trompettes & Festins somptueux, ce qui ne contribua pas peu à sa ruine. La deuxième chose qui l'obligeoit

*I. rend  
visite  
au Vice-  
Roy  
1549<sup>e</sup>*

geoit à en user de la sorte, étoit sa vanité, son orgueil, & le desir qu'il avoit de se voir loüé, applaudi, & encensé. Enfin il vouloit par-là donner du chagrin au Vice-Roi, & lui faire voir, que tout ce qu'il avoit fait pour le décrediter & le perdre, n'avoit servi qu'à lui acquérir plus de gloire, & à lui faire gagner de plus en plus l'estime & l'amitié, tant du Peuple de Naples, que des Etrangers; que ses Amis & Partisans avoient fait venir ce jour-là des Pais d'alentour.

*Com-  
ment  
vint du  
Vice-  
Roi.*

Au troisiéme jour, étant arrivé dans la place du Palais Royal, & mis pied à terre, les Gardes qui étoient à la porte ne firent autre chose que lui présenter les Armes, comme on a accoûtumé de faire aux Résidens & Agens des Princes & des Villes. Le Vice-Roi le fut recevoir au bas de l'escalier, & lui donna la droite, comme il avoit accoûtumé de faire auparavant, & comme la civilité veut que l'on fasse chez soi. Ils furent ensemble dans la Salle d'audience, pendant une demi-heure, assis sur des sièges égaux. Les Assistans qui sçavoient les affaires qu'ils avoient eu ensemble, avoient toujors les yeux sur eux pour voir comment tout se passeroit; mais on remarqua que Toledé sçut mieux dissimuler que l'autre, & qu'il fit toujors paroître un visage doux, qui marquoit un cœur

tranquille, quoi que ce ne fût rien moins que cela : il lui demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur, & de son voyage, en des termes fort honnêtes. Quand il eut pris congé, le Vice-Roi l'accompagna jusqu'à la porte, comme il avoit accoutumé, & le Prince se mit en chaise, s'en retourna au Palais de la Princesse Sanseverino, & partit le lendemain matin pour Salerne, pour faire voir qu'il se soucioit peu que le Vice-Roi lui rendît sa visite.

Toledo ne manqua pas d'envoyer à l'Empereur une relation exacte de tout ce qui s'étoit passé dans *cette superbe Rodomontade du Prince de Salerne*, car c'est ainsi qu'il la qualifioit dans sa Lettre. Charles V. fut étonné d'apprendre ce qui s'étoit passé, mais comme il sçavoit que le Vice-Roi n'aimoit pas le Prince, il crut que la passion lui avoit fait grossir les objets ; cependant quand il eut vû une autre Lettre du Châtelain de saint Elme, qui n'étoit pas ami du Vice-Roi, & qui lui en disoit encore plus que lui, quoi qu'avec beaucoup de modération, il ne put s'empêcher de changer d'avis, & de dire en lisant la Lettre, *Que quiere l'Ombre ? la Huerca ?* C'est-à-dire, cet homme cherche-t il le Gibet ? Et cela le fâcha tellement, qu'il ne douta plus, que le Prince n'eût fait paroître tout ce fafte, pour se mocquer de lui, &

des

L'Empereur  
mal satisfait

des ordres qu'il lui avoit exprellément donné, comme nous l'avons dit, d'obéir au Vice-Roy, & de ne se mêler plus des affaires de Naples; en quoi Charles V. prétendoit, comme il s'en expliqua depuis, d'avoir tacitement banni ce Prince de Naples, croyant qu'il ne voudroit plus demeurer en un lieu, où il avoit eu part aux premiers Emplois, & où il n'en auroit plus aucun: & cependant il avoit entrepris ce que l'Empereur lui-même n'auroit sans doute pas voulu faire. Quoi qu'il en soit, Charles V. prit cela pour un grand affront, & dès-lors il ajoûta plus de foi, à ce que le Vice-Roy lui écrivoit au sujet de ce Prince.

*Grossesse  
se feint-  
se.*

Il arriva encore une autre chose qui fit beaucoup de tort à ce Prince. C'est qu'il fit courir le bruit que la Princesse Donna Isabella Villa-Marina son Epouse étoit grosse, après avoir été mariée pendant quinze ans, sans qu'on en eût vû aucune apparence en elle. Il faut sçavoir, que le Prince mourut sans enfans, la Ville & l'Etat de Salerne devoit, comme il arriva ensuite, être réuni à la Couronne; de sorte que le Prince se voyant sans enfans regardoit sa Principauté comme déjà échûe au pouvoir de Charles V. Le Vice-Roy ayant oûi parler de cette grossesse, envoya un Courrier exprès à l'Empereur, pour l'en avertir, & lui écrivit, qu'attendu le mécontentement  
du

du Prince contre Sa Majesté Imperiale, il y avoit tout lieu de soupçonner qu'il n'y eût quelque tromperie cachée sous cette grossesse. Ainsi le ressentiment que l'Empereur avoit déjà contre le Prince, & l'intérêt qu'il avoit dans cette affaire, l'obligèrent de donner ordre au Vice-Roy, de faire là-dessus toutes les diligences convenables, & informations nécessaires, à cause de l'importance de l'affaire, qui ne devoit pas être négligée, & ajouta qu'il en laissoit la conduite à son zele, dans lequel il prenoit une entière confiance.

Le Vice-Roy ne demandoit pas mieux que d'avoir cette occasion de se vanger du Prince. Ainsi quand il lui eût fait déclarer la grossesse de sa Femme, comme une chose dont on ne pouvoit plus douter; le Vice-Roy ayant appris qu'on la croyoit à la fin de son sixième mois, il y envoya deux Conseillers de grande probité, fidélité, & zele pour l'Empereur, & tels qu'ils ne se seroient pas laissez corrompre par le Prince. C'étoient *Francesco d'Aguira* Espagnol, & *Scipion d'Arezzo* Napolitain, auxquels on joignit une Sage-femme nommée *Luica Tassa*, très-habile dans sa profession, avec ordre d'assister aux couches, & de veiller sur ce qui se feroit. Ces deux Messieurs & cette femme demeurèrent deux mois dans le Palais du Prince de Salerne, en attendant

*Diligences & succès.*

1549.

dant l'heure de l'accouchement, au bout desquels le Prince déclara aux deux Conseillers, qu'ils pouvoient s'en retourner quand ils voudroient, que l'on avoit reconnu que sa femme n'étoit pas grosse; & que son ventre ne s'étoit enflé qu'à cause de la rétention de ses mois, & que dès qu'ils lui étoient venus, l'enflure avoit cessé. Cependant il n'y eut personne qui ne crût, que le Prince ne croyant pas que l'on useroit de tant de précaution, ne voulut par cette grossesse feinte supposer un Enfant à l'Empereur; de sorte que quand tout fut découvert, quelques-uns n'en firent que rire, mais la plûpart perdirent, même à sa Cour, tout ce qui leur restoit d'estime & de bonne opinion de lui.

*On cherche à s'en vanger.* Cependant le Vice-Roi plus irrité que jamais, voyant qu'il se pouvoit vanger de lui, ne manqua pas de le faire. Par le moyen d'un Espagnol nommé Michel Gomez, Président de la Chambre des Comptes, qui avoit été Maître d'Hôtel du Prince, & qui avoit emporté de chez lui beaucoup de papiers, il découvrit que le fisc Royal avoit plusieurs droits sur la Doüane de Salerne, dont la Couronne n'avoit pas été payée il y avoit déjà cinquante ans; & que le Prince s'étoit appropriez; ainsi le fisc prétendit en être payé, avec l'intérêt de l'intérêt, que l'on fit monter à une somme qui excé-

doit

doit la valeur de la Principauté. L'affaire se plaida au Collateral, d'ailleurs on fit tant d'autres affaires au Prince, qu'il fut obligé d'abandonner le Royaume, & de se retirer en France. Nous en dirons les suites en son lieu. C'est une grande imprudence que de vouloir s'en prendre à son Souverain & à ses Ministres.

Quelques grandes & innombrables affaires que Charles V. eût alors sur les bras, à cause de tant de Gouvernemens differens, il ne laissa pas sur la fin de l'année passée de faire la résolution, & de préparer les moyens de rendre à la Chrétienté un des plus considérables services qu'il lui eut encore rendu; sçavoir d'abbaisser & de ruiner les forces audacieuses du Corsaire Dragut; tant parce qu'il croyoit y être obligé par la puissance où Dieu l'avoit élevé, qu'à cause des prieres, des sollicitations, & des plaintes que lui faisoient continuellement les Peuples contre ce Barbare; aussi-bien que les Marchands d'Espagne, de Naples, de Sicile & de Sardaigne, à cause des dommages qu'il leur causoit tous les jours. Pour abattre entierement cet arbre qui portoit de si méchants fruits, il crut qu'il en falloit couper les racines, c'est-à-dire, lui enlever la Ville d'Afrique; & il envoya les dépêches & ordres nécessaires pour l'execution de ce dessein. Il nomma pour commander

*Charles V. se prépare à faire la guerre à Dragut.*

fur Mer dans cette entreprise Don Giovanni di Vega, Vice-Roy de Sicile avec les Galeres du Royaume : André Doria avec celles de Naples, Don Garcia de Toledo fut fait General sur terre après le débarquement. Le rendez-vous de ces Generaux fut à Messine, aussi-bien que celui des Galeres, au nombre de soixante, en y comprenant l'Escadre d'Espagne commandée par Don Pietro d'Arragona.

*Afri-  
que af-  
sée.*

Après avoir terminé quelques differens survenus entre les Chefs pour le pas, il fut résolu que sans perdre du temps, on courroit à cette entreprise selon l'ordre de l'Empereur, & ils trouverent un vent favorable à leurs intentions. L'Armée Navale Chrétienne parut le vingt-quatre Juin à la vûe de *Monastro*, que d'autres appellent *Monastere*, qui est presque vis-à-vis de la Ville d'Afrique, & qui lui servoit de rempart. Ce lieu fut pris & saccagé au premier assaut, où furent tuez vingt Maures de la Garnison, & autant ou plus furent faits prisonniers, qui méritoient bien d'être ainsi traitez pour leur lâcheté à se défendre, & pour leur imprudence de s'être querellez entre eux, dès que les Chrétiens parurent, au sujet de leur Reddition, & avant que de se battre; de telle sorte qu'ayant pris les armes, ils se tuèrent entre eux, & ne donnerent pas la peine aux

Chrê-

viens de tirer un seul coup sur eux. Ceux-ci s'étant approchez de la Ville, en un lieu où ils étoient à couvert du canon des Ennemis, débarquerent les gens de guerre. Incontinent Don Garcia fit dresser les batteries, & pour avoir plûtôt fait, les Officiers travaillerent aussi-bien que les Soldats, malgré les escarmouches que faisoient continuellement les Arabes pour empêcher les travaux. On voulut en user de la sorte, parce qu'on croyoit que Dragut étoit dans la Place, en quoi ils furent trompez; car à peine ce Corsaire avoit-il vû les Vaisseaux Chrétiens, qu'il courut au Pais d'alentour pour y lever des Troupes, & venir au secours de la Place.

Les Batteries étant en état d'agir, on assiegea la Ville par Mer & par Terre. Dragut avoit laissé de si bons Commandans dans la Place, de si bons ordres pour sa défense, & qui lui réussirent si bien, qu'il sembloit que les Chrétiens devoient perdre esperance de venir à bout de leur entreprise, voyant la vigueur & la résistance que faisoient les Arabes & les Maures, qui faisoient continuellement des sorties de jour & de nuit, & toujours avec quelque avantage, quoi qu'ils y perdissent du monde. Enfin après deux mois de Siege, on fit la résolution de donner un assaut general; les Chrétiens y perdirent beau-

*Prise  
& sac-  
cager.  
1550.*

coup de monde, mais ils furent Victorieux, & emporterent la Place qui fut mise au pillage; il est vrai que le butin ne fut pas trouvé aussi considerable que les Soldats l'avoient esperé, d'une Ville riche & abondante, parce que les Marchands, dès qu'ils avoient vû les Ennemis sur Mer, transporterent leurs meilleurs effets dans les Montagnes voisines les plus inaccessibles. Six cens Chrétiens y perdirent la vie, & entre autres dix-sept Chevaliers de Malthe. Il y fut tué plus de huit cens Maures ou Arabes & grand nombre de leurs meilleurs Officiers, les autres au nombre de huit mille furent faits Esclaves. On mit en liberté cent soixante dix Esclaves Chrétiens. Pour ne pas entierement dépeupler la Ville, on y laissa quelques gens de service de l'un & de l'autre Sexe. On laissa aussi une bonne Garnison de douze cens Espagnols dans la Ville, commandez par *Don Antonio Queva*, avec quantité d'Artillerie, & des munitions de Guerre & de bouche pour trois ans. On répara avec toute la diligence possible la Brèche qui avoit été faite aux murailles, & à la fin de Septembre, toute l'Armée s'en retourna à Messine.

*Plaintes  
de Soliman  
man.*

Dragut après avoir perdu cette place, qui lui avoit fait concevoir de si grandes esperances, se retira avec seulement six Galeres,

Galeres, & quatorze Galientes à *Zerbi*, avec le reste des Turcs qui avoient fui, car les Chrétiens prirent encore sept de ses Galeres qui étoient au port d'Afrique ou dans la Plage. Par un de ses amis il fit sçavoir à Soliman tout ce qui s'étoit passé, lui dépeignant cette Action comme une des plus barbares & perfides que les Chrétiens eussent jamais faites, & lui représentant qu'il y alloit de sa gloire d'en demander réparation au plûtôt, & d'en faire la vengeance, s'il ne la pouvoit obtenir. Soliman ne manqua pas d'en être extrêmement irrité à la premiere nouvelle qu'il en eut. Il en écrivit avec colere à Ferdinand Roy des Romains, & en même temps aussi à Charles V. se plaignant à l'un & à l'autre, de ce que nonobstant leur promesse & leur ferment, ils avoient rompu la Treve qu'on avoit faite en Hongrie, avec toutes les formalitez requises, & qu'ils avoient eux-mêmes recherchée.

Non content de cela, il en écrivit une seconde à Charles V. pleine de hauteur & de menaces, par laquelle il lui faisoit sçavoir, *Qu'il eût à donner ordre à ses Ministres de rendre incessamment la Ville d'Afrique à Dragut, qui en étoit Seigneur sous sa protection: Qu'à faute de cela, on répareroit ce tort par une juste vengeance.* L'Empereur & Ferdinand lui firent une répon-

se à peu près semblable, *Qu'ils avoient plutôt que Soliman sujet de se plaindre à lui de la rupture de la Treve, & les insultes, & le Butin que Dragut avoit fait sur les côtes de Naples, de Sicile & autres Pais appartenans à l'Empereur. Qu'ils ne l'avoient pourtant pas fait, sçachant que sans rompre ni Paix ni Treve, il est permis de courir sus aux Corsaires, dont Dragut s'étoit déclaré Chef sur la Méditerranée, & de les chasser; outre que ce n'étoit pas son affaire, & que n'ayant rien à voir sur l'Afrique, ni sur les Pais des Maures, il n'avoit aucun sujet de prendre pour affront la prise qu'on avoit fait de cette Place.*

Jules  
III. Pa  
26.

Mais passons des choses profanes aux sacrées. L'Empereur eut un souverain plaisir d'apprendre que Jean Marie di Monte, Romain, qu'on appelloit le Cardinal de saint Vital, avoit été élevé au Pontificat, sous le nom de Jules III. le quinze Fevrier de cette année. Sa joye venoit de ce qu'il se souvenoit qu'ayant été envoyé en qualité de Legat à *latere* par Paul III. pour ouvrir le Concile à Trente, il avoit ensuite trouvé fort étrange, que ce Pape l'eût transferé à Bologne, & qu'il eût donné cette Commission à un autre Legat; qu'il avoit même pris cela pour un si grand affront, qu'il n'avoit cessé depuis de solliciter le Consistoire à donner satisfaction à l'Empereur

l'Empereur en remettant le Concile à Trente, en quoi il ne se trompa pas : car à peine ce Pape fut-il couronné le vingt-deux du même mois, qu'il fit part de son élection & de son avènement au Pontificat à l'Empereur, par une Bulle fort honnête, lui faisant sçavoir qu'il avoit résolu de renvoyer au plutôt le Concile à Trente, & d'ouvrir l'Année sainte, le jour de saint Mathias, qui étoit celui de la Naissance de l'Empereur, sçavoir le vingt-quatre Février, ne l'ayant pû faire à Noël, selon la coûtume, parce que les Cardinaux étoient alors dans le Conclave. L'Empereur tira de fort heureux présages de ces deux avis du Pape, leurs intentions se trouvant conformes à procurer le bien de la Chrétienté. Ainsi au même moment il nomma pour l'Ambassade d'obédience vers Sa Sainteté, Don Louis d'Avila grand Commandeur de Castille, & lui ordonna de partir au plutôt.

Pour mieux animer le zele du Pape en fa- *Edit.*  
 veur du Concile, il voulut lui faire voir le sien pour l'Eglise, par la publication qu'il fit faire d'un Edit severe, par lequel il abolit celui de l'*Interim*, qu'il avoit fait auparavant. Cet Edit portoit de rigoureuses peines contre tous ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique & Orthodoxe. Il porta encore son zele bien

plus loin ; car pour tenir la main à l'observation de cet Edit , il établit plusieurs Tribunaux fort approchans de ceux de l'Inquisition , choisissant des Juges rigides pour punir avec severité tous ceux qui auroient la hardiesse de contrevenir à cet Edit ; & même ne s'en voulant pas rapporter à la severité des Juges, il ordonna lui-même les peines qu'on leur devoit infliger. Cet Edit, qui fit un fort grand plaisir à la Cour de Rome, qui ne manqua pas de louer le zele de l'Empereur , fut fort mal reçu des Lutheriens , qui en firent beaucoup de bruit , quoi qu'il ne regardoit que les Pais-Bas. Mais c'étoit au fonds établir une veritable Inquisition.

*Marguerite  
va à  
Rome.*

Marguerite Duchesse de Parme , fille de Charles V. comme nous l'avons dit en tant de lieux de cette Histoire , n'ayant pû obtenir jusques-là le rétablissement d'Octave son Epoux dans sa Duché , n'eût pas plutôt appris l'Electon du nouveau Pape , qu'elle courut à Rome , sous prétexte de l'année sainte , pour solliciter Sa Sainteté à lui en faire faire la restitution. Elle representa que l'Empereur son Pere l'ayant mariée avec Octave Farnese Duc de Parme , c'étoit une injustice de dépouiller son mari de cette Duché , & de la réduire elle à l'état d'une simple Dame , pour quelques pointilles & differens. Le Pape lui répondit qu'il vou-

loit

loit bien rendre la Duché de Parme, qui étoit en son pouvoir, à son Epoux, mais que pour celle de Plaisance, qu'il falloit s'adresser à l'Empereur qui en étoit le Maître; à quoi la Duchesse répondit. *Qu'on n'avoit qu'à lui rendre Parme, & que ce seroit puis après son affaire de se faire rendre Plaisance.*

Cependant l'Empereur avoit toujours les yeux & la pensée, sur tout ce qui pourroit contribuer à la gloire & à la satisfaction du Prince Philippe son Fils; car non content de lui avoir fait faire tant d'honneur dans les Pais-Bas, où il l'avoit fait reconnoître pour Seigneur avec tant de magnificence, il voulut encore le faire paroître, & admirer dans toute l'Empire. Pour cet effet il ordonna, plutôt qu'il n'avoit résolu, la convocation d'une Diète generale à Ausbourg, pour le 26. Juillet de cette année. Charles V. s'y achemina avec le Prince Philippe dès le mois de Mai, tant pour avoir le temps de mettre en état les affaires qu'il vouloit faire traiter dans la Diète, que pour celles qui regardoient le Concile de Trente.

*Diète  
d'Aus-  
bourg.*

Pendant que l'Empereur étoit à Ausbourg, Granvelle son premier Ministre fut attaqué d'une fièvre maligne, qui le mena le cinquième jour devant Dieu, pour y rendre compte d'un aussi long Ministère

*Mort de  
Gran-  
velle.*

qu'avoit été le sien : car il mourut le 13. Aoust, quoi que les uns disent que ce fut plutôt, & les autres plus tard, selon la coûtume des Auteurs. Il est certain que la perte de ce Ministre causa une sensible affliction à l'Empereur ; aussi quand il apprit qu'il venoit de mourir, il se tourna vers son Fils, & lui dit. *Nous avons perdu vous & moy un bon lit de repos.* Déjà depuis quelques années ce Ministre travailloit à mettre bien son Fils Antoine dans l'esprit de l'Empereur, l'ayant toujours gardé auprès de lui, pour le rendre capable de lui succeder dans le Ministère, & comme il l'avoit destiné à le faire Cardinal, afin de lui acquerir plus d'autorité, il lui avoit fait embrasser l'Etat Ecclesiastique, & lui avoit fait donner l'Evêché d'Arras. Aussi le Pere n'eut pas plutôt fermé les yeux, que Charles V. donna au Fils la place que son Pere laissoit vuide dans le Ministère, & dans les autres Charges & honneurs qu'il avoit possédez ; & ce Fils devint ensuite encore plus habile que son Pere.

*Peuple-  
sité de  
pensées.*

Charles V. partant de Bruxelles pour la Diète, se trouva agité de plusieurs pensées différentes ; car d'un côté il sçavoit fort bien que les Allemands souhaitoient avec passion la liberté du Landgrave Philippe, & qu'il seroit regardé de mauvais œil par les Princes de l'Empire, s'il laissoit ce Prin-

ce prisonnier en Flandre ; mais d'un autre côté il craignoit de nuire à ses affaires & à ses desseins, s'il le mettoit en liberté. Après avoir assez combattu, il se détermina à le laisser prisonnier à Malines, & emmener avec lui sous bonne escorte Jean Frederic, qui souffroit la prison avec autant de force d'esprit, que le Landgrave la souffroit avec chagrin ; & c'est ce qui faisoit, que l'Empereur ne vouloit pas ouïr parler de le mettre en liberté, quoi qu'il n'ignorât pas les bruits qui couroient de toutes parts, *que jamais personne n'avoit fait plus de peur à Charles V. que le Landgrave, tout prisonnier qu'il étoit ; tant il est vray, qu'une puce entrée dans l'oreille d'un Lion est capable de le porter à se la déchirer avec ses griffes, pour l'en chasser, & quelquefois la moindre fumée peut incommoder un Argus.*

Outre les Enfans du Landgrave, l'Electeur de Brandebourg, qui étoit son Beau-frere, & celui de Saxe qui étoit son Gendre, comme nous l'avons dit ailleurs, sollicitoient sa liberté ; & ils avoient crû l'un & l'autre, qu'au premier voyage que l'Empereur feroit en Allemagne, il y meneroit avec lui le Landgrave & Jean Frederic, & que là il les mettroit tous deux en liberté : mais ils en perdirent l'esperance lors qu'ils apprirent que l'Empereur étoit arrivé à

*E'lecteurs de Brandebourg & de Saxe.*

Ausbourg, & qu'il avoit laissé le Landgrave à Malines : ayant donc consulté ensemble sur ce qu'ils devoient faire, ils résolurent de ne pas aller à la Diète, ni l'un ni l'autre, quoi qu'ils eussent été fort sollicités par des Lettres particulieres de l'Empereur de s'y trouver, parce qu'il s'y devoit traiter d'affaires de grande conséquence : Mais ils firent réponse, *Que leur honneur ne leur pouvoit permettre d'aller conférer & traiter d'affaires publiques avec Sa Majesté Imperiale, tandis qu'Elle tenoit en prison, & dans un Pays éloigné, leur Beau-pere & leur Beau-frere, dont la détention étoit une offense manifeste à leur réputation.*

*Instan-  
ces &  
répon-  
ses.*

Charles V. n'en demeura pas là, car il leur envoya des Gentilshommes, pour tâcher de les faire revenir de leur obstination, par des promesses generales, vagues & qui ne concluoient rien : ainsi ils demeurèrent fermes à refuser, leur déclarant, qu'ils étoient prêts l'un & l'autre, à faire paroître leur dévotion au service de l'Empereur toutes les fois qu'il lui plairoit de leur donner satisfaction sur leur demande, & les respectueuses sollicitations qu'ils lui faisoient pour la liberté du Landgrave : mais refusant il leur fit repliquer, *Qu'il les croyoit trop affectionnez au service public de d'Empire, pour y vouloir porter du préjudice par des intérêts particuliers. Que la liberté*

berté du Landgrave viendroit en son tems , & que ses Fils la pouvoient faciliter par une bonne conduite , non-seulement envers lui , mais à l'égard de la Religion Catholique , de laquelle ils se faisoient connoître grands Ennemis. Cependant ils ne voulurent pas aller à la Diète , se contentant d'y envoyer leurs Députez.

Le Landgrave Philippe voyant donc qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour sa liberté , fin & rusé comme il étoit , se mit à machiner quelque mine sourde & secre-  
Moyens pour faire évader le Landgrave.  
 te pour s'évader , & il y avoit déjà si bien réussi , qu'il fut sur le point de venir à bout de son dessein. Voici comment. Comme il étoit naturellement libéral , généreux , & magnifique , il en donna encore plus de marques depuis qu'il avoit formé le dessein de s'évader. Il commença à régaler magnifiquement tous ceux qui le voyoient , & à se rendre de plus en plus ami & familier du Capitaine qui le gardoit , joiuant , & se divertissant avec lui , & par ce moyen il rendit sa prison plus douce , & obtenoit plus de liberté que les ordres de l'Empereur ne permettoient qu'on lui en donnât , jusqu'à l'assûrer qu'il avoit tant de plaisir d'être son prisonnier , qu'il ne pensoit plus à sa liberté.

Cependant il avoit communiqué son dessein à un de ses Neveux , qui le venoit  
Suite.  
 voir

voir souvent, avec lequel il disposa tout ce qu'il falloit faire au-dehors pour faciliter son évafion. Le Neveu communiqua ce deffein aux Amis les plus particuliers de fon Oncle, & quoi qu'il ne fût âgé que de vingt-deux ans, & qu'il fût bâtard, on ne laiffa pas d'ajouter foi à ce qu'il difoit; enforte que par un certain jour marqué pour fa sortie de la prifon, on avoit mis de bons chevaux de pofte en plusieurs lieux depuis Malines jufqu'à Caffel, avec bonne efcorte. Le jour deftiné à l'entreprife étant venu, le Landgrave fit feffemblant d'aller, où les Papes & les Empereurs font obligez d'aller en perfonne, deforte qu'ayant laiffé fa Compagnie dans la chambre, il defcendit avec fon Neveu bâtard, par un efcudier dérobé, qui aboutiffoit à la Cour de l'appartement, où étoit la Garde Efpagnole, dont la plûpart étoient devenus les Amis par fa libéralité, ainfi il efperoit fe tirer d'affaires fans peine, & qu'ayant paffé plus avant, il monteroit fur les chevaux qu'on lui tenoit prêts, & fe feroit.

*Il eft  
dicon  
vert, &  
plus rej.  
servé.* Mais fon malheur voulut qu'il rencontra le Capitaine des Gardes au milieu de l'efcudier, qui furpris de trouver le Landgrave & ce jeune homme en ce lieu, où il n'avoit pas accoutumé de paffer, & ne fçachant quel pouvoit être le deffein du Prifonnier, l'arrêta par le bras, & fe mit à crier, à

moi Soldats , à moi. Le Landgrave fut fort étonné de la démarche de cet Officier, & son Neveu se mit en devoir de le tuër, avec un pistolet qu'il tenoit caché, & qu'il lui appuya contre l'estomac, mais qui fit faux feu, ce qui obligea le Capitaine à crier plus qu'il n'avoit fait, desorte que les Gardes y accoururent, & tuèrent du premier abord ce jeune Bâtard, dont on fit exposer le corps sur une potence, & le Landgrave fut gardé plus étroitement qu'auparavant. Cette entreprise déplût beaucoup à l'Empereur, qui en fut incontinent averti par un Courier, & il ordonna que le Landgrave fût traité avec plus de rigueur qu'auparavant, & de ne lui laisser plus voir personne; cette severité fut cause que ses Amis tramerent ensuite ce que nous dirons ci-après.

A l'ouverture de la Diète d'Ausbourg, les Princes & les Etats Luthériens témoignèrent un grand ressentiment contre Charles V. à cause de l'Edit qu'il avoit fait publier dans les Pais-Bas, & firent des protestations contre cet Edit, & même contre l'*Interim*, déclarant qu'ils ne vouloient plus l'observer. Charles reconnut bien d'où venoit cette hardiesse des Luthériens, qui témoignoit si peu de respect pour lui, & se repentit d'avoir licencié la plûpart de ses Troupes, & dispersé deçà & delà

*Haye  
d'isse  
det Luthériens*

delà celles qui restoient. Aussi est-il certain, que tandis que Charles V. avoit des Troupes sur pied & à ses côtez, il étoit craint comme un Lion, mais quand les Luthériens le virent defarmé, d'agneaux qu'ils étoient auparavant, ils devinrent des Lions, pendant que Charles devint d'un Lion un Agneau, comme nous le verrons ci-après.

*Dessin  
de Char-  
les V.  
1550.*

Cependant il avoit fait venir à Ausbourg son Frere Ferdinand Roi des Romains, pour accorder avec lui quelques affaires de leur Maison qu'ils avoient ensemble, & qu'il croyoit pouvoir terminer dans la Diète, quoi qu'il ne fût guère possible à un Empereur defarmé d'en venir à bout. Charles fort clairvoyant dans ses intérêts, se mit dans l'esprit, d'établir pour son Frere une Monarchie semblable à la sienne. Pour cet effet il vouloit rappeler les tems passez, où l'on a vû régner ensemble & en même-tems deux Empereurs, & dans l'Empire des Grecs, & dans celui des Romains, & prétendoit faire nommer Empereur Ferdinand son Frere, & qu'ils gouverneroient ensemble l'Empire. Il esperoit en obtenir le consentement des Electeurs à la pluralité des voix, & la confirmation du Pape: ensuite de quoi il avoit dessein de faire élire son Fils Philippe Roi des Romains, l'en ayant reconnu très-digne, & très-capable par

par sa prudence, de gouverner l'Empire.

Ces propositions ayant été faites à Ferdinand, il consentit volontiers à la première, qui étoit d'être fait Empereur par la Diète conjointement avec son Frere, pour lui aider à porter le fardeau de l'Empire, mais il ne vouloit pas oüir parler de la seconde, disant qu'il prétendoit que son Fils Maximilien fût élu Roi des Romains. Charles V. alleguoit pour ses raisons, qu'ayant l'un & l'autre un Fils, & l'un ou l'autre devant être créé Roi des Romains, il étoit juste de préférer celui de l'aîné, qu'autrement ce seroit lui faire affront. Ferdinand répondoit à cela, qu'il étoit encore plus convenable & plus juste, de préférer celui des deux Cousins qui étoit né en Allemagne, à celui qui étoit né en Espagne, parce que les Electeurs ne voudroient pas, sans doute, rompre la Bulle d'or en créant Roi des Romains un Etranger, & que si cela arrivoit, on ne manqueroit pas de dire qu'on l'avoit violée, & qu'il en naîtroit plusieurs contestations sur l'invalidité de l'Electon. Enfin il conclud pour gagner du tems, & éviter toutes contestations avec son Frere, qu'il ne vouloit prendre aucune résolution, sans avoir Maximilien son Fils auprès de lui: ainsi Charles V. fut obligé de renvoyer son Fils en Espagne; & de lui ordonner d'y retourner au plutôt

*Ferdinand s'y oppose.*

plûtôt

plûtôt pour en reprendre le Gouvernement, & de rappeler son Cousin Maximilien en Allemagne. Quoi que l'Empereur eût fait paroître une fort grande joye de voir un tel Fils, & de le faire voir dans tous les Pais-Bas, Ferdinand ne laissa pas de connoître, qu'il avoit été mortifié de voir évanouïr ses desseins; car au fond la principale raison que Charles V. avoit eu de faire faire ce voyage à son Fils Philippe, étoit le dessein de le faire créer Roi des Romains, en la maniere que je viens de le dire; ce qui ayant manqué, il ne pouvoit qu'en avoir du chagrin, quoi qu'il fût fort habile à modérer, & souvent à cacher & dissimuler ses passions.

*Départ  
de Phi-  
lippe.  
1550.*

Le jour même du départ de Philippe, on envoya un Courier exprès à Maximilien & à Marie son Epouse, qui leur portoit ordre de partir incessamment pour Barcelone, & de s'embarquer sur la Flotte qui accompagnoit Philippe. Charles V. ne voulut pas même que son fils attendît l'Assemblée de la Diète (chose si digne d'être vüe) car il le fit partir au commencement de Juin, & lui ordonna de faire sçavoir par-tout où il passeroit, qu'il ne vouloit ni complimens, ni entrées, afin de ne pas retarder son voyage, hors les honneurs qu'il vouloit recevoir des Peres du Concile à Trente. De sçavoir pourquoi il fit

fit cette exception, c'est ce que je n'ai jamais trouvé en aucun Auteur ; il y a pourtant beaucoup d'apparence que ce fut , pour avoir l'occasion de se faire connoître avec pompe à ces Peres. Je croi qu'il ne sera pas inutile de faire ici en faveur des Curieux une petite description de la réception qui lui fut faite en cette occasion.

Le Cardinal Crescentio de S. Marcel , Premier Président du Concile , & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente second Président , & tous les deux Légats à latere , allèrent une demi-lieuë hors de la Ville au-devant de Philippe, suivis de tous les autres Prélats à cheval deux à deux en fort bon ordre ; tous portoient , tant les Cardinaux , que les Archevêques , & les Evêques , le Surplis , le Rochet ouvert , & le Chapeau à cordons pendans. Crescentio lui fit compliment de la part du Concile, sans descendre de cheval , non plus que Madrucci , que le Prince Philippe embrassa l'un & l'autre autant qu'il se pouvoit , étant à cheval les uns & les autres. Tous les autres Prélats mirent pied à terre , & baisèrent la main du Prince , lui étant à cheval. Philippe offrit par un compliment la place d'honneur à Crescentio, mais il ne l'accepta pas. Il se mit donc au milieu des deux Cardinaux , qui l'accompagnèrent dans la Ville , & jusqu'à la porte du Palais du Cardinal

*Réception  
qu'on lui  
fait à  
Trente*

dinal Evêque, où il fût loger. Le lendemain matin le Prince fut rendre visite au Cardinal Crescentio, qui fut le recevoir à quelques pas hors de la porte de sa Maison, accompagné d'un grand nombre de Prélats. La visite ne dura qu'une demi-heure, après quoi Philippe sortit de la Ville à cheval au milieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnèrent à trois cens pas de là, dans une petite îlle, où Madrucci avoit fait préparer un magnifique Palais de bois, somptueusement meublé, & un superbe Festin. Philippe, les deux Cardinaux, & le Prince de Piémont, qui étoit à la suite du Prince, mangerent en une même Table, & les deux sièges égaux. Les autres Grands, Seigneurs & Prélats mangerent en une autre Table de quatre doigts plus basse. Après le repas les Cardinaux & les Prélats s'étant retirez, il y eut Bal, qui fut donné par la belle-Sœur, & la Nièce du Cardinal Madrucci. Le lendemain le Cardinal Crescentio fut rendre visite au Prince, à qui il recommanda les intérêts du Concile. Le soir même il partit, accompagné de beaucoup de Prélats & de Noblesse, un mille hors de la Ville, & il continua son voyage jusqu'à Gênes sans recevoir d'autre compliment.

Les  
Fran-  
çois 14.

Le Pape envoya son Neveu à Gênes pour le visiter de sa part, & ensuite il s'embarqua sur l'Escadre de Doria. En ce même-

tems

tems les François déclarerent la guerre sur Mer, car le Prieur de Capoué, Amiral de France, ayant appris que le Prince Doria étoit prêt à partir de Gênes avec son Escadre, où il y avoit plusieurs Grands Seigneurs, crût faire un coup considérable que de tenter une capture qu'il croyoit aisée, parce que ses Espions lui avoient rapporté, que la Flotte étoit inférieure en Vaisseaux à la Françoisse. Il partit donc de Marseille avec vingt-trois Galeres, résolu d'attaquer vigoureusement Doria, & fut le rencontrer non loin de Toulon; il faisoit le voyage avec seulement dix-sept Galeres, & mal pourvûës, ne croyant pas, que l'on pensât à l'attaquer, ni que le Roi voulut rompre la paix: mais quand il vit approcher le Prieur, il ne douta pas qu'il n'eût un mauvais dessein, ainsi il se mit au large, & fut inutilement poursuivi des François, qui s'en allerent ensuite à Toulon, & Doria ayant renforcé sa Flotte de plusieurs autres Vaisseaux, continua son voyage, & arriva sans empêchement à Barcelone, où il prit Maximilien, la Princesse son Epouse, leur suite, & les conduisit heureusement à Gênes.

Cependant Charles travailla à affermir ses affaires en Allemagne par deux moyens. Le premier en confirmant de nouveau l'*Interim*, & ordonnant qu'il fût observé.

*Il donna  
congé à  
la Diète.*

vé. L'autre, en promettant & assurant les Etats, qu'il tiendrait la main à ce que toutes les affaires de la Religion fussent terminées par le Concile; donnant sa parole, que tant les Protestans que les Catholiques y auroient une entière liberté de dire leurs sentimens. En quoi Charles tout habile qu'il étoit, se laissa tromper, car Albert de Brandebourg, & Maurice Duc de Saxe, qui étoient les principaux Chefs des Protestans, feignirent d'être contents des promesses que l'Empereur leur faisoit, afin que s'endormant sur leur bonne foi, il ne pensât pas à lever des Troupes, ce qu'il auroit fait, s'ils l'eussent trop aigri; ayant résolu entr'eux, s'ils ne pouvoient l'obliger à mettre en liberté le Landgrave, de le surprendre, en lui déclarant la guerre, comme nous le dirons ci-après; ainsi ils firent semblant d'être fort contents. Charles voyant, qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à craindre, résolut de congédier la Diète; il demeura pourtant encore quelque tems à Ausbourg, où il fut attaqué de sa goutte ordinaire, & d'autres incommoditez, quoi qu'il estimât que l'air de ce Pais-là étoit meilleur que tout autre.

*Malhe  
aira-  
quée.*

Cependant Soliman, voulant vanger l'affront que Charles V. avoit fait à Dragut, en lui enlevant la Ville d'Afrique, & le peu de cas qu'il avoit fait de ses sollicitations

tions pour en obtenir la restitution, fit dessein de prendre Malthe, & de la donner à Dragut en échange de la Ville d'Afrique, ne doutant pas que comme il avoit donné cette Isle aux Chevaliers en la place de celle de Rhodes, il ne voulut la conserver à quelque prix que ce fût; d'autant plus que c'est la Clef de la Sicile. Pour cet effet il envoya au mois de Juin 1551. Sinan son Bacha de Mer avec soixante-dix Galeres bien armées, & 40. Galiotes, lequel ayant passé le Canal de Corfou, & côtoyant cette Mer, parut à la vûe de Malthe, & s'étant approché, la batit terriblement pendant plusieurs jours. Mais les Chevaliers qui étoient en bon nombre dans la Place pour la défendre, après lui avoir coulé à fond quelques Vaisseaux, & mis les autres en desordre avec perte de plus de douze cens Turcs, l'obligerent à abandonner honteusement cette entreprise.

André Doria & Jeannetin son Neveu, résolus de faire tous leurs efforts pour prendre Dragut, après la prise d'Afrique, le poursuivirent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. André le rencontra enfin dans le détroit du Canal de Zerbi où il goudronnoit son Escadre, consistant en six Galeres & 14. Galiotes, & l'assiégea là: Mais pendant que Dragut s'attendoit de se battre contre Doria, en trois heures de tems il fit couper quel-

*Dragut  
assiégé  
échappé*

quelques brassées de Terrein, & fit couler par ce moyen l'eau du Canal dans la Mer, & s'enfuit précipitamment de nuit, sans que Doria s'en apperçût. Par cette ouverture, il transporta sa Flotte dans la Mer, & s'échapa, au grand étonnement & confusion de Doria, qui ne doutoit pas que ce Barbare ne fût forcé de se rendre à lui, ou de mourir de faim; en quoi il fut bien trompé le lendemain au matin, quand il apprit qu'il s'en étoit enfui. Pendant qu'il fuyoit, il eut le bonheur de rencontrer la Capitaine de Sicile, qui venoit sans craindre aucun risque pour avoir part à un si grand butin, mais elle devint elle-même la proie du Barbare, lequel en fit un present au grand Seigneur, qui lui donna à commander l'Armée qu'avoit commandée Sinam, avec ordre d'aller faire le dégât sur les Côtes des Terres de l'Empereur; mais n'ayant pû rien faire de considérable sur celles de Naples & de Sicile, il passa en Barbarie, où il assiégea la Ville de Tripoli, qui appartenoit aux Chevaliers de Malthe, la prit par Capitulation le septième jour, faute de Vivres, & en s'en retournant il eut encore le bonheur de prendre sept Galeres de Doria.

*Afri-*  
*que.*  
1551.

L'Empereur fut fort chagrin d'apprendre de si fâcheuses nouvelles; & las de tenir une si grosse Garnison à Afrique, qui lui coûtoit plus à entretenir que trois autres

en

en Europe, il envoya ordre à Doria, de faire non seulement démolir les murailles de la Ville, mais encore toutes les maisons jusques aux fondemens, & d'emporter le Canon, & toute autre chose qu'on pourroit prendre. Ce qui trompa beaucoup non seulement les Juifs, mais aussi les Chrétiens Portugais & Espagnols, qui voyant que cette Ville étoit tombée au pouvoir de l'Empereur, s'y étoient allez établir, croyant y faire bien leurs affaires; mais outre les dépenses qu'ils avoient faites, ces malheureux furent exposez à un pillage plus cruel, que s'ils eussent été pris par les Ennemis de l'Empereur, les Soldats n'ayant point de retenuë.

Déjà Charles étoit allé à Inspruck depuis le mois de Novembre, dans la résolution d'y passer quelques mois, à cause du voisinage de Trente, & qu'il étoit à portée, pour donner de la vigueur & du courage au Concile dans ces premiers commencemens, & de plus aussi, pour mettre ordre aux choses neccessaires pour la guerre de Parme contre Henri II. Roi de France, lequel avoit pris sous sa protection Octave Farnese, qui en étoit Seigneur, comme nous le verrons mieux ci-après. Je me contenterai de dire ici, que quoi que Charles n'eût point dit aux Ambassadeurs de le suivre, ceux qui y avoient quelque interêt, comme ceux de

*Charles  
le V.  
va à In-  
spruck.*

Danemarck, des Electeurs de Saxe, de Brandebourg, & du Landgrave de Hesse ne laisserent pas de le faire, aussi bien que d'autres qui avoient interêt à solliciter sa liberté, & particulièrement celui de Danemarck, qui avoit été envoyé pour représenter à l'Empereur, qu'il devoit considérer mûrement que de la prison, ou de la liberté du Landgrave dépendoit la tranquillité de l'Allemagne, & que de grands malheurs en pouvoient arriver. Les autres Envoyez en firent de même, & cherchoient toutes les occasions de lui en parler, que Charles V. évitoit de son côté tant qu'il pouvoit, & quand il ne pouvoit les éviter, il répondoit à ceux qui lui en parloient, qu'il vouloit bien mettre en liberté le Landgrave, mais qu'il n'en étoit pas encore temps. Il fit connoître enfin qu'il vouloit traiter des conditions de sa liberté avec l'Electeur Maurice, & pour cet effet il lui écrivit de le venir trouver à Inspruck; mais on reconnut bien tôt après qu'il ne pensoit qu'à gagner du tems, car non seulement il n'écrivit point à Maurice, mais celui-ci ayant cherché une occasion de lui écrire, il ne lui parla ni près ni loin de ce voyage.

*Ottavio Farnese sollicite la restitu-*

Je laisserai pour un moment les affaires d'Allemagne pour venir à celles d'Italie, qui ont beaucoup de liaison avec elles. Après qu'Ottavio Farnese eut été rétabli dans la Duché

Duché de Parme par le Pape Jules III. il <sup>l'union</sup> commença à solliciter l'Empereur son <sup>de Plai-</sup> Beau-Pere, de lui restituer Plaisance; pour <sup>sance.</sup> cet effet il alla en personne à Ausbourg, avec des lettres pleines d'humbles prieres de la Duchesse Marguerite son Epouse, & Fille de Charles V. L'Empereur lui fit un bon accueil, & plus d'honneur qu'il n'auroit osé esperer; mais quand il fallut venir à la restitution de Plaisance, il ne vit aucun jour à y réussir, & il eut occasion de reconnoître la verité de ce que disoient les Ambassadeurs qui sollicitoient la liberté du Landgrave. *Que le Duc Ottavio ne seroit pas plus heureux à réussir dans l'affaire de Plaisance, qu'eux dans celle du Landgrave.* Enfin après l'avoir amusé pendant un mois par de vaines promesses, & des paroles ambiguës, il le renvoya avec cette réponse en Italien. *Vous n'avez qu'à vous en retourner à Parme, où vous recevrez dans peu de mes Lettres qui vous satisferont, & ma fille aussi.*

Quand il fut de retour à Parme, il apprit que Don Ferrante Gonzague Gouverneur de Milan, faisoit travailler avec grande diligence & un plus grand nombre de gens qu'à l'ordinaire, aux fortifications de Plaisance, d'où il conclud que l'Empereur n'avoit aucun dessein de lui rendre cette place; même par les avis qu'il reçut qu'on y

levoit des Troupes, il eut sujet de croire qu'on tramoit quelque chose contre lui, pour lui enlever Parme, loin de lui restituer Plaifance. Et comme il voyoit bien que seul il n'étoit pas en état de se défendre, il alla à Rome, priér instamment le Pape d'entreprendre sa défense, contre l'Empereur & ses Ministres, qui selon toutes les apparences cherchoient l'occasion de lui enlever Parme, le priant de vouloir considerer que s'il perdoit cette Ville, l'Eglise perdrait son droit de Fief, comme elle avoit perdu celui de Plaifance. Le Pape n'ignoroit pas cette raison, & il savoit bien qu'il y alloit encore de son honneur de le maintenir dans la possession de ce Duché dont il lui avoit donné l'Investiture, & déclaré, qu'elle étoit Fief de l'Eglise. Mais il consideroit aussi qu'il étoit accablé de dettes, tant à cause des grandes dépenses qu'il avoit été obligé de faire, que des grandes liberalitez, qu'il n'avoit pû éviter dans ce commencement de son Pontificat; de sorte que ne se trouvant pas en état d'entreprendre la guerre contre l'Empereur, il ne fit que hausser les épaules en presence d'Ottavio, comme ont accoûtumé de faire les Italiens, pour marquer qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudroient, & lui dire pour toute réponse : *Qu'il fit du mieux qu'il lui seroit possible, que pour lui il ne pouvoit faire au-*

tre chose que ce qu'il avoit fait, qui étoit beaucoup, comme il le pouvoit bien connoître, & qu'il se souviendroit de faire davantage pour lui, quand le temps & les conjonctures seroient plus favorables.

Le Duc & le Cardinal Farnese son Frere <sup>As Roy de France.</sup> conclurent enfin, que ne pouvant obtenir autre chose du Pape, il le falloit prier du moins d'agréer, que lui Duc eût recours à d'autres Princes : étant donc allez ensemble à l'audience de Sa Sainteté, & lui en ayant fait la demande, il répondit au Duc. *Qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux à ses affaires.* Sur cette parole du Pape, le Duc, de l'avis du Cardinal son Frere, envoya incontinent un homme en France, vers Horace Duc de Castro, son Frere naturel, qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Henry II. qui devoit se marier avec un sienne Fille naturelle, & que ce Prince qui lui en avoit donné sa parole, aimoit si fort, qu'il n'avoit rien à lui refuser. Dès qu'il eut vû les lettres d'Ottavio, & reçû les instructions de son Ministre, il fut trouver le Roy, qu'il trouva en disposition de faire ce qu'il souhaitoit, tant par l'inclination qu'il avoit à faire plaisir à ce Prince, que parce qu'il trouvoit l'occasion de faire la guerre à Charles-Quint. Il fut donc convenu que le Duc Ottavio se mettroit sous la protection du

Roy de France, après quoi on lui enverroit incessamment une Garnison de François, pour défendre Parme.

2<sup>e</sup> Em.  
pe. car  
en avert.  
sur le  
Pape.

Il ne fut pas possible de négocier cette affaire avec tant de secret, qu'elle ne vînt ce même jour à la connoissance des Espions de Charles V. à Paris, qui ne manquèrent pas de l'en avertir. Dès qu'il en eut reçu avis, il écrivit au Pape, *Qu'il se sentoit obligé de lui faire sçavoir que le Duc Ottavio étoit sur le point de livrer sa Ville de Parme aux François, & que si cela arrivoit, on verroit un grand feu s'allumer en Italie. Que Sa Sainteté y devoit donner ordre de bonne heure, ou lui laisser le soin d'y porter du remede, à quoi il ne manqueroit pas.* Le Pape, soit qu'il ne se souvint pas de la parole qu'il avoit donnée au Duc, ou qu'il crût que la permission qu'il lui avoit donnée n'empêchoit pas qu'il ne fût obligé de rien conclure sans le lui avoir auparavant communiqué, ou qu'il n'eût donné cette permission qu'en termes vagues & équivoques, fit réponse à l'Empereur, *qu'il ne pouvoit croire que le Duc en vînt à une si grande extrémité à son insçu : & comme ce Pape étoit naturellement sujet à oublier, même les affaires les plus importantes, il ne pensa plus à celle-ci ; jusques à ce qu'il fut averti que le Roy de France & le Duc Ottavio avoient eu l'adresse de*

faire

faire entrer dans Parme une Garnison de deux mille François , qui devoient être entretenus & commandez par le Roy de France. Jules en fut sensiblement affligé , non seulement à cause que le Duc ne lui avoit point communiqué cette affaire, mais aussi à cause qu'il craignoit le ressentiment de l'Empereur , parce que l'ayant assuré , qu'il ne pouvoit croire que le Duc entreprît cela à son insçu , il auroit lieu de soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec lui pour le tromper, ce qui avoit d'autant plus d'apparence , que d'ordinaire dans les Cours , on donne beaucoup aux soupçons dans des affaires & des occasions semblables.

Le Pape naturellement négligent & timide , craignant de tomber en peu de tems dans une disgrâce pareille à celle où tomba Le Pape contre Ottavio. Clement VII. pour avoir voulu s'en prendre à l'Empereur , & lui manquer de parole , fit en même temps deux choses pour sa justification. Premièrement il écrivit des Lettres fulminantes pleines de menaces, de guerre , & d'excommunication au Roy de France , & au Duc Ottavio , pour avoir mis une telle Garnison dans une Ville de l'état Ecclesiastique, sans lui en avoir donné aucun avis , & son dépit alla si loin , qu'il ordonna à son Legat à Paris , de quitter incessamment la Cour de France , si le

Roy refusoit de rappeler la Garnison. De plus il fit partir en toute diligence Dandino, Prélat qui a été depuis Cardinal, pour aller en Allemagne témoigner à l'Empereur, combien il desapprouvoit l'action du Duc Ottavio, qui avoit appelé les François en Italie, sans lui en avoir rien communiqué, & prier Sa Majesté Imperiale, de vouloir joindre ses forces à celles de l'Eglise pour châtier l'insolence du Duc, & chasser les François d'Italie.

*Réponse  
envoyée  
au Pape.*

Dandino sçut si bien tourner cette affaire, que l'Empereur fut persuadé que le Pape étoit innocent. Ainsi il accepta son offre de faire la guerre ensemble contre le Duc, pour remettre Parme au pouvoir de l'Eglise, & la tirer des mains des François ses Ennemis, qu'il ne vouloit en aucune maniere avoir pour voisins, parce qu'étant d'un naturel bouillant & inquiet, ils ne pouvoient que troubler le repos du Milanez. Le Pape ayant donné un ample pouvoir à Dandino, de faire un Traité avec l'Empereur, sur cette affaire, il fut conclu entre eux. En conséquence de ce Traité, Charles-Quint donna ordre à Gonzague Gouverneur de Milan, de faire les préparatifs nécessaires pour cette guerre: & le Pape pour faire les siens, n'attendoit plus que la réponse du Roy, & du Duc, qui fut telle: *Qu'il avoit accordé au Duc ce qu'il*

qu'il lui avoit demandé, croyant, qu'il feroit plaisir à Sa Sainteté, & que ce seroit un bien pour l'Eglise, puisque déjà par le secours qu'il donnoit au Duc, on rompoit les desseins de l'Empereur, qui vouloit s'emparer de Parme. Que pour lui, il n'avoit fait autre Traité avec le Duc, que de lui donner une Garnison, qu'il entretiendroit à ses dépens, afin qu'il pût défendre sa Ville, & la garder pour lui-même, & qu'ainsi il avoit sujet d'être fort surpris de se voir si mal récompensé, & menacé par Sa Sainteté, dans le temps qu'il s'attendoit avec impatience d'en recevoir des remerciemens. Le Roi ajoûtoit encore à cela dans sa Lettre, que le Duc Ottavio l'avoit assuré, qu'il avoit obtenu du Pape la permission d'en user de la sorte.

Le Duc de son côté fit la réponse suivante: Réponse  
du Duc. Que non seulement il n'avoit eu aucune pensée d'offenser Sa Sainteté, dans la démarche qu'il avoit faite, mais qu'au contraire, il avoit crû faire une chose qui lui seroit agréable, puisqu'il n'avoit d'autre dessein, en recourant au Roy de France, que de conserver sa Ville, contre les desseins manifestes, & les pieges que lui tendoient ouvertement les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs, que Sa Sainteté devoit se souvenir, que lui ayant demandé du secours, dans un si pressant danger, elle lui avoit répon-

514 LA VIE DE CHARLES V.  
du qu'elle ne lui en pouvoit donner, & qu'en-  
suite lui ayant demandé si elle ne trouveroit  
pas bon, qu'il eût recours à quelque autre  
Prince, elle lui avoit répondu, qu'il pouvoit  
faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour ses  
affaires, & qu'en conséquence de cette per-  
mission, il s'étoit mis sous la protection de la  
France: qu'ainsi Sa Sainteté ne devoit pas  
en être fâchée, & qu'il est permis à tout  
Soldat qui ne reçoit pas la paye de son Prince  
naturel, & qui a eu la permission de chercher  
un autre Maître, de se mettre à la solde de  
quiconque il lui plaira.

Le Pa-  
pe le-  
ve des  
Trou-  
pes.

La réponse du Duc étoit encore confir-  
mée par les remontrances que firent au  
Pape sur ce sujet les Ambassadeurs, le  
Cardinal Farnese & les Cardinaux Fran-  
çois; mais le Pape persista toujours à nier  
d'avoir jamais donné une telle permission:  
Mais que faire contre un Pape qui nie?  
L'obliger au serment, & en quelle maniere?  
L'appeller en jugement; & où? Mais ce  
qui roidissoit le Pape, & l'empêchoit d'a-  
voir égard à quoi que ce soit qu'on lui re-  
presentât, c'étoit la parole qu'il avoit don-  
née, & le Traité qu'il avoit fait contre le  
Duc; engagement dont il ne se pouvoit  
tirer, sans donner lieu à l'Empereur de  
croire qu'il eût donné les mains à la con-  
duite du Duc. Il donna donc des ordres  
pour lever six mille hommes de pied, &

trois

trois cens chevaux, & de les faire marcher à Bologne, où se devoit faire la jonction des Troupes de l'Empereur, avec celles du Pape. Pendant que ces Troupes étoient en marche, le Pape afin de se pouvoir mieux disculper dans toute la Chrétienté, & montrer qu'il avoit fait tout son possible pour éviter la guerre, envoya en poste en France, Ascanio della Cornia son Neveu, jeune homme de grand courage, & le fit passer à Parme, pour exhorter le Duc à remettre la Ville entre ses mains, & recevoir en échange le Duché de Camerino, qui lui seroit plus assuré, avec une Pension de quinze mille écus tous les ans, que le Pape promettoit de lui payer pour ce que ce Duché pouvoit moins valoir que celui de Parme, lui disant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de contenter l'Empereur.

Le Duc répondit à la proposition d'Ascanio, que les François étant déjà dans Parme, il ne pouvoit pas les en chasser, parce que ce seroit faire une trahison au Roy de France. Mais que cependant pour l'amour du Pape, il étoit prêt de faire tout ce que le Roy trouveroit bon. Ascanio alla à Paris avec cette réponse, mais quand il en parla à Henry II. il lui répondit, qu'il feroit tout ce que voudroit le Duc. Ils étoient convenus ensemble de faire une semblable réponse, ce qui vouloit dire en

*Réponse  
pour sa-  
gner des  
1635.*

bon François, qu'ils ne vouloient rien faire de ce qu'on leur demandoit. Ascanio de retour ayant rapporté ces réponses, on ne douta plus que ce ne fût un artifice. Cependant le Roy ayant appris les préparatifs qui se faisoient à Bologne, pour empêcher qu'on ne commençât la guerre, écrivit au Pape, qu'il avoit envoyé prier le Duc de vouloir faire un voyage à Paris, pour conférer avec lui sur ce qu'il faudroit faire pour satisfaire aux demandes de Sa Sainteté; cependant il feignit, d'être attaqué de grandes incommoditez, & publia que ce qui lui faisoit le plus de peine étoit de ne pouvoir faire le voyage de Paris, pour conférer avec le Roy de France sur ce qu'il faudroit faire pour contenter le Pape; mais ce n'étoit encore qu'un artifice.

*Siege de Parme.* Le Pape cependant fit General de ses Troupes, pour le Siege de Parme, *Jean-Baptiste di Monte* son Neveu, & pour son Lieutenant *Alexandre Vitelli*, mais qui devoient être commandez l'un & l'autre par Don Ferrante Gonzague, qui avoit été fait Generalissime de l'Eglise, afin de faire voir, que Parme étant fief de l'Eglise, le Pape seul, & non pas l'Empereur, avoit intérêt à cette guerre. Henry II. ayant scû cette prise d'Armes, fit faire de grandes plaintes au Pape, de ce que pendant qu'il travailloit à disposer les affaires à une paix, on

on attaquoit le Duc à force ouverte. Il ne laissoit pas pourtant d'avoir sollicité plusieurs Gentils-hommes & bons Capitaines de s'aller jeter dans Parme, de sorte que la Garnison étant forte, le Roy & le Duc croyoient qu'il n'y avoit rien à craindre pour la place. Gonzague entreprit le Siege avec les Troupes Imperiales, renforcées de celles du Pape, de deux mille hommes de pied Espagnols, & des vieilles Troupes qui étoient en Piémont. S'étant approché de Parme, il commença par se rendre Maître de *Borsello*, lieu qui appartenoit au Cardinal d'Este, mais qu'il jugea lui être nécessaire dans cette guerre, à cause qu'il est situé sur le bord du Po, à sept mille de Parme, du côté de Castel-maggiore, Terre de Crémone, par où tous les vivres devoient venir dans le Camp Imperial. A cette guerre se trouva avec le Gouverneur Gonzague, *Don Alvaro di Sande* Mestre de Camp Espagnol, par le genie, & la valeur duquel on fit plusieurs choses considerables. Dès que l'Armée fut devant Parme, on commença par faire le dégât, ruiner & brûler les Bleds & Vignes, (il faut remarquer que c'étoit au mois de Mai.) On prit ensuite plusieurs lieux du Parmesan, & entr'autres *Colorno*, Terre de Jean François Sanseverino, à qui le Duc l'avoit ôtée, l'ayant mis en prison, sous pré-

prétexte qu'il étoit Partisan de l'Empereur,

*Conti-  
nuation  
de la  
Guerre.  
1551.*

Le Pape non content d'attaquer le Duc par les armes temporelles, se voulut encore servir des Spirituelles, déclarant qu'il avoit encouru une severe excommunication. Henry II. envoya Charles de Cossé, Seigneur de Brissac, au secours du Duc avec une bonne Armée : mais les Imperiaux & les Troupes du Pape attaquèrent avec tant de furie, en même - temps, Parme & la Mirandole, & mirent tellement le País à feu & à sang, que Brissac ne put tenter autre chose qu'une diversion : ainsi il alla attaquer le Piémont, où pour se vanger il prit plusieurs places, & y fit un grand dégât. Pour plus grande sûreté dans cette guerre, le Roy de France fit passer en Italie, par la Suisse, Pierre Strozzi, avec un bon corps d'Infanterie, & un autre de Cavalerie commandé par Horace Duc de Castro, à qui il avoit déjà donné en mariage Diane sa fille naturelle : ainsi les François étant renforcez, donnerent des affaires à Gonzague, qui ne voulant pas laisser perdre le Piémont au Duc de Savoye, si proche parent de l'Empereur, pour conserver Parme, leva le Siege pour courir à la défense du Piémont.

*Remon-  
trances  
faites  
au Pa-  
pe.*

Sur ces entrefaites le Pape mal conseillé avoit fait publier une rude excommunication, contre tous ceux qui oseroient prote-

proteger, soutenir, ou donner du secours au Duc Ottavio en quelque maniere que ce fût, ou avec de l'argent, ou par les armes, ou par des Conseils. Le Roy de France voyant que cet Anathême tomboit sur lui & sur ses Sujets, pour mortifier le Pape, défendit à tous ses Sujets sous de rigoureuses peines, d'envoyer ou de porter de l'argent de France en Cour de Rome, sous quelque prétexte que ce fût. Strozzi & Horace en même-temps voyant qu'on avoit tellement ruiné le Duché de son Frere, qu'on ne reconnoissoit plus ce País, entrèrent dans le Boulonnois & autres Terres du Pape, où ils n'épargnerent que les seules Vignes, & brûlerent & saccagerent tout le reste. Cependant le Cardinal Farneze & celui de Tournon furent trouver le Pape, & sans perdre le respect qui lui est dû, lui firent le discours suivant.

Saint Pere, si la presente Guerre qu'on a entreprise contre le Duc de Parme, ne produisoit pas d'autre effet, que de donner sujet aux Lutheriens d'Allemagne, de rire scandaleusement, de voir le Vicaire de JESUS-CHRIST, & le Pere commun, détruire & ruiner ses Enfans & ses Sujets, la chose ne seroit pas fort considerable. Mais vôtre Sainteté doit considerer, que les Heretiques pullulent, beaucoup aujourd'hui en France,

» France , où la Doctrine du scelerat &  
 » Chef de Secte Calvin , qui de Geneve  
 » souffle le venin de son heresie dans la  
 » France sa patrie , a pris déjà beaucoup de  
 » racines , & Dieu sçait s'il ne lui sert pas  
 » de beaucoup à réussir dans son dessein ,  
 » de voir que Vôtre Sainteté traite si mal  
 » le fils aîné de l'Eglise ? Faites réflexion ,  
 » Saint Pere , que Clement VII. a obscurci  
 » la gloire de la plûpart des actions de son  
 » Pontificat , pour avoir fait perdre à l'E-  
 » glise le Royaume d'Angleterre , par la  
 » complaisance qu'il eut de prendre le par-  
 » ti de l'Empereur , contre Henry VIII.  
 » Quel chagrin ne seroit-ce pas à Vôtre  
 » Sainteté , s'il arrivoit quelque malheur  
 » semblable en France : au fond quelle  
 » bonne opinion peuvent avoir de vôtre  
 » zele les peuples désolés & ruinez du Par-  
 » mesan & du Boulonnois ?

*Le Pa-  
 pe s'ap-  
 paise.*

Ce discours ne manqua pas de faire  
 beaucoup d'impression sur l'esprit du Pape,  
 naturellement timide , comme nous l'a-  
 vons dit , & de lui faire craindre quelque  
 malheur; de sorte qu'il pria sur tout le Car-  
 dinal de Tournon , qui étoit François , de  
 vouloir assûrer le Roy Très-Christien de  
 son amitié sincere , & de lui faire sçavoir  
 qu'il n'avoit jamais eu dessein , ni aucune  
 pensée de rien faire contre lui , mais seule-  
 ment contre le Duc. Il donna de plus à ce  
 Cardi-

Cardinal la commission de négocier la paix, jusqu'à lui dire ces propres paroles, *qu'il ne demandoit autre chose que de sauver l'honneur du Roi & le sien* : & pour mieux faciliter la paix, qui se fit bien tôt après, il rappella ses Troupes. Le Roi de son côté leva la défense qu'il avoit faite, de ne point envoyer de l'argent à Rome pour l'expédition des Bénéfices ; c'étoit l'article qu'il regardoit comme le plus considérable, croyant que si le Peuple le prenoit à cœur, il en pourroit arriver beaucoup de mal, ainsi il voulut y remédier au plûtôt. D'ailleurs le Pape avoit raison d'être las de cette guerre, car outre les dépenses inutiles qu'il avoit faites, & la ruine du Boulonnois, il avoit perdu Jean-Baptiste de Monte son Neveu, qu'il aimoit avec passion, & Alexandre Vitelli, qui étoit un de ses meilleurs Officiers, ce qui l'affligea beaucoup.

Revenons aux affaires d'Allemagne. Maurice Electeur de Saxe, averti par les Ambassadeurs, qui sollicitoient à Inspruck la liberté du Landgrave, que c'étoit folie que de se fier davantage aux promesses de l'Empereur, qui ne servoient qu'à faire perdre du tems, crut qu'il y alloit de son honneur, de ne se laisser pas plus long-tems duper par Charles V. dans une affaire de cette importance, & qu'après quatre ans de sollicitations & de paroles inutiles,

*Résolu-  
tion de  
Maurice  
contre  
Charles  
V.*

tile , il étoit tems d'en venir aux effets. Il ſçavoit que pour guérir une playe où les remedes ordinaires ſont inutiles, il y falloit employer le fer & le feu. Plusieus admiroient la patience de Maurice , de voir que s'étant déclaré ſi ouvertement le Défendeur de la liberté de ſon Beau-Pere , il eût tant parlé & tant agi , ſans que cela eût ſervi qu'à le faire reſſerrer davantage dans ſa priſon , & qu'il ne laiſſoit pas de ſouffrir en patience tant d'affronts & de refus qu'on lui avoit faits. Mais enfin ayant perdu patience , il ſe réſolut à en venir à un moyen auſſi extrême que celui d'une guerre , qui fut capable de forcer l'Empereur à mettre en liberté le Landgrave. Mais avant que d'exécuter ſa réſolution, en Prince ſage il peſa toutes les conſéquences de cette affaire ; ſi jamais Prince fut irréſolu & en une grande perplexité , ce fut lui dans cette conjoncture.

*Raiſons  
diver-  
ſes.*

D'un côté il conſidéroit les grandes obligations qu'il faiſoit profeſſion d'avoir à l'Empereur , & qui lui tenoient fort au cœur ; car un auſſi grand bien-fait que celui de lui avoir donné un Electorat, & un Etat tel que celui de Saxe , méritoit pour le moins une reconnoiſſance éternelle. Il ne doutoit pas que tout le monde, juſqu'aux Nations les plus barbares , ne le traitaſſent d'ingrat , & de perfide , ſ'il pre-  
noit

noit les armes contre un si grand Bien-faiteur, sur-tout en un tems où le souvenir des obligations qu'il lui avoit, étoit si récent. Il considéroit d'ailleurs que la fortune des armes étant inconstante, il pouvoit tomber dans une disgrâce semblable à celle de Jean Frederic, & que n'étant pas aussi puissant que lui, s'il étoit mis au Ban de l'Empire, il se verroit abandonné de ceux-là même qui se liguoiert avec lui pour cette entreprise. Il voyoit encore qu'il seroit accusé d'imprudencce, si l'évenement ne lui étoit pas favorable, & que si cela arrivoit, chacun jetteroit la pierre contre lui, pour avoir si mal sçu conserver ses avantages, & s'être laissé échaper des mains sa bonne fortune au lieu de s'y maintenir. C'en étoit déjà trop pour ne le pas mettre en grande perplexité, & en état de ne sçavoir à quoi se résoudre; aussi étoit-il difficile qu'il trouvât quelque moyen de mettre son esprit en repos là-dessus, ni de se laver de la tache d'ingratitude.

Mais ceux qui ont accoutumé de lire les Histoires, trouveront assez de quoi l'excuser, car ce n'est pas une chose si surprenante que de voir les gens tourner le dos à de semblables considérations, & prendre les armes contre leurs Bien-faiteurs. On sçait que les femmes sont capables par quelques caresses, de faire tomber les hommes les plus

Raisons  
contrai-  
rés.

plus sages dans les plus grandes fautes ; & si une fille en dansant a été capable de porter un Roi à faire la plus grande injustice du monde , quelle force n'aura pas sur l'esprit de son Epoux l'amour légitime d'une Epouse ? Aussi celle de Maurice , qu'il aimoit avec passion , qui étoit toujours à son côté , qu'il voyoit incessamment pleurer la prison si longue de son Pere , & qui ne trouvoit aucun autre moyen de soulager sa douleur , que de solliciter sans cesse son Epoux à travailler à sa liberté , le forçoit de tenter l'impossible pour la consoler , & l'expérience fait voir que les larmes des femmes peuvent tout sur ceux qui les aiment. C'est de quoi nous fournissent beaucoup d'exemples , non-seulement les Histoires anciennes , mais aussi les modernes , pour ne pas parler des Romains.

*Raisons  
prises  
de l'hon-  
neur.*

Plusieurs Historiens estiment que ce fut par des motifs d'honneur , que Maurice entreprit cette affaire. Il croyoit que son honneur y étoit engagé , puis qu'après avoir pris tant de peine & fait agir tant de ressorts pour obliger le Landgrave son Beau-pere , s'il faut ainsi dire malgré lui , à s'accommoder avec l'Empereur , par un Traité fort desavantageux , croyant rendre en cela un grand service à l'Empereur , il voyoit pour toute récompense de ce service , son Beau-pere arraché de ses mains  
pour

être conduit en prison, ( car du moins devoit-on avoir cet égard pour lui de chercher quelque autre prétexte, & quelque autre occasion de l'arrêter ailleurs que sous les yeux & en la compagnie de son gendre, qui venoit de le mener devant l'Empereur pour lui demander pardon : ) & puis pourquoi fut-il arrêté? Sous prétexte d'une parole mal expliquée ou mal entendu. Ainsi Maurice étoit obligé par honneur & pour l'intérêt de la Société Civile, en cela trompée, de travailler à mettre en liberté son Beau-pere, & de tout risquer pour cela, au prix même de son sang.

J'avoué que ce sont-là de fortes considérations, quand on y pense sérieusement; cependant les Historiens les plus habiles en Politique, ne croyent pas, que ce soient les plus fortes raisons qui ont porté Maurice à déclarer la guerre à l'Empereur. On ne met pas en question s'il aimoit sa femme, on veut bien supposer cet amour plus grand qu'il n'étoit: mais une affection encore plus tendre & plus nouvelle ne fut pourtant pas assez puissante en 1547. en la personne d'Agnez Epouse du même Maurice, pour l'empêcher de prendre les Armes pour l'Empereur contre le Landgrave Beau-pere de Maurice & Pere de son Epouse Agnez, ni contre Jean Frederic son Cousin propre, & de la même Famille. Et comment peut-on

*Le contraire est prouvé.*

on regarder comme une bonne Politique, de plonger dans une Mer irritée un Beau-pere & un proche-parent, pour avoir la gloire de les en retirer, avec péril d'être soi-même submergé ? Le principal motif de cette entreprise ne fut pas aussi l'engagement de Maurice d'avoir donné sa parole, car l'Electeur de Brandebourg & l'Empereur avoient la réputation de l'avoir violée plus que lui, outre que le Landgrave n'étoit pas si mal-traité dans sa prison, quoi qu'il fût fort resserré, & qu'ayant eu patience pendant quatre ans, on pouvoit bien en avoir encore pour deux autres. Il paroît donc que le dessein de mettre en liberté le Landgrave, n'étoit pas une raison suffisante à Maurice pour prendre les armes contre un si grand Bien-facteur, & qu'il en faut chercher une autre, que voici.

*Raison  
secrete.*

Maurice étoit très-bien informé, que sa conduite dans cette guerre d'Allemagne étoit généralement condamnée, & qu'on parloit fort defavantageusement de lui, non-seulement dans les Cours, mais jusques dans les Cabarets : que les Peuples de l'une & de l'autre communion, & surtout les Luthériens avoient conçu fort mauvaise opinion de lui, & que l'on disoit en tous lieux, *Que pour satisfaire à son ambition particuliere, il avoit risqué le Bien public. Que pour venir à bout de ses des-*  
seins

seins il avoit misérablement sacrifié son Cousin Jean Frederic & le Landgrave son Beau-pere, qui avoit tant travaillé à l'établissement d'une salutaire réformation de l'Eglise. Que pour de semblables motifs d'ambition il négligeoit les moyens nécessaires pour obtenir la liberté de l'un & de l'autre, & que par sa conduite il étoit la cause principale de tous les maux que Charles V. faisoit de jour en jour aux Protestans.

On disoit encore pis ; car la plûpart des Luthériens & Calvinistes soupçonnoient que Maurice étoit d'intelligence avec l'Empereur, pour extirper la Religion protestante ; & ces bruits, qui venoient tous les jours à ses oreilles, faisoient des playes profondes dans son cœur ; parce qu'au fond on lui faisoit tort, n'y ayant personne qui fût plus zélé que lui pour la Religion protestante, & que loin d'avoir voulu rien faire à son préjudice, il auroit donné son sang pour son service. Il étoit donc obligé d'effacer ces taches & ces calomnies générales par quelque moyen, & il n'y en avoit point d'autre pour ôter au Public ces mauvaises impressions contre lui, que de prendre une résolution vigoureuse & violente, ce qui ne se pouvoit faire sans risquer le tout pour le tout. Il ne falloit pas moins que de tirer l'épée contre l'Empereur, que les Protestans regardoient comme le grand Tyran

Suite

Tyran de leurs consciences, & de leur liberté. La résolution étoit périlleuse, je l'avouë; mais lors qu'il n'y a pas d'autre remede pour guérir une playe, il y faut employer le fer & le feu.

*Préparati-  
vans de  
Mauri-  
rice  
pour la  
guerre.  
1552.*

Cette résolution prise, Maurice appliqua tous ses soins à trouver des moyens propres, seurs, & nécessaires pour l'exécution de son dessein, & pour ne pas tomber dans les fautes, qu'avoient faites son Beau-pere & son Cousin. Aussi est-il certain que quelque bonne opinion que l'on eût de la prudence & bonne conduite de ce Prince, aussi bien que de son experience dans les armes, il en fit plus paroître dans cette occasion qu'en aucune autre de sa vie; car il conçut, délibéra, & exécuta cette entreprise pendant que l'Empereur étoit desarmé, qu'en moins de trois mois, c'est-à-dire, au commencement de Mars de cette année 1552. il se trouva en état de faire la guerre au Monarque d'un si grand Empire, & Maître de tant de Royaumes, avant presque qu'il se fût apperçû du dessein. Par l'entremise & les bons offices d'Albert Marquis de Brandebourg, il fit ligue avec Henry II. Roi de France, au nom de tous les Luthériens d'Allemagne, ayant eu procuration pour la faire lui & Albert, de tous les Princes & Villes protestantes. Henry II. s'étoit obligé d'en-  
voyer

voyer contre l'Empereur en Allemagne, & aux Pais-Bas, une armée de trente-cinq mille hommes. Il retint à son service des Troupes Allemandes que Charles V. avoit licenciées, sans qu'il s'en apperçût. Il prit aussi celles qui avoient été employées au Siege de Magdebourg, & avec toute la diligence possible, il leva un corps d'Armée de tous ceux de ses Etats qui étoient capables de porter les armes.

Les Princes Protestans, qui se liguerent avec lui, & dont il fut déclaré Chef, furent, Joachim Electeur de Brandebourg, avec les Marquis Jean & Albert, l'un Oncle & l'autre Frere de Joachim. Frederic Comte Palatin du Rhin, les Ducs de Wittemberg & de deux Ponts. Henry & Jean Ducs de Mekelbourg. Ernest Marquis de Bade, & plusieurs Comtes, Barons, & Villes. Et comme il s'agissoit d'une affaire de la derniere importance pour la Religion, chacun fit ses plus grands efforts dans cette occasion, sans qu'il fût necessaire de fixer le nombre des Troupes ou d'argent que chacun devoit fournir. Ainsi Maurice avant le quinze de Mars se vit à la tête d'une Armée de trente mille hommes, qui étoient plus que suffisans pour faire la guerre à un Empereur desarmé. Mais avant que de rien entreprendre, Maurice, de l'avis des autres Princes ses Alliez, quoi qu'il y en eût

Princes  
Confe-  
derés

plusieurs qui ne furent pas de ce sentiment, publia le Manifeste suivant contre l'Empereur.

Mani-  
feste  
contre  
Char-  
les V.  
1552.

Qu'il étoit connu de tout le monde, on que du moins les apparences en étoient trop claires pour être ignorées que de ceux qui ne vouloient pas les voir, que les desseins, les intentions, & les démarches de l'Empereur Charles-Quint, ne tendoient qu'à faire de la liberté Germanique un Gouvernement despotique pour lui-même, & une Monarchie absolüe pour sa Maison, au préjudice des Privileges des Princes de l'Empire & des Villes libres. Que la longue prison du Landgrave, qu'il s'obstinoit à ne vouloir pas mettre en liberté, quoi qu'il scût qu'il le retenoit contre sa parole, faisoit voir clairement, qu'il vouloit se rendre indépendant; à quoi les Confederez, qui avoient signé ce Manifeste, étoient résolus de s'opposer. Qu'ils invitoient & prioient tous ceux qui y avoient le même interêt qu'eux, d'imiter leur zele, de se joindre à eux, & de réveiller leurs ressentimens assoupis par une vieille létargie, afin de chasser au plûtôt l'Ennemi de leurs portes, & avant qu'il se rendît maître de leurs Maisons, puisque le mal étoit devenu si grand, que pour le guerir il y falloit employer le fer & le feu.

Mau-  
rice.

On étoit convenu par le Traité fait avec la France, qu'en même-temps que Mauri-

ce prendroit les armes contre l'Empereur <sup>prentil</sup>  
 en Allemagne, les François entreroient <sup>Auf-</sup>  
 dans la Lorraine, qui appartenoit à Char- <sup>bourg</sup>  
 les V. en qualité d'Empereur, & que l'on y  
 feroit tous les progrès, dont nous parle-  
 rons, après que nous aurons vû ceux de  
 Maurice. Il partit donc, accompagné du  
 Marquis Albert de Brandebourg, & du  
 Prince Guillaume fils aîné du Landgrave,  
 avec un bon corps d'Armée, justement le  
 premier jour d'Avril, qui lui avoit toujours  
 été heureux, & s'achemina vers Aufbourg;  
 se rendant Maître de tous les lieux qu'il  
 rencontra sur son passage. La Garnison &  
 les Bourgeois se préparèrent à une vigou-  
 reuse défense, se confians sur ce qu'ils es-  
 peroient d'être promptement secourus de  
 l'Empereur; car du reste ils n'avoient ni vi-  
 vres, ni munitions, que pour quinze jours.  
 Avant que de former le Siege on les somma  
 de se rendre, & on leur offrit des conditions  
 fort avantageuses, qu'ils ne voulurent pas  
 accepter. Ainsi on mit le Siege devant la  
 Place, qui fut terriblement battuë pendant  
 quatre jours (Monf. de Heis en met davan-  
 tage) au cinquième elle capitula, & com-  
 me ils étoient tous d'une même Nation,  
 on leur fit des conditions fort honorables.

Cet heureux commencement donna <sup>ou</sup>  
 beaucoup de courage aux Chefs, & Offi- <sup>marcke</sup>  
 ciers Protestans, qui dirent tous haute- <sup>contre</sup>  
 ment, <sup>l'Em-</sup>  
<sup>perour</sup>

ment, qu'il falloit sans perdre du temps courir vers Inspruck, où l'Empereur dépourvû tomberoit infailliblement entre leurs mains. Maurice, soit qu'il ne voulût pas pousser à toute extrémité son Bienfaiteur, ou qu'il voulût railler, dit, *qu'il n'avoit pas d'assez grande cage pour y mettre un tel oiseau.* On dit qu'Albert de Brandebourg lui repliqua ceci, ne perdons pas de temps, *allons seulement à la chasse de cet oiseau, quand nous l'aurons pris, nous ne manquerons pas de cage pour le mettre.* Maurice sçavoit bien, qu'on pouvoit & qu'on devoit même le faire, mais il ne laissoit pas d'avoir de la peine à s'y résoudre: cependant quand il vit qu'en s'opposant à ce dessein, il pourroit donner quelque soupçon de mauvaise intention dans cette guerre, il donna courageusement dans cette résolution. Il marcha donc à grands pas vers les Alpes, pour se rendre maître de l'Ecluse, couper le passage aux Ennemis, & empêcher les Italiens & les Espagnols qui étoient en Italie de venir au secours de l'Empereur. Charles V. ayant eu nouvelle de la marche de cette Armée, envoya incessamment le peu de Soldats qui lui restoient, garder ce passage, mais les Troupes de Maurice l'attaquerent avec tant de furie, qu'ils tuerent la plûpart des gens de l'Empereur, & s'en rendirent maîtres.

Comme ce lieu n'est pas éloigné de la Ville de Trente, & qu'il en est le Rampart, au premier avis que l'on eut que les Luthériens s'en étoient rendus maîtres, tous les Prélats du Concile furent saisis d'une des plus terribles consternations, dont on ait jamais vû d'exemple en pareille occasion. Les deux Cardinaux Legats congédierent d'abord le Concile, afin que chacun se sauvât où il pourroit; il est vray, qu'ils déclarerent qu'ils se rassembleroient deux ans après en cas que la guerre fût finie & la paix faite. Quoi que la Ville fût bien fortifiée, & qu'il y eût une bonne Garnison dedans, cependant le seul bruit que l'Armée Luthérienne étoit à l'Ecluse, jetta tant de terreur dans l'esprit des Prélats, qu'il n'y en eut pas un seul qui ne prît la fuite; plusieurs même n'ayant pas le temps de faire seller leurs Mules s'enfuirent à pied. Le Cardinal Crescentio tenant le Crucifix entre ses bras, le baisoit à tout moment, en disant, *Domine, in Nomine tuo salvum fac me, Seigneur, sauvez-moy pour l'amour de vôtre Nom.* Les autres levant les mains au Ciel s'écrioient: *Domine salva nos, perimus, Seigneur sauvez-nous, nous perissons.* Le Cardinal de Trente seul eut le courage & la générosité d'aller trouver l'Empereur à Inspruck, pour lui rendre tout le service, & lui donner le secours possible en une telle

conjoncture, en quoi il fit paroître beaucoup de zele pour lui ; mais je ne dois pas oublier ici ce qui arriva auparavant.

*Surpri-  
se qu'on  
vint  
faire à  
l'Empe-  
reur.*

Dès que Charles V. eut appris que Maurice marchoit vers Aufbourg, il envoya un Gentilhomme à Ferdinand son Frere Roy des Romains, pour le prier de venir incessamment le trouver à Inspruck, afin de conférer ensemble pour négocier un accommodement avec Maurice. Ferdinand après en avoir consulté avec les Confederez, témoigna qu'il étoit prêt à faire tout ce qui dépendroit de lui pour faire la paix ; non que ce fût son intention, mais seulement pour rassûrer l'esprit de l'Empereur par cette négociation & le retenir plus long-temps à Inspruck, afin de le mieux prendre au dépourvû. Ferdinand & Maurice s'aboucherent donc à Lintz, où ils convinrent ensemble, que le 26. Mai suivant on feroit une Assemblée à Passau, des Députez de l'Empereur & de ceux des Alliez, dans laquelle ils assisteroient en personne tous deux, & que ce même jour commenceroit une Treve de quinze jours. Maurice crut avoir assez fait, que d'avoir pû endormir & surprendre Charles-Quint.

*Charles  
V. s'en-  
fuit.*

Ferdinand s'en retourna cependant après cette négociation, mais il fut bien surpris, d'apprendre le lendemain au soir, que Maurice marchoit à grands pas avec son

Armée

Armée vers Inspruck, sur tout quand il apprit qu'il s'étoit emparé de l'Ecluse. L'Empereur le fut encore plus que lui, & n'ayant dans la Ville qu'une petite Garnison, composée d'environ cent Gardes, & n'étant pas en état de se défendre, il crut qu'il falloit mettre sa Personne en sûreté par la fuite, n'y ayant pas d'autre moyen de se sauver. Il s'enfuit donc à minuit avec tant de précipitation, qu'il mit son Baudrier sans Epée: & la goute l'empêchant d'aller à cheval, il se mit en Littiere. Il prit le chemin de Trente, & se fit porter à la clarté de quelques flambeaux, dans la petite place de Villach, dans la Carinthie, Pais de l'ancien Patrimoine de la Maison d'Autriche sur le Drave, accompagné de Ferdinand son Frere, & du Cardinal de Trente, qui ne faisoit que d'arriver en ce moment-là, & de quelques autres de ses meilleurs Amis. Ulloa dit que Charles V. s'enfuit à pied, parce que la Littiere n'alloit pas assez vite à son gré: mais c'est une grande erreur, car quelque lentement que marchât la Littiere, elle alloit toujours plus vite que Charles-Quint à pied, qui estropié de la goute ne pouvoit seulement se tenir debout. Cet Auteur ajoûte, que l'Empereur marchoit après tous les autres, un bâton à la main, les pressant de doubler le pas, *sans avoir peur*, disoit-il, *d'un Trai-*

536 LA VIE DE CHARLES V.  
*re, qui a été aussi fou pour se révolter con-  
tre son Maître.*

*Jean  
Frede-  
ric.*

Nous avons dit en son lieu, que par le Traité que Jean Frederic avoit fait avec l'Empereur, il étoit toujours à la suite de Charles V. en qualité de prisonnier. Cette nuit-là, il le mit en pleine liberté, & lui dit, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & faire ce qu'il lui plairoit, hors d'embrasser le parti de ses Ennemis. Mais ce Prince qui étoit déjà vieux, gros & valetudinaire, voulut suivre l'Empereur en Litiere, & depuis ce moment il ne fut plus traité comme prisonnier, mais comme Prince libre & ami. Je n'ay trouvé aucun Historien, qui dise clairement quelle raison pouvoit avoir eu Charles V. de mettre en liberté Jean Frederic en cette conjoncture. Quelques-uns disent que ce fut le fruit de sa politique profonde, d'autres que la nécessité l'y obligea ; mais on n'en donne aucune raison particuliere, ce que je ne ferai pas aussi.

*Incon-  
stance  
de la  
fortune.*

Voyez ici quels sont les événemens de la guerre ? Quelle inconstance de la fortune ! Rien ne le prouve mieux que ce qui est arrivé à ces deux Princes Charles V. & Maurice ; celui-là Victorieux & triomphant des Lutheriens après avoir remporté tant d'avantages sur eux, & celui-ci triomphant & victorieux à son tour de Charles V. Le premier nous découvre l'imprudence des Lu-  
the-

theriens, qui pour s'être endormis sur de vaines esperances, donnerent lieu à Charles V. de remporter tant de Victoires sur eux. Dans l'autre de ces exemples nous voyons l'imprudencce & la mauvaise conduite de Charles V. qui pour avoir trop compté sur la foiblesse de ses Ennemis, & avoir crû qu'ils n'étoient ni en volonté, ni en pouvoir de lui faire la guerre, defarma, & fut attaqué au dépourvû par les autres, qui ne pensoient qu'à le surprendre.

Les Venitiens fort éclairez à prévoir l'avenir, voyant que la guerre s'allumoit entre les Lutheriens & l'Empereur, & que le fort des Armes est si incertain, qu'on n'en peut prévoir avec certitude les événemens, pour éviter toute surprise, firent des levées de troupes. Cependant l'Empereur, qui étoit à Villach, prit de grands ombrages de l'Armement de la Republique, & fut en grande perplexité, craignant qu'elle n'eût quelque intelligence secrette avec ses Ennemis. Il étoit d'autant plus confirmé dans ses soupçons, qu'il avoit depuis peu reçu avis de plusieurs endroits, que l'Ambassadeur de France avoit beaucoup sollicité la Republique, & lui avoit offert de grands avantages, si elle vouloit se liguier avec le Roi son Maître, & les Protestans, pour faire la guerre à l'Empereur.

Mais bien-tôt après il eut sujet de se

Offres  
qu'elle  
fait à  
Charles  
Vl.

guerir de ses doutes, & de ses soupçons; car la République accoutumée à prendre de sages & genereuses résolutions, pour la protection des Princes opprimez par leurs Ennemis, ou tombez dans les disgraces de la fortune, n'eût pas plutôt appris que Charles V. étoit arrivé à Villach, qu'elle envoya ordre au Seigneur Dominique Morosini son Ambassadeur auprès de l'Empereur, d'offrir de la part de sa Serenité à Sa Majesté Imperiale telle Ville de ses Etats qu'il lui plairoit pour la sûreté de sa personne, & de l'assûrer qu'elle étoit prête à employer avec zele toutes ses forces pour sa défense, & de faire de ses intérêts les siens propres. Ce compliment plut beaucoup à Charles V. aussi dès le moment il envoya un Gentilhomme pour en remercier la République, après avoir répondu de bouche à son Ambassadeur. *Qu'il ne doutoit pas de l'amitié sincere que la République avoit pour lui. Que par cette offre elle faisoit voir à toute la terre l'inclination & le zele qu'elle avoit à protéger les Papes par principe de Religion, & les Empereurs par maxime d'Etat, lors que le besoin le requeroit.*

Mau-  
rice à  
Passau.

Pendant que l'Empereur, après avoir convoqué la Diète à Passau pour le 26. Mai, étoit occupé à donner les ordres nécessaires dans les Pais-Bas, en Italie, & dans les Etats Catholiques d'Allemagne, pour

pour reparer son honneur, & humilier ses Ennemis, on apprit qu'il s'élevoit un grand murmure dans toute l'Empire contre Maurice & ses Alliez, non seulement parmi les Catholiques, mais encore dans les Villes libres Protestantes. Il déplaisoit à tous de voir qu'au deshonneur de la Nation, les propres Princes de l'Empire se fussent liguez avec un Prince étranger contre l'Empereur, comme si un Corps aussi puissant que celui d'Allemagne, n'étoit pas capable de maintenir sa liberté sans avoir besoin de recourir à un secours étranger. Ces plaintes produisirent cet effet, que les Princes, qui avoient demeuré jusques-là dans la neutralité, commencerent à prendre les Armes, & à se déclarer pour l'Empereur, ce qui renforça beaucoup son parti. Enfin les Catholiques, & même plusieurs Protestans voyoient avec chagrin que Maurice, Albert de Brandebourg, & leurs Confederez, ne se contentant pas du bonheur qu'ils avoient eu, d'être victorieux, en étoient encore devenus superbes. Maurice toujours fort sage, voyant bien que de telles impressions dans l'esprit des gens étoient capables de porter beaucoup de préjudice à leurs affaires, laissa le Commandement de l'Armée à Albert, & s'en alla à Passau avec ses autres Alliez, pour assister à la Diète qui y avoit été convoquée, selon qu'il l'avoit

promis. Le Roy des Romains s'y étant aussi rendu, on commença à parler d'affaires.

*Précau-  
sion de  
Charles  
V.*

Charles-Quint étoit toujours à Insprück avec beaucoup de mortification, de l'affront qu'il y avoit reçu, pour n'avoir pas prévu ce que pouvoient faire les mécontents, qui faisoient des menaces, si on ne mettoit en liberté le Landgrave, & de s'être laissé prendre au dépourvû. Il prenoit cependant toutes les précautions possibles, & consultoit sans cesse avec son grand Favori l'Evêque d'Arras, sur les moyens de rétablir sa réputation, sans tenter la fortune une seconde fois; & comme ses forces étoient inférieures à celles de ses Ennemis, il écrivit à son Frere Ferdinand à Passau, de travailler adroitement à quelque accommodement avec ses Ennemis, & cependant il pressoit la Reine Marie sa Sœur, Gouvernante des Pais-Bas, & Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan: celle-là, de tâcher d'envoyer une Armée en France pour faire diversion, & celui-ci de lui envoyer incessamment les Regimens de Naples & de Milan.

*Diffi-  
cultez.*

A Passau, plus on pressoit la conclusion des affaires, & moins il sembloit que l'on avançât. Deux choses y faisoient obstacle, l'Article de la liberté du Landgrave. Pour celui de la Religion, il y avoit en-  
core

core apparence d'accommodement par le moyen d'un *Interim*, en attendant la décision d'un Concile; mais il n'y avoit aucune apparence qu'on pût convenir du premier, parce que l'Empereur demeueroit obstiné, à ne vouloir oïr parler de la liberté du Landgrave, qu'après que les Confederez auroient quitté les armes. Disant qu'il ne feroit jamais rien qui pût faire du tort à la Majesté de l'Empire, & qu'il y alloit de son honneur propre, de ne mettre point en liberté le Landgrave par force & par des menaces, pendant que ses Ennemis seroient armés, ni autrement que par grace & par un mouvement de Clemence.

Pendant que l'on negocioit ces affaires à Passau; Albert qui seul avoit le Commandement de l'Armée, moins prudent, mais plus avide que Maurice, crut qu'il devoit profiter de l'occasion, & que sans s'amuser à faire le grand Capitaine, il se devoit contenter de faire le métier de Corsaire de Terre, & de s'enrichir du pillage qu'il feroit, sans distinction d'Amis, ni d'Ennemis. Pour executer sa resolution, il se mit à faire des courses avec son armée, sans autre dessein que de piller & saccager, se souciant peu de s'attirer la haine de ses Compatriotes: Il n'y a point de furie d'Enfer, plus dangereuse, qu'un homme de guerre, lors que l'avidité du gain s'est emparée de son cœur.

Albert

*Maurice  
deffins  
d'Al-  
bert.*

*Dom- usages.* Albert se jetta avec impétuosité sur les terres de Wolfgang Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, qu'il livra sans aucun sujet à la discretion du Soldat, & quand il l'eut ravagé, il n'en voulut point sortir, qu'on ne lui eût donné cent mille florins. De-là il fonda sur le Territoire de Nuremberg, Ville qui étoit fort attachée aux intérêts de Charles-Quint, où il détruisit, ruina, & saccagea plus de cent cinquante Villages, ou Maisons Seigneuriales, & brûla plusieurs Bois & Forêts. Il y a des Auteurs qui le traitent de scelerat & d'inhumain, mais d'autres disent, qu'il en usa de la sorte, plutôt pour plaire aux Soldats, & pour gagner leur affection, que par inclination; quand une Armée a le consentement du Général, les Soldats ne sont plus des hommes, mais des Loups.

*Statres.* Il se rendit si terrible & si redoutable par les rigueurs qu'il exerçoit, que non-seulement les lieux voisins, mais les plus éloignés, venoient lui offrir des Contributions à sa discretion. Les Evêques de Bamberg & de Vitemberg, pour éviter les dommages que leurs Sujets en pouvoient souffrir, furent obligés de se racheter par de grosses sommes, particulièrement le dernier, qui après avoir donné deux cens mille écus, fut forcé de donner encore la paie aux Soldats, que l'on fit monter à trois cens mille écus.

Il força la Ville de Sueve à envoyer des Députez à Nuremberg, pour les obliger à entrer dans la Ligue, & les Bourgeois ayant fait réponse, qu'ils ne pouvoient renoncer à la sujétion, & à l'obéissance qu'ils devoient à l'Empereur, il se mit en colere contre eux, les attaqua une seconde fois, & les força pour se retirer de l'oppression, de lui payer deux cens mille écus, ou Tallers, de lui donner douze grosses pièces d'Artillerie, accompagnées de tout ce qui est nécessaire pour servir à la guerre, & de plus de signer la Ligue. Il crut en faire autant de la Ville d'Ulme, mais il n'y réussit pas, car les Bourgeois qui s'étoient pourvûs de bonne heure de toutes choses nécessaires, lui firent passer l'envie de les attaquer. Ainsi il tourna ses Armes du côté du Rhin, où il fit des ravages incroyables.

Ces desordres affligoient sensiblement l'Empereur, & ne donnoient pas moins de chagrin à Maurice, à qui l'on imputoit tous les malheurs de la guerre, en quoi on ne se trompoit pas. Ainsi Charles V. voyant d'un côté les menaces, & les dommages même que causoit le Turc en Hongrie, & de l'autre les progrès que faisoit le Roi de France, & ne pouvant se tirer d'affaires que par une paix, écrivit à Ferdinand son Frere, de conclure un accommodement, & de faire de nécessité vertu. Les Princes,

*Il se sé-*  
*sons à*  
*faire la*  
*paix.*

sur

sur-tout les plus puissans, lors qu'ils croyent pouvoir faire tout ce qu'ils veulent, sont le plus souvent obligez de mettre en usage cette maxime, qui semble n'être faite que pour les plus misérables d'entre le vulgaire; mais aussi ont-ils besoin qu'il leur arrive de tems en tems quelque mortification, qui les empêche d'oublier qu'ils sont hommes comme les autres. Voici les Articles du Traité qui fut fait à Passau.

## ARTICLES

*Du Traité fait entre l'Empereur Charles-Quint, & l'Electeur Maurice avec ses Alliez.*

I. **Q**UE le Duc Maurice Electeur du S. Empire & ses Alliez, qui voudront être compris en ce Traité, seront obligez entre-ci & le 6. Aoust prochain, de licentier toutes leurs Troupes, & de leur permettre d'aller servir dans la Guerre contre les Turcs.

II. Que Philippe Landgrave de Hesse seroit mis en liberté au 22. du mois courant au plus tard, à condition qu'il demeureroit toujours dans l'obéissance qu'il doit à Sa Majesté Impériale, conformément au Traité fait à Hall en Saxe,

xe,

xe, & qu'on déclareroit nul le Ban de l'Empire publié contre lui.

III. Que Sa Majesté Impériale ne pourroit empêcher, sous quelque pretexte que ce soit, ledit Seigneur Landgrave de Hesse, de fortifier sa Ville de Cassel & autres Places de ses Etats.

IV. Que Sa Majesté Impériale s'engageoit très-sincerement, de ne se servir des Armées qu'elle a presentement sur pied, ni de celles qu'elle pourroit avoir à l'avenir, contre aucun de ceux qui sont compris dans ce Traité, sous quelque pretexte que ce soit, non pas même pour cause de Religion.

V. Que pour ce qui regarde la Religion, chacun en useroit avec justice, équité, & vivroit en paix. Que pour la bien établir, Sa Majesté Impériale exécuteroit la parole qu'elle a donnée, & feroit publier à Lintz, sçavoir, que dans l'espace de six mois il seroit convoqué une Diète générale ou Nationale, ou Conférence, composée de Personnes doctes & pacifiques, tant du côté des Catholiques, que des Luthériens, qui auront plein pouvoir de conclurre une bonne paix dans la Religion, par laquelle non-seulement l'Allemagne, mais l'Europe entiere pût jouir du repos tant souhaité.

VI. Qu'en attendant que cela fut exécuté, les Pais, Principautez, & Personnes qui suivent la Confession d'Ausbourg, ou Luthériens, ne pourroient être troublez, ni inquiétez pour cause de Religion, ni par les Armes, ni par les ordres de l'Empereur, ni par quelque autre moyen que ce soit. Que les Luthériens aussi, ou autrement Protestans, seroient obligez de ne point empêcher les Catholiques de jouir du libre exercice de leur Culte, Cérémonies, & Religion, & de ne leur donner aucun trouble ni empêchement là-dessus.

VII. Que tout ce qui avoit été ordonné par Sa Majesté Impériale, ou par les Etats Généraux dans les Diètes, seroit ponctuellement observé, & tout ce qui pourroit être un obstacle à l'union & à la concorde, & empêcher les Protestans de vivre en toute sûreté, cassé & annullé. Que pour cet effet Sa Majesté Impériale donneroit les ordres nécessaires à la Chambre Impériale, en telle sorte que les Protestans auroient tout sujet d'être contents.

VIII. Que quant à l'étendue de la liberté Germanique, dont on avoit déjà convenu des principaux Articles, l'entière résolution en seroit remise à une Diète, ou à une Assemblée particulière: & qu'en attendant on acceptoit l'offre que Sa  
Majesté

Majesté Impériale avoit faite de se servir en ces affaires de Conseillers & Juges de la Nation Allemande.

IX. Quant à l'égalité des voix dans la Diète, & dans l'Administration de la Justice dans la Chambre Impériale, & autres Tribunaux, qu'on en conviendroit dans la prochaine Diète: sur-tout en ce qui regarde la Religion, en telle sorte, qu'aucun des Partis n'eût sujet de se plaindre, qu'il lui fût fait du tort par le nombre inégal des voix.

X. Quant à ce qui concerne le Roi de France en particulier, que l'Electeur Maurice feroit les diligences pour en apprendre les particularitez, & en informer le Roi des Romains, qui le rapporteroit à l'Empereur, touchant les résolutions qu'il faudroit prendre sur ce sujet dans la Diète, où elles devoient être proposées en la maniere accoutumée, conformément à l'état present des affaires.

XI. Que Sa Majesté Impériale voulant exercer son auguste Clemence, promettoit de pardonner à tous ceux qui avoient porté les Armes contre elle dans les Guerres passées, depuis 1546. jusqu'à present: & particulièrement au Comte Albert de Mansfeldt, & ses Fils, au Rhingrave, à Christophle Comte d'Oldemburg, au Baron de Nasdech, à Rechen-  
tal,

tal, & à Sebastien Schefstel ; que le Duc Olderic, le Prince d'Anhalt, & le Baron de Brunfwick seroient rétablis dans la possession de leurs Etats ; & que ceux-ci & tous autres qui étoient compris dans cette Amnistie, par la clemence de l'Empereur, & remis en possession de leurs Etats, seroient obligez de promettre & déclarer dans l'espace de six semaines, de ne plus servir ni porter les Armes pour les Ennemis de Sa Majesté Impériale, & particulièrement pour le Roi de France. Qu'ils seroient encore obligez de revenir en Allemagne dans l'espace de deux mois, faute de quoi, ils ne seroient point compris dans le present Traité.

XII. Que tous changemens & innovations causées par la guerre présente cesseroient, & que toutes choses seroient rétablies dans leur premier état, autant que faire se pourroit. Que les Pais & Etats occupez par d'autres seroient rendus à leurs Maîtres légitimes, Sa Majesté Impériale s'engageant généreusement de casser & rendre nulles les raisons de ceux qui ont souffert des dommages, jusqu'à la prochaine Diète, où l'on conviendrait des voyes qu'il faut prendre pour satisfaire chacun, sinon entierement, du moins autant qu'il seroit possible ; sans toutefois charger aucun des Alliez, con-

tre lesquels personne ne pourroit avoir action publique ni particuliere.

XIII. Que le Comte de Solms, qui étoit fait prisonnier au service de Sa Majesté Impériale, seroit mis en liberté, aussi-bien que tous autres Prisonniers de part & d'autre.

XIV. Qu'il seroit en la liberté du Marquis Albert de Brandebourg, d'être compris dans ce Traité, & d'avoir part à les avantages comme les autres, pendant l'espace de quarante jours, lequel terme expiré, il n'y seroit plus reçu; que d'ailleurs il seroit obligé avant cela de quitter les Armes.

XV. Quant aux Gentilshommes de Brunswick, qui doivent être rétablis dans la possession de leurs biens; qu'il seroit élu des Commissaires pour convenir des moyens qu'il faut tenir pour cela, & qu'en attendant, Sa Majesté Impériale défendrait expressément au Seigneur Duc de Brunswick, de donner aucun sujet de mécontentement ausdits Gentilshommes. Qu'on nommeroit aussi des Commissaires pour régler les affaires de ce Duc avec Gustar; & que cependant ledit Seigneur Duc de Brunswick seroit obligé de quitter les Armes.

XVI. Que Sa Majesté Impériale seroit obligée, comme Elle y engagera sa parole & sa

la Dignité Impériale , tant pour Elle que pour ses Successeurs, de faire exécuter tout ce que dessus , sans aucune feinte ni réservation , & qu'il y puisse arriver de changement , ni *ex plenitudine potestatis , neque ex alio quovis pretextu* , c'est-à-dire , ni par la plénitude de sa puissance , ni sous quelqu'autre pretexte que ce soit , & sans qu'on puisse y opposer quelque sorte d'ordre émané de l'Empire que ce puisse être.

Land-  
grave  
délivré  
1552.

**A**près la conclusion de ce Traité , & que les Princes , qui devoient avoir audience de l'Empereur à Ausbourg , y eurent été admis , Sa Majesté Impériale s'en retourna à Inspruck, pour être plus proche du Pais de Baviere , ou se devoit faire par son ordre le rendez - vous des Troupes qu'on avoit fait venir d'Espagne, d'Italie & d'autres lieux pour employer contre la France. Cependant il écrivit à la Reine Marie à Bruxelles, de mettre le Landgrave en liberté ; mais comme il n'avoit pas été averti d'envoyer au Gouverneur qui le gardoit, les enseignes, sans lesquelles il lui étoit défendu de le relâcher , il ne voulut pas obéir à l'ordre de la Reine , lui faisant sçavoir que Sa Majesté Impériale lui avoit défendu de le mettre en liberté, quand même il lui en envoyeroit l'ordre par écrit , à  
moins

moins qu'on ne lui apportât les enseignes qu'il lui avoit données. Ainsi on fut obligé d'envoyer un Gentil homme exprès à l'Empereur pour les lui demander, au grand regret du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, & des Gentils hommes & Seigneurs qui étoient allez avec lui pour recevoir son pere, & l'accompagner dans ses Etats, & qui commençoient à croire, qu'il y avoit là encore quelque anguille sous roche; mais ils furent bien-tôt après détrompez, car on n'eut pas plûtôt apporté les enseignes, qu'on le mit incontinent en liberté. En partant, il donna beaucoup de marque de sa libéralité, & s'en alla à Cassel plein de joye. Ce qui est contraire à ce que dit Adriani, qui prétend que le Landgrave ne fut pas mis en liberté, mais qu'il fut seulement remis entre les mains de l'Electeur de Cologne, & du Duc de Cleves, jusqu'à ce que l'Empereur se fût assuré du repos de l'Allemagne.

Bien que le Traité précédent eût paci-  
 fié toutes choses, le Marquis Albert de  
 Brandebourg n'en voulut pas ouïr par-  
 ler, ni renoncer à l'alliance qu'il avoit avec  
 la France. Maurice & ses Alliez après la  
 conclusion de la paix, ou lors qu'elle étoit  
 sur le point d'être conclüe avec l'Empe-  
 reur, écrivirent des lettres fort honnêtes à  
 Henry II. par lesquelles ils le remercioient  
 de

*On s'en-  
 che de  
 gagner  
 Albert.  
 1552<sup>o</sup>*

de tout ce qu'il avoit fait pour eux, & de leur avoir procuré un accommodement honorable avec l'Empereur, de l'obéissance duquel ils ne pouvoient plus se séparer. Henry leur fit une réponse fort honnête, par laquelle il leur déclaroit, qu'il n'avoit pris les armes que pour leur intérêt, & que puis qu'ils n'avoient plus besoin de son secours, qu'il prendroit d'autres mesures. Ensuite Maurice fit ses derniers efforts pour obliger Albert de Brandebourg à signer le Traité avec ses Alliez, n'ayant pû rien obtenir de lui jusques-là. L'Empereur, qui ne souhaitoit rien avec tant de passion que de voir toute l'Allemagne en paix, afin de pouvoir porter ses Armes en Hongrie contre le Turc, & contre la France, écrivit plusieurs lettres fort honnêtes au Marquis, pour l'obliger à cesser de desoler, comme il avoit fait jusques-là, l'Allemagne, à renoncer à la France, & accepter le pardon qu'il lui offroit sincèrement. Mais il demeura toujours obstiné dans son sentiment, & refusa même avec mépris les offres de l'Empereur, qui voyant cela, le mit comme Rebelle, & traître, au plus severe Ban de l'Empire que l'on eût publié contre personne.

*Maurice & Charles V. contre Albert.*

Cependant l'Electeur Maurice, croyant qu'il étoit fort difficile que l'Empereur n'eût conservé quelque ressentiment des  
 offen-

offenses qu'il avoit reçues de lui, quoi qu'il eût fait sa paix, crut qu'il devoit tâcher de guérir entierement son cœur. Il fut donc le trouver, & lui offrit de le servir en personne avec toutes les forces contre le Marquis Albert. Cette offre faite avec tant de bonne volonté & de zèle, fit un si grand plaisir à Charles V. qu'il l'accepta, après l'avoir embrassé avec beaucoup d'affection. Maurice avoit d'ailleurs amené avec lui le jeune Duc de Brunswick, qu'il avoit gagné par ses persuasions, & qui fit les mêmes offres à l'Empereur. Ainsi ils firent sur le champ ensemble leur traité avec lui, se liguerent tous contre Albert, & Maurice fut déclaré Chef de l'Armée Impériale, à laquelle il avoit joint ses Troupes & celles du Duc de Brunswick. Plusieurs Gentils-hommes volontaires allèrent aussi servir sous Maurice.

Albert ne perdit pourtant pas courage, Maurice quoique ses forces fussent inférieures à celles de ses ennemis, parce qu'il se voyoit co & Albert soutenu par le Roi de France. Ainsi s'étant se pré- mis en Campagne le premier avec son cou- parent rage ordinaire, qui alloit jusques à la té- a la ban- raill'e. 1552o mérité, loin d'attendre l'Ennemi, & de se tenir sur la deffensive, il s'approcha de lui pour l'attaquer, le poursuivre, & le harceler par des escarmouches continuel-

les, qui étoient pourtant vigoureusement repoussées par les Ennemis, avec perte à peu près égale des deux côtez, mais peu considérable. Maurice naturellement prudent & habile gaignoit toujours du tems en attendant une occasion favorable, & l'arrivée de 2000. hommes de pied qu'il devoit recevoir. Mais Albert naturellement impatient, poussé par cette hardiesse, qui lui faisoit risquer toutes choses sans y penser meurement, lui presenta la Bataille, que Maurice, qui marchoit à pas de plomb, avoit résolu de lui donner le lendemain au matin. Soit donc qu'Albert ne voulût pas donner le tems à Maurice de recevoir le secours qu'il attendoit ce soir-là, ou que son impatience le lui fit faire, il livra la Bataille à son Ennemi avec tant de furie, & remporta d'abord tant d'avantage, qu'il sembloit que la Victoire s'alloit déclarer pour lui.

*Fuite  
d'Al-  
bert,  
mort de  
Mauri-  
ce.  
1552.*

La Bataille fut donnée dans une large campagne, qui s'étend jusques aux bords du fleuve Ufler, & peut-être que de long-tems on n'avoit vû deux Généraux & deux Armées faire si bien leur devoir qu'en cette occasion. Mais enfin Albert, qui étoit en un Poste desavantageux, & qui n'avoit plus à commander que des monceaux de morts de ses gens, parmi lesquels il y avoit plus de 1200. Chevaux tuez, & son Ar-  
mée

mée perdue, crut qu'il falloit sauver sa vie par la fuite, ainsi il se retira, avec la honte d'avoir commencé la Bataille sans jugement, & la gloire d'avoir combattu en Héros, & d'avoir donné beaucoup de peine à l'Ennemi, auquel il laissa le Bagage, les dépouilles, & le pais. Maurice sollicité des siens de ne pas tant risquer sa vie, après avoir combattu pendant plus de deux heures à pied & à cheval, & fait la fonction de Capitaine & de Soldat, acquis beaucoup de gloire pour lui, & remporté des avantages considérables pour l'Empereur, fut blessé mortellement d'un coup d'Arquebuse, dont il mourut trois jours après, au grand déplaisir de l'Empereur, qui avoit résolu de l'employer dans la guerre qu'il alloit entreprendre contre la France, dont nous parlerons dans le premier Livre du quatrième Volume de cette Histoire. Je me contenterai pour la fin de celui-ci, de dire que par la mort de l'Electeur Maurice, l'Allemagne perdit un grand Prince, l'Empire un grand Capitaine, les Armes un modèle de valeur, & la Maison de Saxe un grand Héros. Il ne laissa point d'Heritier, & Auguste son Frere, qui fut un exemple parfait de zèle & d'attachement au Bien public de l'Allemagne, lui succéda, comme nous le dirons en son lieu.

La mort de cet Electeur causa beaucoup

Obfer  
vation.

de déplaire à Charles V. qui avoit deffein de fe fervir de lui contre la France, voyant qu'Henry II. avoit réfolu, pour fuivre fon courage Martial, *de tondre*, comme il avoit accoutumé de dire, & *de couper la laine fuperflüe de la Brebis d'Aütriche*. Mais au fond Charles V. n'avoit pas tant de fujet de plaindre Maurice, parce que quelque affectionné qu'il parût à fon fervice, par reconnoiffance des obligations qu'il lui avoit, il eft pourtant vrai, qu'il n'y avoit perfonne qui fut plus que lui fur les gardes pour empêcher que la Maifon d'Aütriche, qui étoit fort voisine de fes Etats, ne devint trop puiffante. Auffi avoit-il accoutumé de dire, *Que la Maifon d'Aütriche feroit plus aimée des Allemans, fi elle étoit moins puiffante en Allemagne, & qu'elle le fût davantage en Espagne*. Politique pourtant mal entendue, & mal digérée; car fi cette Maifon, je dirai même la branche qui eft en Allemagne, n'y avoit été fort puiffante, le Turc feroit auffi maître de l'Allemagne qu'il l'eft de l'Asie. Les Allemans ont bien contribué à chaffer les armes Ottomanes de leur País, qui en a été tant de fois inondé, mais c'eft la Maifon d'Aütriche, l'Espagne, & l'Italie, qui par leurs travaux & leurs facultez ont bâti des digues qui ont arrêté les inondations & les entreprifes de la Maifon Ottomane,

&

& soutenu la liberté Germanique.

Si l'Empereur veut tenir sa puissance, & empêcher les Guerres Civiles en Allemagne, il doit composer ses Armées de Soldats de la Nation, mais de Chefs étrangers : car les gens de cette Nation ne se conduisent pas d'eux-mêmes, comme font presque toujours les François, & encore plus les Italiens, mais ils obéissent à qui on veut. D'ailleurs les grands Capitaines Allemans ne travaillent qu'à leur intérêt propre, desorte que l'Empereur, quelque puissant qu'il soit, est obligé de dépendre d'eux, sans quoi ces Chefs ayant toujours le Peuple à leur dévotion, on ne verroit que guerres & divisions intestines dans le Pais. Charles V. l'a éprouvé plus que tout autre. Ce fut un malheur pour lui qu'il y eût de son tems tant de grands Capitaines de cette Nation, & si la fortune n'eût fait naître en même tems les plus grands Capitaines du Siècle dans ses propres Etats d'Espagne, d'Italie, & de Flandres, Jean Frederic, Maurice, Albert de Brandebourg, Philippe Landgrave de Hesse l'auroient dévoré, ou du moins ils l'auroient soumis à leur puissance : déjà même ils en avoient formé le dessein, & en étoient venus bien près de l'exécution. Gualdi a remarqué que la réformation de l'Eglise, ou l'hérésie, comme il parle, n'a pas été

introduite en Allemagne par des Princes pieux & zélez, mais par des Capitaines, & des Guerriers hardis & courageux; mais comme il ne s'explique pas davantage, je crois qu'il a entendu par-là les quatre Princes dont je viens de parler.

*Pour-  
quoi  
Charles  
V. ne  
devint  
pas Mai-  
tre ab-  
solu de  
l'Alle-  
ma. ne.  
3552.* Plusieurs Historiens ont dit, que c'étoit un miracle que Dieu avoit fait en faveur des Allemans, que Charles V. ne se fût rendu Maître absolu de l'Allemagne. Il est vrai qu'un Empereur belliqueux comme lui, qui possédoit tant d'Etats & de Royaumes en Allemagne & en tant d'autres pais de l'Europe, qui avoit de si nombreuses & si aguerries Armées, & tant de Chefs & de bons Capitaines, auroit été capable, je ne dirai pas de subjuguier, mais d'engloutir toute l'Allemagne quand elle auroit été deux fois plus grande qu'elle n'est, ce qu'il ne fit pourtant pas. La Théologie qui juge toujours charitablement, dira sans doute que ce fut un effet de modération de cet Auguste Empereur: mais les Politiques qui raisonnent en Médecins diront que ce Prince sage & sobre n'ignoroit pas, que souvent pour trop manger on gâte son estomac, & que l'on est obligé de rejeter ce qu'on a pris de trop, avec péril de s'attirer quelque fâcheuse maladie: Qu'ainli ce Prince voulant profiter de cette expérience & l'appliquer à la politique, ne voulant pas.

pas se charger d'un trop grand poids, par l'ambition de posséder trop d'Etats, de peur d'être obligé à succomber sous leur pesanteur.

Mais pour dire la vérité, les Princes ne *Suiva*  
sont modérez sur ce sujet, que quand ils n'ont ni forces, ni occasions, ni moyens de s'agrandir & d'ajouter de nouveaux Etats à ceux qu'ils possèdent déjà. Tant qu'Alexandre trouva de païs, il ne fut jamais las de faire des conquêtes, il mourut même en en faisant: & Charles-Quint ne fut jamais rassasié d'acquérir des Terres & des Païs, que lors que le morceau étoit trop dur pour le pouvoir avaler. Que cet Empereur n'ait pas eu dans l'esprit le dessein de faire l'Empire une Monarchie pour sa Maison, il en a donné trop de marques dans sa conduite, pour qu'on en puisse douter, & il est certain qu'il l'auroit fait, si ses desseins n'avoient été arrêtez par la valeur & le courage des Allemans, sçavoir des deux Ducs de Saxe Jean Frederic & Maurice, du Marquis Albert de Brandebourg, & de Philippe Landgrave de Hesse. Disons de Luther lui-même, qui lui donna des coups mortels, si ce n'est avec l'épée, du moins avec la plume, qui ne fit pas moins d'effet que l'épée. Tels furent ceux qui démontèrent la grande machine que Charles V. avoit préparée pour établir sa

Monarchie en Allemagne. Pour qu'un Empereur d'un courage martial & qui est déjà puissant par des Etats héréditaires, devienne Maître de l'Allemagne, il suffit que cette Nation se trouve sans Capitaines, & que l'Empereur ait de bonnes Armées. Les Allemands se laissent volontiers conduire aux autres à l'égard de la guerre, du Gouvernement, & de la Religion; mais malheur aux Princes qui les commandent s'ils ne sont capables de les bien commander, car ils ont accoutumé de se donner au plus fort. Aussi les Luthériens attribuent tout le succès de leur Religion au bonheur qu'elle eut de paroître en un tems où il y a eu tant de Princes courageux pour les défendre, sans quoi elle auroit été éteinte dans son berceau.

*Présentations de la Cour de Rome*  
1552.

Je finirai ce troisième volume de mon Histoire, par le recit de quelques évènements arrivez au Royaume de Naples. La Cour de Rome, qui ne manque jamais de planter le piquet où elle peut, voyant l'Empereur Charles - Quint si embarrassé dans la guerre, voulut profiter de l'occasion, & tâcher d'amplifier la Jurisdiction Ecclesiastique dans ce Royaume, croyant qu'étant fief de l'Eglise, l'Empereur en qualité de Roi de Naples se devoit contenter de la Jurisdiction temporelle, sans se mêler des affaires des Ecclesiastiques, ce qui

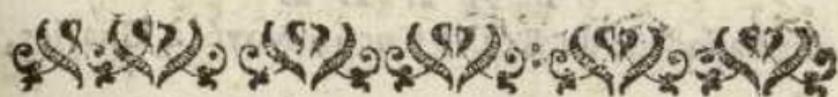
qui ne vouloit dire autre chose, finon qu'il vouloit établir deux souverainetez dans ce Royaume, l'une pour le Pape sur tous les ordres du Clergé; & l'autre pour l'Empereur en qualité de Roi de Naples sur les Séculiers: en quoi le Pape avoit la plus considérable part, finon à l'égard du nombre, au moins à l'égard des richesses, & de la puissance.

Pour venir à bout de ce dessein, le Pape Jules III. commença par tâcher d'y établir un Tribunal appelé *della Fabrica di San Pietro*, la Fabrique de Saint Pierre. Il en fit dresser la Bulle, & en nomma les Magistrats sans en donner aucune connoissance à l'Empereur. Mais Don Pietro de Toleda son Vice-Roi s'y opposa vigoureusement, & défendit à peine de la vie, de porter, ni lire cette Bulle dans le Royaume, ni de tenir la main à l'établissement de ce Tribunal. Et à qui que ce fût d'accepter, ou d'exercer ces charges, à peine d'être emprisonné jusques à ce que Sa Majesté Impériale en eût été informée, & qu'elle en eût autrement ordonné. Et comme le Vice-Roi fut menacé par le Nonce d'être excommunié par le Pape, il lui répondit avec sa hardiesse accoutumée, tout Catholique zélé qu'il étoit, du moins en apparence. *J'ai un bon Maître, & qui a les mains assez longues pour me donner l'absolution.*

Réso-  
lution.

Cette entreprise du Pape donna beaucoup de chagrin à l'Empereur. Ayant tenu conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture, & en quels termes de ressentiment il en devoit écrire au Pape, après plusieurs avis differens, il fut conclu qu'il falloit approuver ce qu'avoit fait le Vice-Roi, & louer le zèle qu'il avoit témoigné en cette occasion pour les intérêts, & la gloire de cette Couronne. Le charger de continuer; & de procéder rigoureusement contre tous ceux qui contreviendroient aux ordres qu'il avoit donnez. On fit informer de tout cela le Nonce qui résidoit auprès de Sa Majesté Impériale, sans en faire la moindre plainte au Pape, lequel voyant le préjudice que cela faisoit à son honneur & à son autorité, en écrivit des Lettres fort honnêtes à l'Empereur, qui consentit à l'établissement de ce Tribunal.

*Fin de la troisième Partie.*



# T A B L E

*Des Noms propres , & des principales  
matieres contenues dans cette troisieme  
Partie de la Vie de Charles-Quint.*

## A

- A** Bouchement de Paul III. avec l'Empe-  
reur à Buller. Voyez Paul III.
- A**ction digne de loüange de Camille Co-  
lonne & d'Augustin Spinola , *pag.* 19. 20. Du  
Chevalier Azzevedo , 29. De l'Empereur à Al-  
ger , 33. D'André Doria. *ibid.*
- Adrien , ses sentimens sur la mésintelligence du  
Pape & de Charles V. 293
- Afrique , Ville assiégée par l'armée de Charles-  
Quint , 482. Détruite jusqu'aux fondemens par  
ses ordres , 505
- Aguilar ( Don Jean ) Ambassadeur de Charles à  
Rome , destiné pour le Concile de Trente , 63
- Albert Marquis de Brandebourg mis en liberté ,  
en rend grâces à Dieu , 282. Ses mauvaises in-  
tentions contre Charles V. 541. Refuse d'entrer  
en un Traité de paix avec lui , 553. On forme  
une Ligue contre lui , *ibid.* Sa fuite 554. Son  
armée défaite en une Bataille par Maurice, *ibid.*
- Alexandre Farnese Cardinal , Neveu de Paul III.  
envoyé en qualité de Légat à l'Empereur , 66.  
Sa négociation , *ibid.*
- Allemands prétendent garder l'Electeur Jean Fre-  
deric , 266
- Almagro , ses aventures , 134. *& suiv.*

T A B L E

Ambassadeur du Roi de Cucco envoyé à Charles,	47
Ambassadeurs de Charles au Concile de Trente,	
63. Autres pour protester contre le Concile assemblé à Boulogne par ordre du Pape, 314. De la ville de Naples à Charles, 326 327. Mal reçûs, 329. Autres de la même Ville, comment reçûs,	344
Ambition des hommes combien grande, 156. Diverses observations sur ce sujet,	157
Amiral Annebaut envoyé à Bruxelles à l'Empereur, & pourquoi,	129
Amnistie de l'Empereur pour la sédition de Naples, 343. Autre encore,	347
Amour de Charles avec la Plombes,	141. 142
André Doria, action glorieuse qu'il fit pour sauver l'Empereur, 34. Lettre qu'il écrit à Charles devant Alger, 35. Le va sauver, caresses qu'il en reçoit, 42. Son intrépidité dans les dangers, 46. Donne du secours au Château de Nice, 94. Soupçonné d'être d'intelligence avec Barberousse, <i>ibid.</i> Se sauve d'une conspiration faite contre lui, & comment, 198. Fait mettre la Flotte en bataille pour recevoir avec magnificence le Prince Philippe, 400. Assiège & prend la ville d'Afrique, 482. 483. Chasse le Corsaire Dragut,	484. 485
Anne de Poiseau. Voyez Maîtresse de François I.	
Antoine de Magnalotti Secrétaire du Légat à la- <i>tere</i> , de l'entreprise d'Alger, 6. Envoÿe au Pape un mémoire fort exact de cette entreprise, 8	
Antoine Polin, Ambassadeur de François I. à la Porte, pour solliciter la guerre contre l'Empereur, 52. S'embarque sur l'armée Navale des Turcs destinée contre l'Italie, 87. Ecrit au Cardinal Carpi, 90. L'assûre qu'on ne fera aucun mal à l'Etat Ecclesiastique, <i>ibid.</i> Va à Paris informer le Roi, & s'en retourne à l'Armée, 91	
	Antoine

## DES MATIERES.

- Antoine Grifoni, son discours au Vice-Roi de Naples, contre l'Inquisition, 247
- Anvers, préparatifs qu'on y fait pour l'entrée de Philippe, 421. Magnificence de cette entrée, *ibid.*
- Arcs de Triomphe à Bruxelles à l'entrée de Philippe II. 413. *& suiv.*
- Armée de Charles V. destinée contre le Duc de Cleves, 74. *& suiv.* De Henry VIII. contre François I. 120. Des Luthériens contre l'Empereur, 213. De l'Empereur contre les Luthériens, *ibid.*
- Armée Navale des Turcs mer à la Mer. Voyez Barberouffe, 87. Autre armée à Barcelone pour l'embarquement du Prince Philippe, 401. 402.
- Articles de paix entre l'Empereur & le Duc de Cleves, 83. Entre Charles & François I. 126. De la Ligue du Pape & de l'Empereur contre les Luthériens, 182. De la grace accordée à Jean Frederic, 237. De celle du Landgrave Philippe, 269. De la paix avec les Luthériens, 544
- Assan-Aga chasse l'armée des Chrétiens, 41
- Ausbourg pris par l'Electeur Maurice, 530. 531
- Audience accordée par Charles V. à Sibylle Duchesse de Saxe, avec plusieurs particularitez, 240. Au Landgrave de Hesse-Cassel lors de sa grace, 274. Cérémonie que l'Empereur y fit observer, 276. *& suiv.* Grande mortification de ce Prince, plusieurs choses remarquées, 277.
- Au Légat à latere, de Paul III. dans la Diète, 287. Plusieurs discours & murmures contre elle, 289. Raisons alléguées. 290

### B.

- B** An publié contre les Luthériens, 190
- Barberouffe en Mer commande l'Armée Navale des Turcs, 87. Prend Reggio dans la Calabre ;

T A B L E

- bre, 88. Fait des courses & des brigandages sur les côtes du Royaume de Naples, *ibid.* Va à Marseille, honneurs qu'on lui fait, 91. Assiège, prend & saccage la ville de Nice, 92. Assiège la Citadelle conjointement avec les François, *ibid.* Est chassé par les Espagnols, & se retire, 94. Retourne une seconde fois à Marseille avec sa Flotte, *ibid.* L'envoyé passer l'Hyver à Toulon, *ibid.* Part avec sa Flotte, 110. Bon accueil & presens que lui font les Génois, *ibid.* Ravage les Etats du Prince de Piombino, & pourquoi, 111. Saccage & ruine plusieurs lieux, 112. Fait un grand nombre d'Esclaves, 113. Va attaquer Puzzoll, *ibid.* Donne l'alarme à la ville de Naples, *ibid.* Est chassé par les secours du Vice-Roi, *ibid.* Va attaquer Salerne, 115. Dessesins qu'il a sur cette Ville, & moyens dont il se sert pour la surprendre, *ibid.* Fait mettre à terre ses Troupes, 115. 116. Une tempête survenue l'oblige à se retirer, *ibid.* Attaque & surprend Policastro, 117. Lippari, dégats qu'il y fait, *ibid.* Fait dessein de s'en retourner à Constantinople, 118. Meurt, *ibid.*
- Barberouffe Roi d'Alger rachette Dragut Rais son Favori, 425. Moyens dont il se sert, 426. Difficultez qu'il y trouve, *ibid.* En vient finalement à bout, *ibid.*
- Barcelone, joye qu'elle témoigne de l'arrivée du Prince Philippe, 399. Honneurs qu'on lui fait, *ibid.*
- Baron de la Garde. Voyez Antoine Polin.
- Bataille contre les Luthériens, & armée destinée contr'eux, 214. Commencement de la Bataille, 220. Nombre des morts & des blesez, 221. Qui remporta la victoire, *ibid.* On craint que le Duc d'Albe n'y ait été tué, 223. L'Electeur Jean Frederic y est fait prisonnier, *ibid.* La victoire & les Vainqueurs, quels, 227. 228
- Beucaire

## DES MATIERES.

- Beucaire ( François de ) son avis sur la paix avec Charles V. 128
- Blâme de la conduite de Charles & de François I. 94. 95. Autres sur les maux qu'ils ont causez à la Chrétienté , 95. Encore d'autres plus particuliers , 96. 97
- Bohémiens reçûs en grace par Ferdinand , 386. Plusieurs particularitez sur cette affaire , *ibid.*
- Bruxelles, préparatifs qu'on y fait pour l'entrée du Prince Philippe , 412. 413. Magistrats qui lui vont au-devant , 312 Magnificence de cette entrée , 413. 414. Régal & présent qu'on fait au Prince , 418
- Bulle pour la convocation du Concile de Trente , 58. Autre pour le révoquer. 64



- C** Araffe. Voyez Jean-Baptiste.
- Cardinal Carpi , Gouverneur de Rome en l'absence du Pape , 89
- Cardinal. Voyez Madrucci.
- Cardinal. Voyez Sfondrato.
- Cardinal Légat. Voyez François.
- Cardin aux Légats. Voyez Légats.
- Cariati , Pais ravagé par les Turcs , 118
- Cariati , pris & saccagé très-cruellement par Barberousse , 118
- Catherinetta Galere des Chevaliers de Malthe, triste accident qui lui arriva , 45
- Catholiques mécontents du Decret publié par Charles en faveur des Luthériens , 108. S'en plaignent & puis s'appaissent, & comment, *ibid.*
- Cavalcade. Voyez Entrée.
- Charles Prince d'Espagne , fils du Prince Philippe , 160
- Charles-Quint. Ce qu'il a fait dans l'entreprise d'Alger, selon la relation envoyée au Pape par Maga-

## T A B L E

Magalotti, 9. Apprend que Perpignan est assiégé, 49. Envoye Philippe son fils pour faire lever le siège, 50. Bon accueil qu'il fait à Octave Farnese son gendre, 57. Instances qu'il fait pour le Concile, *ibid.* Il y envoye des Ambassadeurs, *ibid.* Va en Italie après avoir laissé le Gouvernement d'Espagne au Prince Philippe son fils, 64. Veut qu'on marie ce Prince avec Donna Marie de Portugal, *ibid.* Accueil que lui font les Génois, *ibid.* Avec quelle tendresse il reçoit Marguerite sa fille femme d'Octave Farnese, 65. Est visité de la part du Pape par le Cardinal Farnese Légat à latere, 66. Est sollicité par ce Légat de s'aboucher avec le Pape, *ibid.* Il refuse & pourquoi, 67. Ils s'abouchent à Buffet, 67. 68. Est sollicité de faire la paix avec François I. ce qu'il refuse entierement, 68. Ses plaintes contre ce Prince, *ibid.* Contre le Pape, 69. Du Pape contre lui, 70. Continue son chemin à Spire, 72. Le Roi de Tunis lui demande du secours, ce qu'il lui répond, 72. 73. Armée de Charles destinée contre le Duc de Cleves, 74. S'achemine vers Duren, 75. Qui est investie, *ibid.* On somme le Gouverneur de la rendre, sa réponse & actions de ce Prince dans ce siège, 76. La prend, la met au pillage, & la fait brûler, 78. Tout le pais se soumet, 79.

Charles accorde la grace au Duc de Cleves, 82. Sa réponse au discours soumis du Duc, *ibid.* Traité fait avec lui, 83. Charles se ligue avec le Roi d'Angleterre contre François I. 86. Il est blâmé de son obstination à faire la guerre à François I. 94 95. Va assiéger Landrecy, 98. Se prépare à livrer bataille, 100. Pasquinades contre lui, 103. Ses véritables desseins sur Landrecy, 104. Il va à Cambray, où il ordonne de bâtir une Citadelle, *ibid.* Va à Spire à l'ouverture de la

## DES MATIERES.

la Diète, 105. Il publie un Decret en faveur des  
 Luthériens, 107. Fâche les Catholiques; 108.  
 Il les appaise, & comment, *ibid.* Est censuré  
 des François pour ce Decret, 109. Se dispose à la  
 guerre contre François I. 119 Il en est blâmé,  
 & pourquoy, 121. Jette la terreur de tous côtez,  
 122. 123. Réponse qu'il fait au Cardinal Polus  
 qui lui proposoit de faire la paix, 125. Répond  
 aux propositions du Roi de France sur ce sujet,  
*ibid.* Est blâmé de l'avoir faite, 331. Motifs  
 qui l'y avoient obligé, 132.  
 Charles après la Sédition du Pérou fait de nou-  
 velles Loix, 136. Autres motifs qui l'obligerent  
 à faire la paix, 139. Ses amours avec D. Elio-  
 dore de Plombes avec plusieurs particularitez,  
 141. *Ép. suiv.* Réponse à ce qu'elle lui disoit un  
 jour, 142. 143. Passion amoureuse qu'elle a pour  
 ce Prince, 144. Paroles remarquables du même  
 sur les amours des Princes, 145. Sa modéra-  
 tion, & censure qu'il fit à un Gentil-homme  
 qui lui offroit une fille, *ibid.* Exemples loüables  
 de sa modération, 149. 150. Il délibere avec  
 le Pape la tenuë d'une Diète, & pourquoy, 157.  
 158. Part pour Wormes où elle étoit indiquée,  
 159. Est surpris de voir la protestation des Lu-  
 thériens, de ne vouloir pas que le Pape ait au-  
 cune part au Concile, *ibid.* Assemble une autre  
 Diète à Ratisbonne, *ibid.*  
 Charles part pour Bruxelles, 159. 160. Reçoit la  
 nouvelle de la naissance d'un fils du Prince Phi-  
 lippe, *ibid.* Son affliction de la mort de la Prin-  
 cesse sa belle fille mere de ce Prince, *ibid.* Se  
 réjoiit d'un fils dont la Plombes a accouché,  
 162. Combien il l'aimoit, 163. Signe la paix &  
 dit une parole remarquable, 165. Combien lui  
 fut sensible la mort du Cardinal de Tavera, *ibid.*  
 Part pour la Diète, 174. Se plaint des Luthé-  
 riens, 174. 175. S'apperçoit de leurs desseins,

175. Envoÿe à Rome le Cardinal Madrucci pour faire une Ligue avec le Pape contr'eux, 176. Il la signe & la ratifie, 181. Publie un Manifeste contre les Luthériens, 186. Donne l'alarme même aux Catholiques, 187. Publie un Ban contre les Luthériens, 190. Délibere d'ôter l'Electorat au Saxon, 191. Le veut donner à quelqu'un de sa Famille, 192. En est détourné par son Ministre Granvelle & par quelles raisons, 192. 193. Fait résolution de le donner à Maurice de Saxe Luthérien, 193. Est travaillé de la goutte, 194. Combien il estime nécessaire pour la Maison de maintenir Génes dans la liberté, 197. Comment il reçoit la nouvelle de la mort de Henry VIII. 199. De François I. 201. Envoÿe des Ambassadeurs pour témoigner la part qu'il prend à la mort de ces deux Princes, 202. Pardonne au Duc de Wittemberg, 205. 206. Avec quelles formalitez & cérémonies, *ibid.* Réponse au discours du Duc, *ibid.* Reçoit en grace les Députez de Strasbourg, 207. Met son Armée en campagne, 209. Profite d'une faute que font les Luthériens, *ibid.* Leur livre bataille; circonstances, 220. Ordonne d'épargner le sang, 222. Apprend que l'Electeur de Saxe est fait prisonnier, 223. Ordonne au Duc d'Albe de le lui amener, 224. En quelle maniere cela est exécuté, *ibid.* Ordonne que le prisonnier demeure à cheval, & lui dise ce qu'il a à lui dire, 225. Réponse de l'Empereur au discours du prisonnier, 226. Combien cette guerre fut glorieuse pour Charles, 227. Il va avec l'Armée vers Wittemberg, 229. On lui presente la Lettre que Sibylle Epouse de l'Electeur écrivoit à ce Prince, qu'il ordonne de lui faire tenir, 230. Veut qu'on lui remette la ville de Wittemberg, 233. En est refusé & s'en fâche, *ibid.* Fait assembler le Conseil de Guerre pour juger le prisonnier, 234.

## DES MATIERES.

On publie sa condamnation à la mort, *ibid.*  
Charles lui accorde la vie à la priere de l'Electeur  
de Brandebourg, 235. 236. A quelles condi-  
tions, 237. La Duchesse Sibylle Epouse du pri-  
sonnier va rendre visite à l'Empereur, 240. Ré-  
ponse de ce Prince au discours de la Duchesse,  
242. Lui rend la visite & comment il est reçu,  
244. Apprend la sédition de Naples au sujet de  
l'Inquisition, 245. Sa lettre au Pape sur la Vi-  
ctoire qu'il avoit remportée contre les Luthé-  
riens, 250. 251. Est loué du Pape dans le Con-  
sistoire, 255. Reçoit la réponse du Pape, 256. Ap-  
prend un grand différend survenu dans l'Ar-  
mée au sujet de l'Electeur prisonnier, 266.  
Action généreuse & hardie de ce Prince pour  
appaier cette dispute. 267  
Charles-Quint sollicité d'accorder la grace au  
Landgrave, 268. La lui accorde & a quelles con-  
ditions, 269. Comment & avec quelles forma-  
litez il pardonne, *ibid.* & *suiv.* Discours de  
soumission qu'il lui fait par la bouche de son  
Chancelier, 273. 274. Charles-Quint lui fait  
répondre, 276. 277. Grandes mortifications qu'il  
lui fait, 277. Le fait retenir prisonnier, 278. 279.  
Est sollicité de le mettre en liberté & sa répon-  
se, 279. 280. De quoi accusé là-dessus, 280. Hon-  
neurs & caresses qu'il fait au Marquis de Bran-  
debourg, 282. Permet à Jean Frederic d'aller à  
Wittemberg sous bonne escorte, 283. Refuse  
audience à la femme du Landgrave, 285. Fait  
l'ouverture de la Diète, 286. Discours qu'il y  
fait au sujet du Landgrave, *ibid.* Donne audience  
au Légat du Pape, diverses observations, 288.  
Plusieurs raisons qu'il allégué pour retenir en  
prison Jean Frederic, 291. 292. Soupçons qu'il  
conçoit contre la Maison Farnese, 293. Est  
fâché de la jalousie du Pape contre lui, 295  
Charles est mécontent du Pape à l'occasion du  
Con-

## T A B L E

- Concile , 297. 298. Envoÿe des Ambassadeurs pour consoler le Pape , 309. Pour faire des protestations de nullité contre le Concile assemblé à Boulogne , 314. 315. Sa politique envers le Pape , 315. 316. Ses prétentions sur Plaisance avec plusieurs particularitez , 317. Ce qu'il répond aux prétentions du Pape sur cette Ville , 318. 319. Il reçoit plusieurs Ambassades pour le féliciter de ses victoires , 322. Sa générosité envers Henry II. 323 Refuse de recevoir en sa protection les Rebelles de France , 324. Ce qu'il répond à ceux qui le sollicitoient de le faire , 325. Accueil qu'il fait à Mulei-Hassen Roi de Tunis , 326. Prend part à ses disgraces , *ibid.*
- Charles V. fait mauvais accueil aux Envoyez de Naples , 329. Econte le discours de Sangro pour cette Ville , 330. Sa réponse , 332. Y envoÿe un Evêque pour informer du tumulte , 344. Reçoit les Envoyez de Naples , 344. 345. Les écoute & leur répond , 346. Publie une Amnistie pour tous les habitans , 347. Combien Ennemi de l'oïveté , 358. Se broüille avec Paul III. 359. 360. Cherche les moyens de satisfaire les mécontents dans la Diète d'Ausbourg , 361. Publie l'*interim* , 363
- Charles tâche d'appaïser les Catholiques qui ne le comprenoyent pas bien , 364. Ses ordres & réglemens pour la chambre de Spire , 367. Forme l'entreprise de Constance avec plusieurs particularitez , 371. 372. Persécute les Luthériens à Ulme , & pourquoi , 375. Plaintes des Suisses de l'entreprise de Constance , 376. L'ayant prise par trahison il y va en personne , 379. Etablit ses affaires , 380. Envoÿe des Ambassadeurs en Angleterre , *ibid.* Va à Spire pour le rétablissement de la Chambre Impériale , 381. Son voyage en Flandre , *ibid.* 382. Envoÿe le Landgrave prisonnier à la Citadelle d'Oudenarde , *ibid.*
- Leüé

## DES MATIERES.

Loué de ses actions glorieuses, 384. 385. Ce qu'il a fait pour son frere dans les affaires de Bohême, 386. Contribué à leur faire accorder la paix, *ibid.* Quels, les desseins quand il le vit sans Ennemis, 388. Fait résolution d'envoyer Maximilien son Neveu en Espagne, *ibid.* L'accompagne à la Cathédrale à une Messe solennelle, 418. Reçoit quelques nouvelles qui l'affligent, 422. Instructions qu'il donna au Prince Philippe son fils, depuis 432. jusqu'à 467. Est fâché de la conduite du Prince de Salerne à Naples, 477. Fait résolution de déclarer la guerre à Dragut Rais, 480. prépare son Armée navale, 481. plaintes de Soliman contre lui, 485. Sa réponse, 486. Apprend avec joye l'Élection de Jules III. *ibid.* publie un Edit en faveur des Catholiques contre les Luthériens, 487. Ordonne la convocation d'une Diète à Ausbourg, 489. Reçoit un grand déplaisir de la mort de Granvele son favori, 489. 490. perplexité de ses pensées, 490. 491. Il est sollicité de mettre en liberté le Landgrave de Cassel, 492. Réponse au refus, *ibid.* Ses desseins sur les intérêts de sa Maison, 496. Traversé par son frere Ferdinand, 497. Ordonne le retour de Philippe en Espagne, 498. Tâche de mieux établir les affaires de sa Maison en Allemagne, & par quels moyens, 501. 502. Fait raser la ville d'Afrique jusqu'aux fondemens, 505. Va à Inspruck, *ibid.* Charles V. est sollicité d'accorder la liberté au Landgrave, la refuse, 506. De restituer Plaisance, le refuse aussi, 507. Avis qu'il donne au Pape au sujet d'Octave Farnese, & la protection de la France qui lui est promise, 510. 511. Soupçons contre le Pape, *ibid.* Il est éclairé & persuadé de ses bonnes intentions, 512. Les Luthériens lui déclarent la guerre, 529. Envoye pour se rendre maître du passage de l'Ecluse, 532. On travaille

# T A B L E

- travaille à le surprendre, 534. Sa fuite, 535. Donne la liberté à Jean Frederic, 536. Reçoit avec plaisir les offres de la République de Venise, 538. Ses précautions, 540. Donne ordre de faire la paix, & la conclut, 543. Articles de la paix, 544. *Et sur* Mande à la Reine Marie, a Bruxelles de mettre en liberté le Landgrave, 550. Son ordre mal expliqué, il en donne un autre, 551. Fait offrir le pardon au Marquis de Brandebourg, 552. Lui fait la guerre avec l'Electeur Maurice, événemens de cette guerre, 552. *Et sur.*
- Charles Prince d'Espagne fils du Roi Philippe, sa naissance, 160
- Chevaliers de Malthe appelez de S. Jean, 13. Leurs glorieuses actions au siège d'Alger, 22. *Et sur.*
- Cibos ( D Francesco de los ) Conseiller principal du Prince Philippe, 64
- Cieves intimidée envoie ses clefs à Charles, 79
- Concile, combien pressé par l'Empereur & pourquoy est indiqué à Trente, 59. Bulle du Pape pour sa convocation, 60
- Conférence du Pape Paul III. avec Charles V. 68. Fruit de cette conférence, *ibid.*
- Conjuration des Espagnols contre Pierre Louis Farnese à Florence, 300. Par qui tramée, 301. *Et sur.*
- Conspiration à Gènes, 196. 197. Suite de la conspiration, 198
- Constance persécutée par Charles V. 371. Fait résolution de la soumettre a son pouvoir, *ibid.* La fait attaquer par Viviers, 373. Perplexité des Habitans, qui mettent en question si on le doit rendre, *ibid.*
- Crainte des Catholiques de la Ligue contre les Luthériens, 187. De Henry II. Roi de France. 356

# DES MATIERES.

## D

- D**ecret publié par Charles V. en faveur des  
 Luthériens , 107  
 Déclaration de guerre des Luthériens contre  
 Charles , avec plusieurs particularitez , 213  
 Defaut blâmable dans les sermens des Princes , 86  
 Députez de Strasbourg recourent à l'Empereur ,  
 pour obtenir leur grace , 207  
 Devises des Drapeaux des Luthériens , 218. *Et suiv.*  
 Diète de Spire , ce qu'on y fait contre le Roi de  
 France , 106  
 Diète indiquée à Wormes , & pourquoi , 158  
 Diète de Ratisbonne , 159  
 Diète à Ausbourg , avec plusieurs particularitez ,  
 284. *Et suiv.*  
 Discorde entre les Espagnols & les Allemans , à qui  
 auroit la garde de Jean Frederic de Saxe , 266.  
 Entre le Pape Paul III. & l'Empereur sur les  
 affaires de Plaisance , 310. 311. Entre le Vice-  
 Roi de Naples & le Peuple sur l'établissement de  
 l'Inquisition , 326. 327. Raisons qu'on allégué  
 pour cet établissement , 361. *Et suiv.*  
 Discours sur la mort du Duc d'Orleans , 164. Du  
 Duc de Wittemberg à l'Empereur , en lui de-  
 mandant pardon , 204. 205. De la Duchesse Sy-  
 bille , au même sur le sujet des disgraces de sa  
 Maison , 241. Des Députez de Naples au Vice-  
 Roi contre l'Inquisition , 329. 330. Du Chancel-  
 lier du Landgrave au sujet du pardon , 273. 274.  
 De l'Empereur à la Diète d'Ausbourg , 287. 288.  
 Des Légats du Pape à Charles au sujet de la re-  
 stitution de Plaisance , 318. 319. Des Ambassa-  
 deurs de Charles au Concile , 315. De Sangro à  
 l'Empereur , pour sa Patrie contre le Vice-Roi ,  
 330. 331. Du Prieur Bary au Peuple de Na-  
 ples irrité contre la Noblesse , pour tâcher de  
 l'appai-

T A B L E

- L'appaiser , 339. De deux Cardinaux au Pape Jules sur la guerre contre le Duc Octave , 519. 520. De l'Empereur pour l'instruction du Prince son Fils , 432. jusqu'à 467  
 Diversité de sentimens sur la négociation de la paix entre l'Empereur & François I. 131. 132  
 Dandinot Légat auprès de François I. 131  
 Dragut Rais Corsaire Turc , 422. Sa naissance, *ibid.* Sa fortune avec plusieurs particularitez, *ibid.* Est fait prisonnier par Doria , 319. Mis à la chaîne comme un Forçat , *ibid.* Discours qu'il fait à la femme de Doria , 422. 423. Est tiré de la chaîne à sa considération , 424. Est racheté par Barberouillé , avec diverses circonstances , 425. Retourne en Afrique , 427. Dommages qu'il cause aux Chrétiens , 429. Est chassé par Doria , 484  
 Dupleix Ecrivain François , blâme François I. de s'être ligué avec le Turc contre Charles V. 95. 96.  
 Duren assiégé par Charles , pris , laccagé , & brûlé , 76. 77  

E

**E** Châsses, combat de cent hommes sur des échasses à Namur pour divertir le Prince Philippe , 410  
 Edit publié par Charles V. en faveur des Catholiques contre les Luthériens , 487  
 Eleodore Plombes , sa naissance, 141. 142. Devient Maîtresse de Charles-Quint & comment , *ibid.* Discours qu'elle lui fait, qui lui plaît beaucoup, 142. Réponse de l'Empereur , 142. 143. Va trouver l'Empereur au Camp , & pourquoi, 144. Plusieurs particularitez de ses couches, 162. 163. Divers discours tenus sur sa conduite, 163. 164  
 Eleonor Epouse de François I. & Sœur de Charles V.

## DES MATIERES.

- V. négocie la paix entre ces deux Princes, 124. Va à Bruxelles, & pourquoi, 356
- Electeur. Voyez Maurice.
- Electeur Palatin embrasse le Luthéranisme, 172
- Electeur de Brandebourg s'employe pour obtenir la grace de Jean Frederic de Saxe, 235. 236. Pour la liberté du Landgrave de Hesse, 268. L'accompagne à l'audience de l'Empereur, 272. 273. Le Duc d'Albe lui donne à souper, 278. Déplaisir qu'il reçut de ce qu'on y arrêta le Landgrave, 279. Il sollicite sa liberté, 279. 280. Reçoit une sévère réponse, *ibid.* Combien on fit de démarches pour la liberté de ce Prince, 285
- Cérémonie de l'Entrée solennelle du Prince Philippe à Barcelône, 399. A Milan, 405. A Namur, 409. A Bruxelles, 413. Par qui & comment il est reçu à la porte de la Ville, 414. Compliment qu'on lui fait, avec plusieurs particularitez, *ibid.* Il est magnifiquement traité, 413. Entrée magnifique de ce Prince à Anvers, 421
- Ernest Duc de Brunswick se défend courageusement dans la bataille, 223. Est fait prisonnier, *ibid.*
- Espagnols font prisonnier l'Electeur de Saxe, *ibid.*
- Evêque d'Amalfi Légat à latere de Paul III. auprès de Charles V. pour le féliciter de la paix avec la France, 130. 131. De Catanée, ce qu'il fit pour appaiser la sédition de Naples, 344. Autre Evêque envoyé par Charles à cette même Ville, *ibid.* Information qu'il fait du tumulte arrivé contre l'Inquisition, *ibid.* Paroît favorable aux Napolitains, 346. 347. Est corrompu par le Vice-Roi, & leur devient contraire, 348. 349
- Exécutions terribles contre les Réformez dans le Comtat d'Avignon, 166. *Et suiv.*
- Exemple de modération de Charles envers les Dames, 149. 150

### F

- F** Arnese ( Octave ) va en Espagne, 57. Retourne en Italie, 66. Passe en Allemagne, 507. Demande

## T A B L E

- inutilement Plaisance, *ibid.* & *suiv.* Il a recours au Pape, 507. 508. Ses instances auprès de lui, *ibid.* Implore le secours de François I. 509. Est menacé, 511
- Farnese ( Pierre Loüis ) fils de Paul III. 293. Envoyé à Charles V. par son Pere, *ibid.* Accusé d'avoir trempé à la sédition de Naples, *ibid.* Sa conduite peu sage, 295. On trame une conspiration contre lui, 299. Sa mort avec plusieurs circonstances, 300. 301
- Fêtes préparées pour la solemnité de la paix, 130
- Fiesco ( Pierre Loüis ) conspire contre Gènes sa patrie, 291. Meurt & comment, 198
- Figuerra ( Don Jean ) Envoyé par Charles V. à Paul III. pour le consoler de la mort de son fils Pierre Loüis Farnese, 309
- François avec les Turcs saccagent Nice, 92. Secourent Landrecy assiégé par l'Empereur, 99. Se retirent glorieusement après y avoir conduit le secours, 100. 101. Font beaucoup de mal à l'Empereur, 102. Tâchent d'allumer la sédition à Naples, 326. Par quels moyens, *ibid.* veulent attaquer la flotte qui conduisoit le Prince Philippe, 501. Leur dessein échoué, *ibid.*
- François I. envoie le Dauphin assiéger Perpignan, 49. Déplaisir qu'il reçoit de la levée du siège, 50. Envoie un Ambassadeur à la Porte pour solliciter la guerre à Charles, 63. 64. Est averti de la Ligue de Charles & du Roi d'Angleterre contre lui, 86. Lettre qu'il reçoit de Soliman, 87. 88. Honneurs qu'on fait à Barberousse à Marseille, 91. Joint sa flotte à celle du Turc, 92. Son dessein sur le Château de Nice, *ibid.* Blâmé de s'être ligué avec le Turc, 94. Son Armée nombreuse pour le secours de Landrecy, 99. En fait lever le siège, 100. On croit qu'il refusa la Bataille contre Charles V. *ibid.* Retraite glorieuse de son Armée, 100. 101. Pasquinades contre lui, 103. Procédures contre lui dans la Diète de Spire, 106. Accusé généralement, *ibid.* Est attaqué en même-tems par Charles V. & Henry Roi

## DES MATIERES.

Roi d'Angleterre, 119. 120. Dommages qu'ils lui causent, 121. Crainte que cela lui donne, 123. Veut faire la paix à quelque prix que ce soit, 124. Sa Maîtresse la lui fait faire defavantageusement, 128. Ce qu'il auroit souhaité avant que de la signer, 128. Envoye l'Amiral à Bruxelles pour y porter le Traité de paix, 129. Raisons qui l'obligerent de consentir à la paix, 131. 132. Son affliction de la mort du Dauphin, 164. Envoye des Ambassadeurs à Charles pour être presens à la ratification de la paix, 129. Sa mort, 201. Ses défauts, & ses vertus, quelles. 201. 202

### G

**G**onzague ( Don Ferrante de ) Vice-Roi de Sicile dans l'entreprise d'Alger, 21. Son discours aux Chevaliers de Malthe, *ibid.* Ses desseins évanouis. 22. 23

### H

**H**esse ( Philippe Landgrave de ) Chef de l'armée des Luthériens, qualitez odieuses qu'il donne à l'Empereur, 213. On travaille à faire sa paix avec lui, 268. A quelles conditions accordée, 269. *Et suiv.* Combien il les trouve dures, 272. Se presente devant l'Empereur, 273. Accueil qu'il lui fait, *ibid.* Discours qu'il lui fit par la bouche de son Chancelier, 273. 274. Réponse qu'on lui fait, 276. 277. Combien il est mortifié, 277. 278. Le Duc d'Albe lui donne à souper avec plusieurs autres, 278. 279. Est arrêté par ordre de l'Empereur, 279. Déplaisir qu'en reçoivent ces Princes, *ibid.* On sollicite instamment sa liberté, 279. 280. Conseil que lui donnent les Electeurs de Brandebourg & de Saxe, 283. 284. Nouvelles instances pour sa liberté, 285. Raisons alléguées, 290. 291. Tout y est inutile, *ibid.* On le transfere pour la plus grande sûreté à Oudenarde, 382. Nouvelles sollicitations pour sa liberté, 491. 492. Il tâche de s'évader, & comment, 493. On le tient plus resserré, 494. 495. Il obtient sa liberté. 550

# T A B L E

## I

- I**nconstance de la fortune , quelle , 536. 537  
 Inquisition , combien abhorrée des Napolitains ,  
 247. 248. Cause un soulèvement dans le Royaume ,  
 249. Plusieurs particularitez de cette affaire , *ibid.*  
 Instructions données par Charles V. au Prince Phi-  
 lippe son fils , 432  
*Interim* publié par l'Empereur en faveur des Luthé-  
 riens , 363. Pourquoi mal pris par les Catholiques ,  
*ibid.*

## L

- L**andgrave. Voyez Philippe. Hesse.  
 Landrecy , assiégé par Charles V. 98. Secours  
 par les François , 99. Qui font lever le siège , 100  
 Légats à Latere , envoyez à Trente , 63. A Charles  
 pour le féliciter de sa victoire contre les Luthé-  
 riens , 256. *Et suiv.* Le present de restituer Plai-  
 sance à la Maison Farnese , 310. Du Concile de  
 Trente , accueil qu'ils font au Prince Philippe  
 passant par cette Ville-là. 499  
 Lettre de Charles V. au Pape sur le mauvais succès  
 de l'entreprise d'Alger , 54. 55. Réponse du Pape ,  
 56. 57. De Soliman à François I. pour l'inciter à  
 la guerre contre Charles V. 87. 88 De la Duches-  
 se Sybille à Jean Frederic son Mari dans sa prison ,  
 230. 231. Réponse de ce Prince , 233. *Et suiv.* De  
 Charles au Pape sur la victoire remportée contre  
 les Luthériens , 250. *Et suiv.* Réponse du Pape à  
 cette Lettre , 256. *Et suiv.* D'un homme de Milan  
 à Pierre Louïs Farnese sur la conjuration faite  
 contre lui , 300. 301. Du Roi Henri au Pape tou-  
 chant le Duc de Parme , 512. 513. De ce Duc au mê-  
 me Pape. *ibid.*  
 Liberté accordée au Landgrave , & comment , 550  
 Ligue entre le Pape Paul III. & Charles V. contre  
 les Luthériens , 182. *Et suiv.* Entre les François &  
 les Suisses , 351  
 Lipari , assiégé & saccagé par les Turcs , 117  
 Loix de l'Empereur pour le Perou , 136  
 Luthé-

## DES MATIERES.

Luthériens, se réjouiissent d'un Decret publié en leur faveur, 107. 108. Ne veulent pas que le Pape ait aucune part au Concile, 159. Leur réponse au Manifeste de l'Empereur, 188. Grande opinion qu'ils ont de leurs forces, 189. Devises de leurs Drapeaux, 215. 216. Laisent passer une occasion favorable de remporter la victoire, 209. Malheurs où ils tombent, 211. 212. Veulent recourir au pardon de l'Empereur, 212. S'en repentent, & lui déclarent la guerre, 213. Sont entierement défaits en une Bataille, 221. Se rétablissent, & comment, 528. Se préparent encore à lui faire la guerre, 529. Ils commencent, 530. 531. Quel en fut l'événement, *ibid.*

*Et sur.*

Luther, sa mort, ses défauts, & ses vertus. 172. 173

### M

**M** Adrucci envoyé par Charles V. à Rome, 178.  
 Fait une Ligue entre lui & le Pape contre les Luthériens, 181

Magnalotti. Voyez Antoine.

Malthe, fortifié contre les desseins des Turcs, 503

Manifeste de l'Empereur contre les Luthériens, 186.

Réponse de ceux-ci, 188. De Maurice Electeur de Saxe contre Charles-Quint, 530

Marquis de Vasto, ou du Guast Gouverneur de Milan va au secours du Château de Nice, 93. 94. Défait par les François en une Bataille dans le Milanez, 138. 139

Marguerite Duchesse de Parme, 65. Caresses qu'elle reçoit de son Pere Charles V. à Gènes, *ibid.* Va à Rome pour les affaires du Duc son Epoux, 488. Réponse favorable qu'elle reçoit, *ibid.* & 489.

Marie Gouvernante des Pays-Bas, & Tante de Philippe, 411. Accueil qu'elle fait à ce Prince, *ibid.* L'accompagne à l'audience de l'Empereur, 417. 418

Marie de Portugal se marie avec le Prince Philippe II. 97. Honneurs qu'on lui fait à son Entrée, 98. 99 Ses couches & sa mort, 160. Bruits qu'on fait courir sur cette mort, 161

## T A B L E

- Maximilien destiné à gouverner l'Espagne , 388. A se marier avec Marie fille de Charles, *ibid.* Part pour l'Espagne , 389. Arrive à Barcelône , 392. Accueil que lui fait le Prince Philippe , *ibid.* & 393. Son entrée à Valladolid , 394. Va voir son Epouse dans sa chambre ; *ibid.* Son mariage , 395. S'embarque avec sa femme pour s'en retourner , 498
- Maximilien fils du Comte de Buren envoyé en Ambassade en Angleterre , 381
- Maurice Duc de Saxe prétend à l'Electorat, 193. L'obtient & comment , *ibid.* & 194. Fait la guerre à l'Electeur Jean Frederic, 195. Entreprend plusieurs autres choses, *ibid.* Est chassé de ses Etats par celui-ci , 196. Se ligue avec l'Empereur contre les Luthériens , *ibid.* Obtient la grace du Landgrave son beau-pere , à quelles conditions , 269. & *suiv.* Le Duc d'Albe lui donne à souper , 278. 279. Déplaisir qu'il y reçoit de ce qu'on y arrêta le Landgrave , 279. Sollicite la liberté de son beau-pere & est refusé , 279. 280. Commence ses sollicitations avec plus d'empressement , 285. Protestation qu'il fait sur sa demande , 360. 361. Se prépare à la guerre contre l'Empereur , 521. 522. Pour quelles raisons , 522. 523. Raison contraire , 523. 524. Encore d'autres plus amples , 524. 525. Ses préparatifs pour la guerre contre Charles , 528. Invite les autres Princes à se joindre à lui , 529. Son manifeste contre l'Empereur , 530. Entre en Campagne & prend Aufbourg , 531. Poursuit l'Empereur , 532. Tente de le faire prisonnier , *ibid.* Va à Passau conférer avec Ferdinand , 538. 539. Conclut la paix , 543. Fait sçavoir à Henri II. qu'il a fait la paix avec l'Empereur , 551. 552. Exhorte Albert de Brandebourg d'accepter la grace qu'on lui offre , 553. Sur son refus il se ligue avec Charles , & lui fait la guerre, *ibid.* Grande victoire qu'il remporte sur lui , 554. Sa mort , 555
- Mendoza , Ambassadeur de Charles-Quint à Venise destiné pour le Concile de Trente , 63
- Metteren , son sentiment sur la mort de la Princesse Marie ,

## DES MATIERES.

Marie ,	161
Milan, comment le Prince Philippe y est reçu ,	405.
	406
Modestie des hommes , quelle ,	156
Monterrat ( Nôtre-Dame de ) lieu d'une grande dévotion pour les Catholiques ,	398
Morts de quelques Chevaliers de Malthe devant Alger , 25. De Barberousse , 119. De la femme du Prince Philippe , 160. Du Duc d'Orleans , 164. De Tavera Archevêque de Toledé , 165. De Luther , 172. De Jannetin Doria , 197. De Henry VIII. Roy d'Angleterre , 199. De François I. 201. De Pierre Louïs Farnese assassiné , 301. De Viviez , 374. Du Fils du Duc d'Albe , 397. De Paul III. 431. De Granvele , 480. Morts au siege de Carignan , 139. A Saint Disier ,	140
Mulei Hassen Roy de Tunis , chassé , va demander du secours à Charles-Quint.	72. 73. 325. 326

### N

<b>N</b> apolitains , ne veulent pas recevoir l'Inquisition , 245. 246. En font de pressantes instances au Vice-Roy , 247. 248. Se soulevent & prennent les Armes , 249. Envoyent des Députés à Charles pour l'informer de leurs raisons contre l'Inquisition , 327. Sont mal reçûs , 329. Applaudissent Sangro à son retour d'Allemagne , 333. Prennent les Armes contre le Vice-Roi , 335. Font leur accommodement & quittent les Armes , 342. 343	
Naissance d'un Fils du Prince Philippe , 160. D'un Fils de l'Empereur & de sa Maîtresse ,	162
Nice prise par les Turcs ,	92
Nôces du Prince Philippe avec Donna Marie de Portugal , 97. De l'Infante Marie avec Maximilien d'Autriche.	394

### O

<b>O</b> ctave Farnese. Voyez Farnese.	
Ordre pour une relation de l'entreprise d'Alger ,	8

# T A B L E

## P

- P** Aix entre Charles V. & François I. par qui négociée, 124. Articles de cette paix & réjouissances, 126. *Et suiv.*
- Paix** ( Articles de ) entre l'Empereur & le Duc de Cleves, 108. Entre Charles & François, 126. *Et suiv.* Pour la Ligue de Paul III. avec l'Empereur contre les Luthériens, 182. *Et suiv.* De la grace accordée à Jean Frederic, 237. *Et suiv.* De celle du Landgrave de Hesse, 269. *Et suiv.* De la paix avec les Luthériens, 544. *Et suiv.*
- Parme**, siège de cette Ville, avec plusieurs particularitez, 515. *Et suiv.*
- Paroles remarquables** du Grand-Visir sur les guerres de Charles V. & de François I. 53. Du Pape sur le pouvoir des Princes, 56. 57. De l'Empereur à Marguerite sa fille sur son mariage, 65. Réponse de cette Princesse, *ibid.* De Charles en signant la Paix, 129. Des gens de la suite de l'Ambassadeur de France ; qui souhaitoit avec passion de voir l'Empereur, 130. De ce Prince sur les amours des Princes, 145. Sur leur chasteté, 146. Sur la mort de Tavera, 166. De Paul Soave sur la mort de Luther, 173. De Charles en signant la Ligue contre les Luthériens, 182. De Henri VIII. un peu avant de mourir, 199. De Charles sur la mort de François I. 202. Du Duc d'Albe sur la mort de Henri & de François I. *ibid.* *Et* 203. De l'Electeur de Saxe sur ce qu'il craignoit, 208. De l'Empereur sur les victoires sans effusion de sang, 222. Sur les raille-ries des Luthériens contre lui, 225. 226. De Jean Frederic après qu'on lui eut prononcé la Sentence de mort, 235. De Charles V. sur la grace du Landgrave, 268. D'un Ministre de celui-ci, sur la dureté des conditions de sa grace, 272. De Marie en recevant Maximilien son Epoux, 394. 395. De ce Prince à son Epouse, *ibid.* Du Prince Philippe, 395. Du Duc d'Albe sur la mort de son Fils, 398. Sur la demande de Farnese au sujet de la restitu-  
tion

## DES MATIERES.

- tion de Plaisance , 507. De l'Electeur de Saxe à ceux qui l'assuroient qu'on pourroit faire prisonnier l'Empereur , 532.
- Palquinade contre Charles-Quint & François I. 103.
- Autre encore contre Charles sur l'autorité démesurée du Vice-Roi de Naples , 349.
- Paul III. donne ordre de lui faire une relation jour pour jour de l'entreprise d'Alger , 6. Reçoit une Lettre de l'Empereur sur l'événement de cette guerre , 54. Réponse du Pape , 56. Fait publier le Concile de Trente , 60. 61. Envoye trois Cardinaux Légats pour en faire l'ouverture , 63. On découvre sa tromperie sur la révocation du Concile , 64. Envoye Pierre Louïs son fils à Gènes pour voir de sa part l'Empereur , 65. Lui envoye encore le Cardinal Farnese son Neveu en qualité de Légat à latere , 66. Instances de celui-ci pour un abouchement du Pape avec l'Empereur , *ibid.* Qui arrive à Bussèt , 68. Cardinaux qui accompagnent ce Pape , *ibid.* Il propose à l'Empereur la paix avec François I. *ibid.* Est refusé , *ibid.* S'en plaint , 70. Se radoucit & tâche d'appaïser l'Empereur , 71. S'en retourne à Rome , 72.
- Paul III. abouchement de ce Pape avec Charles-Quint à Bussèt , 67. Accorde une dispense pour le mariage du Prince Philippe , 98. Envoye des Légats pour négocier la paix entre Charles-Quint & François I. 125. N'envoie que de simples Nonces pour féliciter ces Princes de la paix , 130. 131. Forme tout de bon la résolution d'assembler un Concile , 157. Convient avec l'Empereur de la tenuë d'une Diète , pour quelles raisons , 158. Envoye le Cardinal son Neveu pour y assister , *ibid.* Dispositions qu'on y trouve à se liguier avec Charles contre les Luthériens , *ibid.* La Ligue est conclüë & signée , 181. Travaille à faire donner l'Electorat de Saxe à son Neveu , 191. 192. Sa joye de la victoire contre les Luthériens , 228. 229. Ordonne des Processions pour en remercier Dieu , *ibid.* Ses instances pour rétablir l'Inquisition à Naples , 245.
- Reçoit

T A B L E

Reçoit une Lettre de Charles V. sur la victoire contre les Luthériens, 250. *Et suiv.* Assemble le Consistoire pour en faire la lecture, 255. Louë la piété de Charles, *ibid.* Nomme un Légat à latere pour lui en faire compliment de sa part, 256. Fait réponse à la Lettre de l'Empereur, *ibid.* De quoi soupçonné & accusé par l'Empereur, 296. Reçoit une Ambassade de Charles V. sur la mort de Pierre Louïs Farnese son fils, 309. Envoÿe deux Cardinaux Légats pour féliciter l'Empereur de sa victoire contre les Luthériens, *ibid.* Ses instances à l'Empereur pour l'obliger à rendre Plaisance à Octave Farnese son petit Neveu, 310. Diverses propositions & réponses sur cette affaire, *ibid.* *Et suiv.* Son obstination à vouloir que le Concile se tienne à Boulogne, 312. Sa réponse à l'Empereur au sujet des affaires de sa Maison, 317. Est sollicité par le Roi de France à faire la guerre à Charles-Quint, 319. 320. Ce qu'il refuse, & les raisons, 321. Sa mort, 431. Peres du Concile s'enfuyent, 533

Perpignan est assiégé, 49. Levée du siège, 50

Philippe Landgrave de Hesse. Voyez Hesse.

Philippe Prince d'Espagne part pour Perpignan, 49. En fait lever le siège, 50. On lui destine le Gouvernement de l'Espagne en l'absence de son pere, 64. Son mariage avec Donna Marie de Portugal, 97. 98. Accueil qu'il fait à Maximilien son Cousin, 394. 396. Va à Valladolid, *ibid.* En Italie, 404. Réception que lui font les Pelerins de Montferat, 398. Arrive à Barcelône, Honneur qu'on lui fait, 399. Plusieurs particularitez de son embarquement, 402. *Et suiv.* Est accueilli d'une grande tempête, 402. 403. S'embarque une seconde fois, 403. Arrive à Gènes, & comment reçû, 404. Fait plusieurs presens, & part, *ibid.* Arrive à Milan, 405. 406. poursuit son voyage, 407. Entre en Allemagne, 408. Dans les Pais-Bas, & réception qu'on lui fait, *ibid.* A Namur, 409. Réjouïssances de son arrivée, *ibid.* *Et* 410. Accueil que lui fait

## DES MATIERES.

sa Tante , 411. part pour Bruxelles , 412. prend congé de sa Tante , 412. 413. Son entrée magnifique à Bruxelles , habit qu'il y portoit , 413 414. Réception qu'on lui fait , 414. 415. Est complimenté par le Pensionnaire , <i>ibid.</i> Arcs de Triomphe pour son entrée , 416. Accueil que lui fit l'Empereur son Pere , 417. 418. On l'accompagne dans l'Eglise Cathédrale , à une Messe solennelle , <i>ibid.</i> Va visiter d'autres Villes de Flandres , 420. <i>Et suiv.</i> Est reçu magnifiquement par-tout , <i>ibid.</i> Son entrée à Anvers avec la Cavalcade qui l'accompagnoit , 421. Instructions que l'Empereur son Pere lui donne , 432. prend congé de son Pere pour retourner en Espagne , 498. Accueil que lui font à Trente les Peres du Concile , 499. Il arrive à Barcelône , 403. <i>Et</i> 502
Pizzaro , les aventures au Pérou , 134. <i>Et suiv.</i>
Plaisance , raisons & prétentions du Pape & de l'Empereur sur cette Ville , 316. <i>Et suiv.</i>
Plaintes de Charles V. contre François I. 69. Contre le Pape , <i>ibid.</i> Du Pape contre l'Empereur , 70. Générales contre les François pour s'être unis avec les Turcs au grand dommage des Chrétiens , 94. 95. Des François contre Charles , <i>ibid.</i> De l'Empereur contre les Luthériens , 174. 175. De Soliman contre l'Empereur sur la prise de la Ville d'Afrique , 485
Plenipotentiaires pour la paix entre Charles-Quint & François I. 124. 125.
Policastro , pris & saccagé par les Turcs , 117
Préludes de la paix entre Charles-Quint & François I. 124
Princes voluptueux , comment , 146
Princes confederez avec l'Electeur Maurice contre Charles V. 529
Prétentions sur l'Electorat de Saxe , 193
Pronostic sur la conjuration & mort de Loüis Farnese. 301
Protestations de Charles-Quint contre le Concile assemblé à Boulogne , 314
Prote-

## T A B L E

- Protestans , mesures qu'ils prennent sur la cruauté exercée contre eux dans le Comtat d'Avignon 166. Consultent sur le même sujet , 169. Prennent des résolutions , *ibid.* Commencent à rompre avec l'Empereur. 170. 171.  
 Puzzuolo , assiégé par Barberousse , 113. Chassé par les Chrétiens. *ibid.*

### R

- R** Achapt de Dragut Rais. Voyez Dragut.  
 Raisons & prétentions du Pape & de l'Empereur sur Plaisance , 316. *Et suiv.* De l'Electeur Maurice pour faire la guerre à l'Empereur , avec plusieurs particularitez. 522. *Et suiv.*  
 Reggio en Calabre assiégée par Barberousse. 88  
 Religion Réformée rétablie dans le Comtat d'Avignon , comment & par qui extirpée. 166. 167  
 République de Venise , sa generosité envers Charles-Quint dans ses disgraces. 537. 538  
 Rebellion de Naples. Voyez Naples.  
 Requesenz ( Donna Stephana de ) veuve se remarie à Barcelône. 399  
 Réponse du Pape à Charles sur les affaires de Genes , 56. 57. De Marguerite à l'Empereur son pere au sujet de son mariage , 66. De Charles au Pape sur la paix avec François I. 68. 69. Du même à Mulei Hassen sur ses disgraces , 73. Du Gouverneur de Duren sollicité de rendre la Place , 76. De l'Empereur au Duc de Cleves sur la grace accordée , 81. Au Cardinal Polus qui lui demandoit la paix , 125. Aux demandes du Roy de France au sujet de la paix , 129. Au Duc de Vvittemberg sur sa grace , 206. A ceux qui le sollicitoient d'accorder la grace au Landgrave , 268. Sur la liberté du même , 549. 550. Aux Legats sur les affaires de Plaisance , 317. 318. A Ursin sur la restitution de cette ville , *ibid.* *Et* 319. Au Pape sur ses prétentions sur la même ville , *ibid.* Sur ce qu'il avoit refusé la protection aux Rebelles de France , 325. A Sangro Envoyé à Naples , 332. A Soliman qui se plaignoit de lui. 486

## DES MATIERES.

- Rome consternée par l'approche des Troupes de Barberouffe , 89. Rassurée par Polin Ambassadeur de France , *ibid.* & 90. Tombe dans de nouvelles craintes , & pourquoi. *ibid.*
- Ruigomez de Sylva envoyé par l'Empereur au Prince Philippe son fils , 389. Son Eloge , *ibid.* Retourne en Espagne avec le Prince-Maximilien. 390

### S

- S**ALERNE assiégée par Barberouffe , 115. Comment délivrée. 116
- Salerne ( Prince de ) Envoyé par la ville de Naples à Charles V. 327. Mal reçu , 329. Demeure auprès de l'Empereur par son ordre , mais sans avoir audience , *ibid.* Retourne à Naples , 474. Son entrée superbe dans cette ville , *ibid.* Rend visite au Vice-Roy , avec plusieurs particularitez , 475. 476. Lui donne sujet de mécontentement , *ibid.* Et puis à l'Empereur lui même , 477. Feint que sa Femme est grosse , & pourquoi , 478. Malheurs que cette feinte attire sur lui , 479. Sa rodomontade , 477
- Sangro ( Placido de ) envoyé par la ville de Naples à Charles V. 328. Mal reçu , 329. Son zele & sa fermeté , 330. Son discours à l'Empereur , *ibid.* & 331. S'en retourne à Naples , 332. 333. Court un grand péril. 334
- Sanseverino ( Don Jean ) Voyez Prince de Salerne.
- Sédition au Perou , 144. Auteurs de la Sédition. *ibid.*
- Sédition à Naples avec plusieurs circonstances. 326. 327
- Sentence de mort contre Jean Frederic. 234
- Sentimens des François sur la levée du siege de Perpignan. 51
- Sfondrato ( Cardinal ) envoyé par le Pape à Charles V. en qualité de Legat à latere , pour le féliciter de la paix , 130. Une autrefois au sujet de la victoire contre les Lutheriens. 260
- Sybille, femme de Jean Frederic , combien affligée de la prison de son Epoux , 230. 231. Lui envoie des rafraichissemens & des habits , *ibid.* Lui écrit

T A B L E

- une Lettre, *ibid.* Réponse à sa Lettre, 232. Est conduite à l'audience de Charles V. comment habillée & par qui accompagnée, 240. Discours qu'elle lui fait, 241. 242. va voir son Mari en prison, 243. 244. Est visitée par l'Empereur, avec quelle humilité elle le reçoit, *ibid.* Conduit Charles quand il s'en alla, 245. Est reconduite par le Duc d'Albe jusques dans son appartement. *ibid.*
- Soliman Empereur des Turcs sollicité par François I. de faire la guerre à Charles-Quint, 52. Sa Lettre à François I. sur ce sujet, 87. 88. Fait mettre en Mer une puissante Armée, *ibid.* Son ressentiment contre l'Empereur pour avoir pris & saccagé la ville d'Afrique, 485. S'en plaint très-fortement, *ibid.* Réponse de Charles, 486. Soliman fait résolution de s'en venger, 502. 503. Ses desseins contre Malthe. *ibid.*
- Soria ( D. Martino ) di Velasco Ambassadeur pour protester contre le Concile de Boulogne. 315
- Soupçons contre Charles V. 180. On croit qu'il faisoit les forces des Lutheriens plus grandes qu'elles n'étoient pour obliger le Pape à se liguier avec lui, *ibid.* De Charles contre le Pape Paul III. 292. 293. Fruits des soupçons, *ibid.* Contre le même Pape sur les affaires du Concile. 297, 298
- Spinola. Action genereuse de ce Colonel, qui sauva l'Empereur d'un grand péril. 19. 20
- Strasbourg rentre en grace avec l'Empereur. 212
- Suisses, se liguent avec le Roy de France, plusieurs circonstances, 351. 352. Ce qu'ils pensent de l'entreprise de l'Empereur sur Constance, 375. 376. Lui en font de grandes plaintes, *ibid.* Se déclarent Protekteurs de cette ville, *ibid.* Lettre & Envoyez des Suisses pour cette affaire. *ibid.*

T

- T**Alamon, pris par les Turcs, 112. Dommages reçus, avec plusieurs circonstances de cette Action. *ibid. & suiv.*
- Tavera Cardinal Archevêque de Toledé, 641. Donnée  
au

## DES MATIERES.

- au Prince Philippe par l'Empereur son pere pour être son principal Conseiller , *ibid.* Sa mort avec plusieurs particularitez. 165
- Tempête terrible qui accueillit l'Armée Chrétienne devant Alger, 18. 19. Combien grande , *ibid.* Dommages qu'elle causa , avec quelques observations , *ibid.* Autre tempête qui accueillit la Flotte qui acompagnoit le Prince Philippe , 402. Evénement de cette tempête , *ibid.* Dommages qu'elle causa. *ibid.*
- Titres odieux que les Lutheriens donnent à l'Empereur. 226
- Toledo ( Don Ferdinand de ) Duc d'Albe , Vice-Roy de Naples , chasse les Turcs de Puzzuolo , 113. 114. Veut malgré le Peuple établir l'Inquisition à Naples , 245. 246. Violences qu'il met en usage. 247
- Traitez. Voyez Paix.
- Trente , description de cette ville , avec plusieurs particularitez , 61. 62. Destinée pour l'Assemblée du Concile General , *ibid.* Honneurs qu'on y fait à Philippe passant par cette ville. 499
- Tribunal de la Fabrique de saint Pierre à Naples , ce que c'est , & les desordres qu'il a causez. 361. 362
- Tribunal du Saint Office , le Pape le veut établir à Naples , qui le refuse , 245. Troubles & soulevement dans cette ville à cette occasion. 249
- Turcs , assiegent Nice , avec les François sous le commandement de Barberousse , 92. Tentent en vain la prise de la Citadelle , 93. Surprennent Policastro , 117. Ravages qu'ils y font , *ibid.* Assiegent Puzzuolo , 113. L'attaquent vigoureusement , *ibid.* Sont obligez de lever le siege , par le secours du Vice-Roy de Naples , *ibid.* Font des courses sur les côtes Chrétiennes , 114. 115. Grands dommages causez par eux , & s'en retournent chargez de butin à Constantinople. 117

### V

**V**Argas ( Don Francisco de ) Fiscal de Castille , envoyé à Boulogne par Charles V. pour protester

# TABLE DES MATIERES.

ster contre le Concile.	58
Vertus de Luther. Voyez Luther.	
Vice-Roy de Naples. Voyez Don Pietro de Toledé.	
Vice-Roy du Perou, sa conduite, 135. 136. Ses disgrâces & malheurs avec plusieurs particularitez.	137
Vices des Princes blâmez,	146. 147
Vices & défauts de Luther. Voyez Luther.	
Villamarina Princesse de Salerne, 478. Feint d'être grosse & pourquoi, <i>ibid.</i> Ce qui en arriva.	479
Vvitemberg, ville très-forte, est remise à Charles V. par un Traité.	237
Viviés Capitaine fort estimé de l'Empereur, lui fait fort aisée l'entreprise de Constance, 371. 372. Y va & de quels moyens il se sert, <i>ibid.</i> Evénement qu'elle eut, 373. Sa mort.	<i>ibid.</i>
Ulloa Auteur de l'Histoire de Charles V. Son sentiment particulier touchant les Calvinistes,	167
Volupté des Princes, ce qu'on en doit penser, 146. En quel cas on la peut souffrir, 147. Diverses observations sur cette matiere,	148. 149
Voyage du Prince Philippe, 388. <i>Et suiv.</i> Sa suite, 396. Essuye une grande tempête.	402. 403
Voyage du Prince Philippe de Genes à Milan, 405. 406. De Milan en Allemagne, reception qu'on lui fait, 407. D'Allemagne aux pais-bas, avec plusieurs circonstances & observations.	408

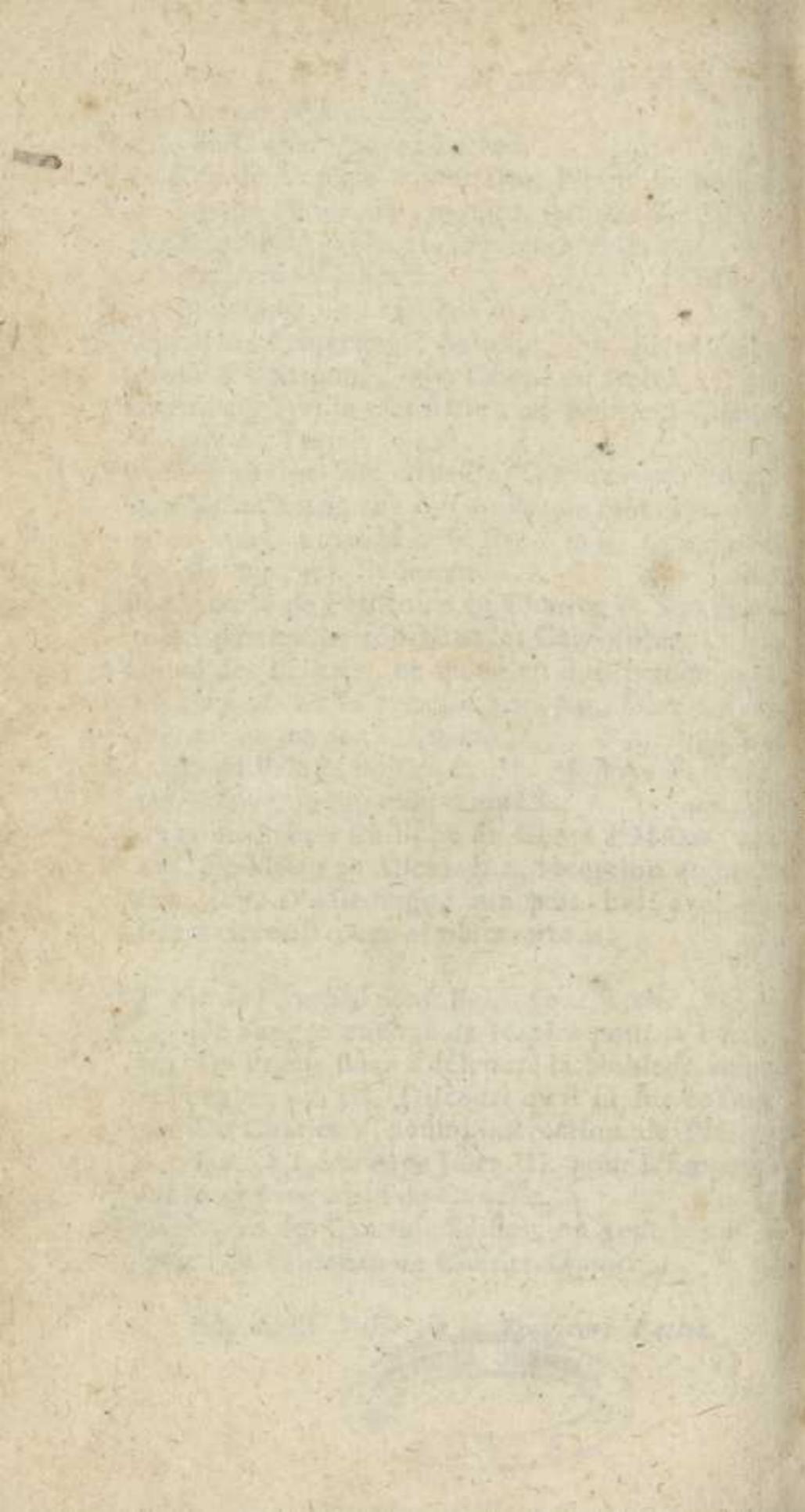
## Z

<b>Z</b> Ele de l'Ambassadeur Polin pour Rome, 89. 90.	
De Sangro envoyé de Naples pour sa Patrie, 329. Du Prieur Bary à défendre la Noblesse contre le Peuple, 337. 338. Discours qu'il fit sur ce sujet, 339. De Charles V. pour l'instruction de Philippe son Fils, 432. Du Pape Jules III. pour L'Empereur sur la convocation du Concile.	487
Zurich, un des Cantons Suisses, ne veut pas se séparer de l'alliance de Charles-Quint.	352

*Fin de la Table de la Troisième Partie.*



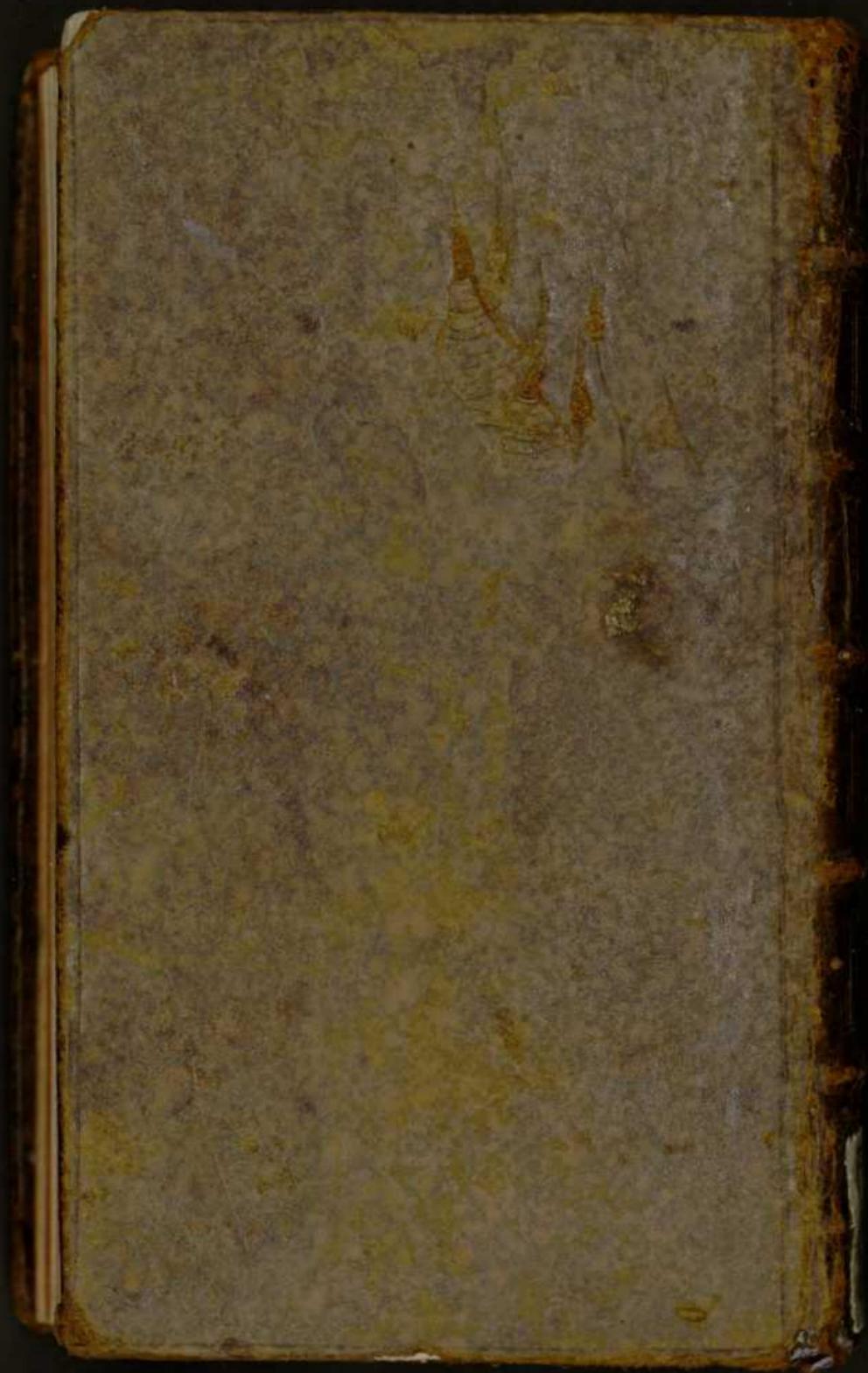














VIE  
DE  
CHARLEY

TOM III



3185  
5564